HAL
open science

Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle

Olivier Sarrouy

To cite this version:

Olivier Sarrouy. Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle. Sciences de l'information et de la communication. Université Rennes 2, 2014. Français. NNT : 2014REN20043 . tel-01424841

HAL Id: tel-01424841

https://theses.hal.science/tel-01424841

Submitted on 3 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE / UNIVERSITÉ RENNES 2
sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne
pour obtenir le titre de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ RENNES 2
Sciences de l'Information et de la Communication
Ecole Doctorale SHS

présentée par
Olivier Sarrouy
Laboratoire Plurilinguismes, Représentations, Expressions Francophones - information, communication, sociolinguistique

Faire foule. Organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle

Thèse soutenue le 4 décembre 2014
devant le jury composé de :

Christian LE MOËNNE
Professeur, Université Rennes 2 / ***directeur de thèse***

Imad SALEH
Professeur, Université Paris 8 / ***rapporteur***

Manuel ZACKLAD
Professeur, CNAM / ***rapporteur***

Romain HUËT
Maître de Conférence, Université Rennes 2 / ***examinateur***

Catherine LONEUX
Professeur, Université Rennes 2 / ***examinateur***

Antoinette ROUVROY
Chercheuse qualifiée, FNRS-CRIDS / ***examinateur***

Bernard FLORIS
Maître de Conférence, Retraité / ***invité***

Remerciements

Il y a beaucoup de passions dans une passion, disait Deleuze, et toutes sortes de voix dans une voix, toute une rumeur, glossolalie. La parole, malheureusement, réclame un sujet. On acceptera donc que je m'éclipse ici, pour quelques instants, derrière cette rumeur, derrière ces passions, avant que le *dit* ne me rappelle, implacablement, à ma fonction. Comme on adresserait, un peu honteux, à cette glossolalie, un remerciement.

À Christian Le Moënne qui, à sa façon propre, a su m'accorder, dans sa délicate fonction de directeur de thèse, une confiance et une liberté inestimable - répondant chaque fois d'une présence légère lorsqu'il m'arrivât de le solliciter.

À toute l'équipe du département Communication de l'Université Rennes 2 ; notamment Catherine Loneux et Didier Chauvin pour leur soutien institutionnel et amical, et Jean-Luc Bouillon pour son écoute et ses conseils judicieux.

À Alain, d'avoir fait en sorte que je n'y comprenne jamais rien.

À mes collègues et amis Florian, Marc, Marcela, Mathieu, Nadia et Romain, ayant su dissiper l'ennui qui, trop souvent, affecte le quotidien du doctorant.

À François Cooren, Nicolas Bencherki, Erik Bordeleau, Bernard Aspe et Antoinette Rouvroy, pour leurs précieuses paroles.

À Cléo, ma passion philosophique, sans qui cette thèse ne serait rien, pour avoir supporté mes disparitions répétées, mes bouffées d'enthousiasme et mes accès de lassitude.

À mes parents, pour leur présence, leur soutien et leur patience à avoir supporté silencieusement, de si nombreuses années, mon inconsistance existentielle, et m'avoir aidé à la contenir - et s'être prêtés, aussi, à l'exercice fastidieux de la relecture.

À ma soeur, pour s'être toujours tenue à mes côtés, malgré la distance et les années.

À Zoé, pour son amical effort de traduction.

À mes amis d'ici, à mes frères et soeurs de là bas. J'aurais voulu que cette thèse se

tienne à hauteur de l'exigente condition que notre histoire commune nous aura assignée, à se sentir, chacun pour soi, désespérement *plus qu'un*. Comme un moyen d'affirmer l'amour que je vous porte et que ma gaucherie affective m'a trop souvent conduit à tenir au silence. Il y aurait fallu une poésie ; celle-là même qui me manque. Qu'il soit au moins entendu que ce sont vos voix qui parlent ici. Albert Camus a un jour écrit à René Char, « plus je vieillis et plus je trouve qu'on ne peut vivre qu'avec les êtres qui vous libèrent, qui vous aiment d'une affection aussi légère à porter que forte à éprouver. La vie d'aujourd'hui est trop dure, trop amère, trop anémiante, pour qu'on subisse encore de nouvelles servitudes, venues de qui on aime. A la fin, on mourrait de chagrin, littéralement. Et il faut que nous vivions, que nous trouvions les mots, l'élan, la réflexion qui fondent une joie, la joie. Mais c'est ainsi que je suis votre ami, j'aime votre bonheur, votre liberté, votre aventure en un mot, et je voudrais être pour vous le compagnon dont on est sûr, toujours. » Merci à vous, donc, d'avoir su retenir, toute cette vie, notre amitié sur le bord de ce fragile élan.

À Léna, pour sa présence, toutes ces années, auprès de moi - et aujourd'hui encore. Pour avoir sacrifié, aussi, notre vie à la tâche idiote de l'écriture. L'habileté me manque pour ajuster aujourd'hui ces mots que j'avais, par anticipation - par maladresse, aussi, à dire mon affection autrement qu'en ce silence poltron que l'écrit aménage aux fuyards - ressassés des mois durant, avant que l'existence au creux de laquelle ces mots étaient supposés se déposer n'éclate brusquement. Tu sauras toutefois, je l'espère, discerner dans ce silence maladroit, auquel je t'ai habitué tant d'années, l'amour que je te porte, et que la petitesse des mots, à coup sûr, serait conduite à manquer.

À Sophie, enfin, d'avoir su être, pour moi, le paysage qui faisait défaut.

Préambule. Considérations restrospectives, prudentes et distanciées, d'un doctorant en fin de thèse sur son itinéraire de recherche

Il est d'usage, dans le champ anglo-saxon, de saisir l'introduction d'une thèse comme une occasion d'en ré-articuler le propos à la trajectoire personnelle de son auteur, d'en re-situer la problématique au plus près de la circonstance d'une vie, d'en renvoyer l'extériorité inerte à l'intériorité tourmentée d'un cheminement existentiel ; d'y ouvrir, donc, un espace d'où affirmer la contingence inhérente à tout effort de recherche mais dont le principe de scientificité exige autrement de dissimuler les traces. Sans doute aussi son écriture, achevant un processus rédactionnel souvent éprouvant, se donne-t-elle comme l'ultime occasion offerte au doctorant de faire droit à cette rancoeur qui l'anime alors - comme elle anime certainement tout auteur - d'avoir sacrifié à cette oeuvre aujourd'hui rendue à un repos ingrat de trop nombreuses années. À cet étant stupide, affirmant avec suffisance l'indifférente vérité dont il a lui-même pris soin de se retirer, le doctorant a, alors, envie de rendre les coups ; comme un moyen d'assigner malgré tout, par la force d'une vanité auto-biographique mal placée, un corps - *son* corps - à un langage ne fonctionnant pourtant que de nier, dans l'affirmation du vrai, la force existentielle qui s'y est consumée. Cette vanité trouvera en outre - par un heureux hasard des circonstances - à s'accorder sans trop d'efforts aux exigences de l'énonciation universitaire. On sait en effet l'énergie que celle-ci déploie à neutraliser minutieusement, par divers procédés formels ou informels d'évaluation, toute inclination à se réfugier derrière l'extériorité du vrai pour n'avoir pas à répondre de ce qu'*on* y affirme ; c'est bien, en ce lieu, une auctorialité, et non seulement un discours, qu'il convient, chaque fois, de défendre. Si la suite de cette thèse affirmera la nécessité d'une certaine éthique de l'effacement, je me laisserai donc aller ici, pour quelques pages - par nécessité, par esprit de revanche aussi - à la revendication de cette auctorialité. Que le lecteur m'en excuse.

Cette thèse a d'abord été initiée par une rupture professionnelle ; de celles auxquelles on s'expose par une sorte de nécessité existentielle à éprouver encore la vérité de l'acte - *l'introduction intentionnelle de l'irréversibilité dans une vie*. Je m'en étais en effet tenu, jusqu'ici, à suivre le parcours badin que s'étaient plues à tracer pour moi, jusqu'à un âge avancé, mes qualités moyennes d'enfant de la classe moyenne, blanc et de tradition judéo-chrétienne - me singularisant seulement de ce trait d'un gris sans doute trop marqué pour que l'institution scolaire n'y prêtât pas un peu de sa délicate attention : la facilité-en-mathématiques. Me laissant paresseusement dériver sur cette tranquille pétaudoire qu'avait aménagé pour moi l'organisation bureaucratique de la reproduction sociale, je franchissais, triomphalement, tous les obstacles que l'institution des Hommes plaçait sur mon chemin afin de tester mon aversion à l'oisivité : baccalauréat S, Classe Préparatoire aux Grandes Ecoles[1], École d'ingénieur du groupe A[2] : Supélec - aujourd'hui devenue, par le détour d'une « alliance stratégique », Centrale Paris - Supélec.

Ce n'est qu'à l'issue de cet indolent parcours que la vérité devait soudainement m'arracher à mes songes : cette vie n'avait pas simplement été disposée au devant de moi comme une charitable occasion de laisser mon temps s'épuiser ; son tracé était tout entier tendu vers un but, qu'aidé par une prédisposition naturelle à la cécité existentielle, je m'étais, jusqu'ici, accordé à ne pas voir : m'attribuer une fonction dans la grande entourloupe de l'économie. Celle-ci ne tarda pas, en effet, à me rappeller à mon devoir et à m'introduire - par le mandat de ses chasseurs de têtes - aux options qu'elle avait retenues pour moi : on me proposa ici de concevoir des algorithmes de trading à haute fréquence, là de travailler sur un système de guidage de missiles, ailleurs encore d'affiner le dispositif de détection de radars automatiques. Affecté depuis toujours d'un sens comptable passablement déficient, et n'ayant ni le souhait

---

[1] J'eus même l'insigne honneur de voir, à cette occasion, une étoile accolée à mon matricule.

[2] Celles-là mêmes qui, parce qu'elles promettent à leurs poulains les plus hautes fonctions et les plus hauts salaires, sont aussi les plus inaccessibles.

de participer à l'effort de guerre civilisationnel, ni aucune aversion particulière pour les chauffards, je me trouvais, alors, bien démuni - comprenant un peu tard, sans doute, qu'une existence peut aussi, à l'occasion, s'affirmer plus que d'être subie. J'entamais même - par dépit, à dire vrai - une thèse en sécurité informatique, dont l'objet m'apparaît à moi-même si obscur, cinq années plus tard, que j'en épargnerai ici le lecteur. Quelques mois d'ennuis additionnels devaient alors suffire à ce que je me résolve, enfin, à interrompre la supercherie dans laquelle je m'étais jeté : profitant de quelques économies, je me décidais, déterminé, à mettre fin à cette thèse, et à employer le temps ainsi recouvré à donner rétrospectivement sens[3] - par la philosophie, pensais-je alors - à ces technologies auxquelles j'avais déjà consacré trop d'années.

Ma compagne de l'époque - déjà étudiante à l'Université Rennes 2 - m'indiquait alors l'existence d'une obscure discipline vers laquelle, pensait-elle, je gagnerais à m'orienter : les Sciences de l'Information et de la Communication. Quelques jours plus tard, je frappais donc à la porte de Christian Le Moënne, qui, en un déferlement sensationnel de gestes et d'énoncés, vint offrir - en un langage que j'aurais bien été incapable, alors, d'articuler moi-même - une légitimité et un sens inattendu à mon projet. N'y comprenant rien mais trouvant l'idée amusante - et le personnage sympathique - je me décidais, alors, à embrasser le Master qui devait me conduire à cette thèse, résolu à examiner les effets des technologies numériques sur les formes d'organisation sociale. Ne sachant trop comment m'y prendre, je décidais de me tenir aux écrits d'Antonio Negri[4] et à l'assurance béate que m'octroyait, alors, mon ignorance crasse. C'est en cet état d'exaltation que j'optais donc pour l'objet qui devait - sans que je ne le sache encore - m'accompagner jusqu'à l'issue de cette

---

[3] Celui-là même que la division sociale du travail refuse à ses sujets en opacifiant, toujours, les finalités de leurs fonctions.

[4] Par connivence théorique partielle sans doute, mais aussi parce que Negri me semblait alors, d'où je me tenais, en vogue dans certains milieux auxquels j'eus été flatté de me sentir appartenir.

thèse : le crowdsourcing. Je voyais en effet dans ces dispositifs - quoique confusément encore - le lieu d'une exposition empirique de cette Multitude vantée par Negri (2004, 2006) - c'est-à-dire, aussi, le lieu de son apparaître sensible, débarassé des oripeaux du matérialisme historique. J'en profitai toutefois pour compléter - insatiablement - mes lectures en m'initiant non seulement aux Sciences de l'Information et de la Communication - et notamment aux approches communicationnelles de l'organisation et aux études communicationnelles du numérique et du web - mais aussi aux théories critiques de la valeur[5] et aux approches constituantes de la technique[6].

Livrant en fin de Master un mémoire tristement théorico-théorique visant à articuler une synthèse de ces différentes réflexions, je décevais gauchement mon ambition - visiblement démesurée - et me décidais à conduire ma thèse en me tenant de plus près au phénomène - espérant que celui-ci saurait m'indiquer un horizon analytique plus heureux. Je précisais ainsi - après encore quelques mois d'errance[7] - les linéaments de ma problématique : examiner les agencements collectifs du web comme le lieu empirique d'où se révèleraient les mutations anthropologiques qu'exercent sur nous les mouvements autonomes de l'économie par redéfinition des formes organisationnelles, techniques, interactionnelles et existentiaux de l'être-avec. Il m'était ainsi possible d'articuler une analyse empirique de ces dispositifs à une réflexion sur les mutations longues - et partiellement autonomes - de l'économie, se tenant toutefois au-dedans d'un régime théorico-discursif plus spécifiquement communicationnel : l'analyse de l'être-avec depuis l'étude du milieu - ou des médiations - organisationnelles, techniques et interactionnelles qui l'informent. Cette

---

5 Révélant l'autonomie des dynamiques que l'économie marchande impose aux formations sociales capitalistes.

6 Affirmant l'artificialité constitutive de l'Homme.

7 Il va de soi qu'une trajectoire de problématisation est un sphinx (Souriau, 2011) indiscipliné et récalcitrant, sensible à l'indétermination des rencontres, des lectures, des obstacles et des révélations. On comprendra toutefois que j'épargne ici au lecteur le détail de ces errements sans intérêt et cède donc à la mystifiante - mais non moins nécessaire - comédie de la mise en récit rétrospective et homogénéisante.

esquisse de problématisation devait ainsi aboutir - après quelques ajustements - à cette présente thèse.

Aux sourires anonymes que je ne saurai pas rendre.

Sarrouy, Olivier. Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle - 2014

0 - INTRODUCTION 14

OBJET ET PROBLEMATIQUE 15
TERRAIN(S) ET METHODOLOGIE 22
POSITIONNEMENT DISCIPLINAIRE 26
STRUCTURE 28
PLAN 35

1 - L'AVENEMENT DU CROWDSOURCING 38

L'HEGEMONIE DES UGC 42
LE CROWDSOURCING OU LA MOBILISATION DES FOULES 49
CONCLUSION 60

2 - [EXCURSUS] - LA VALORISATION CAPITALISTE DES FOULES 63

L'HEGEMONIE DU TRAVAIL IMMATERIEL 70
DU FORDISME AU POST-FORDISME 72
METTRE LES SUBJECTIVITES « EN PRODUCTION » 74
ORGANISER LE SPECTACLE 77
OUVRIR L'ORGANISATION 80
INTEGRER LE CONSOMMATEUR 81
PROSUMER ET PRODUSER 83
LA PRODUCTION COMME PRODUCTION BIOPOLITIQUE 88
BIOPOLITIQUE ET SUBJECTIVATION COLLECTIVE 92
MATERIALISME HISTORIQUE ET SUBJECTIVATION 93
ADHERER A L'HISTOIRE. OUVRIR L'A-VENIR 97
CONCLUSION 100
VERS UNE ANALYSE SERIELLE 101
[EXCURSUS METHODOLOGIQUE] - DES PROBLEMES D'UNE APORIE 101

3 - LA FOULE OU L'ORGANI*SATION* SANS ORGANISATION 104

LA COORDINATION CONTRE LA PLANIFICATION 106
OUVRIR AU MULTIPLE 109
UNE AGREGATION DE MICRO-CONTRIBUTIONS 112
LA MULTIPLICITE CONTRE L'OBLIGATION INDIVIDUELLE 117
[EXCURSUS SOCIOLOGIQUE] - LA FLUIDITE DE LA FOULE 118
(RE)TENIR L'HETEROGENE 121
PUBLISH-THEN-FILTER 122
L'HETEROGENE OU LA CONDITION DU MULTIPLE 124
[EXCURSUS SOCIOLOGIQUE] - L'ETRE-OUVERT DE LA FOULE 125
CONCLUSION 127

4 - [EXCURSUS] - DE LA COMMUNAUTE A LA FOULE 128

L'HYPOTHESE COMMUNAUTAIRE 130
L'UTOPIE NEO-COMMUNALISTE 131
L'APPROPRIATION UNIVERSITAIRE D'UNE NOTION 134
CRITIQUE DE L'HYPOTHESE COMMUNAUTAIRE 136
INTERNET OU L'EXPOSITION DES INDIVIDUALITES 139

INDIVIDUALISME ET EXPRESSIVISME 142
INTERPELLER L'INDIVIDUALITE 145
UN REGIME DE COOPERATION FAIBLE 148
L'EXTERIORITE TECHNIQUE CONTRE L'INTERIORITE COMMUNAUTAIRE 149
CONCLUSION. ÉNONCER UN PROBLEME. (RE)TENIR LE PRESENT 151
COMPOSER LE MULTIPLE. L'EPROUVER 155
ADHERER A SON OBJET. TRACER UN PLAN D'ANALYSE 156
CONSEQUENCES METHODOLOGIQUES ET ANALYTIQUES 158
PROBLEMATISER L'INDIFFERENCE DE L'INTERIEUR MEME DE NOTRE OBJET 159
(RE)PROBLEMATISER NOTRE MODERNITE. L'ABSENCE ET LE RAPPORT 161
RECONCEPTUALISER LE COLLECTIF POUR PENSER L'AUTONOMIE POLITIQUE 163

5 - [EXCURSUS] - METHODOLOGIE 165

LES PROCEDES DE LA METHODE ETHNOGRAPHIQUE 167
EXOTISME ET MODERNITE 170
L'ETHNOGRAPHIE DU WEB 173
VERS UNE ETHNOGRAPHIE DES NON-LIEUX 175
INTERCEDER A L'EXPERIENCE 177
METHODES ET DONNEES 183
CONCLUSION 187

6 - [EXCURSUS] - EPISTEMOLOGIE 189

UNE APPROCHE PRAXEOLOGIQUE DES PHENOMENES ORGANISATIONNELS 191
COMPOSER LES PHENOMENES 192
DISLOQUER L'INTERACTION 193
L'ORGANISATION CONTRE L'ETRE-ORGANISE 194
LANGAGE / TECHNIQUE. DEDANS / DEHORS 196
L'ORGANISATION PROTOCOLAIRE DE L'INTERACTION 197
REDISTRIBUER LA COMMUNICATION. EN ACCUEILLIR L'HETEROGENEITE 199
DE LA REFLEXIVITE AU GESTE 203
CONCLUSION 205

7 - EQUIPER LA COORDINATION 206

DISCRETISER L'(INTER)ACTION 208
DISCRETISATION ET INVESTISSEMENTS DE FORME 211
DISCRETISATION ET NUMERIQUE 216
L'ONTOLOGIE INFORMATIQUE 218
NUMERIQUE ET GRAMMATISATION 220
NUMERIQUE ET INTERFACES 222
DISTRIBUER UN PLAN D'ACTION. CONTOURNER LA REFLEXIVITE 232
SOUSTRAIRE L'INDIVIDUALITE AU COLLECTIF 235
CONCLUSION 238

8 - [EXCURSUS] - INDUSTRIALISME ET NUMERIQUE 242

INDUSTRIALISME ET DELOCALISATION 246
DE LA DELOCALISATION DE L'INTERACTION A SON ANONYMISATION 249
L'INDUSTRIALISME COMME INFLEXION ANTHROPOLOGIQUE 257

Numerique et industrialisme 262
Conclusion 267
Vers une acception renouvelee du concept de « general intellect » 268
Penser le collectif dans l'impersonnalisation du sujet 269

9 - COMMUNIQUER AU DEDANS DES FOULES 271

Les approches conversationnelles 273
Les origines d'une hypothese 274
L'exposition de soi 279
Critique de l'approche conversationnelle 283
La foule ou l'etre-cote-a-cote 284
La communication comme abandon de traces 287
Du mode de fonctionnement des traces numeriques 293
Conclusion 297

10 - [EXCURSUS] - LE NUMERIQUE OU LA COMMUNICATION EXTATIQUE 300

L'autonomie de la marque 301
L'iterabilite ou la marque dans l'absence 304
La communication comme archi-ecriture 308
La structure extatique de la presence humaine 310
Des limites d'une (anti-)metaphysique 313
Agencer la structure extatique du sujet 315
Le multiple ou la condition extatique 318
Le numerique ou la communication demembree 320
Litteration et decontextualisation 321
Informatique et formalisme 323
Discretisation, desemantisation et manipulabilite 325
L'organisation logicielle de la decontextualisation 328
Conclusion intermediaire 330
Écriture et (de)subjectivation 331
L'ecriture comme dispersion de soi 332
Vers une ethique de la (de)subjectivation 335
(De)subjectivation et deprise de soi 337
Conclusion 339

11 - LA FOULE OU LA PUISSANCE DU DESOEUVREMENT 344

Penser l'etre-avec 346
L'exposition a la foule ou la communaute desoeuvree 349
Exposition et desoeuvrement 351
L'organisation technique du desoeuvrement 354
La separation comme condition de l'exposition 357
Conclusion 360
Le present ou la revelation historique de l'originaire 361
Le collectif comme pure puissance 363

12 - CONCLUSION 365

Limites methodologiques 367

Vers une approche communicationnelle des phenomenes sociaux 369
De quelques objets de recherche a venir 374

BIBLIOGRAPHIE 380

ANNEXES 416

OpenIDEO 417
Local Motors 419
Quirky 421
Yelp 423
TripAdvisor 425

0 - Introduction

Il est un lieu commun d'affirmer que l'irruption d'Internet a initié un profond processus de recomposition socio-anthropologique. Il est en revanche plus délicat d'examiner avec soin l'agencement des forces économiques, sociales et techniques qu'articule cette recomposition. Cette thèse souhaiterait contribuer à cet effort analytique depuis l'étude d'un phénomène spécifique : l'hégémonie des dispositifs de coordination de l'action des foules, autrement qualifiés de dispositifs de *crowdsourcing*.

Objet et problématique

La notion de crowdsourcing résulte d'une contraction des mots *crowd* - la foule - et *outsourcing* - externalisation. Jeff Howe, à qui on doit la popularisation de cette notion (Howe, 2006, 2009)[1], en donne la définition suivante : « le crowdsourcing est l'acte de prendre une tâche traditionnellement accomplie par un agent désigné (usuellement un employé) et de l'externaliser à un groupe indéfini, généralement large de personnes sous la forme d'un appel ouvert » (Howe, 2006). On précisera toutefois que cet appel ouvert aux contributions spontanées de la foule n'est jamais émis sans précaution. Ces contributions sont usuellement collectées, en effet, par la médiation d'une plateforme web à laquelle se voit alors confié le soin de conformer les interactions des acteurs à des procédures organisationnelles spécifiques. Aussi pourra-t-on définir autrement le crowdsourcing comme une extension des mécanismes collaboratifs du web 2.0[2] à des secteurs d'activité originellement étrangers à son influence : design de vêtements, conception de biens durables, ingénierie de véhicules, challenges sociaux, etc.

Le crowdsourcing est aujourd'hui encore un phénomène à l'identité et au devenir incertain. Il n'est en revanche plus un objet de recherche tout à fait insolite. Divers

---

[1] Les citations dont les numéros de page sont omis renverront dans ce tapuscrit à des références électroniques non paginées.

[2] Exploitation des contributions spontanées d'une foule anonyme en lieu et place de salariés, valorisation de l'amateurisme de masse, ouverture organisationnelle, etc.

travaux s'efforcent en effet, depuis quelques années, d'examiner ces dispositifs. La plupart de ces réflexions s'inscrivent dans un effort de problématisation économique et politique[3] : il s'agit par exemple de redéfinir un concept d'exploitation mis en défaut par le contournement du cadre salarial (Fuchs, 2010, 2011, 2014 ; Scholz, 2013), d'analyser la spécificité des dynamiques d'accumulation s'affirmant dans ces nouveaux agencements économico-organisationnels (Moulier-Boutang, 2008, 2010), ou encore d'interroger le recouvrement des sphères de la production et de la consommation que ces dispositifs suscitent (Tapscott & Williams, 2007 ; Bruns, 2008, 2013 ; Bruns & Schmidt, 2011)[4]. Certains se réjouissent de ces recompositions : ils y discernent ici un sacre des amateurs (Leadbeater & Miller, 2004 ; Flichy, 2010), là un « empowerment » des consommateurs (Jenkins, 1992 ; Levrel, 2006 ; Bruns, 2008), voire, en certains cas, une négation de la division sociale du travail (Tapscott & Williams, 2007). D'autres, à l'inverse, s'en désolent : ils n'identifient rien, en effet, dans ces dispositifs qu'une extension des mécanismes de prédation du capital. Dans un cas comme dans l'autre, ces réflexions - quelque puisse en être par ailleurs l'intérêt - se tiennent ainsi au dedans d'un cadre conceptuel emprunté à l'économie politique. Notre propre travail se différenciera toutefois de ces recherches en s'efforçant plutôt d'examiner la spécificité des régimes organisationnels et interactionnels propres à ces plateformes : ce sont ainsi les processus de subjectivation individuelle et collective qu'in-forment ces dispositifs qui susciteront ici l'intérêt de la recherche.

Cette réflexion visera en effet à articuler les unes aux autres - c'est-à-dire, aussi, à resituer les unes dans les autres - trois strates analytiques distinctes. Elle fonctionnera d'abord - et de la façon la plus immédiate - comme une classique analyse des dispositifs de coordination de l'action des foules. Il s'agira ainsi d'en isoler les schèmes

---

[3] Nous ignorerons ici les travaux qui, de l'autre côté de l'Atlantique surtout, s'efforcent de dissimuler des activités de conseil derrière des recherches académiques financées sur fonds publics.

[4] Ces différentes recherches sont examinées plus attentivement au chapitre 2 de cette thèse.

de fonctionnement, d'en problématiser les formes du collectif, d'en décrire les procédés techniques de coordination, ou encore d'en qualifier les régimes communicationnels. Cette première strate analytique sera toutefois composée de telle sorte à refuser toute clôture auto-référente, et à se laisser plutôt ouvrir sur - et infléchir par - une analyse critique de notre modernité.

On sait en effet le diagnostic énoncé par Arendt (2002) : notre modernité est la soumission de l'être-avec des Hommes aux nécessités propres de l'économie marchande et de l'industrialisme. Il aura toutefois échappé à Arendt que cette soumission impliquait aussi - immédiatement, comme sa condition logique et sa conséquence historique - un assujettissement de l'existence individuelle et collective à l'inter-dépendance d'une multiplicité hétérogène d'êtres-étrangers. L'autonomisation du capital et l'extension autoritaire de la forme-marchandise[5] ont rapidement stimulé, en effet, une extension radicale du réseau de relations humaines agencé par la reproduction matérielle de l'existence, en même temps qu'une différenciation exacerbée de ses sujets. Le capital est ainsi l'affirmation du multiple et de l'hétérogène comme condition de reproduction matérielle de la vie humaine ; c'est-à-dire, aussi, l'assujettissement de l'être-en-rapport des hommes à cette « masse critique naturelle au-delà de laquelle le contact immédiat et une certaine forme d'intimité ne sont plus possibles » (Hugon, 2011, p. 38). Cette dissolution de l'intimité - et la condition qu'elle nous assigne - aura cependant été occultée par cela même qui l'aura précipitée : l'économie et son mode de refuser à la multiplicité qu'elle compose toute expérience de son être-multiple (Lukács, 2010) en l'éclipsant d'un côté sous des abstractions impersonnelles - le Travail, la Valeur, le PIB, etc. - et en y organisant de l'autre l'indifférence réciproque de l'individualité privée (Tiqqun, 2004). Aussi cette dissolution de l'intime y aura-t-elle été immédiatement organisée comme un non-rapport plutôt que comme l'affirmation d'un rapport-soustrait-à-l'intimité.

---

[5] La multiplication des procédés visant à fluidifer sa circulation et leurs effets plus ou moins immédiats sur l'organisation de l'existence sociale.

Si ces dispositifs ouvrent donc sur - et se laissent ouvrir par - une analyse de notre modernité, c'est par leur mode d'offrir à cette multiplicité anonyme d'êtres-étrangers des mécanismes de coordination en préservant l'hétérogénéité propre et en re-situant l'épreuve subjective au plus près des processus d'élaboration du soi qu'articulent leurs usages - ré-exposant par là ces singularités à l'exercice d'un rapport se refusant toutefois aux facilités de l'intimité. Si l'économie nous a trop longtemps soustraits à toute occasion d'éprouver - et d'infléchir - cette condition de non-initimité imposée par ses dynamiques internes d'expansion, c'est donc au plus près des régimes d'exposition du sujet au multiple et à l'hétérogène que ces dispositifs révèlent aujourd'hui - à même l'expérience sensible - que nous nous efforcerons, ici, de situer l'articulation de ces deux strates. D'abord en examinant au plus près de ce point de contact les mécanismes que se donnent nos plateformes pour articuler - organisationnellement, techniquement, interactionnellement - l'*avec* de cette multiplicité. Ensuite en se tenant à cette analyse comme à une occasion de re-problématiser notre modernité ; non seulement pour y discerner - depuis cette reproblématisation - l'inflexion que lui impriment ces dispositifs, mais aussi, et surtout, pour s'efforcer de redéfinir à leur contact le plan de phénoménalité - et de conceptualité - depuis lesquels peut - ou doit - aujourd'hui s'énoncer la question du collectif et de l'être-en-rapport comme faire-foule.

On évitera toutefois de ré-inscrire ici cette analyse dans la continuité des débats qu'a pu susciter, dès la fin du XIXème siècle - et l'avènement définitif d'une société de masse - l'irruption de la foule (Borch, 2006). Ces foules ci, en effet, sont sans rapport avec cette foule là : les premières sont guidées par des mouvements d'affect collectif, les secondes par une inclination historique à l'exposition de soi ; les premières réclament un leader, les secondes une décentralisation technique des prises de décision, etc. S'il s'agissait, pour Le Bon (1895/2003) ou pour Freud (1924/2010), d'analyser les effet psychiques et comportementaux de la masse sur le sujet individuel - voire de légitimer scientifiquement la peur que les masses suscitaient alors chez nombre de réactionnaires - il s'agira plutôt, ici, d'analyser les procédures

organisationnelles, techniques et interactionnelles in-formant, en situation, l'exposition et la communication au-dedans de ces ensembles anonymes d'êtres-étrangers ; notre effort nous rapprochera donc plutôt du Goffman de l'inattention civile (2013) que du Le Bon de la moralité des foules.

C'est en effet l'incidence subjective de ces procédés sur l'expérience qu'il s'agira alors, selon une troisième et dernière strate, d'examiner. L'analyse de ces dispositifs montrera ainsi que les traces qui leur sont abandonnées sont activement déliées de leur auteur originel pour être plutôt agencées comme des unités sémio-pragmatiques autonomes. Rendues au dehors, elles cessent, alors, d'insister à la révélation d'un vouloir-dire originel, d'une intention de communication, d'un foyer subjectif d'énonciation. Ainsi impersonnalisées par un agencement d'énonciation en neutralisant la force relationnelle, ces traces s'autonomisent pour fonctionner comme des « unités discrètes de sens » (Merzeau, 2008, p. 155) offertes au grand murmure des discours qui se tiennent - déposant là leur sujet, et l'exposant comme tel : comme sujet-déposé.

Cette analyse nous conduira ainsi à redéfinir le plan depuis lequel examiner et énoncer - sous cet agencement - l'exercice de l'être-avec : depuis la co-présence, l'intersubjectivité et l'intimité donc, vers l'absence, l'impersonnalisation et l'extériorité - pris non comme défauts, mais comme modalités positives de l'*avec* et de l'être-en-rapport des modernes. S'il n'est pas d'acte de communication qui ne convoque un dehors partiellement autonome - gestes, visagéités, langages, ethnométhodes, etc. - la non-intimité des modernes tend en effet à neutraliser toute disposition à re-situer ce dehors au plus près de l'individualité ou de la singularité d'une subjectivité. Elle vient ainsi exposer le sujet à son impersonnalisation et lui révéler, béante, l'extériorité du toujours-déjà-là préindividuel depuis lequel, seulement, il lui est possible de s'affirmer comme singularité et être-individuel. Se révèle alors, sous cette condition de non-intimité, quelque chose du mode d'existence singulier du sujet humain, dont l'inscription au monde ne peut jamais s'accomplir que par l'appropriation et l'attachement à un dehors ontologiquement antécédent : l'affirmation de son être-

extatique[6]. On dira ainsi la modernité est ce qui vient révéler au sujet la structure extatique de son ex-istence et y incliner l'exercice de l'être-en-rapport comme épreuve (dé)subjectivante de cette révélation. L'*avec* est ici ce qui ex-pose le sujet à l'expérience-limite d'une séparation à soi dans l'épreuve de l'extériorité de *ses* traces : ce qui vient faire dire au sujet ce qu'il ne dit pas. Le collectif n'y renvoie donc plus au partage d'un plan de représentation, mais à une « éthique des qualité intensives » (Deleuze, 1969/2000), neutralisant sa clôture et le disposant comme puissance et mouvement d'ouverture du soi.

L'analyse de ces dispositifs fonctionnera ainsi, en sa strate la plus obscure, mais aussi, la plus essentielle, comme point d'accès empirique à une réflexion métaphysique - mais une métaphysique matérialiste, situant ses déterminations au plus près des forces historiques qui l'in-forment - et dont le principe pourrait être synthétisé comme suit : la modernité est ce qui révèle aux Hommes la séparation de leurs êtres comme condition de leur être-en-rapport et, simultanément, l'épreuve de leur être-en-rapport comme condition de leur ouverture dissociante à l'ex-istence ; l'affirmation, donc, d'une métaphysique existentialiste. Aussi l'articulation de ces trois strates pourra-t-elle se laisser lire selon deux mouvements opposés. D'abord depuis un mouvement descendant de l'empirique et l'historiquement situé vers le métaphysique. Nos dispositifs y seront alors examinés comme des agencements paradigmatiques de notre modernité et de sa disposition à révéler à l'expérience la composante extatique de l'existence humaine. Si c'est ce mouvement qu'ordonnera, ici, la consécution des chapitres composant cette thèse, notre propos pourra toutefois être ré-examiné depuis une trajectoire analytique inverse - ascendante - remontant du métaphysique vers l'empirique et l'historiquement situé. C'est alors la composante extatique de l'existence humaine qui y sera posée comme principe métaphysique premier dont notre propos examinera l'inclination que lui impose notre modernité et les

[6] Du grec « se tenir au dehors ».

agencements concrets sous lesquels nos dispositifs l'articulent.

La superposition de ces deux mouvements n'est pas une simple construction analytico-discursive ; elle rend compte du mode d'apparaître de ce qu'il s'agit ici d'examiner. La composante extatique de l'existence humaine ne se révèle en effet à l'expérience, comme donné métaphysique et condition originelle, que sous la condition de multiplicité, d'hétérogénéité et de non-intimité que nous assigne notre modernité. L'originaire n'est ici que l'effet ou le résidu de forces historiques ; c'est-à-dire, aussi, le point que notre présent nous indique comme *son* origine. Comme le synthétise ainsi Frédéric Neyrat dans son étude sur Jean-Luc Nancy : « le capitalisme, aussi inhumain soit-il, a fonction de révélateur ontologique - à ceci près qu'il réduit la singularité à la particularité et la circulation ontologique de l'être et du sens aux transactions marchandes » (Neyrat, 2013, p. 52). L'originaire - qui n'apparaît ici comme tel qu'après que la possibilité même d'une origine ait été définitivement dissoute dans l'affirmation catégorique de notre artificialité - est ce que le présent seul, et son analyse, sont donc susceptibles de disposer comme principe de la pensée. On comprendra ainsi que ce dénouement métaphysique ne procèdera pas, ici, d'une réflexion philosophico-théorique abstraite, mais d'une série d'analyses empiriquement étayées.

L'entrée dans ces différentes strates sera en effet conduite depuis cinq axes d'analyse distincts. Un axe économique d'abord, visant à resituer l'actuelle hégémonie de ces dispositifs au plus près des dynamiques de long terme du capital. Un axe organisationnel ensuite, examinant l'inclination de ces plateformes à suspendre la félicité de l'action collective à la fluidité, la multiplicité et l'hétérogénéité des contributions qu'elles coordonnent. Un axe technique encore, s'efforçant d'analyser les procédés équipant cette coordination depuis la condition de fluidité, de multiplicité et d'hétérogénéité que lui assignent ces dispositifs - c'est-à-dire, aussi, depuis l'extériorité et l'absence réciproque auxquelles les acteurs s'y voient tenus. Un axe interactionnel ensuite, analysant les agencements d'énonciation ainsi articulés par ces

procédés techniques de coordination de l'absence. Un axe existential[7] enfin, visant à examiner les processus de (dé)subjectivation individuelle et collective auxquels ces agencements exposent leurs utilisateurs.

Terrain(s) et méthodologie

Chacun de ces axes sera ainsi articulé autour d'une analyse ethnographique sérielle de différents dispositifs : notamment Yelp, TripAdvisor, OpenIDEO, Local Motors et Quirky[8]. Le choix de ces terrains est pour partie contingent : les conclusions de cette thèse n'auraient sans doute pas été différentes si nous avions porté notre attention vers d'autres dispositifs analogues. On comprendra toutefois qu'il nous ait ici fallu - pour contenir l'analyse au dedans d'un spectre fini et digeste de phénomènes - isoler, parmi la multiplicité de dispositifs susceptibles d'étayer notre réflexion, une série réduite de plateformes. Si la définition de ce corpus n'aura donc pas été dictée par la nécessité, elle n'aura toutefois pas été fixée de façon arbitraire.

Le choix de ces terrains aura d'abord été motivé, en effet, par la nécessité de nous tourner vers des dispositifs reconnus comme stables et relativement paradigmatiques - par le succès de leur modèle fonctionnel et économique. Comme la plupart des secteurs fortement innovants, l'industrie du crowdsourcing voit naître chaque jour de nouvelles start-ups aspirant à redéfinir ses standards. Cette accélération (Rosa, 2013) confronte le chercheur à un exercice délicat : accorder l'une à l'autre les temporalités courtes des industries du web aux temporalités - plus longues - de la recherche (Karpf,

---

7 Nous employons ici ce qualificatif obscur - et traînant avec lui toute une tradition heidegerrienne - faute de mieux. Il va de soi que notre réflexion ne se tiendra pas à hauteur de la tradition que ce mot invoque. Il nous semble toutefois désigner tant que bien mal ce que nous nous efforçons ici de saisir.

8 Nous ne nous interdirons toutefois pas de faire ponctuellement référence à d'autres dispositifs pour illustrer notre propos.

2012). Le choix de nos terrains aura ainsi été guidé par un souci d'ajustement de ces temporalités : si notre objet d'étude se présente en lui-même comme un objet innovant dont il est par nature délicat de discerner avec clarté les tendances stables des essais / erreurs évanescents, nous nous sommes efforcés ici d'articuler notre réflexion à l'analyse de dispositifs dont les modèles économico-organisationnels semblaient suffisamment éprouvés pour ne pas reveler du simple effet de mode. L'objectif de cette stratégie aura donc été double : d'abord garantir - tant bien que mal - que les mécanismes ainsi examinés affirment quelque chose de notre présent - et non pas seulement la volonté désespérée d'une start-up de se démarquer de ses concurrents ; ensuite assurer la survie de nos terrains sur les quatres années que devaient durer ce doctorat. L'industrie du crowdsourcing - comme le reste des industries du web - est en effet un secteur au-dedans duquel l'espérance de vie d'un acteur économique est usuellement courte - et passablement imprévisible. En nous tournant vers des acteurs déjà reconnus plutôt que vers de jeunes entreprises à l'avenir plus incertain, nous espérions ainsi échapper au drame d'une liquidation judiciaire à mi-chemin de notre doctorat[9].

Cette série de dispositifs n'aura toutefois pas été fixée selon un seul critère de stabilité ; sa composition vise aussi à rendre compte de la disparité des régimes de coopérations (Zackald, 2014) supposément articulés par ces dispositifs de coordination de l'action des foules. Tandis que Yelp ou TripAdvisor se présentent ainsi comme des dispositifs d'agencement de coopérations spontanées - distribuées autour d'« activités focalisées » favorisant « une réallocation rapide et dynamique de l'engagement dans les tâches et les rôles sur des durées éventuellement courtes » (Zacklad, 2014), Quirky, Local Motors ou OpenIDEO tendent plutôt à se définir comme des dispositifs sollicitant un régime de coopération communautaire - renvoyant à des « comportements collectifs associés aux communautés de pratique et aux groupes

[9] Sans doute avons-nous été bien inspirés puisqu'aucun de ces terrains n'a encore disparu ...

engagés dans des activités prolongées sans formalisation a priori et/ou explicite des activités et des rôles, mais qui possèdent néanmoins un système d'autorité et un patrimoine de savoir-faire évolutif permettant les apprentissages » (Zacklad, 2014). Il se sera ainsi agi, en analysant les uns par rapport aux autres ces dispositifs supposément hétérogènes, d'affirmer la transversalité de certains schèmes économiques, organisationnels, techniques, interactionnels et existentiaux - indifférents, donc, aux spécificités des régimes de coopérations agencés, et ainsi révélateurs des effets que ces dispositif semblent, par delà leur spécificités, exercer aujourd'hui sur nos façons de faire-collectif.

On comprendra donc que ces plateformes ne feront pas, dans cette thèse, l'objet d'une analyse distincte, mais participeront ensemble - les unes à côté des autres - d'une analyse sérielle[10]. Cette sérialisation visera à dissoudre les spécificités propres à chacune de ces plateformes dans la dispersion des schèmes - organisationnels, techniques, interactionnels, énonciatifs - qui s'y répètent. Ce procédé assurera d'abord, et assez classiquement, l'extension du spectre de phénomènes que requiert tout effort d'extraction de régularités. Mais il occupera aussi une fonction méthodologique, plus singulière, de neutralisation des intentions de conception situées que matérialisent chacun de ces dispositifs, visant, dans le silence ainsi aménagé, à laisser parler les forces macro-sociales et matérielles dont ces intentions tirent leur effectivité. Plutôt que de renvoyer, donc, à un commencement empirique - la volonté d'un ou de plusieurs concepteurs de logiciels - le schème tiendra ici, et à l'inverse, sa positivité de ce que son existence comme schème ne renverra à aucun concepteur unique, mais à son mode de dispersion à travers plusieurs dispositifs et à son mode d'articulation à d'autres schèmes.

Ce régime d'analyse sériel expliquera aussi la façon dont ces terrains occuperont la composition de cette thèse : si chacun de ces dispositifs fera l'objet d'un bref descriptif

---

[10] Les motifs de cette analyse sérielle sont présentés plus extensivement en conclusion du chapitre 2.

en annexe du présent tapuscrit, aucun chapitre ne sera exclusivement consacré ici à la présentation et à la description de ces « terrains ». On aura en effet compris qu'il ne s'agira pas de proposer ici une description monographique de ces plateformes. Aussi ces descriptions seront-elles redistribuées dans nos différents chapitres d'où elles ne fonctionneront, depuis une perspective chaque fois distincte, que de la série analytique qu'elles composeront - plutôt que de la re-contextualisation de chaque dispositif.

Ces séries analytiques feront alors l'objet d'une enquête ethnographique ré-ajustée aux spécifités de nos dispositifs et de notre problématique. Ce ré-ajustement sera explicité plus extensivement au chapitre 5 - et n'apparaîtra donc que tardivement dans ce tapuscrit[11]. Aussi en synthétiserons-nous ici le principe comme suit : il s'est agi de reconduire les procédés distinctifs de la méthode ethnographique[12] à l'étude d'un objet neutralisant la plupart des ses points d'appui et de ses critères de félicité empiriques - extériorité des acteurs y rompant toute forme d'unité « culturelle » et analytique, effacement des liens de proximité, des interconnaissances et des rapports concrets entre individus, neutralisation de l'altérité immédiate de l'objet d'étude, etc. Par delà la spécificité des formes de l'observé et des données recueillies - techniques et textuelles - ce questionnement nous a ainsi amené à déplacer le plan de phénoménalité depuis lequel construire l'observation, de l'ordre symbolique incorporé par les acteurs vers les mécanismes in-formant leurs gestes énonciatifs de telle sorte à en re-disposer l'intelligibilité - l'apparaître et le signifier - sous des schèmes de coordination impersonnels et relativement indifférents aux perspectives individuelles.

---

[11] Les motifs de ce ré-ajustement sont étroitement liés à certains éléments analytiques nécessitant d'être préalablement introduits.

[12] Un certain souci du concret et de l'expérience située, l'affirmation d'une certaine continuité entre le sens commun des acteurs et le savoir élaboré par le chercheur, l'observation par la participation à cela-même qu'il s'agit d'étudier, la visée d'une certaine déprise de soi dans l'exposition à ce qui n'est pas soi, etc.

Positionnement disciplinaire

Nous nous sommes ainsi efforcés, tout au long de cette thèse - par la délimitation de notre objet, par la définition de notre problématique, par la construction de notre approche, par l'ajustement de notre méthodologie, aussi - d'affirmer les spécificités d'une approche communicationnelle des phénomènes sociaux. Notre travail saura ainsi - nous l'espérons - trouver sa place au sein des Sciences de l'Information-Communication. D'abord par l'évidence de son sujet d'étude : si une discipline ne se définit évidemment pas par les objets qu'elle se donne, peu d'autres disciplines que les Sciences de l'Information-Communication ont su, en France, prêter attention aux effets des dispositifs techniques de communication - et notamment des technologies numériques - sur l'organisation de l'expérience sociale. Ensuite, et surtout, par le souci qui en aura étroitement orienté l'élaboration, de soumettre, toujours, l'examen des phénomènes sociaux à une analyse préalable du dehors - milieu, médiation - depuis lequel seulement ceux-ci adviennent, et qui en infléchit donc, de façon décisive, la forme et l'articulation. Il se sera ainsi agi, en situant toujours l'analyse en l'écart que ce dehors tient ouvert de soi au monde, de soi à autrui, et de soi à soi, d'affirmer une conception élargie du concept de communication, à même d'articuler l'examen de phénomènes disparates[13] relevant de niveaux d'analyse distincts, déterminés non plus tant par la perspective analytique retenue, que par l'extension du domaine de validité - temporelle, spatiale, sociale, etc. - et la spécificité des formes - symboliques, techniques, etc. - que ces régimes d'extériorité imposent au sujet. Nous espérons de cette façon être parvenus à poser les linéaments - encore fragiles, indécis, et assurémment imparfaits - d'une authentique analytique communicationnelle.

Ce souci du dehors se verra ainsi ré-affirmé en différents plans de notre réflexion. Par le choix des phénomènes retenus comme points de départ de l'analyse, d'abord : non

---

[13] Étroitement dépendants des régimes d'extériorité et des modes de contact au dehors - symbolique, technique, réflexif, corporel, etc. - que ceux-ci imposent au sujet.

pas l'agent, l'acteur ou l'énonciateur, mais la valeur, l'organisation et la trace. Il s'agira ainsi de contenir notre inclination spontanée à occulter la réalité insistante de ces régimes d'extériorité[14] et d'examiner pour elle-même la spécificité des formes qu'ils opposent du dehors au sujet. Ce premier plan se verra ensuite redoublé d'un effort méthodologique visant à neutraliser tout examen des inclinations internes aux acteurs - leurs intentions, leurs stratégies - pour analyser plutôt les régimes d'*affection* que disposent au-devant d'eux ces régimes d'extériorité. Ce positionnement nous conduira ainsi - comme nous en discuterons plus extensivement au chapitre 5 - à refuser le postulat méthodologique selon lequel l'accès à l'intériorité des acteurs s'imposerait comme un critère de félicité décisif de l'analyse. La spécificité de cette approche se manifestera ainsi, et enfin, dans l'affirmation d'une pensée de l'artificialité[15] sollicitant une conception renouvelée du sujet[16], la différenciant définitivement de toute approche sociologique. Il ne s'agira pas, en effet, en situant ici le dehors comme point d'entrée de l'analyse, de reconduire le vieux principe sociologique consistant à nier - méthodologiquement - l'intériorité des acteurs - c'est-à-dire leur être-sujet - pour mieux révéler à leurs consciences les forces qui les agissent. À se donner pour tâche de dégager de l'observation des comportements individuels des régularités dites « sociales »[17], la (micro-)sociologie n'a en effet d'autre option que de poser l'individu comme particulier d'un ensemble dont s'il s'agirait de dégager les règles - c'est-à-dire de le poser comme analytiquement homogène à ce qui le précède : langage, ethnométhode, forme-de-vie, etc. En examinant cette antécédence ontologique comme un substrat social indistinct, qu'il serait précisément confié au sociologue de

---

14 Notre inclination à les disposer seulement comme point d'accès aux forces premières supposées s'y manifester : le travail, le projet, l'intention de communication.

15 De l'irréductible extériorité de notre intériorité, ou encore de l'autonomie partielle de ce qui nous fait être comme sujet.

16 Discutée plus en détail dans le dernier chapitre de cette thèse.

17 Qu'on nomme ces régularités « structures », « réalités symboliques », « sens » ou « ethno-méthodes » importe ici assez peu.

soustraire à l'obscurité de la conscience par quelques procédés d'objectivation, la (micro-)sociologie nie donc nécessairement - quoique le plus souvent implicitement - l'hétérogénéité de ce dehors à l'intériorité du sujet - c'est-à-dire aussi l'épreuve existentielle, non objectivable et non partageable, de ce dehors comme non-soi-en-soi. Aussi la (micro-)sociologie ne peut-elle qu'échouer à penser la non-coïncidence du sujet à ce dehors intérieur - c'est-à-dire l'épreuve subjective de cette non-coïncidence comme ce qui écarte le sujet à lui-même - et donc échouer à penser l'ex-istence : l'ouverture au sens, comme question *tenue ouverte* dans le mouvement de la différance, à laquelle cet écart l'expose. Nous espérons ainsi, en réintroduisant cette non-coïncidence au coeur de notre conception du sujet et de l'être-avec, distinguer notre analytique communicationnelle de tout approche sociologique.

Structure

Cette thèse articulera deux formes d'unité discursive : le chapitre et l'excursus. Ces formes-types assureront certaines fonctions communes : diviser l'espace analytique en une série de segments semi-autonomes, en contenir l'extériorité, leur assigner un point d'entrée, leur garantir une fin. Mais elles répondront aussi à des principes distincts, renvoyant à des finalités plus spécifiques. On dira ainsi que le chapitre et l'excursus adresseront des registres d'expériences distincts : la forme-chapitre renverra plutôt à ce qui, de nos dispositifs, concerne la distribution du visible, l'organisation du multiple, l'exposition du singulier, là où la forme-excursus examinera les discours qui les disent, les catégories qui les partagent, les énoncés qui les révèlent ; ou encore que la forme-chapitre s'attachera à fonctionner au plus près du phénomène, à en épouser les aspérités, à en décrire les conditions externes d'ex-position, quand la forme-excursus s'efforcera plutôt d'en re-situer l'analyse dans l'ordre du discours, d'examiner les énoncés le constituant comme objet d'un savoir - d'en dresser, donc, l'état de l'art - et d'en travailler la force d'affirmation propre.

Les motivations de ce procédé seront d'abord pratico-pratiques : il visera à nous affranchir de la nécessité à situer *ex ante* les chapitres - la posivité de ce qui s'y affirme - dans l'ordre d'un savoir : l'état de l'art, la tradition, etc. Ces détours - par ailleurs nécessaires - seront ainsi rejetés vers les excursus[18], afin d'aménager à cet écrit des espaces de description positive libérés des circonvolutions inhérentes à l'exercice doctoral. On conviendra toutefois que l'usage de cet artefact réthorique n'a pas seulement été dicté par un effort pratico-académique. Cette thèse - l'ajustement de ses analyses, l'articulation effective de son propos - s'efforcera en effet de situer son fonctionnement au-dedans même de cet irréductible écart qui sépare le dire - l'énonçable - du percevoir - le visible : il est des modes d'organiser l'être-en-rapport qui s'exercent sur le web sans trouver à se dire ; il revient donc à la pensée d'avancer des énoncés susceptibles d'en accompagner le mouvement. C'est à cette tâche que cette thèse - si on s'autorise à lui confier une fonction extra-universitaire - sera consacrée.

Cette démarche n'a rien d'original. On en trouvera le principe au fondement de la philosophie pragmatiste. On sait en effet comment William James et John Dewey se sont appliqués à (re)situer l'expérience - et sa pensée - au plus près du vivant biologique. L'expérience - en son acception pragmatiste - est ce qui advient aux vivants « prenant avantage de toutes les formes d'ordre qui les entourent » (Dewey, 2010, p. 34) ; le plan d'où se composent des formes d'extériorité disparates, affirmant des modes d'existence distincts - esthétique, technique, etc. (Latour, 2012) - et s'ajustant les unes aux autres dans l'agencement d'une unité consistante. Le discours - comme forme d'extériorité - et le savoir - comme un de ses modes non exclusif de fonctionnement - ne sont qu'un certain mode de poursuivre ce mouvement par le langage.

C'est ainsi la *rupture de l'expérience* - la discordance des formes qui s'y agencent - qui

---

[18] Majoritairement, du moins.

fonde, pour les pragmatistes, l'acte de connaissance. L'enquête est le mouvement d'un sujet s'efforçant de persévérer au monde dans la réorganisation de « bribes d'expériences que la rencontre d'une difficulté (un trouble, un doute, un obstacle ou un conflit) a séparées les unes des autres » (Zask, 2004) ; une réparation de l'expérience dans « la transformation contrôlée ou dirigée d'une situation indéterminée en une situation qui est si déterminée en ses distinctions et relations constitutives qu'elle convertit les éléments de la situation en un tout unifié » (Dewey, 1993, p. 11). Ainsi, « si une enquête naît dans le contexte d'une difficulté existentiellement éprouvée, elle est clôturée par la reprise du cours de l'expérience » (Zask, 2004). Le savoir n'est pas seulement l'oeuvre d'un sujet, il est aussi ce qui lui arrive et advient à l'expérience - expérience au contact de laquelle seulement le sujet se révèle.

Cette affirmation n'a rien d'un précepte métaphysique abstrait ; elle est une proposition à expérimenter le savoir - son élaboration, son écriture, son partage - comme *intercession à l'expérience*. Cette thèse pourra ainsi se lire comme un effort visant à résoudre la discordance de ce qui se perçoit sur le web - ses modes d'y faire collectif, ses agencements de (dé)subjectivation, etc - à ce qui s'en dit. Discordance de leur généalogie, d'abord : la plupart des analyses du web et de ses dispositifs articulent en effet un régime analytico-énonciatif antérieur - et indifférent - à leur objet : l'interaction, l'intersubjectivité, la communauté. L'ajustement empirique de ces notions y est donc sur-déterminé par l'inertie d'un héritage méthodologique et conceptuel inadéquat aux phénomènes qu'elles visent à énoncer. Discordance de leur plan de phénoménalité, ensuite ; la série de repères analytiques autour desquels s'agencent ces régimes analytico-discursifs n'entretient aucun lien immédiat aux configurations expérientielles effectivement in-formées par ces dispositifs. On y examine des motifs d'action[19] invisibles aux utilisateurs eux-mêmes ou y sonde des

[19] Les utilisateurs sont-ils ou non, par exemple, animés d'un altruiste désir de partage ? Les acteurs, à ce qu'on sache, ne conduisent pourtant pas, entre eux, d'entretiens.

représentations structurantes[20] rarement objectivées dans l'ici et maintenant de l'interaction. Plutôt que de s'en tenir au plan de phénoménalité que distribuent effectivement ces agencements socio-techniques, on s'obstine, donc, à leur imposer des catégories analytiques exogènes empruntées à des édifices conceptuels extérieurs. Discordance épistémologique, enfin : la disjonction du plan d'objectivité tracé par ces discours au plan d'objectivité expérientiel effectivement affecté par ces dispositifs est ce qui aménage à l'exercice de la vérité un espace de déploiement autonome, n'exigeant, en droit, aucune mise en jeu subjective.

Discordance des généalogies, discordance des plans de phénoménalité, discordance des épistémologies : la fabrique du vrai s'affirme ici dans un rapport d'extériorité assumé à l'expérience. On comprendra toutefois que s'il s'agit ici de faire fonctionner cette thèse dans l'interstice séparant les mots des choses, ce n'est pas pour y combler un écart ou y rectifier une distorsion. On n'amuserait plus personne à attribuer le dire à la réalité première d'un monde qui fonderait pour nous la possibilité d'en parler. Aussi les descriptions composant ces chapitres n'entendent pas atteindre l'extériorité nue d'un réel que les excursus auraient pour tâche de con-former à l'ordre syntaxique : si leur écriture est de rapport, ce n'est pas de superposition - du réel à sa représentation, ou du singulier au général - mais de juxtaposition - l'une *avec* l'autre, et l'une *à côté* de l'autre.

On sait en effet, depuis Wittgenstein au moins, depuis Foucault à coup sûr, que le retour du dire sur l'expérience n'a rien d'un mouvement de re-présentation. Non pas seulement parce que le langage échouerait à épuiser la complexité de ce qui s'éprouve, mais parce que s'y affirme un ordre propre n'en finissant pas de fendre, obstinément, son pouvoir « de nommer, de montrer, de faire apparaître, d'être le lieu du sens ou de la vérité » (Foucault, 1969/2008, p. 145-148). Ainsi, « on a beau dire ce qu'on voit, ce qu'on voit ne se loge jamais dans ce qu'on dit, et on a beau faire voir,

---

[20] Les acteurs se font-ils ou non, par exemple, l'idée d'appartenir à un collectif ?

par des images, des métaphores, des comparaisons, ce qu'on est en train de dire, le lieu où elles resplendissent n'est pas celui que déploient les yeux, mais celui que définissent les successions de la syntaxe » (Foucault, 1996/1990, p. 25). Le rapport des mots et des choses ne s'épuise pas, en effet, dans un rapport de désignation, mais admet toute une série d'entrecroisements : « chutes d'images au milieu des mots » (Foucault, 1973, p. 48) et « incision du discours dans la forme des choses » (Foucault, 1973, p. 50). Aussi le visible et le dicible sont-ils sans formes communes[21]. Ainsi :

> *« Tant qu'on en reste aux choses et aux mots, on peut croire qu'on parle de ce qu'on voit, qu'on voit ce dont on parle, et que les deux s'enchaînent : c'est qu'on en reste à un exercice empirique. Mais, dès qu'on ouvre les mots et les choses, dès qu'on découvre les énoncés et les visibilités, la parole et la vue s'élèvent à un exercice supérieur, "a-priori", si bien que chacune atteint sa propre limite qui la sépare de l'autre, un visible qui ne peut être que vu, un énonçable qui ne peut être que parlé. » (Deleuze, 1986/2004, p. 72)*

Aussi comprendra-t-on que les descriptions composant ces chapitres n'auront pas - ou du moins pas seulement - vocation à exposer, depuis une série de motifs descriptifs, des observations que les excursus auraient pour tâche de resituer dans l'ordre du discours. Ces deux unités discursives s'efforceront plutôt de fonctionner l'une et l'autre *entre* les mots et les choses - faisant, chacune à leur façon, travailler le langage *à même* cette non-coïncidence. La forme-chapitre affirmera ainsi la positivité d'une écriture visant à travailler ce qui s'offre au regard ; description - ou plutôt même une scription - de l'expérience : écriture voudra dire ici « non la monstration, ni la démonstration, d'une signification, mais un geste pour toucher au sens » (Nancy, 2000, p. 16) - comme un moyen de retourner le langage contre lui-même en y faisant voir ce qui ne se laisse pas dire. La forme-excursus visera quant à elle à faire travailler le langage dans sa confrontation à ce qui se voit - les visibilités que le chapitre précédent se sera efforcé d'ouvrir. C'est tout à la fois l'énonçable qu'il s'agira alors de forcer à un

[21] N'en déplaise aux disciples du premier Wittgenstein.

réajustement et sa force de mise en tension des visibilités que nous nous efforcerons alors de ré-orienter - comme une injonction à ré-ouvrir, par la nécessité du langage, de nouvelles visibilités. Il s'agira ainsi, en tenant ouverte la « disjonction de voir et de parler » (Deleuze, 1986/2004, p. 93), d'isoler ce qui, du vacarme que suscite aujourd'hui l'irruption de nos dispositifs, insiste silencieusement - sans trouver encore à se dire - et sollicite de la pensée l'ajustement de nouveaux modes de parler. Cette enquête pourra donc être comprise comme un effort visant à proposer à ces agencements - et à leur expérience - l'extériorité d'une forme discursive plus en phase aux mouvements qui s'y affirment : comme une proposition à réaménager nos façons de percevoir, nos façons de dire, nos façons de faire.

Il s'agira ainsi, en nous tenant en cet écart, de renvoyer simultanément le visible et l'énonçable à leur limite commune : un dehors où « le rapport est un non-rapport, le lieu un non-lieu, l'histoire un devenir » (Deleuze, 1986/2004, p. 92). C'est en effet en cette extériorité où le visible se réfuse à être énoncé et le dit à se laisser voir que se révèlent, seulement, les forces historiques dont l'intrusion « creuse l'intervalle, et force, démembre l'intérieur » (Deleuze, 1986/2004, p. 93) ; un dehors d'où la disjonction du visible et de l'énonçable ne s'affirme plus que comme un *mouvement* qu'il revient à la pensée de libérer et d'accompagner. C'est en nous tenant sur cette ligne étroite que tracent, dans leur pleine indicibilité, les modes d'être-nombreux et d'être-en-rapport du web, que nous espérons en effet épouser la trajectoire silencieuse et encore indécise que ces dispositifs insistent à imprimer à notre présent. « Quand il n'y a que des milieux et des entre-deux, quand les mots et les choses s'ouvrent par le milieu sans jamais coïncider, c'est pour libérer des forces qui viennent du dehors, et qui n'existent qu'en état d'agitation, de brassage et de remaniement, de mutation » (Deleuze, 1986/2004, p. 93).

Les descriptions composant nos chapitres viseront ainsi à fonctionner comme des itinéraires de déprise, s'efforçant - par la description - de fissurer l'identité de l'expérience, d'y rompre la coïncidence du visible et du dicible, et d'affirmer, par ce geste, la nécessité d'un ré-ajustement de l'énonçable. Aussi nous appliquerons-nous -

maladroitement sans doute, imparfaitement à coup sûr[22] - à y neutraliser autant que possible tout effort de théorisation pour adhérer de plus près au réel et à sa force de mise en défaut du discours. Et si nos excursus auront bien pour fonction de contester les discours qui se tiennent, ce ne sera pas d'abord pour en nier la véracité, mais en ce que ceux-ci tendent à neutraliser ce qui, de nos dispositifs, *relance* la non-coïncidence de l'éprouvé et du parlé, *accentue* la disjonction du percevoir et du dire, et *fissure*, dans l'exercice de cet écart, l'unité de l'expérience. S'il s'agira, donc, de faire la critique de ces discours, c'est en tant qu'ils manquent ce qui, dans les forces - économiques, sociales, organisationnelles, techniques - qui les in-forment, insiste à désarticuler ce qui s'en dit ; qu'ils *figent* ainsi ce qui s'en élève comme *écart*, et échouent - dans l'acte d'y discerner le vrai du faux - à en accompagner le *mouvement*[23] qu'il s'agit de déployer.

Accompagner ce mouvement ne signifiera pas, toutefois, en anticiper les effets[24], en prescrire la trajectoire, ou en contenir les possibles sous la nécessité étroite d'un horizon dialectique qu'il reviendrait à la pensée de révéler. Ce mouvement, en effet, ne requiert de la pensée aucune résolution ; il importe au contraire d'en préserver l'indétermination - c'est-à-dire, aussi, de s'en tenir à un examen de l'à-présent en tant que celui-ci tient ouvert l'à-venir. Ce ne sera donc pas un souci de véridicité - ni en son sens empirique, ni en son sens dialectique - qui guidera ici la critique mais, disons, un certain souci d'adhérer à l'Histoire ; de discerner ce qui, du fracas que suscite aujourd'hui notre objet, fait discrètement signe vers le silence qui nous appelle ;

---

22 Cette exigence est en fait - à moins d'imposer à l'écriture des détours syntaxiques et analytiques trops lourds - impossible à satisfaire. Nous nous sommes donc autorisés, à des fins de clarté, à introduire dans ces chapitres des éléments analytiques et des références à divers travaux. Nous nous sommes toutefois efforcés de renvoyer l'essentiel de nos analyses théoriques vers les excursus.

23 C'est en ce sens que ces unités discursives auront ici été qualifiées d'excursus - en son sens étymologique : comme une course au-dehors de la pensée.

24 Indéterminés parce que dépendants, entre autres de ce qui en est dit.

d'abandonner, donc, un plan d'immanence à ce qui, de ce présent, insiste sans toujours parvenir à frayer l'espace discursif de son déploiement ; et de s'exposer, par là, au risque d'un coup de dés - la pensée, disait Deleuze - dont les singularités qu'il distribue et les lignes que celles-ci dessinent n'appartiennent jamais, en propre, à ceux qui les lancent.

Plan

Le **premier chapitre** de cette thèse sera ainsi consacré à la définition et à la délimitation de notre objet d'étude ; nous y expliciterons la filiation du crowdsourcing aux industries du web, en examinerons - par l'introduction de divers exemples empiriques - les principaux mécanismes de fonctionnement, puis y préciserons le spectre de dispositifs effectivement étudiés dans la suite de notre analyse.

Le **deuxième chapitre** - un excursus - visera à examiner les liens étroits entretenus par ces dispositifs aux plus récentes transformations socio-économiques de l'agencement socio-productif capitaliste contemporain. Il s'agira ainsi, en articulant l'une à l'autre deux lectures marxistes hétérogènes - et usuellement opposées - de notre présent[25], d'examiner les forces fondant l'hégémonie[26] du crowdsourcing, et de justifier par là la pertinence de notre positionnement empirico-théorique : situer l'analyse de ces dispositifs au plus près d'une analyse des mutations anthropologiques exercées par le mouvement continué de ré-affirmation autonome et autoritaire de l'économie sur les formes de notre existence. Nous clarifierons à cette occasion notre positionnement méta-théorique en empruntant à Walter Benjamin son inflexion messianique du matérialisme historique.

---

[25] Les théories du capitalisme cognitif et les théories critiques de la valeur.

[26] C'est-à-dire l'autorité tendancielle de ses formes sur un spectre toujours plus large de l'agir humain.

Le **troisième chapitre** s'efforcera alors d'examiner les spécificités organisationnelles du crowdsourcing. Il s'agira ainsi d'y affirmer empiriquement notre positionnement méta-théorique en analysant plus minutieusement les mécanismes économico-organisationnels in-formant le fonctionnement de ces dispositifs et leur disposition à suspendre la félicité de l'action collective à la fluidité, la multiplicité et l'hétérogénéité de ses contributions.

Ayant ainsi isolé la singularité de ces régimes organisationnels - et examiné leurs déterminations économiques - nous nous appliquerons alors à spécifier, au **chapitre 4** - un excursus - les motifs de notre problématique. Nous y expliciterons alors, par une discussion critique avec les approches communautaires du web[27], en quoi ces dispositifs nous incitent à construire leur analyse comme une analyse de notre modernité, puis y préciserons les mécanismes de cette articulation : la révélation du multiple, de l'hétérogène et de l'extériorité comme conditions singulières de l'être-avec imposées par l'extension de l'économie et de l'industrialisme.

Seulement pourrons-nous alors expliciter aux **chapitres 5 et 6** - deux excursus étroitement articulés à la problématique ainsi énoncée - les contours de notre positionnement méthodologique et épistémologique. Nous y définirons ainsi les principes de notre enquête ethnographique - nettement infléchie par la singularité de notre problématique - avant d'y affirmer les spécificités de notre approche praxéologique.

Le **chapitre 7** sera ensuite consacré à l'étude des procédés techniques équipant ainsi la coordination de cette multiplicité fluide d'acteurs. Y seront ainsi examinés les investissements de forme qu'implémentent ces dispositifs, leur façon de « modulariser » l'action collective et les mécanismes en assurant l'anonymat et la solidité - c'est-à-dire, ici, leur disposition à ramener les gestes énonciatifs des sujets

---

[27] Discernant dans les régimes de socialisation agencés par ces dispositifs un certain renouveau de l'ethos communautaire.

sous des formats indifférents à leur individualité et communicables à des non-familiers.

Nous nous efforcerons alors de réinscrire, au **chapitre 8** - un excursus - l'analyse de ces dispositifs dans une réflexion sur l'histoire longue de l'industrialisme - examiné ici en tant qu'inflexion anthropologique procédant d'un mouvement continué de formalisation et d'extériorisation des schèmes organisants de l'expérience.

Nous pourrons alors analyser plus en détail, au **chapitre 9**, la spécificité des agencements d'énonciation ainsi articulés par ces procédés de coordination situant l'effort de standardisation et d'anonymisation de l'industrialisme au plus près des processus d'exposition de soi que sollicitent ces plateformes. Nous examinerons ainsi comment ces procédés tendent à refuser toute autorité énonciative au sujet et à précipiter la déliaison de ses traces - leur exposition comme unités sémio-pragmatiques autonomes affranchies de toute origine et activement abandonnées à leurs dérives.

Le **chapitre 10** - un excursus - sera alors consacré à une analyse des fondements communicationnels et techniques de cette autonomisation ; après y avoir discuté, avec Derrida, des déterminations internes à cette force de rupture et de leurs conséquences métaphysiques - la disposition de l'être comme être-extatique - nous examinerons en quoi les agencements du web - et leur matérialité numérique - sont constituvement tendus vers un démembrement de l'acte de communication. Nous examinerons alors, à partir de Michel Foucault, la singularité des processus de (dé)subjectivation en jeu dans ce démembrement.

Nous conclurons enfin, au **chapitre 11**, par une réflexion plus spéculative, à partir de Jean-Luc Nancy, sur les formes de l'être-avec ainsi in-formées par cette exposition extatique, et les ajustements que celle-ci requiert de toute pensée s'efforçant de se tenir à hauteur de notre modernité.

1 - L'avènement du crowdsourcing

Un rapport commandé en 2012 par le Ministre de l'économie et des finances du gouvernement Ayrault[28], supervisé par Pierre Collin et Nicolas Colin indique : « le point commun à toutes les grandes entreprises de l'économie numérique est l'intensité de l'exploitation des données issues du suivi régulier et systématique de l'activité de leurs utilisateurs. [...] les utilisateurs, bénéficiaires d'un service rendu, deviennent ainsi des quasi-collaborateurs, bénévoles, des entreprises » (Collin & Colin, 2013, p. 2). Plus loin, dans un éclair de clairvoyance qu'on attendait plus d'un rapport ministériel, les auteurs précisent : « collectées, stockées et traitées pour être intégrées en temps réel à la chaîne de production, les données issues de leur "travail gratuit" contribuent à brouiller la frontière entre production et consommation. [...] Les utilisateurs deviennent, à travers ces données, des auxiliaires de la production et créent une valeur générant des bénéfices sur les différentes faces des modèles d'affaires » (Collin & Colin, 2013, p. 2). On aurait pu désespérer qu'un gouvernement prenne jamais acte de ce qui s'affirme pourtant si clairement depuis plus de dix ans : le devenir-hégémonique d'un modèle économico-organisationnel reposant sur l'exploitation des traces gratuitement abandonnées par les internautes. Il aura finalement suffit d'être patient ...

On sait en effet que la participation des utilisateurs constitue la principale source de valorisation du web ; ou du moins que c'est autour de cette spécificité que s'est réarticulée son industrie après l'éclatement de la bulle Internet[29] et l'avenue du web 2.0. Si personne n'ignore plus aujourd'hui l'acception courante de ce terme[30], les intentions commandant sa genèse sont, en effet, plus souvent occultées. Sa publicisation participe pourtant - et dès l'origine - d'une entreprise d'auto-redéfinition

---

28 Ou plus précisément par le Ministre de l'économie et des finances, le Ministre du redressement productif, le Ministre délégué chargé du budget et la Ministre déléguée chargée des petites et moyennes entreprises, de l'innovation et de l'économie numérique.

29 La bulle internet - ou bulle technologique - est une bulle spéculative qui a affecté les « valeurs technologiques » - informatique et télécommunication - sur les marchés d'actions à la fin des années 1990 - son apogée a eu lieu en mars 2000.

30 Désignant selon des critères plus ou moins nébuleux, et par une opposition rétrospective à un web 1.0, un certain devenir « social » et collaboratif des plateformes web.

et de re-légitimation d'une industrie en crise. La notion de web 2.0 a été avancée pour la première fois par Dale Dougherty à l'été 2004 lors d'une rencontre avec Craig Cline de l'entreprise MediaLive. Si, comme le précise Olivier Le Deuff, « il est difficile de bien discerner la part de Craig Cline dans la formulation du terme » (Le Deuff, 2007, p. 3)[31] le rôle joué par Dougherty dans la publicisation et le marketing de cette expression est en revanche plus évident. Dougherty est membre de l'équipe O'Reilly[32]. Il est aussi - la coïncidence n'est pas fortuite - « le premier à développer une vision commerciale du web en créant le GNN (Global Network Navigator) qui fut le premier site à inclure de la publicité en 1993 et qui fut racheté par AOL en 1995 » (Le Deuff, 2007, p. 3). La dimension commerciale de la notion de web 2.0, manifeste dès son origine[33], sera radicalisée par le recrutement de John Batelle, un des co-fondateurs de Wired Magazine[34], au sein de l'équipe O'Reilly. La tache confiée à Batelle est alors de mettre l'expression nouvellement consacrée au service d'un projet de promotion d'une industrie en crise. Cette entreprise aboutira dès l'automne 2004 à l'organisation de la

---

31 Craig Cline est décédé en septembre 2006 des suites d'une maladie l'ayant écarté des projets engagés par l'équipe O'Reilly à la suite de cette discussion. On notera d'ailleurs qu'il n'est - étrangement - pas cité par l'article de synthèse publié en 2005 par Tim O'Reilly sur la notion de web 2.0.

32 Maison d'édition américaine, fondée par Tim O'Reilly en 1978, spécialisée dans la publication de livres sur l'informatique et l'organisation de conférences à l'attention de son industrie.

33 Comme le signale Olivier Le Deuff, « l'aspect commercial voire propriétaire du web 2.0 s'est vu récemment dans la volonté d'O'Reilly de s'accaparer le nom Web 2.0 pour ne pas dire de la marque. De fait O'Reilly souhaite que les conférences web 2.0 restent son apanage en utilisant "web 2.0" comme dépôt de service. Tim O'Reilly sur son blog a bien admis avoir fait un "faux-pas" (sic) mais s'explique longuement sur sa volonté de protéger les conférences web 2.0 que son groupe a été le premier à mettre en place. Les arguments peuvent être convaincants mais l'interrogation demeure notamment à propos du contenu intrinsèque du web 2.0. O'Reilly peut breveter une offre de service peut-être mais en aucun cas ne peut breveter une idée ou un concept sans quoi la légalité même de notre propos pourrait être remise en cause. » (Le Deuff, 2007, p. 3)

34 Wired est un mensuel américain fondé à San Francisco en 1993 et traitant de l'actualité des technologies et de leurs effets sur la culture, l'économie et la politique. Sa ligne éditoriale défend un certain techno-utopisme libertarien. Pour une analyse socio-historique et politique du magasine et de sa genèse voir notamment (Turner, 2013).

première édition de la désormais célèbre *Web 2.0 Conference*[35]. Comme le précisent Philippe Bouquillion et Jacob T. Matthews, cet événement, qui vise tout particulièrement « les acteurs de la sphère financière, investisseurs, banques, conseillers financiers ou de la notation financière » (Bouquillion & Matthews, 2010, p. 7) entend affirmer et promouvoir Internet comme « une industrie à part entière et importante et comme un phénomène technique et social central de la période contemporaine » (Bouquillion & Matthews, 2010, p. 5). C'est à cette occasion que Tim O'Reilly se proposera d'examiner les principales caractéristiques des sociétés ayant survécu au crash boursier : « la proposition centrale défendue par Tim O'Reilly est que le salut de l'Internet (et des industries de la culture plus largement) repose sur un modèle "participatif" où l'usager, de simple consommateur, se mue en véritable "générateur de contenus" » (Bouquillion & Matthews, 2010, p. 5-6). On ne doutera évidemment pas que la formulation de ce diagnostic participe d'un effort de re-légitimation d'une industrie dont on sait les difficultés après l'éclatement de la bulle Internet - et on comprendra aisément les enjeux performatifs d'une telle opération de différenciation des critères de la fortune et de l'infortune à l'endroit d'investisseurs ayant perdu confiance en la pérennité de leurs placements. Mais il importe surtout que cette proposition ait effectivement contribué à la définition d'un nouveau modèle industriel inscrivant les utilisateurs au coeur de sa chaîne de valorisation[36]. Comme le notent ici encore Philippe Bouquillion et Jacob T. Matthews, « Tim O'Reilly aurait ainsi concouru à réécrire les règles que doivent suivre les industriels » (Bouquillion & Matthews, 2010, p. 7). La participation des utilisateurs constituera dès lors le principe directeur d'un nouveau modèle industriel positionnant les organisations marchandes comme « facilitateurs » (Matthews, 2010, p. 335) des interactions d'une multiplicité d'usagers extérieurs à l'entreprise[37]. Comme le synthétisent ainsi Thomas Stenger et

---

35 Plus tard renommée *Web 2.0 Summit*.

36 Il n'est d'ailleurs qu'à constater le succès de l'article qui développera ces conclusions en 2005 (O'Reilly, 2005) pour en comprendre immédiatement la dimension prescriptive ...

37 C'est-à-dire non attachés à elle par un dispositif contractuel.

Alexandre Coutant « le principe central des médias sociaux peut être résumé en trois lettres : UGC pour *User Generated Content* (contenu généré par les utilisateurs) » (Stenger & Coutant, 2011, cité par Coutant & Stenger, 2012, p. 84).

L'hégémonie des UGC

C'est là sans doute - en deçà ou à côté des stratégies rhétoriques s'efforçant d'imposer, par le sacre d'une novlangue, l'évidence de la nouveauté - la spécificité des médias dit « sociaux » : substituer à une logique de diffusion unidirectionnelle du contenu - modèle dit « one-to-many » (Jensen & Helles, 2011) - une logique d'intermédiation déléguant aux utilisateurs la tâche de produire et de révéler par et dans leurs interactions la valeur d'usage du service fourni - modèle dit « many-to-many » (Jensen & Helles, 2011). On pourra évidemment objecter que la participation des récepteurs / consommateurs (Coutant & Stenger, 2012, p. 79) à la production des contenus n'est pas à proprement parlé un phénomène nouveau. On en trouvera déjà la trace - sous une forme embryonnaire - dans le courrier des lecteurs de la presse, l'appel aux auditeurs de la radio, le micro-trottoir de la télévision, ou le panel des instituts de sondages et des agences de marketing[38]. Mais c'est ici l'établissement de cette logique d'intermédiation comme un modèle économico-organisationnel propre, sa diffusion transversalement à une multiplicité de plateformes hétérogènes et les effets culturels qu'exercent ce devenir-hégémonique qui confèrent aux médias sociaux leur spécificité : « la représentation des consommateurs en tant qu'objets passifs de manipulation [...] n'a pas disparu du jour au lendemain mais elle perd de sa

[38] Comme le signale Chloé Dupré (Baude *et al.*, 2013) dans son dossier de spécialisation de Master 1, on peut déjà trouver, dès la seconde moitié du 19ème, trace de projets ouvertement collaboratifs. En 1858 l'Oxford English Dictionnary entreprend ainsi de lancer un appel ouvert aux bénévoles pour la rédaction de son histoire de l'évolution des mots - le projet mettra plus de dix ans à aboutir. En 1979 ce sont Tim et Nina Zagat qui mobilisent une communauté d'amateurs pour la rédaction de leur guide gastronomique, etc.

prépondérance dans l'environnement informationnel » (Benkler, 2009, p. 185).

On nous objectera que la notion de média social recouvre aujourd'hui une hétérogénéité de services relevant d'usages - et de régimes de fonctionnement - distincts. Alexandre Coutant et Thomas Stenger proposent ainsi d'isoler deux axes de différenciation de ces plateformes selon que leur utilisation engage « l'orientation vers un intérêt précis ou vers ce que Mitzuko Ito & *al.* ont qualifié d' "amitié" et la mise en visibilité de soi ou la mise en visibilité de contenus tiers (textes, vidéos, photos, liens hypertextes ...) » (Coutant & Stenger, 2012, p. 79). Une cartographie distribuée selon ces deux axes leur permet ainsi d'identifier quatre configurations socio-techniques distinctes.

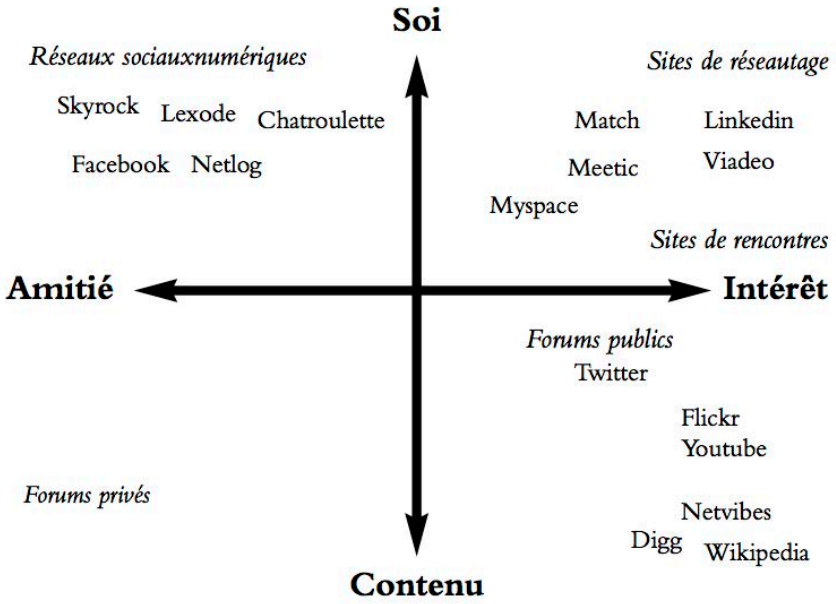

Figure 1. Cartographie des médias sociaux

On trouve ainsi dans le quadrant supérieur gauche de cette cartographie les réseaux sociaux-numériques - Facebook, Skyblog, Chatroulette - que danah boyd et Nicole Ellison définissent - à titre d'exemple - comme « des services Web qui permettent aux individus (1) de construire un profil public ou semi-public dans le cadre d'un système délimité, (2) d'articuler une liste d'autres utilisateurs avec lesquels ils partagent des relations ainsi que (3) de voir et de croiser leurs listes de relations et celles faites par

d'autres à travers la plateforme »[39] (boyd & Ellison, 2007, p. 211). Le quadrant supérieur droit rassemble quant à lui différentes plateformes de réseautage thématique - MySpace, LinkedIn, Viadeo, Meetic, etc. - aux fonctionnalités plus ou moins proches des réseaux sociaux-numériques mais organisées - par le choix des attributs exposables, par le mode d'organisation et de recherche de l'information, etc. - autour d'une thématique spécifique - musique, rencontre amoureuse, mise en relation professionnelle, etc. - plus qu'autour d'une mise en relation générique des individus. Le quadrant inférieur gauche, plus clairsemé, regroupe des forums privés réunissant un ensemble restreint et contrôlé d'individus autour d'une thématique spécifique. C'est toutefois le quadrant inférieur droit qui retiendra ici notre attention[40].

Ce cadrant rassemble diverses plateformes de co-production et de partage public de contenus. On y trouvera ainsi des plateformes de blogging - Blogger, Wordpress, Typepad, etc. - ou de micro-blogging - Twitter -, des plateformes de partage de photo - Flickr, etc. -, de vidéo - Youtube, Dailymotion, Vimeo, etc. - ou de musique - Soundcloud, Bandcamp, etc. -, des sites de partage et d'organisation collective de signets - del.icio.us, Reddit, etc. - ou diverses plateformes de partage et d'agencement public de contenus hétérogènes - Tumblr, Pinterest, etc. On y placera également certains dispositifs exigeant une collaboration plus étroite des internautes. On y trouvera ainsi des encyclopédies collaboratives - Wikipédia, etc. - ou des dispositifs d'évaluation et de notation collective de produits et de services. Ce modèle a été popularisé par le site amazon.com qui a très tôt convié les utilisateurs à rédiger des comptes rendus critiques de ses produits, à partager des listes thématiques d'ouvrages ou à évaluer la fiabilité de ses vendeurs tiers. Ce mode d'agencer l'évaluation collective de produits et / ou de services a depuis été adopté par de

---

39 « web-based services that allow individuals to (1) construct a public or semi-public profile within a bounded system, (2) articulate a list of other users with whom they share a connection, and (3) view and traverse their list of connections and those made by others within the system. » Notre traduction.

40 Les motifs de cette attention sont exposés *infra* .

nombreuses plateformes : Yelp et Foursquare proposent ainsi aux internautes d'évaluer la qualité de services locaux - bars, restaurants, etc. - tandis que TripAdvisor organise la notation de services touristiques - hôtels, restauration, etc.

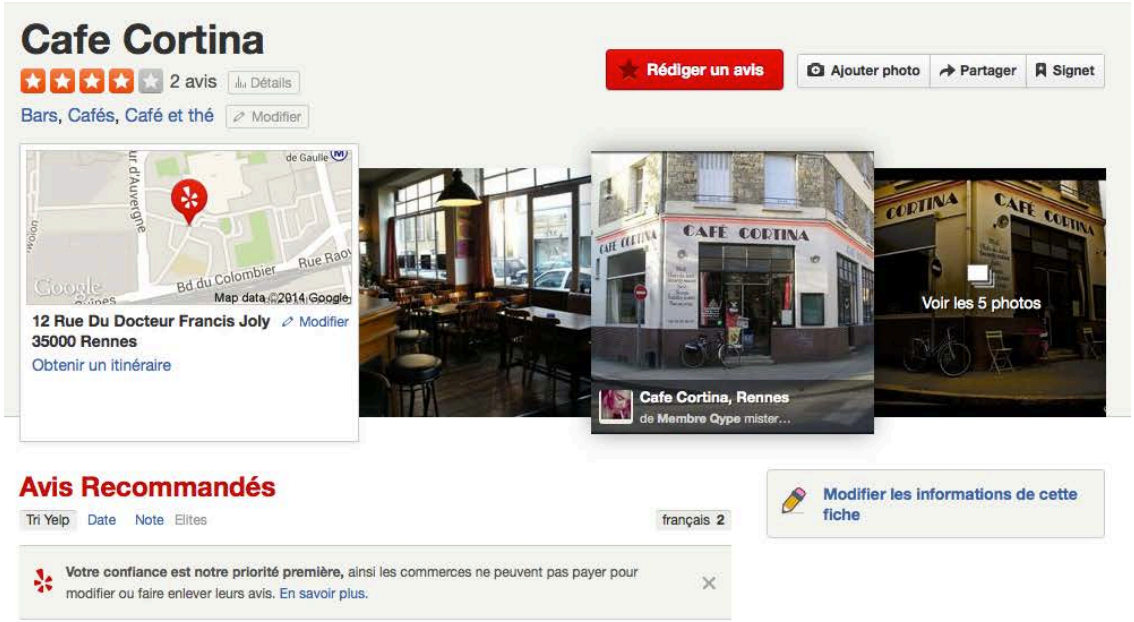

Figure 2. Yelp

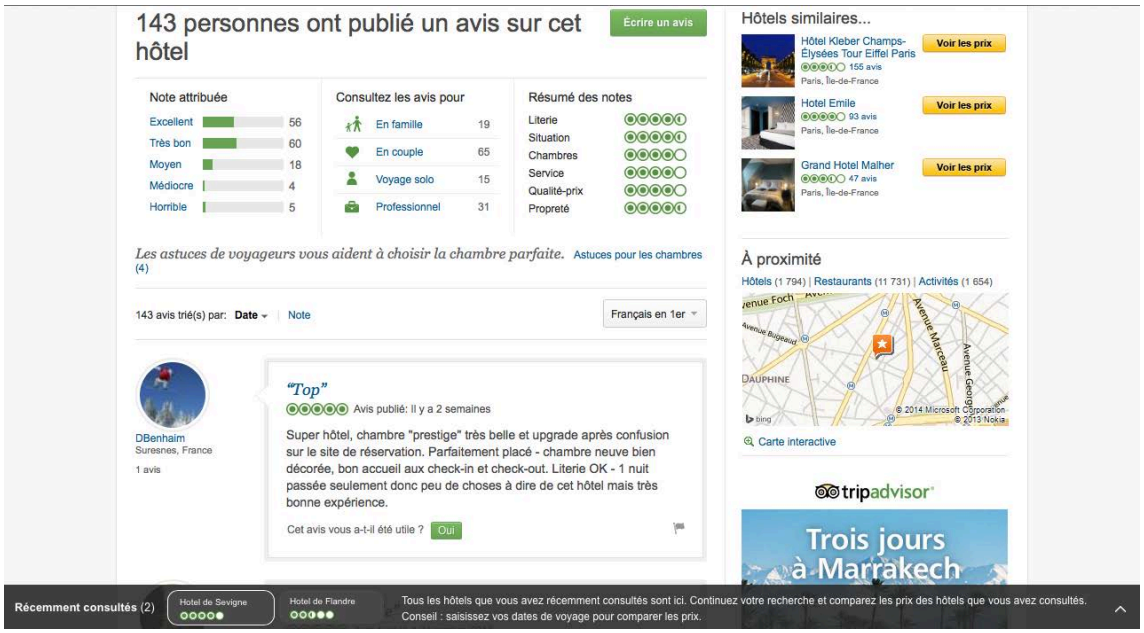

Figure 3. TripAdvisor

On peut enfin étendre le spectre de ce quadrant à un ensemble de services dont le fonctionnement ne convoque pas immédiatement l'interaction des internautes mais l'agencement des traces qu'ils disséminent - intentionnellement ou non, consciemment ou non - à chacun de leurs passages sur le web. Le moteur de recherche de Google constitue sans doute l'exemple le plus notoire de cette catégorie de plateformes. On sait en effet que le succès de ce dispositif s'attribue en grande partie au fonctionnement de l'algorithme PageRank qui introduit dans l'évaluation des pages le principe du classement entre pairs (Cardon, 2013b) par analyse des liens hypertextes dispersés sur la toile par les internautes[41]. La fonction de cet algorithme est d'attribuer à chaque page web un indice - le PageRank - permettant d'ordonner les résultats des requêtes : plus le PageRank d'une page est élevé, plus la page apparaîtra « haute » dans la liste des résultats retournés. Or cet indice est proportionnel au nombre de liens hypertextes distribués sur le web qui pointent vers cette page (Brin & Page, 1998 ; Page, Brin & Motwani, 1999). Le moteur de recherche traite ainsi les liens pointant vers une page comme autant de « votes de confiance » (Benkler, 2009, p. 119) accordés à cette page - lorsqu'une telle page comporte elle-même un lien vers un autre site, son vote se verra d'ailleurs accordé plus de poids que celui d'une page mal évaluée par les autres internautes. Ce qui importe ici est donc que l'algorithme PageRank intercède sur un mode singulier à l'organisation collaborative de l'information sur le web, en agençant chaque publication hypertexte à un mécanisme de co-définition de l'ordonnancement des réponses que le moteur de recherche retourne à ses utilisateurs. En même temps que - et parce que - il examine les actions d'une multitude d'internautes, cet algorithme en re-qualifie et en re-distribue les effets (Rieder, 2010a) en articulant les unes aux autres chacune des micro-évaluations que les

---

41 De nombreux autres indices autres que le PageRank sont par ailleurs pris en compte aujourd'hui dans l'organisation des résultats retournés par le moteur de recherche : nouveauté de la page, importance du traffic, succès effectif de la page sur une requête déterminée, réputation de l'auteur, etc. D'autres critères plus personnels sont par ailleurs examinés pour adapter ces résultats à chaque utilisateur : historique de recherche, localisation, contacts, etc. Ces subtilités n'invalident aucunement les considérations exposées ici.

internautes accomplissent chaque fois qu'ils abandonnent un lien hypertexte. PageRank fonctionne ainsi comme un dispositif de médiation organisant l'avenue d'une action collective - quoique non intentionnelle et non consciente - d'organisation des informations en ligne (Sarrouy, 2012).

Si ce dernier quadrant réclame notre attention, c'est que le fonctionnement des dispositifs qu'il rassemble esquisse - par delà leurs spécificités - les contours d'un mode singulier d'organiser l'action collective, substituant à la mécanique héritée du mandat et du contrat[42] (Bencherki, 2012) l'exposition d'un appel ouvert sans destinataire déterminé. Ainsi, « c'est le recours à une foule anonyme plutôt qu'à un fournisseur préalablement sélectionné » (Lebraty et Lobre, 2010) qui différencie ce mode d'organisation des modèles hérités. Car c'est alors la multitude anonyme des internautes qui se trouve convoquée comme un acteur organisationnel, hétérogène sans doute, mais toutefois suspendu à l'avenue d'une action commune ; comme un être-comme-un-à-plusieurs (Citton & Quessada, 2011).

Comme le signale le rapport Collin et Colin, ce mode d'exploiter la « contribution des utilisateurs à la production, est une forme de dépassement de la théorie de la firme formulée en 1937 par Ronald Coase » (Collin & Colin, 2013, p. 52-53). On sait en effet que cet économiste[43] s'est efforcé d'expliquer l'existence d'organisations économiques - c'est-à-dire de firmes fondées sur un régime de coordination bureaucratique plutôt que sur un régime de coordination par le marché - par l'existence de coûts de transaction. C'est, remarque Coase, que toute transaction économique sur le marché engage des coûts préalables à sa réalisation : recherche d'information, défauts du marché, évitement des stratégies opportunistes des autres

---

42 Assignant la réalisation des tâches à des agents individuellement identifiables et tenus à ces tâches par une certaine obligation mutuelle (Bratman, 2003) éventuellement formalisée par un dispositif contractuel.

43 Consacré en 1991 par un « prix Nobel d'économie » qui, comme chacun sait, n'en est pas un. Notons que la théorie des coûts de transaction sera plus tard étayée par Oliver Williamson.

agents, etc. Certaines transactions opérées sur le marché peuvent ainsi engager des coûts de transaction excessivement importants. Il devient alors plus avantageux de négocier des arrangements institutionnels alternatifs se substituant au marché en internalisant - pour un coût moindre - certaines activités. Or, comme le soulignent Henri Verdier et Nicolas Colin « l'alternative posée par Ronald Coase est devenue insatisfaisante. [...] Les deux options envisagées dans son article de 1937 sont de recruter des collaborateurs et de sous-traiter à des fournisseurs. [...] Dans les deux cas, l'organisation doit payer : un salaire pour un collaborateur, un prix pour un fournisseur » (Verdier & Colin, 2012, p. 80). Or, précisent les auteurs, « une troisième option ne pouvait être envisagée alors : celle qui consiste, sans qu'un paiement n'intervienne, à disposer du capital humain de clients, d'utilisateurs ou même d'individus n'ayant aucun lien contractuel avec l'entreprise » (Verdier & Colin, 2012, p. 80). On ne s'étonnera évidemment pas que Coase n'ait su envisager, il y plus de soixante-dix ans, ce modèle économico-organisationnel comme une alternative crédible à la firme et au marché. L'avènement préalable des technologies numériques - et plus spécifiquement du web - en constituait en effet une condition nécessaire. D'abord parce que la réduction des coûts d'équipement indispensable à sa félicité économique est ici déterminé par le mode de diffusion spécifique de cette filière technologique : la démocratisation des terminaux numériques et des connexions hauts débits - transverse aux différentes sphères sociales - fonctionne ici comme un opérateur de redistribution des coûts d'investissement en direction des acteurs mêmes de la participation. Ensuite parce que l'étendue du public adressé se donne ici comme un critère de félicité organisationnel exigeant donc l'existence d'un dispositif de publicisation et de coordination immédiatement global - dont le web se présente aujourd'hui comme l'exemple le plus abouti. L'irruption des technologies numériques s'est ainsi donné comme la condition préalable à l'expérimentation d'un nouveau régime organisationnel dont l'adhérence à notre présent se devine aujourd'hui à ce qu'il semble s'affranchir des frontières étroites du web 2.0 pour annexer un spectre toujours plus large de secteurs. De plus en plus d'entreprises s'essayent en effet à adapter les logiques de collaboration ouverte initiées par les industries du web à leur

propre agencement productif. On parle alors de crowdsourcing, terme résultant de la contraction des mots *crowd* - la foule - et *outsourcing* - externalisation.

Le crowdsourcing ou la mobilisation des foules

Jeff Howe - à qui on doit la popularisation de cette notion (Howe, 2006, 2009) - en donne la définition suivante : « le crowdsourcing est l'acte de prendre une tâche traditionnellement accomplie par un agent désigné (usuellement un employé) et de l'externaliser à un groupe indéfini, généralement large de personne sous la forme d'un appel ouvert »[44] (Howe, 2006). Cette définition générique recouvre toutefois - sans trop de surprise - une multiplicité de configurations hétérogènes. S'il est probablement vain - et inutile d'ailleurs - de vouloir imposer à cette diversité une typologie exhaustive[45], on peut cependant y discerner différents motifs de fonctionnement - non exclusifs - articulant des modèles économiques et des régimes de coopération distincts.

On distinguera ainsi une première série de plateformes se présentant comme de simples dispositifs de sous-traitance à des acteurs extérieurs à l'organisation. Les activités externalisées peuvent y être plus ou moins complexes et faire l'objet de rémunérations plus ou moins importantes. On trouvera ainsi, à l'extrémité la moins enviable de ce spectre, des plateformes spécialisées dans l'externalisation d'activités répétitives et peu qualifiées pour un coût de quelques centimes d'euros à la tâche. L'exemple le plus populaire en est sans doute le site Mechanical Turk d'Amazon.com[46] [47] mis en place pour encourager les entreprises à externaliser des HITs

---

44 « Crowdsourcing is the act of taking a job traditionally performed by a designated agent (usually an employee) and outsourcing it to an undefined, generally large group of people in the form of an open call. » Notre traduction.

45 Les lecteurs intéressés par une telle entreprise pourront se reporter à (Kleeman *et al.*, 2008 ; Schenk & Guittard, 2001 ; Estellés-Arolas & González-Ladrón-de-Guevara, 2012).

46 https://www.mturk.com, consulté le 12/01/2014.

- Human Intelligence Tasks - c'est-à-dire des tâches simples mais toutefois non immédiatement automatisables par des machines, comme l'identification d'attributs - personnages, monuments, lieux, etc. - dans des photographies, la rédaction de descriptifs pour des produits, la recherche d'emails sur le web, etc.

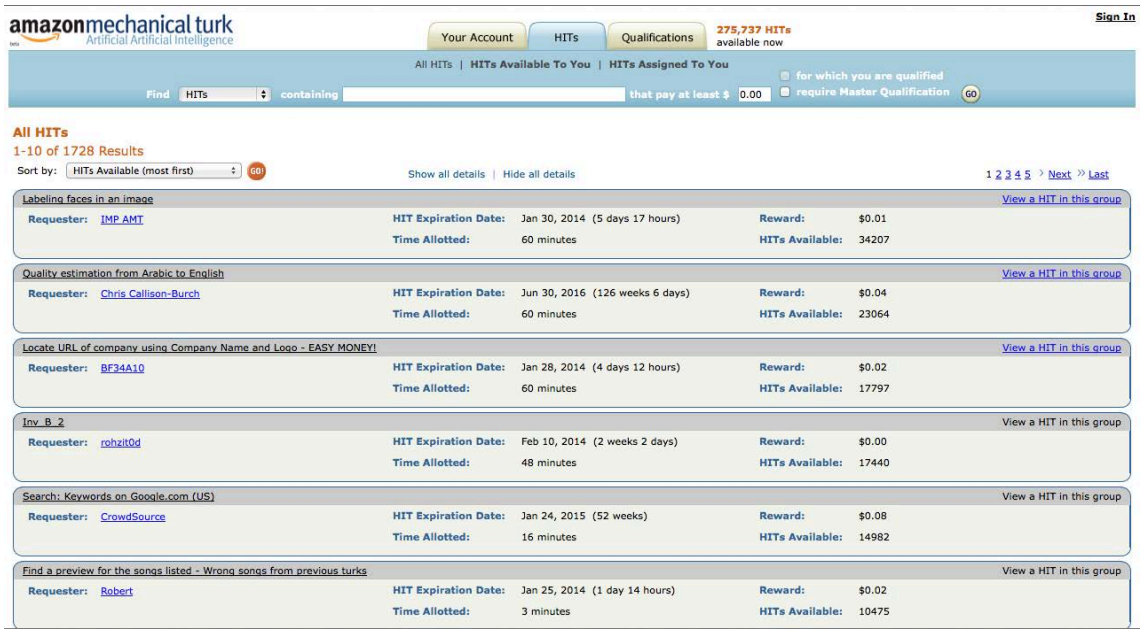

Figure 4. Amazon Mechanical Turk

---

47 Le nom même de la plateforme suffit à témoigner de l'affliction du projet. Le nom de Mechanical Turk est emprunté au Turk, un automate joueur d'échec conçu au 18ème siècle par Wolfgang von Kempelen. La machine parcourut l'Europe et y mit en défaite quelques joueurs fameux - dont Napoléon Bonaparte et Benjamin Franklin - avant que ne soit révélé que la machine abritait - en fait d'automate - un maître d'échec de chair et d'os ... Le service Mechanical Turk entend ainsi disposer les humains à faire-machine quant aux tâches que celles-ci ne sont pas en mesure d'accomplir elles-mêmes ...

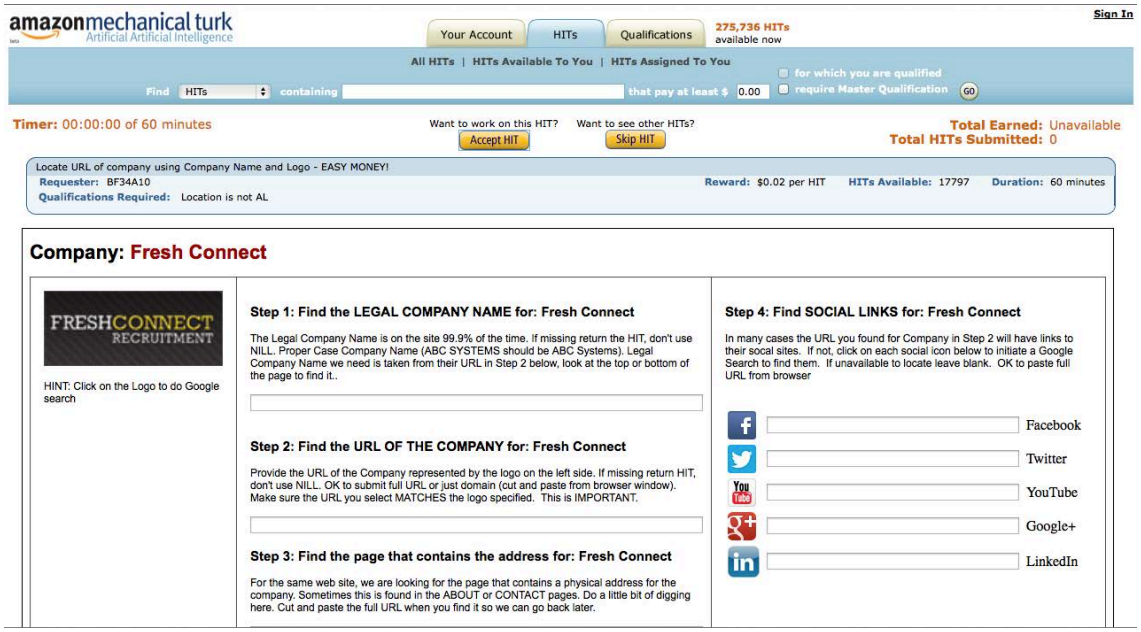

Figure 5. Description d'une HIT sur Amazon Mechanical Turk

Ce site fonctionne comme une place de marché sur laquelle les entreprises exposent la liste des tâches qu'elles souhaitent externaliser et en fixent la rémunération, souvent misérable, dans l'attente que la nécessité - la main invisible - dispose quelque utilisateur à s'en acquitter. L'un récupérera ici les résultats les plus pertinents d'une recherche Google sur une série déterminée de mots-clés pour 0.08$, un autre retranscrira là un entretien de 4 minutes pour 0.83$, tandis qu'un dernier comparera ailleurs les localisations de deux photos pour 0.02$. L'avenir se reconnaît à ce que le tiers-monde y existe hors de toute définition géographique[48] [49].

D'autres plateformes se consacrent toutefois à l'externalisation de tâches exigeant une expertise plus convoitée - et rémunérée en conséquence. Les entreprises y formulent ainsi un appel public à la résolution d'un problème - scientifique, technique, créatif,

---

48 Amazon - comble de la sophistication - va jusqu'à offrir aux développeurs une API - Application Programming Interface - leur permettant d'interfacer plus étroitement leurs programmes aux tâches accomplies par les humains sur la plateforme pour dissoudre un peu plus encore la frontière entre actants logiciels et actants humains.

49 Rent a Coder constitue un autre exemple de place de marché low-cost visant à mettre en relation des développeurs avec de potentiels clients pour des coûts souvent très inférieurs au prix du marché - ou du moins du marché occidental.

etc. - auquel les internautes sont invités à répondre ; l'organisation sélectionne la meilleure solution et rétribue l'innovateur en conséquence. Plusieurs plateformes proposent aujourd'hui ce genre de services - on citera à titre d'exemple Spigit[50], eYeka[51], ou Hypios[52] - mais InnoCentive[53] en reste probablement la plus emblématique. Fondée en 2001 par un fond majoritairement détenu par le géant pharmaceutique Eli Lilly, ce site est aujourd'hui spécialisé dans l'externalisation de tâches usuellement affiliées aux départements de recherche et développement - ingénierie, chimie, biologie, sciences informatiques, etc. L'entreprise compte de prestigieux clients - Procter&Gamble, Boeing, BP, etc. - et les rémunérations peuvent régulièrement y atteindre plusieurs dizaines de milliers de dollars.

Innocentive a par exemple établi fin 2009 un partenariat avec la NASA[54] pour les accompagner dans l'externalisation de diverses activités de recherche. On y trouvera ainsi - entres autres challenges proposés - une recherche portant sur la mise en place de procédures de mesure non-invasives de la pression intracrânienne, ou encore un projet de conception de dispositifs de coordination d'essaims de capteurs pour des recherches extraterrestres …

---

50 http://www.spigit.com, consulté le 21/10/2012.

51 http://www.eyeka.net, consulté le 18/01/2013.

52 http://www.hypios.com, consulté le 21/12/2012.

53 http://www.innocentive.com, consulté le 17/01/2013.

54 https://www.innocentive.com/ar/challenge/browse?pavilionName=NASA&pavilionId=8&source=pavilion, consulté le 11/01/2013.

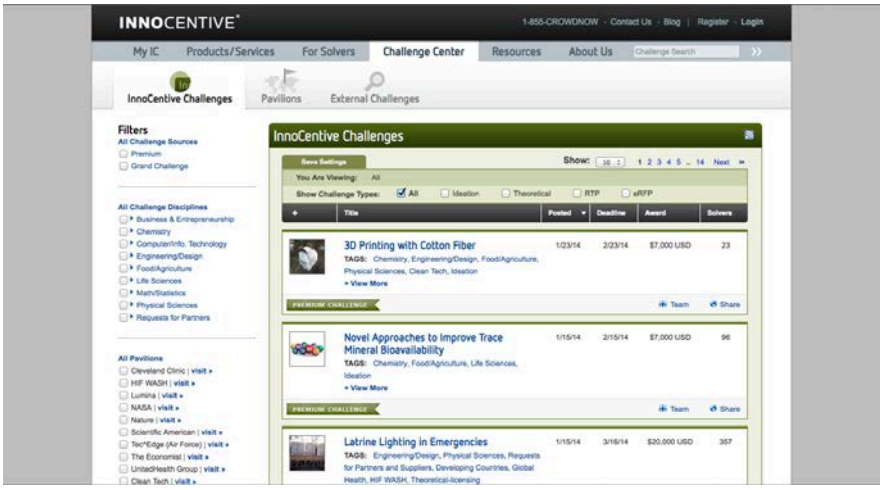

Figure 6. InnoCentive

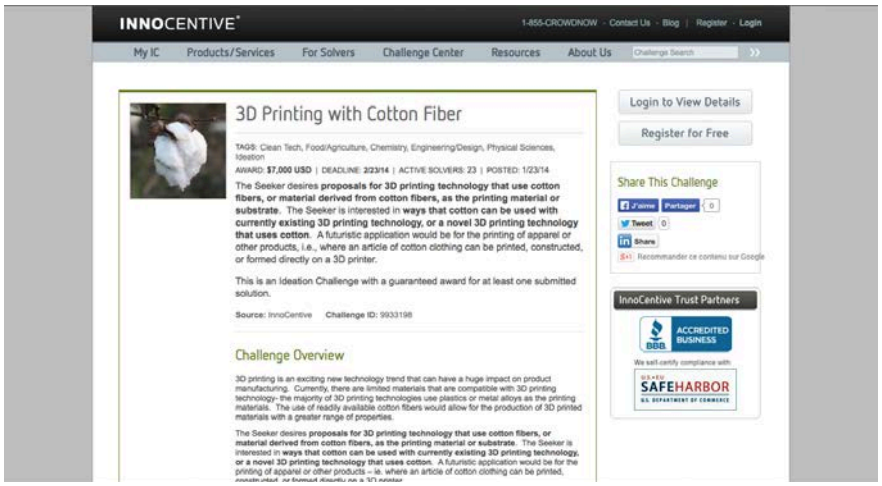

Figure 7. Description d'un challenge sur InnoCentive

Si le fonctionnement de ces dispositifs n'exige le plus souvent qu'une coopération très restreinte des internautes, une dernière catégorie de plateforme s'efforce toutefois de radicaliser cette logique d'externalisation en convoquant les utilisateurs sur un mode collaboratif - souvent non-rémunéré - plutôt que concurrentiel. L'intention est alors de porter les logiques de collaboration ouverte du web 2.0 à la conception et la publicisation de produits ou de services marchands. Si on ne compte plus le nombre d'entreprises ayant aujourd'hui recours à ce type de pratiques (BMW, Harley-Davidson, Starbucks, Nokia, Phillips, etc.) sa mise en oeuvre effective peut, toutefois, adopter des formes hétérogènes allant du simple sondage Facebook au déploiement de dispositifs de collaboration de masse. Citroën UK a ainsi développé en 2012 une application

Facebook[55] proposant aux « fans » de la marque de personnaliser la nouvelle version de la C1 - renommée pour l'occasion C1 Connexion Special Edition. Cette plateforme ne visait rien de plus, toutefois, qu'une forme minimaliste d'interaction - ainsi, on s'en doutera, qu'un certain écho marketing. Le constructeur y a ainsi exposé différentes possibilités de configuration du modèle - choix de la palette de couleurs extérieures et intérieures, nombre de portes, équipement, etc. Les internautes ont alors été invités à voter pour chacune de ces solutions afin de définir la configuration du modèle final sans pouvoir toutefois suggérer à aucun moment d'autres pistes de conception - quoiqu'un concours ait été organisé pour la création du badge apposé à l'arrière du véhicule. D'autres organisations s'efforcent toutefois d'articuler plus étroitement leur processus métiers à une logique de collaboration ouverte avec leurs consommateurs.

L'assembleur d'ordinateurs Dell est régulièrement cité en exemple de ces entreprises ayant très tôt su tirer profit des nouvelles dispositions offertes par le web. Il propose en effet depuis 2007 à ses consommateurs de participer à la conception de ses produits à travers son site Dell IdeaStorm[56]. Cette plateforme permet aux utilisateurs de formuler des suggestions d'amélioration des produits existants ou de nouveaux produits. Les membres du site sont ensuite invités à commenter ces propositions et à en évaluer la pertinence à travers un système de vote. Un algorithme analyse en continu ces commentaires et ces votes pour quantifier l'intérêt de la proposition et lui attribuer un score ; les propositions aux scores les plus importants sont alors prises en compte par les ingénieurs de l'entreprise. Ce dispositif a par exemple incité l'assembleur à proposer des ordinateurs équipés du système d'exploitation GNU/Linux ou encore à relocaliser certains de ses services de support téléphonique aux États-Unis.

---

55 https://www.facebook.com/CitroenUK/app_230736207025388, consulté le 17/12/2013.

56 http://www.ideastorm.com, consulté le 12/01/2014.

IDEAS | STORM SESSIONS in progress... | SUBMIT YOUR IDEA | Member Login | Join IdeaStorm

Comments Page (1 of 11)

Ideas: All | Recent | Trending | Comments All 1 2 3 4 5... 11 Next

The transition to SSD in Consumer PCs
HDD to SSD Ideas

Jan 22, 2014
Posted By Sapphire Wolf
Status: Acknowledged
3 VOTES

Dell should make Samsung's 840 EVO 1 TB available to various level of systems (particularly to XPS and Alienware system). Keep the mSATA option, but install the OS in Samsung's 840 PRO SSD. This is far faster than using mSATA SSD as a caching drive. Also, users can use the mSATA drive as backup drive or program caches. Make sure that Samsung's RAPID mode is a default setup for new systems. I'd like to see Alienware and XPS systems as the first system with Samsung's SSD. Set TRIM for non-RAID system as a default setting. Dell should offer a RAID variation ...

3 Votes | 1 Comment Join Storm Session

Categories: Desktops and Laptops, New Product Ideas, Alienware,

Unlock the Bios on the new Alienware 18s

Sep 24, 2013
Posted By usmc362
Status: Acknowledged
67 VOTES

We lay down some serious cash for these crippled machines.Hey Dell engineers, give us a Bios that lets us get what we paid for.You can't properly overclock the 4930MX the way it is now. We need access to PriPlane, flex VID and the other hidden features.Like being able to disable the turbo MSR lock.Please do something.

67 Votes | 68 Comments

Categories
All Categories
Dell Ideas
Advertising and Marketing
Dell Community
Dell Web Site
IdeaStorm
Retail
Service and Support
Product Ideas
Accessories (Keyboards, etc.)
Alienware
Broadband and Mobility
Desktops and Laptops
Mobile Devices
New Product Ideas
Operating Systems
Printers and Ink
Servers and Storage
Software

Figure 8. Dell IdeaStorm

IDEAS | STORM SESSIONS in progress... | SUBMIT YOUR IDEA | Member Login | Join IdeaStorm

Unlock the Bios on the new Alienware 18s

September 24, 2013
Posted By: usmc362
Status: Acknowledged
67 VOTES

Promote

We lay down some serious cash for these crippled machines.Hey Dell engineers, give us a Bios that lets us get what we paid for.You can't properly overclock the 4930MX the way it is now. We need access to PriPlane, flex VID and the other hidden features.Like being able to disable the turbo MSR lock.Please do something.

67 Votes | 68 Comments | Report Abuse

Comments Page (1 of 7)

Please login to IdeaStorm to post a comment. 1 2 3 4 5... 7 Next

Idea Extensions :

Oct 18, 2013
Posted By: yboivin Comment Link
Report Abuse
I'm all in favor of this idea !

Oct 17, 2013
Posted By: pauloimp Comment Link
Report Abuse
I wish besides adjusting all performance problems of extreme edition also to correct issues NVRAM

Oct 17, 2013
Posted By: Mauriceruppe Comment Link
Report Abuse
Same here, would like to purchase an AW 18, but I won't until this is fixed.

The throttling in my M14x-R2 is also still unfixed, so I won't buy and hope they fix it. I want it fixed before I give

Categories
All Categories
Dell Ideas
Advertising and Marketing
Dell Community
Dell Web Site
IdeaStorm
Retail
Service and Support
Product Ideas
Accessories (Keyboards, etc.)
Alienware
Broadband and Mobility
Desktops and Laptops
Mobile Devices
New Product Ideas
Operating Systems
Printers and Ink
Servers and Storage
Software

Figure 9. Proposition d'amélioration sur Dell IdeaStorm

En 2009, c'est la filière brésilienne du constructeur automobile Fiat qui a généreusement convié ses clients à « concevoir la voiture du futur » - en l'espèce de la Fiat Mio ... La marque a ainsi mis en place une plateforme web[57] invitant les internautes à proposer des designs, à soumettre des solutions à certaines problèmes techniques, à commenter et à voter pour les propositions des autres utilisateurs afin de définir les suggestions à retenir, etc. En l'espace de quelques mois, le site a reçu plus de 2 000 000 de visiteurs uniques, 17 500 membres enregistrés, 170 000 propositions de design - discutant ici de la brillance d'un chrome, là de la courbe d'un pare-choc, ailleurs encore du positionnement d'un drapeau italien sous le rétroviseur - et 20 000 commentaires sur le modèle et sur près de 1000 autres accessoires ... Un concept-car issu de ce projet a ainsi été présenté en 2010 à l'International Automobile Trade Show de São Paulo.

Le succès de ces initiatives a d'ailleurs encouragé l'irruption d'entreprises articulant plus étroitement leur modèle économique et organisationnel à une telle logique de collaboration ouverte avec les internautes. Local Motors[58], fondé en 2007 à Phoenix, entend ainsi être le premier concepteur automobile dont la conception des différents modèles est entièrement externalisée aux internautes. Son intention est de co-développer une gamme de véhicules open-source articulée à un réseau de micro-usines locales à la disposition des acheteurs souhaitant y assembler leur modèle. L'entreprise a ainsi mis en place une plateforme collaborative par laquelle les utilisateurs peuvent soumettre de nouveaux designs de véhicules ou répondre à des challenges formulés par l'entreprise - Local Motors a par exemple contracté un partenariat avec Domino's Pizza pour la conception de leur prochain véhicule de livraison urbain[59].

---

57 http://www.fiatmio.cc, consulté le 12/01/2014.

58 https://localmotors.com, consulté le 17/01/2014.

59 https://localmotors.com/challenges/phase-1-dominos-ultimate-delivery-vehicle/, consulté le 17/01/2014.

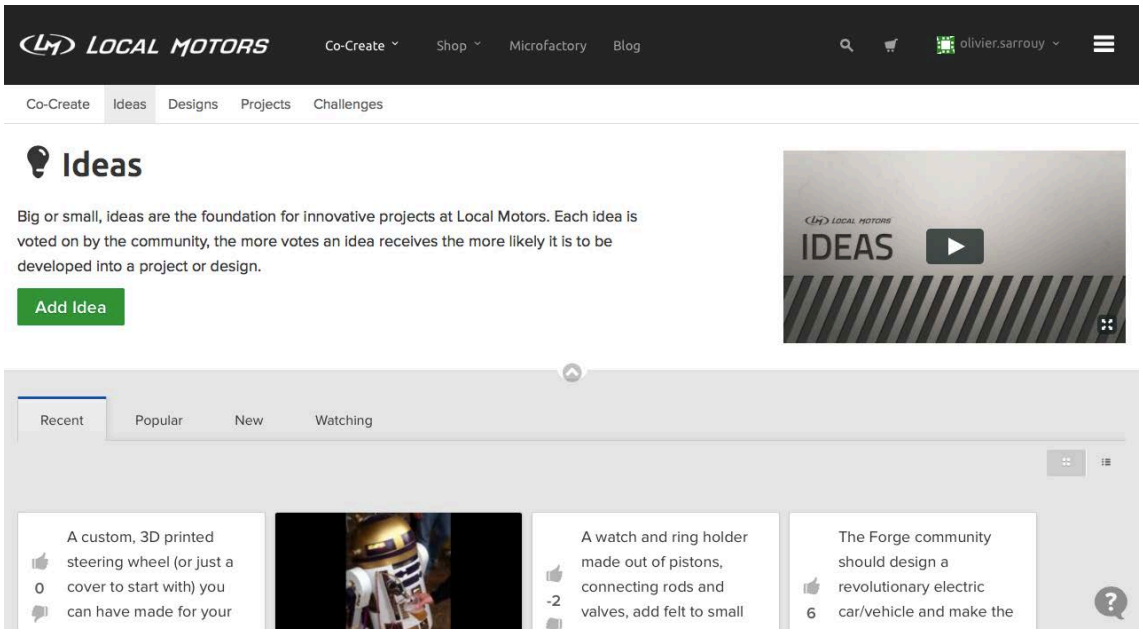

Figure 10. Local Motors

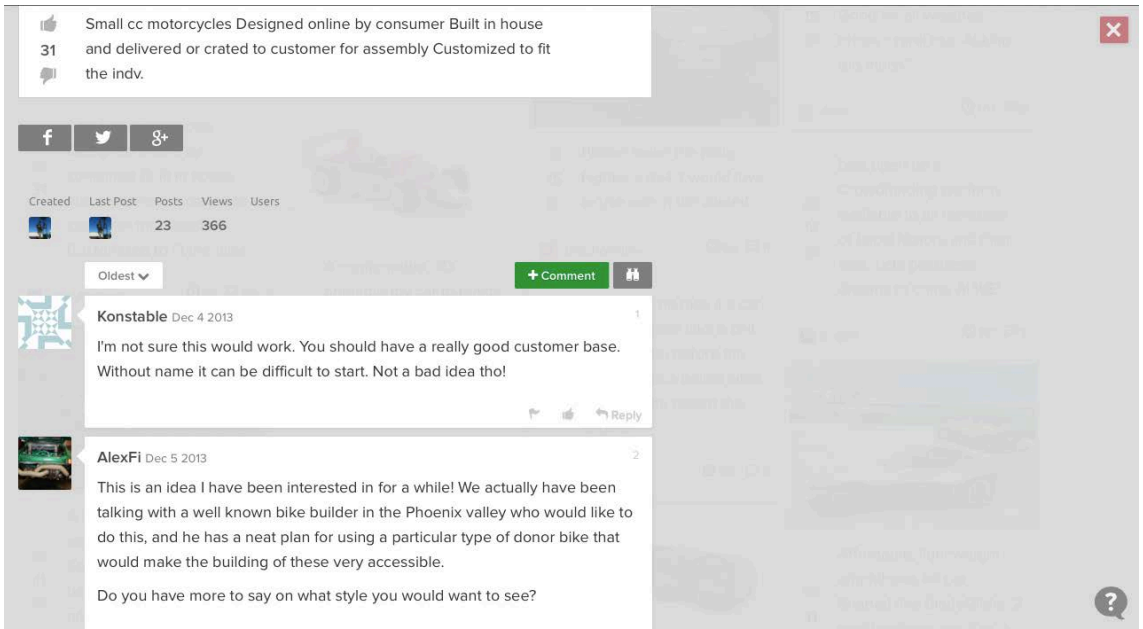

Figure 11. Proposition sur la plateforme de Local Motors

Les projets retenus font ensuite l'objet d'une phase de développement prolongée durant laquelle les internautes sont invités à préciser le design du modèle - châssis, habitacle, etc. - à définir ses caractéristiques techniques et à proposer des solutions innovantes à la résolution de certains problèmes techniques. Le premier modèle du

constructeur - la Rally Fighter - aurait déjà été vendu à plus de 2000 exemplaires[60].

L'entreprise Quirky, fondée en 2009 à Brooklyn, s'efforce quant à elle d'externaliser aux internautes la conception - et même, pour une large partie, la publicisation - de divers biens durables : meubles, équipements électriques, accessoires de cuisine, etc. Les utilisateurs sont ainsi invités à proposer sur leur plateforme de nouvelles idées de produits soumises à la discussion et au vote des internautes sur une période de trente jours. Les propositions retenues à l'issue de cette première étape - celles ayant recueilli le plus de votes de la part des utilisateurs - entrent alors dans des phases successives d'affinement durant lesquelles les internautes sont invités à soumettre et à évaluer des propositions de design et des solutions techniques concrètes pour ce produit[61], à en définir le nom et la « catch phrase » ou encore à déterminer son prix de vente final. Le produit entre alors dans une ultime phase dite de *pre-sales* durant laquelle les utilisateurs sont invités à publiciser le produit sur les réseaux sociaux. Ce n'est que lorsque le produit a enregistré suffisamment de pré-ventes que sa production est effectivement initiée et sa distribution assurée auprès des acheteurs et d'autres grands groupes de distribution.

---

60 http://www.topspeed.com/cars/local-motors/2013-local-motors-rally-fighter-ar160075.html, consulté le 17/01/2014.

61 Propositions qui sont elles aussi soumises aux votes et aux commentaires des autres internautes.

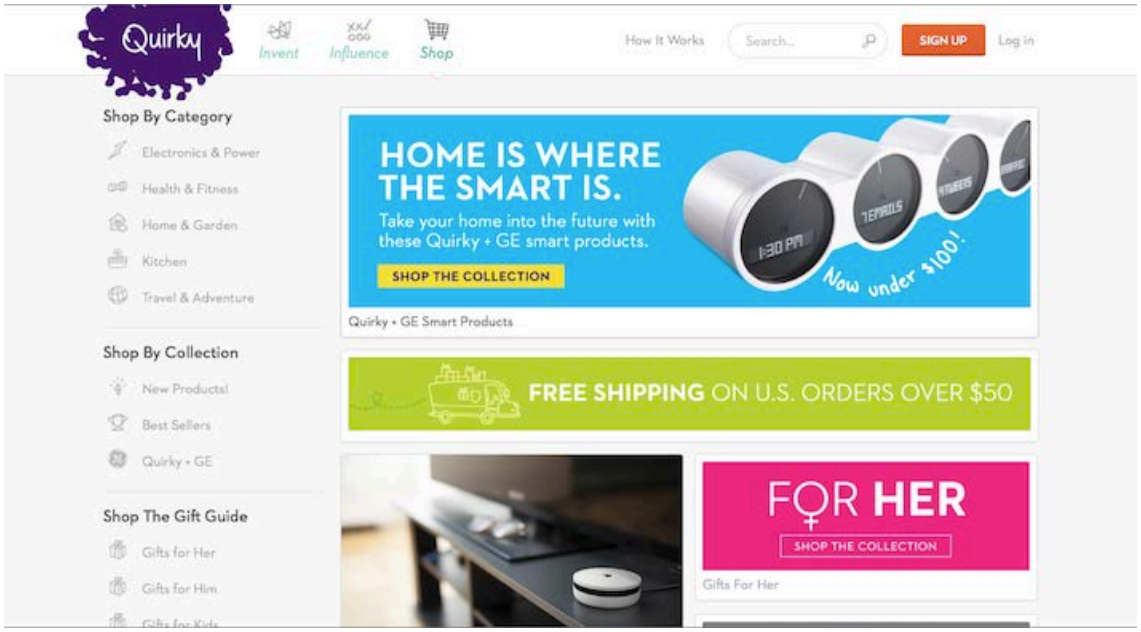

Figure 12. Quirky

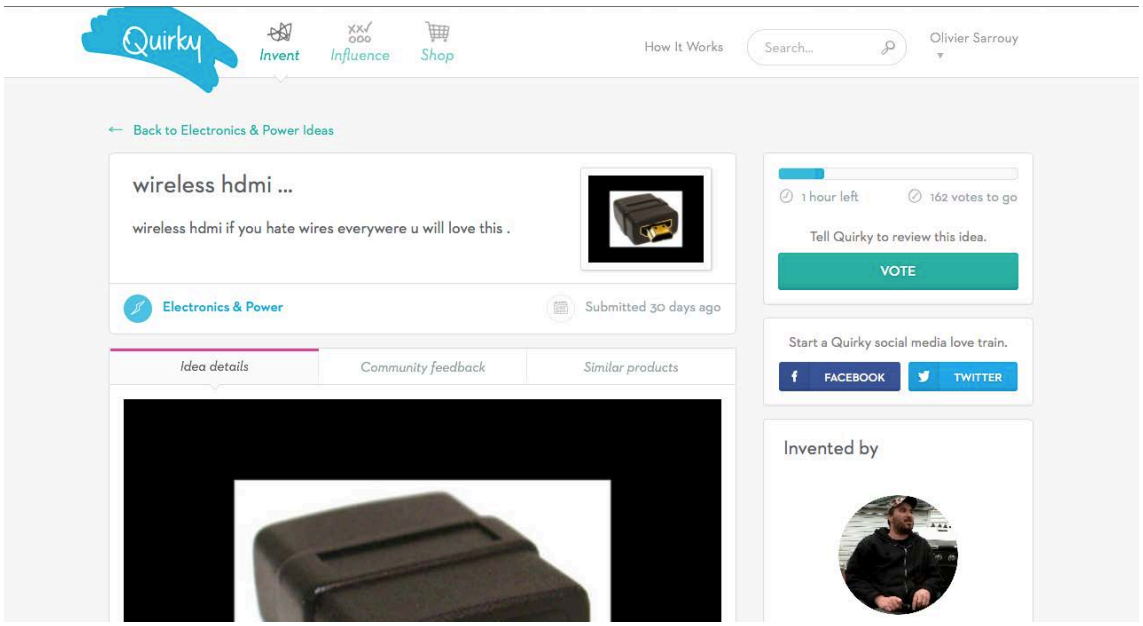

Figure 13. Proposition de produit sur Quirky

Conclusion

Une étude conduite par massolution en 2011 évaluait ainsi le marché du crowdsourcing - c'est-à-dire le marché des services spécialisés dans l'externalisation des activités et non le chiffre d'affaire généré par cette externalisation - à plus de 300 000 000 $, correspondant à un taux de croissance de plus 75% en un an - entre 2010 et 2011 - et une augmentation du nombre d'utilisateurs de plus de 100% (massolution, 2011). Des analyses plus récentes confirment d'ailleurs cette tendance[62]. Un rapport publié en 2012 par le cabinet McKinsey (2012) évalue ainsi les gains de productivité liés à l'usage des médias sociaux et des plateformes de crowdsourcing - sur l'ensemble des secteurs d'activités - à 25%. Ce bénéfice aurait ainsi contribué à une augmentation globale du chiffre d'affaire de 900 000 000 $ à 1 300 000 000 $ pour les quatre secteurs commerciaux de la production de biens de consommation, des services financiers, de la production avancée et des services professionnels. Le même rapport précise un plus loin que les entreprises étroitement dépendantes des « travailleurs de la connaissance » et de la reconnaissance de leur marque peuvent espérer une augmentation de plus de 60% de leurs marges nettes par l'adoption d'une logique de co-création avec les internautes (McKinsey, 2012, p. 9). Le cabinet Gartner affirme pour sa part, dans une étude publiée fin 2013, que d'ici à 2017 plus de la moitié des producteurs de biens de consommation appuieront au moins 75% de leur R&D et de leurs innovations sur des plateformes de crowdsourcing (Gartner, 2013). L'agence précise ainsi : « Gartner entrevoit une accélération des applications du crowdsourcing, activée par la technologie, comme : la publicité, les communautés en ligne, la résolution de problèmes scientifiques, l'élaboration interne de nouvelles idées de produit, et la conception de produits par les consommateurs »[63] (Gartner, 2013). Il n'est

---

[62] La multiplication des études consacrées à cette thématique par le petit monde des cabinets de conseils signale d'ailleurs à elle seule l'intérêt des acteurs économiques pour ce type de pratique.

[63] « Gartner sees a massive shift toward applications of crowdsourcing, enabled by technology, such as: advertising, online communities, scientific problem solving, internal new product ideas, and

pas jusqu'aux experts de Bruxelles pour manquer de s'enthousiasmer aujourd'hui de ce nouveau « levier de production de valeur ». Un rapport de synthèse de la conférence Open Innovation 2.0 organisée en 2013 par l'Union Européenne sous la responsabilité de la présidence irlandaise stipule ainsi qu' « une entreprise qui ne fait pas usage du crowdsourcing va éprouver des difficultés à adapter les capacités intellectuelles et physiques de l'organisation de telle sorte à coller à la demande et à rester à la pointe »[64] (European Commission, 2013, p. 82-83). Le même rapport précise un peu plus loin :

> *« À l'ère numérique à laquelle nous vivons, les paradigmes de consommateur, mais aussi d'organisation et de leadership se sont déplacés. Les compagnies insulaires qui fournissaient autrefois des produits identifiés par leur marque au marché ont maintenant besoin d'exploiter une place de marché en temps réel qui peut être trouvée en ligne, hors ligne ou sur mobile de telle sorte que le marché contrôle quelles informations il consomme mieux qu'auparavant. [...] Le monde devient trop rapide, trop complexe et trop connecté pour qu'aucune compagnie n'est à elle seule toutes les réponses. »*[65] *(European Commission, 2013, p. 83)*

On pourrait évidemment contester la rigueur scientifique de ce type de publications. Ces études ont toutefois un avantage essentiel sur leur contenu - comme d'ailleurs sur la plupart des publications qui s'efforceront de faire valoir leur scientificité sur l'expertise béate de consultants satisfaits : l'autorité que leur confère le prestige de ceux qui les signent - comme de ceux qui les lisent - dispose tout autour d'elles les

---

consumer-created products. » Notre traduction.

64 « A business that does not use crowdsourcing will find that they have a challenge scaling the intellectual and physical capacity of the organisation to meet demand in order to stay ahead. A company can't have all the right ideas, internally, all the time. » Notre traduction.

65 « In the digital era that we currently live in, the paradigms of consumers, but also those of organisations and leadership, have shifted. Insular companies that once delivered branded products to the market now need to tap into a real-time marketplace that can be found online, offline and on mobiles in ways where the market controls what information they consume more than ever before. [...] The world is becoming too fast, too complex and too networked for any company to have all the answers inside. » Notre traduction.

conditions de leur propre félicité - par cette sorte de prophétie auto-réalisatrice dont seules les instances économiques semblent, de toute évidence, posséder encore le secret.

On saura toutefois faire l'économie de ces expertises pour s'aviser ici de l'affinité de ces régimes économico-organisationnels à notre présent. C'est que leur succès ne relève ni d'un pur effet de mode ni d'un simple accident historique ; comme le signalent Philippe Bouquillion et Jacob T. Matthews « le Web collaboratif, dans ses diverses manifestations, participe d'avantage d'évolutions socio-économiques plus générales, qui affectent l'ensemble des filières des industries de la culture et de la communication » (Bouquillion & Matthews, 2010, p. 25) voire, serions-nous tentés d'ajouter, l'agencement socio-économique mondial dans son ensemble. C'est que l'hégémonie de ce modèle, s'il a sans doute été précipité par la démocratisation des NTIC, s'attribue tout aussi certainement à quelques tendances de fonds qui bouleversent - depuis plusieurs décennies maintenant - les agencements socio-productifs du capitalisme avancé.

❧

Il importe donc de resituer ici l'analyse de ces plateformes au plus près de la trajectoire socio-économique qui en détermine l'actuelle hégémonie. Alors, seulement, pourrons-nous articuler et justifier notre problématique, visant à examiner - par l'étude empirique de ces dispositifs - les transformations qu'exercent les plus récentes mutations du capitalisme sur les formes du collectif.

2 - [Excursus] - La valorisation capitaliste des foules

Sarrouy, Olivier. Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle - 2014

On comprendra évidemment que l'intention n'est pas ici, sous réserve d'une référence aux mutations du capitalisme, de signer une énième critique - tout à fait inutile d'ailleurs - de ce nouveau mode d'organisation socio-économique. Ce qui nous importe est plutôt de révéler l'historicité des lignes de forces qui en précipitent aujourd'hui l'hégémonie - d'en saisir, donc, la venue comme conséquence contingente d'un mouvement déjà ancien et plus ou moins autonome de réagencement de l'organisation économique de l'existence sociale - et de situer ainsi l'analyse du présent au plus près des mouvements de l'Histoire : les mécanismes collaboratifs du web semblent en effet s'offrir, aujourd'hui, comme une réponse inattendue au problème déjà ancien de la crise des régimes économico-organisationnels hérités du fordisme.

Le régime d'autovalorisation du capitalisme industriel s'est historiquement établi sur une production de masse peu différenciée, dont l'organisation par le système des machines constituait tout à la fois le principal mécanisme d'extraction de la plus-value relative, le principal objet de l'accumulation et, comme certains n'auront pas manqué de le noter, un important dispositif de subsomption réelle du travail sous le capital. Aussi l'organisation de la production y était-elle majoritairement structurée par une dialectique du travail vivant et du travail mort dynamiquement orientée par une tendance historique à la réduction du « temps de travail socialement nécessaire » à la production (Marx, 2011 ; Postone, 2009). Or, nombre d'analyses s'accordent aujourd'hui sur le constat d'un épuisement interne des mécanismes d'ajustement économiques et sociaux de ce régime économico-institutionnel - parfois désigné par la notion de fordisme (Boyer & Orléans, 1991). Il n'est sans doute pas le lieu de revenir ici sur le détail de ces analyses ; aussi nous contenterons-nous d'indiquer que cet épuisement se signale dès la fin des années 1960 et le début des années 1970 par une accélération de la baisse tendancielle du taux de profit (Lipietz, 1982), une contestation généralisée de l'organisation scientifique du travail et de la norme de l'emploi salarié à vie (Artières & Zancarini-Fournel, 2008), ainsi que par le développement progressif d'une scolarisation de masse. L'affaiblissement des gains de productivité et des

supports d'extraction du surtravail aurait ainsi marqué la limite historique des formes structurelles du fordisme, que les grandes grèves des années 1960 et 1970, la rupture des accords de Bretton Woods et les chocs pétroliers successifs auraient achevé de déstabiliser (Coriat, 1994a). Ces différents indicateurs convergent vers l'hypothèse d'une recomposition immanente des mécanismes de valorisation du capital - sans doute accélérée par l'irruption des technologies numériques. L'intensification de la concurrence, l'automatisation de la production et la réduction historique du temps de travail socialement nécessaire à la production des marchandises - c'est-à-dire la réduction tendancielle de la valeur de ces marchandises - auraient progressivement invalidé l'efficience des mécanismes d'extraction de la valeur propres à la production industrielle de masse peu différenciée[66]. Qu'on ait depuis rien su envisager d'autre que la tartuferie de la finance mondialisée pour dissimuler l'étendue du désastre suffit sans doute à attester que les motifs de la faillite sont à chercher ailleurs que dans la mécanique des crises cycliques du capital (Jappe, 2011).

C'est ainsi au-dedans de cette situation assignée par l'Histoire à notre présent, que divers philosophes, économistes et sociologues (post-)marxistes s'efforcent, depuis quelques années maintenant, de donner à reconnaître dans cet effondrement du fordisme l'accomplissement d'une prophétie annoncée il y plus d'un siècle déjà par Marx dans son étrange Fragment sur les machines :

> *« [...] à mesure que se développe la grande industrie, la création de la richesse réelle dépend moins du temps de travail et du quantum de travail employé que de la puissance des agents mis en mouvement au cours du temps de travail, laquelle à son tour n'a elle-même aucun rapport avec le temps de travail immédiatement dépensé pour les produire, mais dépend bien plutôt du niveau général de la science et du progrès de la technologie, autrement dit de l'application de cette science à*

---

[66] Certains auteurs estiment ainsi qu'un cinquième de la population active pourrait suffire à assurer aujourd'hui - avec le degré d'automatisation présent de la production - l'ensemble de la production mondiale de biens et de services (Baschet, 2014). On comprendra évidemment le problème que soulève ce constat à l'intérieur d'un agencement social où la survie des uns et des autres dépend non pas de la quantité de richesse effectivement produite, mais de la disposition de chacun à vendre sa force de travail pour acquérir les marchandises ainsi commercialisées …

la production. [...] Ce n'est plus tant le travail qui apparaît inclus dans le procès de production, mais l'homme plutôt qui se comporte en surveillant et en régulateur du procès de production lui-même. (Ce qui vaut pour la machinerie vaut aussi pour la combinaison des activités humaines et pour le développement du commerce des hommes.) [...] Le vol du travail d'autrui, sur quoi repose la richesse actuelle, apparaît alors comme une base misérable comparée à celle, nouvellement développée, qui a été créée par la grande industrie elle-même. Dès lors que le travail sous sa forme immédiate a cessé d'être la grande source de richesse, le temps de travail cesse nécessairement d'être sa mesure et, par suite, la valeur d'échange d'être la mesure de la valeur d'usage. » (Marx, 2011, p. 660-661)

L'effondrement du fordisme signalerait ainsi notre sortie du capitalisme industriel en direction d'un capitalisme cognitif se laissant définir - dans une grammaire régulationniste (Boyer, 2000) - comme « un système d'accumulation associant un mode de production capitaliste, un régime d'accumulation privilégiant la connaissance et la créativité, et un mode de régulation caractérisé par des rapports sociaux fondamentaux et des comportements tournés vers l'innovation, la nouveauté et le partage des droits y afférent » (Dieuaide *et al.*, 2003). Précisons, puisque ce point fait régulièrement l'objet de fâcheux malentendus, que cette proposition ne récuse ni l'importance quantitative de la production « matérielle » à l'échelle mondiale, ni son rôle dans la production de la valeur d'usage des marchandises. Mon ordinateur et mon bureau constituent bien évidemment, en tant qu'objets concrets, le produit d'un effort physique qui n'est aucunement destiné à être « dématérialisé ». Ce qui s'affirme ici est d'abord que l'automatisation de la production pose le degré de développement social général - le développement des savoirs, des sciences, des techniques, etc. - comme principal déterminant de la production de richesse - de la production des valeurs d'usage[67].

---

[67] Il n'est un secret pour personne que l'automatisation de la production n'en finit pas de réduire - y compris dans les pays émergents - le nombre d'emplois industriels « traditionnels ». À titre d'exemple, l'entreprise Foxconn, premier producteur mondial de composants électroniques, a récemment entrepris d'automatiser sa chaîne de production pour faire face à la « hausse » des salaires chinois. Sur près d'un million d'employés, 500 000 se verront ainsi remplacés par des machines d'ici à 2015. Le fondateur de l'entreprise précise qu'il veut « faire grimper ses travailleurs,

« Le développement du capital fixe indique jusqu'à quel degré le savoir social général, la connaissance, est devenu force productive immédiate, et, par suite, jusqu'à quel point les conditions du processus vital de la société sont elles-même passées sous le contrôle de l'intellect général, et sont réorganisées conformément à lui. Jusqu'à quel degré les forces productives sociales sont produites, non seulement sous la forme du savoir, mais comme organes immédiats de la pratique sociale ; du processus réel de la vie. » (Marx, 2011, p. 662)

Mais l'hypothèse du capitalisme cognitif soutient aussi - et surtout - que la valeur des marchandises - pris sous l'aspect de leurs valeurs d'échange - cesse dès lors d'être déterminée par le temps de travail socialement nécessaire à leur production[68]. On sait en effet que la création de richesse réelle - de valeurs d'usage - n'a jamais été le principe de la production capitaliste. Ce qui importe donc ici - ce qui importe dans la trajectoire historique que le capital imprime à notre présent - est que la production de valeur est elle aussi, et bien plus encore que la production de richesse effective, redéfinie par ce développement du savoir social général. Si le capital assigne aux agencements sociaux qui s'y exposent une trajectoire de développement historique déterminée, c'est d'abord par l'autorité qu'il confie au sujet-automate qu'est la valeur. Ce qui importe ici est donc que sous le capitalisme cognitif, la production de valeur elle-même - et comme conséquence immédiate de l'automatisation de la production - est déterminée par ce qui n'est pas immédiatement objectivable sous le capital. On sait la lecture que Marx décline de ce constat prophétique : le capital - la valeur

---

[…] plus haut sur la chaîne de valeur ajoutée, au-delà du travail industriel de base » (Le Monde du 3 août 2011). De nombreux ouvrages se proposent d'ailleurs d'analyser ce processus d'automatisation progressif de la production (voir à titre d'exemple Rifkin, 2005 ; Brynjolfsson et McAfee, 2011).

68 Un soupçon d'honnêteté intellectuel nous enjoint à préciser que les théoriciens du capitalisme cognitif - empêtrés dans un certain fétichisme du travail qui affecte d'ailleurs la plupart des courants marxistes - n'opèrent en fait aucune distinction entre richesse et valeur. Une lecture plus attentive de Marx - centrée sur une critique de la forme-marchandise et de la valeur (Jappe, 2003) - nous rappelle toutefois, si nous avions été tentés de l'oublier, qu'il n'est aucun rapport immédiat entre richesse et valeur - la seconde dépendant de configurations économiques historiquement situées et des modes d'agencements du marché.

comme sujet-automate prise dans son propre mouvement - est, dans le temps historique qu'il ouvre et détermine, l'opérateur de sa propre dissolution :

> *« Dans la mesure exacte où le temps de travail - le simple quantum de travail - est posé par le capital comme seul élément déterminant, le travail immédiat et sa quantité disparaissent en tant que principe déterminant de la production - de la création de valeurs d'usage - et se trouvent rabaissés aussi bien quantitativement à une proportion réduite que qualitativement à un moment certes indispensable, mais subalterne au regard du travail scientifique général, de l'application technologique des sciences physiques et mathématiques, cela d'un premier côté, de même qu'au regard de la force productive générale qui se dégage de l'articulation sociale dans la production globale - force productive qui apparaît comme, donc, naturelle au travail social (bien qu'étant produit historique). Le capital travaille ainsi à sa propre dissolution en tant que forme dominant la production. » (Marx, 2011, p. 656)*

C'est que Marx doutait, sans doute, qu'on puisse vivre longtemps sur les restes d'un cadavre[69]. Notre présent est pourtant l'expérience d'une vérité autre : la mise en productivité de l'existence sociale dans son ensemble. Les acteurs économiques ont ainsi su - sans véritable autre choix sans doute - répondre à l'intensification de la pression concurrentielle[70] et à l'automatisation progressive de la production par diverses stratégies d'extraction des mécanismes de concurrence par les seuls prix et la productivité, et surmonter ainsi la contradiction inhérente aux dynamiques du capital en reconduisant - temporairement du moins - la nécessité du travail sous une forme non-immédiatement cristallisable dans le capital fixe. Comme le synthétise ainsi la proposition 45 de la Société du Spectacle ;

---

[69] Quoi qu'il en envisageait sans doute la possibilité : « les forces productives et les relations sociales - les uns et les autres étant deux côtés différents du développement de l'individu social - n'apparaissent au capital que comme des moyens, et ne sont pour lui que des moyens de produire à partir de la base bornée qui est la sienne. Mais en fait elles sont les conditions matérielles pour faire sauter cette base. » (Marx, 2011, p. 662)

[70] Intensification concurrentielle ayant précipité un certain renversement de la rareté depuis l'offre vers la demande - c'est-à-dire, aussi, l'avènement d'une économie de l'attention (Goldhaber, 1997 ; Kessous *et al.*, 2010)

> *« Avec l'automation, qui est la fois le secteur le plus avancé de l'industrie moderne, et le modèle où se résume parfaitement sa pratique, il faut que le monde de la marchandise surmonte cette contradiction : l'instrumentation technique qui supprime objectivement le travail doit en même temps conserver* le travail comme marchandise, *et seul lieu de la naissance de la marchandise. Pour que l'automation, ou tout autre forme moins extrême de l'accroissement de la productivité du travail, ne diminue pas effectivement le temps de travail socialement nécessaire à l'échelle de la société, il est nécessaire de créer de nouveaux emplois. Le secteur tertiaires, les services, sont l'immense étirement des lignes d'étapes de l'armée de la distribution et de l'éloge des marchandises actuelles ; mobilisation de forces supplétives qui rencontre opportunément, dans la facilité même des besoins relatifs à de telles marchandises, la nécessité d'une telle organisation de l'arrière-travail. » (Debord, 1967/1996, p. 42)*

La prolifération des procédés de différenciation des produits - marketing, publicité, etc. - l' intensification du rythme des innovations (Plihon, 2004) et la tertiarisation de la production[71] ont ainsi accéléré le déplacement d'une « production de masse de biens standardisés à la production de services spécialisés » (Plihon, 2004, p. 10) sous laquelle la valeur des marchandises semble toujours davantage devoir relever de ce qui, précisément, ne peut se rapporter au temps de travail que requiert leur production : leur marque (Willmott, 2010), l'innovation technologique ou « sociale » qu'elles cristallisent, leur capacité à intégrer les consommateurs dans des réseaux de pratiques (Malin & Pénard, 2010). L'horizon de la prophétie marxienne est désormais l'abîme du fond duquel il nous faut affronter notre présent : l'avènement de l'intellect général - c'est-à-dire de l'intellect en général dans le processus réel de la vie (Virno, 1992, 2002, 2004) - comme principale force productive - c'est-à-dire aussi comme principale opérande de l'injonction capitaliste abstraite et tautologique à employer du travail

---

[71] Comme le souligne Christian Marazzi : « La conception même des objets de consommation par les entreprises est modifiée pour mieux prendre en compte cette hégémonie des services. Les produits ne sont plus pensés comme des objets dotés de caractéristiques immuables et ayant une valeur définitive, mais comme des produits évolutifs, susceptibles de connaître des améliorations potentielles et d'apporter des services à valeur ajoutée. Le produit matériel ne sert souvent que de "support" à la distribution de services et permet d'instaurer une relation de services durable entre l'entreprise et son client. » (Marazzi, 1997, p. 10)

pour valoriser du capital et à investir du capital pour employer du travail.

L'hégémonie du travail immatériel

Cette inclination procède donc - pour l'énoncer sous un langage plus économico-économique - d'un décentrement de la chaîne de valorisation économique en direction d'activités toujours plus immatérielles. Elle signale ainsi l'hégémonie d'un « travail immatériel » (Lazzarato & Negri,1991 ; Lazzarato, 1992) - c'est-à-dire du travail « qui produit le contenu informationnel et culturel de la marchandise » (Lazzarato, 1992). Cette notion, sans doute mal choisie, désigne en première approche un ensemble relativement mal défini d'activités symboliquement, cognitivement et affectivement intensives, se distinguant ainsi des activités industrielles « classiques » supposées relever plutôt de l'action combinée de la force humaine et de la machine sur la matière. Selon cette première perspective, la notion de travail immatériel renvoie donc tout à la fois au travail à visée analytique et symbolique - « manipulation intelligente et créatrice d'une part, et tâches symboliques routinières de l'autre » (Negri & Hardt, 2004, p. 358) - et au travail de production et d'agencement des affects mobilisés dans le jeu des relations interpersonnelles. Relèvent donc de cette catégorie les professions « intellectuelles » - recherche et développement, enseignement, etc. - « communicationnelles » - publicité, information, etc. - ou « interactionnelles » - services à la personne, fonctions d'accueil, etc. - qui, par ailleurs, remettent en cause l'aspect proprement cérébral ou cognitif du travail immatériel en ce qu'elles impliquent immédiatement le corps en tant que médium affectif.

Il importe toutefois de ne pas réduire la portée opératoire de la notion de travail immatériel à cette seule dimension référentielle. L'importance, tant en nombre d'emplois qu'en part de valeur générée, des différentes professions et/ou secteurs d'activité que nous venons de lister - importance qui ne vaut d'ailleurs que dans les pays du capitalisme avancé - ne doit pas, en effet, nous laisser croire que le travail

immatériel se rapporterait d'abord à un certain prolétariat d'élite se confondant avec la « creative class » de Richard Florida (2012). Telle que l'entendent nos auteurs, l'hégémonie du travail immatériel relève d'abord de transformations génériques concernant l'ensemble des activités du tissu productif contemporain. Elle y désigne un certain mode d'organiser la coopération et la mobilisation des sujets à même l'interaction sociale - c'est-à-dire aussi selon des gestes langagiers, affectifs, etc. non codifiables, non externalisables et non capitalisables - affectant comme tendance l'ensemble des activités[72]. Ce qui importe ici est donc moins la nature des activités saisies par les dispositifs de valorisation économique contemporains - où l'appropriation de ce qui y advient : services, brevets, etc. - que leur immanence tendancielle au partage de l'existence sociale. Comme le précise Maurizio Lazzarato :

> *« Ce concept fait référence à deux phénoménologies différentes du travail : d'un côté, pour ce qui concerne le "contenu informationnel" de la marchandise, il fait allusion directement aux modifications du travail ouvrier dans les grandes entreprises de l'industrie et du tertiaire où les tâches de travail immédiat sont de plus en plus subordonnées à la capacité de traitement de l'information et de communication horizontale et verticale. De l'autre côté, pour ce qui concerne l'activité qui produit le "contenu culturel" de la marchandise, il fait allusion à une série d'activités qui, normalement, ne sont pas codifiées comme travail. C'est-à-dire toutes les activités qui essayent de définir et de fixer les normes culturelles et artistiques, les modes, les goûts, les standards de consommation et plus stratégiquement l'opinion publique. Autrefois réservées à la bourgeoisie et à ses enfants, elles ont été investies, depuis la fin des années 70, par ce qu'on a appelé l' "intellectualité de masse". » (Lazzarato, 1992)*

---

[72] La notion d'hégémonie doit donc être comprise ici dans une perspective marxienne comme désignant une *tendance*. Rappelons que lorsque Marx entreprend l'analyse du mode de production industriel, celui-ci reste quantitativement minoritaire, largement dépassé par l'agriculture, et même, jusqu'à une époque tardive, par le travail domestique. Son génie fut pourtant d'entrevoir que l'industrie finirait par soumettre l'agriculture, l'exploitation minière et, finalement, la vie sociale elle-même à sa propre logique, en lui imposant ses rythmes, ses temporalités, ses espaces, ses structures sociales, ses circuits de valorisation et ses dispositifs de pouvoir. « Les formes concrètes et spécifiques du travail restent distinctes dans leur multiplicité, mais elles tendent à afficher un nombre sans cesse croissant d'éléments communs » (Negri & Hardt, 2006, p. 134).

L'hégémonie du travail immatériel renvoie ainsi à deux processus distincts de capture et de valorisation économique des interactions sociales convergeant dans l'avènement du crowdsourcing : d'abord une réorganisation des circuits productifs redéfinissant le contenu du travail et son articulation à la sphère de la consommation ; ensuite une colonisation de l'ensemble des sphères de l'existence sociale par l'autorité de la marchandise dans l'organisation du Spectacle.

Du fordisme au post-fordisme

C'est que l'hégémonie du travail immatériel - du moins sous son premier aspect - ne s'exerce jamais qu'en étroite articulation à une série de recompositions organisationnelles affectant l'ensemble des secteurs d'activité. La dissolution du paradigme de la production de masse standardisée au profit d'une production de services spécialisés a rapidement exigé, en effet, l'expérimentation de formes organisationnelles aptes à soutenir un certain retournement de la chaîne de commande production-marché héritée du fordisme. Un couplage efficace des gains de productivité et d'augmentation des salaires accordait en effet aux organisations fordistes d'imposer aux marchés une production de masse *standardisée* et *fortement planifiée*. L'ensemble de la production y était donc organisé autour d'un projet d'accroissement de la productivité souffrant - dans sa structure même - d'une certaine inertie à l'endroit des fluctuations immédiates des marchés. Comme le précisent Antonio Negri et Michael Hardt :

> *« Un circuit de rétroaction, de la consommation à la production, autorisait des changements dans le marché pour stimuler des changements dans l'ingénierie productive, mais ce circuit de communication était limité (par suite des canaux fixés et compartimentés dans les structures de planification et de dessin) et lent (par suite de la rigidité des technologies et des procédures de la production de masse). » (Negri & Hardt, 2000, p. 354)*

Aussi l'exigence de flexibilité introduite par la précarisation des marchés a-t-elle rapidement appelé à « une inversion de la structure fordiste de communication entre

production et consommation » (Negri & Hardt, 2000, p. 354). Il s'est alors agi de s'affranchir de l'inertie inhérente aux régimes organisationnels hérités : d'abord en réarticulant la production autour de régimes organisationnels fluidifiés à même de répondre en des temps réduits « aux occasions qu'offre le marché et qu'il ne faut pas laisser passer parce que, dans une période de forte concurrence et de saturation des marchés, chaque variation minime de la demande peut être fatale ou salvatrice pour l'entreprise et pour la poursuite de sa production » (Marazzi, 1997, p. 13) ; ensuite en élaborant divers dispositifs permettant à « la planification de la production [de] communiquer avec les marchés constamment et instantanément » (Negri & Hardt, 2000, p. 354).

Ce retournement s'est traduit par l'adoption d'un régime de production en flux tendus - juste-à-temps - emprunté au toyotisme qui, « pour éviter d'accumuler des stocks excessifs (donc des marchandises invendues, destinées à se déprécier dans le temps), organise le travail interne de la façon la plus flexible possible » (Marazzi, 1997, p. 13). La conséquence la plus immédiate en aura été une dislocation radicale des régimes organisationnels hérités du fordisme au profit d'une production allégée - lean production - opérant par « l'externalisation de segments entiers de productions » (Marazzi, 1997, p. 11) à divers sous-traitants - fournisseurs, consultants, anciens salariés transformés en « travailleurs indépendants », etc. - et exigeant des travailleurs d'être capables « d'analyser une situation, de prendre des décisions, de maîtriser des événements imprévus et en même temps d'avoir une capacité de communication et de travail collectif car les tâches prescrites aux ouvriers ne concernent plus des opérations codifiées d'avance, mais la continuité du flux, le fait que, de toute façon, le système technique doit tourner » (Lazzarato, 1992). Aussi :

> *« l'ouvrier plutôt qu'appendice de la machine doit devenir un relais communicationnel dans l'intégration de plus en plus poussée du rapport équipe/système. Le travail peut être défini alors comme la capacité d'activer et gérer la coopération productive. Le travailleur doit devenir "sujet actif" de la coordination des différentes fonctions de la production au lieu de la subir comme simple commandement. » (Lazzarato, 1992)*

Divers travaux témoignent ainsi - dès le début des années 1990 (Lazzarato *et al.*, 1993 ; Corsani *et al.*, 1996 ; Péraldi & Perrin, 1996 ; Perrin & Rousier, 2000) - d'une redistribution des formes d'organisation fortement spatialisées du fordisme en divers réseaux d'unités productives plus ou moins autonomes débordant les formes organisationnelles héritées « sur leur droite, en renouant avec l'efficacité sociale des formes pré-fordistes d'organisation du travail (artisanat, petite entreprise, voire compagnonnage de métier), et sur leur gauche, en inaugurant un entrepreneuriat post-industriel agencé en réseaux et largement fondé sur des productivités communicationnelles » (Nicolas-Le Strat, 2000). L'enjeu de cette dislocation - outre la réduction de la masse salariale[73] - est alors de favoriser la mise en oeuvre de logiques de projets souples et adaptables (Le Moënne, 2004) adéquates à la mise en oeuvre de processus d'innovation collectifs (Alter, 2002). Ici, « l'apprentissage collectif devient le coeur de la productivité car il ne s'agit pas de composer différemment ou d'organiser des compétences déjà codifiées, mais d'en créer de nouvelles » (Lazzarato, 1992).

Mettre les subjectivités « en production »

Aussi les dynamiques de valorisation et d'accumulation économique du capitalisme cognitif substituent-elles aux procédés hérités d'activation du travail vivant par le travail mort, une valorisation des dynamiques coopérationnelles déployées depuis l'intérieur même du travail vivant - dans l'interaction et la mobilisation de ses sujets. Ainsi, « la mobilisation de la subjectivité que ce processus implique sollicite les capacités

---

[73] Comme le rappelle Christian Marazzi : « Nous savons que, derrière les licenciements sans précédent de ces dernières années qui ont révélé le phénomène du chômage de masse dans la plupart des nations européennes, il y a l'objectif de rendre flexibles les entreprises privées et publiques, c'est-à-dire de réduire les coûts du travail, considérés comme excessifs dans un contexte économique toujours plus global et mondialisé, toujours plus soumis aux pressions de la concurrence internationale. On parle à ce propos de production allégée (lean production). Nous savons que, pour réduire le poids des charges salariales, considérées comme responsables du coût excessif du travail, beaucoup d'entreprises ont choisi la voix de l'externalisation de segments entiers de productions, ce qu'on appelle la sous-traitance, à savoir le recours à des fournisseurs, consultants, anciens salariés se transformant en "travailleurs indépendants", pour augmenter la productivité et l'efficience des grandes entreprises. » (Marazzi, 1997, p. 11)

psychiques et communicatives du travailleur et demande une implication de sa personnalité » (Lazzarato, 1992). C'est cette mise au travail des subjectivités qu'ont par exemple examiné Luc Boltanski et Ève Chiapello en mettant en lumière l'émergence de nouvelles modalités de construction du jugement au sein de l'entreprise, répondant à une grammaire de la « cité par projet » (Boltanski & Chiapello, 1999) dans laquelle les individus ne sont plus jugés uniquement en fonction de la teneur de leurs activités professionnelles, mais sur leur capacité à s'engager, de manière générale, dans des activités, indépendamment de la nature de celles-ci.

> *« Dans une cité par projet, l'équivalent général, ce à quoi se mesure la grandeur des personnes et des choses, est l'activité. [...] Mais l'activité, dans la cité par projet, surmonte les oppositions du travail et du non-travail, du stable et de l'instable, du salariat et du non-salariat, de l'intéressement et du bénévolat, de ce qui est évaluable en termes de productivité et de ce qui, n'étant pas mesurable, échappe à toute évaluation comptable. » (Boltanski & Chiapello, 1999, p. 165)*

Les modalités d'évaluation de la « grandeur » d'une personne embrassent donc l'intégralité de son activité sociale, valant aussi bien pour ses activités professionnelles que pour ses activités publiques et privées. Une telle logique opère ainsi une identification progressive du « travailleur » et de la « personne », identification rendant de plus en plus poreuse la délimitation symbolique instituée entre sphère professionnelle et sphère privée. En présentant l'entreprise comme un lieu d'épanouissement personnel, en valorisant toujours plus les capacités communicationnelles et coopérationnelles des individus, la dynamique post-fordiste invalide toute distinction stricte entre les capacités proprement professionnelles et les capacités humaines « génériques ».

> *« Plus généralement, en mettant l'accès sur la polyvalence, la flexibilité de l'emploi, l'aptitude à apprendre et à s'adapter à de nouvelles fonctions plutôt que sur la possession d'un métier et sur les qualifications acquises, mais aussi sur les capacités d'engagement, de communication, sur les qualités relationnelles, le néomanagement se tourne vers ce qu'on appelle de plus en plus souvent le "savoir-être", par opposition au "savoir" et au "savoir-faire". » (Boltanski & Chiapello, 1999, p. 151)*

Ce décentrement - la mise en productivité des subjectivités mêmes des travailleurs - n'a rien d'un accident historique. Il survient dans l'organisation économique de l'existence sociale comme conséquence immédiate de l'extension des modes de gestion machiniques de l'objectivable et du reproductible[74]. Comme l'énonce Yann Moulier Boutang :

> *« À grande échelle, le numérique révèle la valeur cruciale de ce que nous appellerons l'immatériel 2. Si par immatériel 1 on entend ce qui dans la connaissance ou les services immatériels n'est pas codifiable ni répétable mais est singularisé chaque fois, c'est-à-dire le halo qui entoure la connaissance, ce qui permet de l'apprendre, de l'appliquer d'en faire un usage intelligent ; autrement dit de l'intelligence cognitive comme activité ou processus, beaucoup plus que de la cognition comme produit ou résultat. » (Moulier Boutang, 2010, p. 149)*

Alors que - et parce que - les technologies numériques d'information et de communication favorisent une extension générale de la codification et de la grammatisation des pratiques (Stiegler, 2004), l'économique - sous son mode propre de spécifier ce qui fait valeur - semble toujours davantage devoir investir ce qui, précisément, ne peut se ramener à un ensemble de données codifiées. Mobilisation subjective des salariés (Floris, 1996), échanges sociaux engagés dans la coopération organisationnelle (Alter, 2010), dispositifs de construction de sens déployés par le marketing (Floris & Ledun, 2005), etc. : la production de valeur tend aujourd'hui à se présenter comme une activité « ontologiquement » sociale, en ce sens qu'elle repose en premier lieu sur la mobilisation des facultés imaginaires et symboliques propres à l'homme, sur « un savoir vivant non réductible à des machines ainsi que [sur] l'opinion partagée en commun par le plus grand nombre d'êtres humains » (Moulier Boutang, 2008, p. 58). La production de valeur se définit aujourd'hui d'investir ce qui échappe à

---

[74] Quoique l'héritage opéraïste à qui nous empruntons ici l'essentiel de notre analyse attribue plus volontiers ce décentrement aux grands mouvements ouvriers des années 1960 et 1970 ...

toute modélisation par une machine de Turing[75] (Lévy, 1985).

Organiser le Spectacle

Mais cette reconfiguration des modes d'organiser l'exploitation des subjectivités au travail, si elle trouvera sans doute à occuper quelques années encore une sociologie-du-travail à ce point obsédée par son objet qu'elle est même parvenue à se rendre aveugle à son inéluctable disparition, doit surtout être reçue comme *ouvrant* sur un entrelacement toujours plus marqué entre vie et travail ; c'est-à-dire aussi comme signalant l'évidement même d'une catégorie de travail ne disant plus rien des cycles effectifs de valorisation du capital, et révélant dans cette évidement la nudité du seul mode de fonctionnement sous lequel elle opère encore : comme catégorie vide de la gouvernementalité économique. C'est, comme l'exposent Hardt et Negri, que « le rapport entre vie et production a ainsi été altéré de telle façon qu'il est aujourd'hui complètement inversé par rapport à la façon dont le comprend la discipline de l'économie politique. La vie n'est plus produite dans les cycles de reproduction qui sont subordonnés à la journée de travail ; au contraire, la vie est ce qui pénètre et domine toute la production. En fait, la valeur du travail et de la production est profondément déterminée dans les entrailles de la vie » (Negri & Hardt, 2004, p. 441). C'est là, sans doute, la singularité la plus distinctive de l'agencement économique contemporain : le procès de travail n'y est plus - et en rien - localisable. Non pas seulement parce que « le travail cognitif est lié au temps de la vie par un rapport productif : il s'en nourrit autant qu'il le modifie en retour » (Negri, 2006, p. 27) et que « dans cette activité, il est de plus en plus difficile de distinguer le temps de travail du temps de reproduction ou du temps libre » (Lazzarato & Negri,1991) parce qu'« on se trouve devant un temps de vie global, où il est presque impossible de faire le départ

[75] Une machine de Turing est un modèle formel des appareils de calcul, et notamment des ordinateurs.

entre le temps de production et le temps de jouissance » (Lazzarato & Negri, 1991)[76] ; mais parce que la valorisation capitaliste n'advient plus - pour reprendre les mots de Michel Gensollen - que de la synthèse de formes, « c'est-à-dire dans les processus sociaux qui permettent leur invention, leur perception, leur utilisation » (Gensollen, 2004 p. 163), et dont l'accomplissement est suspendu à l'effectivité de procédés de mobilisation subjective opérant transversalement aux différentes sphères sociales héritées - et notamment aux sphères du travail et du non-travail. C'est, comme le synthétise Maurizio Lazzarato, qu'en notre présent « l'entreprise ne crée pas l'objet (la marchandise) mais le monde où l'objet existe. Elle ne crée pas non plus le sujet (travailleur et consommateur), mais le monde où le sujet existe » (Lazzarato, 2004, p. 94).

On a suffisamment discuté ces dernières années de la montée d'une « consommation expérientielle » (Lipovetsky, 2006, 48) valant « pour elle-même en tant qu'agent d'expériences émotionnelles » (Lipovetsky, 2003, p. 85) pour que ce constat n'étonne plus personne[77]. On en trouvera le premier diagnostic dans la Société du Spectacle de Debord (1967/1996), voire dans certains écrits de Marx lui-même. Comme le synthétise Tiqqun :

---

76 Ce n'est là que la conséquence immédiate de l'autonomie, activée par le capitalisme cognitif, du travail vivant sur le capital fixe. Il n'existe plus d'espace-temps assignable à l'exposition et à la captation des savoirs, affects, imaginaires, compétences, etc. convoqués par le procès de travail. Le temps de vie y devient en ce sens aussi productif qu'un temps de travail qui ne mesure dès lors plus rien.

77 Les dispositions subjectives de cette mutation ont été examinées avec suffisamment d'attention pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir ici. Comme le synthétise Cova : « on consomme surtout pour exister (identité) et non seulement pour vivre (besoins). C'est par la consommation que l'on bâtit et que l'on conforte son identité » (Cova, 2006, p. 201). La publicité n'est que la composante sémiotique-symbolique du simulacre d'évènement expérientiel qu'est alors censé être l'acte de consommation et « qui doit s'incarner dans les corps. La dimension matérielle de ce pseudo-événement se réalise lorsque les manières de vivre, de manger, d'avoir un corps, de s'habiller, d'habiter, etc., s'effectuent dans des corps : on vit matériellement parmi les marchandises et les services qu'on achète, comme entourés par les meubles, les objets qu'on a saisi, comme "possibles", au milieu des flux d'informations et de communication dans lesquels nous sommes immergés » (Lazzarato, 2004, p. 99).

« Chaque développement de la société marchande exige la destruction d'une certaine forme d'immédiateté, la séparation lucrative en un rapport de ce qui était uni. C'est cette scission que la marchandise vient par la suite investir, qu'elle médiatise et met à profit, précisant jour après jour l'utopie d'un monde où chaque homme serait, en toutes choses, exposé au seul marché. Marx a su admirablement décrire les premières phases de ce processus, quoique du seul point de vue prudhommesque de l'économie : "La dissolution de tous les produits et de toutes les activités en valeur d'échange, écrit-il dans les Grundrisse, suppose la décomposition de tous les rapports de dépendance personnels figés (historiques) au sein de la production, de même que la sujétion universelle des producteurs les uns par rapport aux autres. […] La dépendance universelle des individus indifférents les uns aux autres constitue leur lien social. Ce lien social s'exprime dans la valeur d'échange". » (Tiqqun, 2004, p. 46-47)

Cette colonisation du monde vécue par la marchandise devra toutefois attendre le début des années 1920 pour se concrétiser avec l'invention du marketing comme dispositif d'organisation des désirs (Bernays, 2007). On sait notamment le rôle joué par Alfred P. Sloan - *alter ego* d'Henry Ford chez General Motors - dans cette entreprise de rationalisation systématique des circuits de consommation. C'est lui qui, dès les années 1920, a introduit la vente à crédit, le système de reprise des véhicules d'occasion mais aussi - et surtout - le changement annuel des modèles, la personnalisation des véhicules et le sacre de la marque dans l'industrie automobile. Ainsi, « à la soumission par le travail, limitée puisque le travailleur se distinguait encore de son travail, se substitue à présent l'intégration par la conformité subjective et existentielle, c'est-à-dire, au fond, par la consommation. De formelle, la domination du Capital devient peu à peu réelle » (Tiqqun, 2001, p. 10-11).

Mais l'extension du Spectacle autoritaire - et le désert qu'il fait croître - ne constituent que la manifestation la plus visible des stratégies par lesquelles le capitalisme n'en finit plus de nous survivre que de disposer partout entre nous ses opérateurs de valorisation. On sait ainsi le succès d'Apple à appuyer ses entrées économiques non plus seulement sur la vente de ses produits mais aussi - et surtout - sur l'agencement d'un écosystème symbolique et technique - plateforme de programmation, App Store, etc. - fonctionnant comme un dispositif de captation économique des interactions

entre les développeurs d'application et les utilisateurs. C'est que l'entreprise californienne a compris - plus tôt, sans doute, et mieux que les autres - que « toute production devient production de services, c'est-à-dire transformation des conditions d'activité et des capacités d'action futures des clients, usagers, publics et elle vise, en dernière analyse, des "modes de vie". Le service ne satisfait pas une demande préalable, mais il doit l'anticiper ou plutôt la faire advenir » (Lazzarato, 2004, p. 107).

Cette recomposition de l'appareil socio-économique va ainsi favoriser une dislocation progressive des organisations : non seulement parce que l'injonction à l'innovation et à l'adaptabilité aux marchés va solliciter la mise en oeuvre de circuits de rétroaction de plus en plus étroits entre les unités de conception, les unités de production, et les consommateurs finaux, mais aussi parce que la réarticulation des dynamiques de valorisation au plus près des savoirs, des affects et des imaginaires sociaux va appuyer une ouverture de plus en plus prononcée des entreprises à l'ensemble du corps social.

Ouvrir l'organisation

On discernera ainsi la marque de cette nécessité dans l'actuel succès des modèles d'innovation ouverte (Chesbrough, 2003 ; Chesbrough *et al.*, 2008) - notion visant tout autant à rendre compte des pratiques participant de ce mouvement qu'à en opérer une certaine mise en lisibilité prescriptive. L'innovation ouverte se fonde sur une logique d'ouverture bidirectionnelle de l'organisation aux autres acteurs économiques et sociaux. Son moment d'extériorisation peut ainsi se traduire par la vente de brevets non utilisés, la cession de licences d'exploitation peu valorisées, la création de clusters, etc., tandis que son moment d'internalisation consiste à capter des ressources extérieures à l'organisation - idées, concepts, brevets, etc. - pour les valoriser en les « resocialisant » sur ses propres marchés. « De ce point de vue, la dichotomie entre "modèle fermé" et "modèle ouvert" repose essentiellement sur la nature des frontières de l'entreprise » (Isckia & Lescop, 2011, p. 90). Ce modèle semble

aujourd'hui susciter un engouement important. Comme le rapportent Thomas Loilier et Albéric Tellier, « des enquêtes affirment qu'une entreprise sur deux ne cantonne plus l'innovation aux centres de R&D mais puise l'inspiration ou les technologies à l'extérieur » (Loilier & Tellier, 2011).

Mais ce mouvement d'ouverture ne se réduit pas, toutefois, à un effort de « coopération » inter-organisationnel ; il renvoie aussi à une volonté d'articuler le plus étroitement possible les activités de l'organisation aux désirs, aux imaginaires, et aux modes de vie des consommateurs. On pourra évidemment objecter que l'organisation de la production et de la consommation de masse a exigé dès ses origines une coordination et une intégration étroite de la production, de la distribution et de la consommation. Comme l'explique Hal Foster, « son principal attrait [de la production de masse] résidait dans l'abondance du même. Mais bien vite cela ne fut plus suffisant. Il fallut faire en sorte que le consommateur fût proprement intégré au système, et que ses réactions fussent transformées en nouvelle production » (Foster, 2008).

Intégrer le consommateur

Les principes de l'organisation scientifique du travail imposés par Taylor à la production seront ainsi étendus très tôt à l'organisation de la consommation. Comme le précisent Webster et Robbins :

> *« Ce système complexe et en expansion de la production de masse et de la consommation de masse n'aurait pû être coordonné et régulé si les critères d'efficacité et d'optimisation n'avaient pas été prolongés de l'usine au système dans son ensemble (l'usine sociale). Le système de la consommation, en particulier, a dû être ramené sous les pratiques de l'Organisation Scientifique. Il est devenu de plus en plus évident que la stabilité économique et sociale dépendait d'une consommation continue et régulière, et de l'adéquation de la demande aux cycles et aux modes de production. En fin de compte, ce qui était nécessaire était l'Organisation Scientifique du besoin, du désir, et du fantasme, et leur reconstruction sous la forme marchandise. Ainsi, les principes tayloriens de calcul ont dû être étendus au domaine du marketing. Le mouvement régulier de produits tels que les vêtements, les cigarettes, les meubles et appareils ménagers, les articles de toi-*

lette ou les aliments transformés a nécessité la création de moyens d'atteindre les clients, en prêtant attention à leurs besoins, leurs désirs, et leurs dispositions, afin de répondre par la persuasion et même la refonte des produits de telle sorte à les rendre plus, ou nouvellement, attrayants. »[78] *(Webster & Robins, 1989, p. 334)*

On a cessé depuis lors d'assister à une multiplication des dispositifs d'organisation intégrée de la production, de la distribution et de la consommation (Floris & Ledun, 2013) visant notamment un certain régime d'intégration du « consommateur » dans le processus d'innovation et de production. Comme le précise Valérie Beaudouin « capter, orienter son désir devient un des enjeux de l'entreprise, et l'activité d'innovation de biens et de services lui accorde une place de plus en plus importante » (Beaudouin, 2011, p. 132). Cette nouvelle - et économiquement nécessaire - attention portée au consommateur se traduira d'abord par la mise en œuvre de divers dispositifs d'analyse de ses pratiques : focus group, tests clients, Customer Relationship Management, etc. L'enjeu en sera évidemment de coller au plus près de ses présupposés besoins pour entretenir son attachement à l'endroit des produits ou services proposés et ainsi de se soustraire - partiellement - à la concurrence. Comme le précise Dominique Cardon « les techniques d'écoute client, la personnalisation des gammes, le recueil des informations dans les SAV, la customisation des produits et services, etc., constituent autant de procédés permettant aux firmes de coller à leur marché en tirant bénéfice des dysfonctionnements, critiques, avis et suggestions que ne cessent de leur adresser leurs clients » (Cardon, 2005). Mais si ces dispositifs initient

---

[78] « This complex and expanding system of mass production and mass consumption could only be coordinated and regulated if the criteria of efficiency and optimality were extended from the factory to the system as a whole (the social factory). The system of consumption, particularly, must be brought under the practices of Scientific Management. It became increasingly apparent that both economic and social stability depended upon continuous and regular consumption, and upon the matching of demand to cycles and patterns of production. Ultimately what was required was the Scientific Management of need, desire, and fantasy, and their reconstruction in terms of the commodity form. Thus, Taylorist principles of calculation must extend into the marketing sphere. The steady movement of such commodities as clothing, cigarettes, household furnishings and appliances, toiletries or processed foods required the creation of ways of reaching customers, taking heed of their needs, wants, and dispositions, and responding by persuasion and even redesign of products to make them more or newly attractive. » Notre traduction.

effectivement une intégration partielle du consommateur au processus d'innovation, celui-ci n'y intervient toutefois que comme « variable d'ajustement marginal » (Beaudouin, 2011, p. 132). Il faudra attendre quelques années pour que s'élabore une intégration plus prononcée du consommateur dans le processus d'innovation et la mise en œuvre, en marge des innovations conduites en interne par la firme, d'un réel processus de co-innovation - parfois qualifié de *user innovation*, (von Hippel, 2006) d'innovation horizontale (von Hippel, 2007) ou d'innovation ascendante (Cardon, 2005) - distribué entre la firme et les utilisateurs. Il n'aura dès lors pas fallu attendre longtemps pour que les capacités de coordination portées par les technologies numériques de l'information et de la communication - et la montée de la figure de l'amateur activée par la démocratisation des outils informatiques (Leadbeater & Miller, 2004 ; Flichy, 2010) - « permettent l'émergence d'organisations de type coopératif avec des capacités de production inédites » (Beaudouin, 2011, p. 133).

Prosumer et produser

Ce processus d'intégration de plus en plus étroite des consommateurs à l'appareil productif a ainsi suscité, ces dernières années, de nombreux travaux sur la potentielle dissolution des figures jusqu'ici dissociées du producteur et du consommateur. La plupart de ces recherches s'inscrivent dans la lignée des réflexions initiées, il y a maintenant plus de trente ans, par Alvin Toffler autour de la notion de prosumer introduite dans son ouvrage *The Third Wave* (1980). Toffler y rappelle que la séparation de la production et de la consommation est une « invention » de la société industrielle. C'est que, jusqu'à une date récente, la reproduction de la vie sociale consistait d'abord en une forme d'auto-production communautaire[79] : on consommait ce qu'on produisait

[79] Cette forme d'autoproduction restera largement majoritaire jusqu'à la seconde moitié du 19ème siècle. En 1810, le secrétaire au trésor américain, Albert Gallatin, estimait ainsi que « près des deux tiers des vêtements, lingerie comprise, et du linge de table et de maison, portés et utilisés par les habitants des États-Unis résidant hors des villes, sont le produit d'activités familiales. » (Chandler, 1989, p. 59)

et les produits n'entraient qu'exceptionnellement dans la forme-marchandise[80]. C'est ainsi l'industrialisation de la production qui a mis fin à cette première vague pour en initier une deuxième sous laquelle la marchandisation a introduit « un coin dans la société, qui a séparé ces deux fonctions, donnant ainsi naissance à ce que nous appelons maintenant les producteurs et les consommateurs »[81] (Toffler, 1980, p. 266). Les réajustements socio-économiques de ces dernières décennies témoigneraient toutefois, pour Toffler, d'une résorption progressive de cette séparation et de l'avènement de la figure hybride du prosumer. Le producteur et le consommateur verraient ainsi leurs fonctions converger à l'intérieur d'un agencement économique sollicitant un transfert de données, d'informations et de savoirs de plus en plus étroit entre l'acheteur et le fournisseur.

Examinant plus en détail ces mécanismes d'intégration progressive des consommateurs aux processus de production industriel, Ritzer (1983 ; Ritzer & Jurgenson 2010) y a ainsi diagnostiqué le symptôme d'une McDonaldisation de la société. Comme dans les fast-food, le consommateur est de plus en plus souvent amené à participer à l'élaboration du service ou du produit : personnalisation des produits, self-service, caisses automatiques, etc. L'entreprise bénéficie ainsi d'importants gains de productivité, tandis que le client peut ajuster au plus près de ses besoins les spécificités de la marchandise consommée.

Certains auteurs refusent toutefois d'étendre la notion de prosumer aux usages du web participatif. Cette notion ne renverrait en effet à rien d'autre, pour eux, qu'à un processus d'intégration du consommateur aux circuits informationnels de commande de la production en flux tendus, à la figure d'un consommateur expert sur des marchés

---

80 De nombreux historiens ont ainsi souligné l'absence de catégorie comme celle de « travail » - abstraite des spécificités des activités concrètes qu'elle subsume - dans les formations sociales pré-capitalistes (voir par exemple, pour l'antiquité grecque : Vernant, 1988).

81 « a wedge into society, that separated these two functions, thereby giving birth to what we now call producers and consumers ». Notre traduction.

de niche, ou à l'achèvement d'une trajectoire déjà ancienne de rationalisation de la consommation. Le prosumer ne serait ainsi qu'un consommateur avancé à qui ne serait jamais donné l'occasion de contribuer effectivement au processus de production par ses propres idées. Ces auteurs se proposent ainsi de substituer la notion de « produser » à la notion de « prosumer » pour désigner l'irruption d'une figure hybride engagée dans une série d'activités ne relevant « plus uniquement du seul usage ou de la seule production, mais de quelque chose qui les rassemble : le produsage » (Bruns & Schmidt, 2011, p. 4)[82], c'est-à-dire « l'élaboration et l'extension collaboratives et continues des contenus existant dans la poursuite de leur amélioration »[83] (Bruns, 2008, cité par Bruns, 2013, p. 242-243).

Ces subtilités terminologiques nous intéressent toutefois assez peu. Ce qui nous importe ici, en effet, est plutôt la disposition de ces plateformes à se présenter - ou à se voir présentées par leurs promoteurs - comme des dispositifs de réappropriation des mécanismes autoritaires et autonomes de la production marchande - quelles que soient les finesses du langage qu'articule ce discours. Car c'est, alors, tout le paradoxe d'un régime économico-organisationnel feignant de nier la séparation même[84] que ses finalités économiques relancent qui se révèle ici dans sa pleine inanité. Le crowdsourcing opère en effet - et simultanément - la réorganisation du lien entre les individus - la fin de la séparation - et la reconduction de cette séparation - par ses modèles économique étroitement articulés aux cycles de la marchandise. Ces dispositifs se donnent ainsi comme un mode de valoriser économiquement le désir de dépassement des formes de vie scindées qu'impose l'organisation économique de l'existence, la reconduction de la séparation dans le geste de la résoudre,

---

82 « And what these produsers engage in is no longer simply usage or production, but something elsaltogether: produsage. » Notre traduction.

83 « the collaborative and continuous building and extending of existing content in pursuit of further improvement. » Notre traduction.

84 Séparation entre producteurs et consommateurs, c'est-à-dire aussi de soi à soi.

l'organisation Spectaculaire de la fin - toujours rejetée à l'horizon - du Spectacle.

❧

La convocation des foules comme mode d'engagement économique des subjectivités peut ainsi être analysée comme la radicalisation d'un mouvement déjà ancien d'agencement et de captation des interactions collectives - y compris des interactions externes à l'organisation - comme principale source de valorisation économique. Comme le précisent ainsi Philippe Bouquillion et Jacob T. Matthews, « l'un des éléments de cette filiation réside certainement dans la capacité du Web collaboratif à renforcer l'insertion des produits culturels dans les processus socio-économiques propres à d'autres activités » (Bouquilllion & Matthews, 2010, p. 26). Il n'est d'ailleurs pas un hasard que la conversion de l'oligarchie économique à l'idéologie de l'horizontalité et de la valorisation de soi ait été planifiée par ceux-là même qui s'étaient efforcés - quelques années plus tôt - d'intercéder à l'appropriation d'Internet comme d'un opérateur d'abolition des hiérarchies, de re-saisie d'une authenticité mutilée, et d'expérimentation de communautés en réseaux, supposées garantir - nous n'en douterons pas - une prophétique réconciliation à elle-même de l'humanité. C'est en effet à Steward Brand qu'on doit la création - avec Peter Schwartz de Shell et Jay Ogilvy du Stanford Research Institute (SRI) - du Global Business Network, « un think tank destiné à convertir les dirigeants d'entreprise au management post-fordiste en leur parlant le langage de l'autopoïèse et des réseaux polycentriques » (Cardon, 2013a, p. 12). Steward Brand est un des acteurs principaux acteurs du sacre d'Internet - et notamment de sa sortie des laboratoires universitaires en direction des milieux de la contre-culture californienne et du grand public[85]. L'intention du Global Business

---

[85] Brand n'a pourtant rien inventé. Mais, comme le précise Dominique Cardon dans sa préface au remarquable ouvrage que Fred Tuner a consacré au personnage : « presque à chaque intersection des multiples univers qui ont fabriqué internet, Stewart Brand était présent ». C'est lui qui filme, le 9 décembre 1968, la démonstration - « mère de toutes les démos » - du oN-Line System (NLS) de Doug Engelbart. Ancien membre des Merry Pranksters, c'est encore lui qui introduit les hippies de la baie de San Fransico à la micro-informatique encore balbutiante, qu'il prend soin de répertorier dans son Whole Earth Catalog. C'est lui qui introduit les hackers du People Computer Club aux

Network est alors d'introduire quelques uns des dirigeants des entreprises les plus influentes de la planète - Shell, Xerox, IBM, AT&T, Texaco, etc. - à un nouvel esprit du capitalisme encore naissant. Comme l'explique Dominique Cardon : « au tarif de 25 000 dollars par organisation, les prestations du GBN consistent en quelques séminaires "worldview" réunissant penseurs remarquables, prospectivistes enthousiastes, chercheurs de sciences exactes métaphorisant dans le langage des sciences humaines et chercheurs de sciences humaines baragouinant les sciences exactes » (Cardon, 2013a, p. 25). Cette initiative va contribuer à installer le culte du réseau, de la transversalité, de l'autonomie et de la circulation des savoirs comme alternative à un ethos fordiste manifestement obsolète. On ne s'étonnera d'ailleurs pas de trouver parmi les plus proches collaborateurs de Brand quelques uns des plus influents acteurs des industries du web : Tim O'Reilly[86], Clay Shirky[87], etc.

L'avènement du crowdsourcing vient ainsi relancer - en même temps qu'il la radicalise - une trajectoire déjà ancienne de dislocation organisationnelle déployant l'autorité de l'économie et de son organisation logistique au plus près de la vie sociale, jusqu'à en disposer les opérateurs en tout point de l'espace social - bien au delà, donc, des murs de l'usine. En abaissant radicalement les coûts de transaction, le web favorise la coordination d'agents - et la circulation de savoirs - autrefois rejetés au dehors des circuits de conception et production ; la démocratisation des NTIC a ainsi permis de renforcer les mécanismes de rétroaction du marché aux organisations. Mais le succès du crowdsourcing s'attribue aussi, pour une large partie, à ce que ses dispositifs se

---

chercheurs du Xerox PARC et initiera ainsi le sacre de l'ordinateur personnel. C'est lui aussi qui fondera en 1984, avec Larry Brilliant, le Whole Earth 'Lectronic Link (WELL). Et ce sera enfin lui qui, avec la création du Global Business Network et la fondation en 1993 - avec Kevin Kelly - du magazine Wired, propagera l'idéologie techno-libéral de la Silicon Valley jusque dans les esprits des dirigeants des entreprises les plus puissantes de ce monde.

86 À qui l'on doit, rappelons-le, le sacre de la notion de web 2.0.

87 Professeur à la New York University, dont les interventions aux conférences TED s'attribuent régulièrement plus d'un million de vues sur Internet ...

présentent - paradoxalement - aux usagers comme un outil de neutralisation de la scission des sphères d'activités sociales investie par l'économie et le Spectacle.

Si le crowdsourcing se tient ainsi dans l'espace laissé vide par le Spectacle et la séparation qui le fonde, c'est alors depuis cette espace qu'il nous faut énoncer notre discours. On peut légitimement douter, en effet, de la disposition du crowdsourcing à neutraliser la scission entre les êtres qu'impose l'économie - dont ces plateformes réaffirment l'autorité. Il semble donc plus juste d'y diagnostiquer - à l'inverse - une impossibilité de plus en plus ténue à distinguer quoi que ce soit d'une sphère économique - ou productive - différenciable à l'intérieur du complexe d'interactions que constitue l'existence sociale.

La production comme production biopolitique

Comme le synthétise Bernard Aspe, « les nouvelles formes de travail ont une capacité de plus en plus étendue, de plus en plus approfondie, de mettre la vie entière en production, ou plutôt de faire de la vie même le moteur de la productivité. Le capitalisme devient ainsi une bio-politique » (Aspe, 2013, p. 33)[88]. C'est que l'économie

---

[88] Les concepts de biopolitique et de biopouvoir ont initialement été développés par Michel Foucault pour rendre compte des transformations du pouvoir qui apparaissent au cours du 18ème siècle (voir notamment Foucault, 1976/1994a, 2004, 2001a, 2001b). Foucault repère en effet, à cette époque, une mutation du pouvoir souverain qui, se révélant trop « discontinu » et trop « onéreux » au regard des nouvelles exigences politiques, va chercher à s'affiner et à s'économiser par le développement de deux nouveaux pôles. Le premier se centre sur le corps individuel : « son dressage, la majoration de ses aptitudes, l'extorsion de ses forces, la croissance parallèle de son utilité et de sa docilité, son intégration à des systèmes de contrôle efficaces et économiques, tout cela a été assuré par des procédures de pouvoir qui caractérisent les disciplines : anatomo-politique du corps humain » (Foucault, 1976/1994a, p. 183). Le second, apparaissant plus tard, se concentre sur le corps-espèce : « la prolifération, les naissances et la mortalité, le niveau de santé, la durée de vie, la longévité avec toutes les conditions qui peuvent les faire varier ; leur prise en charge s'opère par toute une série d'interventions et de contrôles régulateurs : une bio-politique de la population » (Foucault, 1976/1994a, p. 183). La biopolitique (à travers des biopouvoirs locaux) s'occupe donc de la gestion de la santé, de l'hygiène, de l'alimentation, de la natalité, de la sexualité, etc., au fur et à mesure que ces différents champs d'intervention deviennent des enjeux politiques. « La mise en place au cours de l'âge classique de cette grande technologie à double face - anatomique et biologique, individualisante et spécifiante, tournée vers les performances du corps et regardant

contemporaine ne se survit que de disposer ses opérateurs de valorisation au plus près de la vie sociale et des processus d'individuation psychique et collective qu'elle engage. Ainsi :

> *« Le plus important phénomène de mutation du travail auquel nous ayons assisté ces dernières années est le passage à ce que nous appelons la "société-usine". Il n'est plus possible de considérer l'usine comme le lieu paradigmatique de la concentration du travail et de la production ; les processus de travail ont quitté les murs de l'usine pour envahir la société dans son ensemble. En d'autres termes, le déclin apparent du statut de lieu de production de l'usine n'équivaut pas à un déclin du régime et de la discipline de la production en usine, mais il signifie, bien plutôt, que la production n'est plus confinée dans un lieu particulier de la société. Elle s'est répandue comme un virus dans toutes les formes de production sociale. Le régime de l'usine, c'est-à-dire les lois qui régissent les rapports de production propres au capitalisme, se sont infiltrées dans la société tout entière. De ce point de vue, il convient de revoir et de repenser toute une série de distinctions marxistes. Par exemple, dans la société-usine, il faudrait aujourd'hui considérer comme caduques les distinctions conceptuelles traditionnelles entre le travail productif et improductif et entre la production et la reproduction dont, même en d'autres temps, la validité était contestable. » (Negri & Hardt, 1996)*

Alors même que - et parce que - « le contexte entier de la reproduction est subsumé sous la règle capitaliste [...], les relations vitales qui le constituent deviennent directement productrices » ; et si « le biopouvoir est le nom donné à ces capacités productrices de vie qui sont également intellectuelles et corporelles » alors « les pouvoirs de production sont aujourd'hui de fait entièrement biopolitiques ». Autrement dit :

---

vers les processus de la vie - caractérise un pouvoir dont la plus haute fonction désormais n'est peut-être plus de tuer mais d'investir la vie de part en part » (Foucault, 1976/1994a, p. 183). Ce concept a toutefois fait l'objet - au cours des dernières décennies - d'un important décentrement de marxistes italiens dont il n'est sans doute pas le lieu de retracer ici l'histoire. Nous nous contenterons donc de signaler qu'il s'est agi de réarticuler ces concepts à une périodisation de l'organisation du travail empruntée à la tradition opéraïste italienne pour en déplacer le point de fonctionnement au plus près d'une problématisation de la subsomption réelle de la société sous le capital.

« ils sous-tendent tout et constituent directement non seulement la production mais aussi le domaine entier de la reproduction. Le biopouvoir devient un agent de production, lorsque le contexte entier de la reproduction est subsumé sous la règle capitaliste, c'est-à-dire quand la reproduction et les relations vitales qui la constituent deviennent elles-mêmes directement productrices. Le biopouvoir est un autre nom pour la subsomption réelle de la société sous le capital, et tous deux sont synonymes d'ordre productif mondialisé. » (Negri & Hardt, 2004, p. 440)

Si Marx avait su percevoir - avec une clairvoyance rare - que l'autonomisation de l'économie précipiterait son effondrement, il avait toutefois manqué à saisir que cet effondrement entraînerait aussi l'assujettissement de l'ensemble des sphères d'exercice de l'existence sociale à l'économie. Il n'est pas jusqu'aux économistes - dont la cécité est pourtant l'attribut professionnel le mieux partagé - qui n'aient manqué à prendre acte de cette mise en production de la vie sociale à travers la notion d'externalité positive, terme désignant une richesse sociale créée en dehors du processus direct de la production. « Du point de vue des entreprises, l'intelligence, les compétences affectives et les connaissances techniques des populations constituent des externalités positives. Le capital n'a pas à payer pour jouir de ces sources extérieures de richesse, mais il ne peut pas non plus les contrôler entièrement. De telles externalités, qui sont communes à tous, tendent de plus en plus à définir la production économique dans son ensemble » (Negri & Hardt, 2006, p. 181). Ce qui est en jeu dans le capitalisme contemporain, c'est ainsi la valorisation de ce que Yann Moulier Boutang qualifie d'immatériels de second degré - non immédiatement capitalisables car n'advenant que de l'interaction incarnée des sujets. Ainsi, l'hégémonie des logiques d'externalisation par le web « exhibe à nu le nouveau mode d'exploitation spécifique du capitalisme cognitif : celle de la connaissance vivante en tant que telle et non réduite à une marchandise par sa consommation et sa réduction à du capitale fixe » (Moulier Boutang & Rebiscoul, 2009, p. 85).

C'est, en effet, le contenu produit par les utilisateurs eux-même qu'il s'agit chaque fois, pour ces différentes plateformes, d'organiser et de valoriser. Comme le synthétisent Alexandre Coutant et Thomas Stenger, « la caractéristique commune de ces sites Web

est de bâtir un modèle économique autour de contenus et parfois mêmes d'outils essentiellement produits par les internautes » (Stengers & Coutant, 2011, cité par Coutant & Stenger, 2012, p. 84). Et c'est en un sens identique que le rapport sur la fiscalité numérique commandé en 2013 par le gouvernement de Jean-Marc Ayrault indique que « par son activité et les données qu'elle génère, l'utilisateur d'une application contribue certes à minimiser le prix dont il doit s'acquitter mais il contribue également à *la production d'une valeur à l'attention d'autres utilisateurs* ou de *clients sur une autre face du modèle d'affaires* » (Colin & Colin, 2013, p. 64, souligné par nous).

Quel qu'en soit le modèle économique - appropriation et commercialisation directe ou indirecte des contenus, revenus publicitaires, etc. - ces dispositifs visent en effet à ramener les interactions qu'ils sollicitent et articulent - au plus près d'enjeux existentiels et identitaires *a priori* étrangers aux circonstances de la rationalité marchande[89] - sous des formes adéquates à leur marchandisation. Leurs utilisateurs - ou plutôt les traces que ceux-ci abandonnent - se voient ainsi soumis à un procédé de marchandisation et d'exploitation double : d'abord en voyant leur disposition relationnelle captée comme principale source de la valeur d'usage de ces plateformes et de leurs effets de réseau ; ensuite en voyant leurs traces exploitées - quoique par des circuits souvent distincts - comme leur principale source de valorisation économique[90]. Ainsi, « par opposition à l'économie traditionnelle, l'économie numérique devient une économie contributive où le consommateur devient un auxiliaire de la production et de la distribution sans compensation monétaire » (Lafrance, 2013).

---

[89] c.f. chapitre 4.

[90] Que le contenu de ces traces fasse l'objet d'une commercialisation plus ou moins directe - Quirky, OpenIdeo, LocalMotors, etc. - ou qu'elles alimentent des revenus publicitaires disposant les utilisateurs en tant qu'« audience commodity » (Smythe, 2001) - Yelp, TripAdvisor, etc. Notons d'ailleurs que cette emprise de la publicité est elle-même une conséquence immédiate de la rarification des marchés et du déplacement de la rareté depuis l'offre vers la demande (Moulier Boutang & Rebiscoul, 2009).

La captation économique de l'action des foules vient ainsi modifier l'équation d'accumulation du capital avancée par Marx[91] en redistribuant le capital variable en un travail salarié et en un travail gratuit sollicité par les opportunités interactionnelles offertes par ces dispositifs. Comme l'explique Christian Fuchs, « cela montre que le produsage dans une société capitaliste peut être interprété comme une externalisation du travail productif à des utilisateurs travaillant gratuitement et aidant à maximiser le taux d'exploitation de telle sorte à augmenter les profits et à accumuler le capital de ces nouveaux médias »[92] (Fuchs, 2010, p. 191)[93].

Biopolitique et subjectivation collective

Notre intention, toutefois, n'est pas d'apporter ici une quelconque contribution à l'économie politique du web, ni d'anticiper le tracé des recompositions économiques que son actuelle hégémonie sera probablement appelée à exercer dans les prochaines années. L'examen de ces mécanismes économiques ne constitue pour nous, en effet, qu'un moment d'une réflexion portant d'abord sur la recomposition des formes de l'action collective et l'infléchissement des processus de subjectivation qu'elles engagent - son milieu et non sa fin.

---

91 profit = plus-value / (capital fixe + capital variable).

92 « This shows that produsage in a capitalist society can be interpreted as the outsourcing of productive labor to users who work completly for free and help maximizing the rate of exploitation so that profits can be raised and new media capital may be accumulated ». Notre traduction.

93 Ce déplacement se laisse nettement percevoir par comparaison du nombre d'employés de ces entreprises au nombre de leurs « clients déclarés ». Jean-Paul Lafrance (2013), qui s'est prêté à l'exercice indique ainsi que « selon son président, Facebook prétend avoir un milliard d'utilisateurs connectés à son système en septembre 2012 et 3 976 employés, soit autour de 250 000 clients par employé, alors que Twitter qui dit gérer 500 millions de clients n'a que 900 employés. Par compte, Google atteint le milliard de visiteurs uniques par mois avec 54 604 employés (juillet 2012). [...] Blizzard Activision qui pilote le jeu World of Warcraft qui gère 12 millions de joueurs annonce avoir 6 600 employés. Quant à Wikipédia, il engage 30 employés techniciens… il faut dire que l'entreprise est une coopérative sans but lucratif. » (Lafrance, 2013)

On conviendra que cette initiative - réarticuler l'analyse du collectif et de ses formes aux mutations historiquement situées de l'appareil productif - n'a rien d'original. On en trouvera la trace dans toute une série d'articles et d'essais (voir par exemple Scholz, 2013 ; Proulx, 2014) s'efforçant, depuis quelques années, de réinscrire l'étude emprique des dispositifs de collaboration de masse du web dans une réflexion plus générale sur les mutations du capitalisme contemporain - réflexion généralement inspirée des théories du capitalisme cognitif, et plus spécifiquement des *best seller* d'Antonio Negri et Michael Hardt : *Empire* et *Multitude*.

Matérialisme historique et subjectivation

La plupart de ces travaux empruntent ainsi au matérialisme historique leur régime de problématisation. Negri et Hardt reconnaissent en effet dans l'hégémonie du travail immatériel et la dimension biopolitique de la production contemporaine une dynamique historique de renversement des mécanismes de subordination du capital variable au capital fixe cristallisés par l'organisation taylorienne du travail :

> *« Dans chacune de ces formes de travail immatériel, la coopération est totalement inhérente au travail lui-même. Le travail immatériel implique immédiatement interaction et coopération sociales. Autrement dit, l'aspect coopératif du travail immatériel n'est pas imposé ou organisé de l'extérieur - comme il l'était dans les formes antérieures de travail - mais la coopération est complètement immanente à l'activité de travail elle-même. Ce qui remet en question la vieille notion - commune à l'économie politique classique comme à son homologue marxiste - selon laquelle la main d'oeuvre est conçue comme "capital variable", c'est-à-dire comme une force qui n'est activée et rendue cohérente que par le capital, parce que les pouvoirs de coopération de la main-d'oeuvre (particulièrement dans le travail immatériel) procurent au travail la possibilité de se valoriser lui-même. » (Negri & Hardt, 2004, p. 359)*

Si les formes principales de la coopération productive ne sont plus créées par les capitalistes dans le cadre d'un projet d'organisation du travail, mais se trouvent suscitées par les énergies productives du travail lui-même, si la force de travail se présente donc, aujourd'hui, avec les attributs du capital fixe, il nous faudrait alors

reconnaître dans l'autonomie recouvrée du travail vivant une dynamique de dislocation des mécanismes historiques du commandement capitaliste. En plaçant la mobilisation collective d'un intellect général, d'un savoir social non objectivable, au cœur du processus de valorisation économique, l'hégémonie du travail immatériel rendrait inopérante toute tentative de synthèse des virtualités mobilisées par la force de travail dans le système des machines. C'est donc le mécanisme profond du cycle de la valorisation capitaliste, conçu comme synthèse dialectique du capital variable et du capital fixe, qui, pour Negri et Hardt, entrerait dans une crise généralisée :

> *« Si tout cela est phénoménologiquement vérifiable, il faudra donc en conclure que le capital constant (et/ou total) ne réussit plus à comprendre en lui-même - et à subordonner de manière exclusive - la force de travail : le concept de capital nous avait été légué par Marx comme un concept unitaire ; mieux : c'était une synthèse dialectique du capital fixe et du capital variable. A présent, cette synthèse ne se fait plus. Le capital variable - c'est-à-dire la force de travail - a acquis une certaine autonomie. Le cycle du capital constant se caractérise désormais comme un rapport contradictoire et insoluble entre le capital et la force de travail : la synthèse ne peut se faire que de manière superficielle, dans une dimension ontique, parce que du point de vue ontologique, au contraire, la force de travail (Kv) a trouvé l'espace d'autonomie. » (Negri, 2006, p. 90-91)*

Cet écart entre la synthèse effectivement opérée par le capital et la dynamique « réelle » de la production biopolitique constituerait, pour Negri et Hardt, l'espace de développement d'une excédence irréductible débordant de toute part le cycle d'auto-valorisation du capital. L'hégémonie du travail immatériel imposerait ainsi - et paradoxalement - au capital d'aménager aux subjectivités l'espace d'un déploiement autonome excédant son commandement et s'affirmant en un commun - savoirs, langages, imaginaires, formes de vie, etc. - faisant fuir de toute part l'effectivité de ses mécanismes de clôture et d'assujettissment :

> *« Si nous portons attention aux rapports qui existent entre les dimensions de la production (de l'investissement) et les dimensions du travail (et/ou de la consommation) - selon la manière dont celles-ci étaient considérées classiquement dans les formulations du tableau économique, de Quesnay à Marx - nous nous apercevrons immédiatement que ce sont ces rapports qui sont précisément devenus*

instables : les équilibres éventuels ne peuvent plus être déterminés qu'à partir d'un compromis permanent, d'une accommodation sans cesse réajustée, comme si on ne se trouvait plus devant l'unité de commandement d'un capitalisme capable de conduire toute la société sous ses propres dispositifs mais au contraire devant une sorte de dédoublement des forces en présence. La figure objective et unitaire du processus de production et d'accumulation capitaliste s'est donc nettement affaiblie, et sans doute définitivement modifiée. Elle ouvre à une nouvelle expression de la subjectivité : plus indépendante et plus autonome, et capable de construire de l'intérieur même du processus de production des formes antagonistes qui puissent donner lieu à l'invention d'un commun. » (Negri, 2006 p. 88-89)

C'est dans cet écart - entre le tissu effectif de la production biopolitique et la synthèse fragile qu'en opérerait péniblement le capital - que les processus de subjectivation contemporains trouveraient ainsi le lieu de leur redéfinition. En ouvrant aux subjectivités un espace d'autonomie, le capital cesserait de se présenter comme une composante nécessaire à l'organisation du travail vivant et se révélèrait, dans sa pleine inanité, comme un pur pouvoir de prédation sur le tissu biopolitique - comme une tentative désespérée du capital de contenir non seulement la puissance des subjectivités que le contexte biopolititque l'oblige lui-même à libérer, mais aussi l'inéluctable dépassement du capitalisme que cette libération promettrait. Ainsi :

« Le caractère social du travail n'apparaît plus comme capitaliste, mais comme résultat et présupposé du travail même. […] Le Capital ne peut plus se présenter comme sujet de la production sociale. Il peut se présenter seulement comme son commandement. Le capitaliste est obligé de promouvoir, encourager, développer la subjectivité ouvrière et sa coopération car la clef de la productivité est dans le travail collectif et autonome. » (Lazzarato, 1992)

Cette exposition nue du pouvoir du capital comme pure prédation sur la production biopolitique - c'est-à-dire, aussi, sur la vie - appellerait à une généralisation et à une extension - en tout point de la vie sociale - des antagonismes politiques. La clé des processus de subjectivation politique contemporains résiderait ainsi dans l'affirmation de cet antagonisme, révélant le sujet réel de la production biopolitique comme un nouveau sujet historique - la Multitude - s'apparaissant dans le mouvement d'exode au

pouvoir du capital, de l'intérieur même de l'organisation capitaliste de la vie :

> *« Rien ne se constituerait sans que le commun ne donne sens aux singularités et sans que les singularités ne donnent une signification au commun. Mais, si c'est cela la production de subjectivité, à savoir la valorisation du commun de la vie, la valorisation de l'ensemble des formes de vie (par l'éducation, la santé, la paix sociale, la sécurité salariale et celle de la reproduction, etc.), alors, la production de subjectivité ouvre aussi sur un terrain de contestation des biopouvoirs, c'est-à-dire de contestation de la tentative du capital de subsumer et d'exploiter les produits communs de la vie. L'antagonisme entre biopouvoirs et puissances biopolitiques s'ouvre donc ici et, tendanciellement, la production de subjectivité se définit dès lors comme exode du capital ; en d'autres termes, c'est l'action biopolitique qui "s'exode" des articulations des biopouvoirs. Nous pouvons alors définir l'exode comme processus de réappropriation du commun. » (Negri, 2010)*

❧

Cette actualisation de l'analyse marxiste des processus de subjectivation collective - fut-elle ré-ajustée aux plus récentes transformations de l'appareil productif, et notamment au développement des plateformes de coordination de l'action des foules - nous semble toutefois insatisfaisante : d'abord parce qu'elle situe le lieu de ces processus au plus près d'antagonismes politiques supposés partout manifestes et pourtant partout absents - nous avons peu vu, jusqu'ici, les utilisateurs de Yelp ou de Quirky « s'exoder » du commandement capitaliste de ces plateformes ; ensuite parce qu'elle reconduit, au moment le moins opportun, un matérialisme historique déjà trop usé et ne promettant jamais rien que l'éternelle reconduction du même - moins l'exploitation ; enfin parce que ses catégories d'analyse trop abstraites manquent l'essentiel des mécanismes par lesquels le fonctionnement de ces dispositifs - et les déterminations socio-économiques qui l'in-forment - infléchissent effectivement les formes du collectif. Aussi importe-t-il ici d'opérer, par rapport à cette approche, un double déplacement, visant à accueillir l'irruption de ces plateformes comme l'occasion d'un blocage expérientiel de l'Histoire téléologique au dedans de laquelle les théories du capitalisme cognitif s'efforcent de les contenir, en leur assignant une fonction toujours-déjà déterminée, dans l'avènement d'un avenir toujours-déjà fixé.

Adhérer à l'Histoire. Ouvrir l'à-venir

Il n'y a rien d'évident, en effet, à conduire l'analyse d'un objet comme analyse d'un moment historique. Car il ne s'agit pas simplement, alors, de faire l'histoire de cet objet - comme on ferait l'histoire d'une dynastie - mais d'en faire jouer la construction et la description comme point de contact et d'agencement du présent au passé et à l'avenir, dans le geste d'un re-déploiement du temps. Cet effort exige ainsi d'articuler l'une à l'autre deux temporalités distinctes : la temporalité vécue de l'auteur et du lecteur - comme présence ouverte à l'avenir dans le mouvement de l'ex-istence (Heidegger, 1927/1986) - et la temporalité historique d'un objet inscrit dans la continuité d'un passé nécessairement redéployé du présent depuis lequel ce passé nous parvient. L'analyse du contemporain comme moment historique est ainsi la mise en contact du présent à un passé infléchissant - pour l'auteur et le lecteur - le mouvement d'ouverture de ce présent à l'avenir. Une telle initiative n'en finit pas, toutefois, de se confronter à de difficiles obstacles dès lors qu'elle renvoie à l'analyse de formations sociales capitalistes.

On a souvent reproché, en effet, au matérialisme, la linéarité de son historicisme qui, en rapportant l'enchaînement des faits à une série de déterminations causales fixées en amont par divers facteurs économiques, pose le présent comme moment d'un passage obligé du passé vers un a-venir toujours-déjà déterminé - et vide ainsi le présent de toute puissance. Il importe toutefois de comprendre que cette homogénéisation et cet évidement de l'Histoire n'est pas une simple vue de l'esprit - comme l'effet d'une confiance aveuglante en une dialectique idéalisée et mystifiante. L'énoncé de cette linéarité n'a rien, en effet - pour Marx du moins - d'une proposition générale et an-historique. Elle vise d'abord à rendre compte des effets concrets de certains mécanismes endogènes de l'organisation économique de la vie sociale qui, depuis le 18ème siècle au moins, assignent effectivement au monde capitaliste une trajectoire de déploiement historique linéaire - orientée vers la diminution du temps de travail socialement nécessaire à la production des marchandises (Marx, 1963, 1968). Cette linéarité est le sens du progrès, entendu ici non pas comme idéologie, mais

comme assujettissement des formations sociales capitalistes à une trajectoire historique autonome imposée par les déterminations internes du capital et de ses dynamiques (Postone, 2009). Aussi tout effort de ré-articulation analytique du présent aux mouvements de l'Histoire doit-elle nécessairement intégrer - d'une façon ou d'une autre - cette linéarité comme une composante interne de son élaboration. Il n'y a donc rien à reprocher - sous cet aspect du moins - à la linéarité affirmée par le matérialisme historique ; cette affirmation témoigne au contraire d'un rare souci d'adhérence aux dynamiques immanentes de l'Histoire - souci souvent incompris de ses critiques. On pourra en revanche regretter que le matérialisme historique se soit efforcé de suspendre l'à-venue de l'avenir à la continuité et à la réappropriation de ces mêmes nécessités historiques. En ajustant la mise en contact du présent au passé - et l'ouverture que ce contact déploie - comme révélation d'une nécessité téléologique - le dépassement du capital depuis les dynamiques immanentes au capital - le matérialisme historique tend en effet à assujetir l'avenir, et l'ouverture du présent qu'est supposé retenir son indétermination, à l'avènement d'une fin toujours-déjà fixée - et inscrite à même les lois de l'Histoire. Le contact du présent au passé étouffe ici l'à-venir plutôt que de l'ouvrir à l'indétermination par blocage, rupture, et affranchissement du même. On trouvera déjà la trace d'une telle critique dans les thèses sur le concept d'histoire de Walter Benjamin. Le philosophe y affirme ainsi :

> *« L'historien matérialiste ne saurait renoncer au concept d'un présent qui n'est point passage, mais arrêt et blocage du temps. Car un tel concept définit justement le présent dans lequel, pour sa part, il écrit l'histoire. L'historicisme compose l'image "éternelle" du passé, le matérialisme historique dépeint l'expérience unique de la rencontre avec ce passé. Il laisse d'autres se dépenser dans le bordel de l'historicisme avec la putain "Il était une fois". Il reste maître de ses forces : assez viril pour faire éclater le continnum de l'histoire. » (Benjamin, 2000, p. 440-441)*

Benjamin s'efforce ainsi de réconcilier le temps du matérialisme historique et le temps messianique. L'enjeu n'est plus, alors, de révéler à la conscience des hommes les nécessités historiques auxquelles doivent répondre leurs actes, mais de décrire

l'articulation du passé au présent de telle sorte à interrompre l'écoulement linéaire du temps capitaliste et à accueillir un temps messianique divisé en deux éons : olam hazé - ce-monde-ci - et olam haba - le monde-qui-vient. Il s'agit ainsi de décrire le mouvement historique de ce monde-ci de telle sorte à l'ouvrir à l'intercession du monde-qui-vient. La tâche historique, dira quelque part Benjamin, c'est de libérer l'avenir en rendant visible, dans le présent, en toute pureté, l'idée messianique. On comprendra alors que l'exposition au monde-qui-vient ne vise pas à affecter ce monde-ci selon un rapport de consécution ou d'anticipation, mais selon un rapport d'ouverture à l'indétermination - c'est-à-dire, aussi, de projection ex-tatique. L'enjeu est ainsi de réinscrire l'analyse du présent au plus près de ses déterminations historiques tout en bloquant - par et dans cette analyse - la linéarité et la continuité du temps que ces déterminations déploient. Alors, « à chaque croisement entre le passé et l'avenir, un élément nouveau peut être découvert dans le passé, qui transformera complètement le point de vue que nous avons sur l'histoire et fera surgir un événement nouveau dans l'avenir » (Idixa, 2011).

Ce blocage messianique exige toutefois un déplacement du plan de phénoménalité depuis lequel articuler l'analyse. On ne trouvera rien, en effet, susceptible de soustraire l'expérience aux nécessités de l'Histoire linéaire en contenant la pensée au-dedans des schèmes étriqués de l'économie politique. Ce constat nous incite donc à situer l'analyse au plus près des formes d'expérience et d'interaction concrètes qu'agencent ces dispositifs - plutôt que dans les mouvements abstraits de l'Histoire matérialiste. C'est ainsi à hauteur de cette irréductibilité que souhaiterait se tenir cette thèse, en s'efforçant d'examiner les formes de collectifs qu'assemblent, depuis un jeu de déterminations socio-économiques propres[94], ces nouveaux agencements productifs. Nous espérons de la sorte aménager au monde-à-venir - par et dans la description de ces collectifs et de leur singularité - un espace de déploiement.

---

[94] Nécessité à mobiliser un réseau suffisamment large d'acteurs, héritage de mécanismes industriels d'équipement de l'expérience et de l'action, etc.

Conclusion

Par delà l'évolution des rapports entre production et consommation - et par delà, aussi, les déterminations économiques de cette évolution - il s'agira ainsi d'examiner la spécificité des formes d'être-avec qu'articulent - souvent malgré eux - ces dispositifs. Comme l'explique en effet Dominique Cardon, « Internet produit des collectifs sensiblement différents de ceux qui émergent dans le monde réel - ce qui ne signifie pas qu'il n'accueille pas aussi, en les reproduisant sur la toile, des formes collectives traditionnelles » (Cardon, 2009, p.9). Aussi pousserons-nous ici « les spécificités de la forme Internet à ses limites » (Cardon, 2009, p.9). Il s'agira ainsi d'examiner par là ce que l'agencement économique des forces techniques, sociales et existentiales présentes, fait aujourd'hui de nous, et de ré-ouvrir - à même la description de ce mouvement - une certaine indétermination sur les formes à venir du politique, de son épreuve, et des collectifs qui s'y exposent.

On comprendra donc que cet effort analytique ne saurait se résumer à la description et à l'étude monographique d'un dispositif unique. Une telle tentative nous conduirait inévitablement, en effet, à renvoyer le réel à l'intention d'acteurs toujours trop identifiables et trop concrets pour se laisser dissoudre dans l'extériorité de l'Histoire - et de notre présent. Comme le signale Walter Benjamin :

> *« L'historien matérialiste [ou, disons, le doctorant en Sciences de l'Information-Communication …] ne s'approche d'un objet historique que lorsqu'il se présente à lui comme une monade. Dans cette structure il reconnait le signe d'un blocage messianique des évènements, autrement dit le signe d'une chance révolutionnaire dans le combat pour le passé opprimé. Il saisit cette chance pour arracher une époque déterminée au cours homogène de l'histoire ; il arrache de même à une époque telle vie particulière, à l'oeuvre d'une vie tel ouvrage particulier. Il réussit ainsi à recueillir et à conserver dans l'ouvrage particulier l'oeuvre d'une vie, dans l'oeuvre d'une vie l'époque et dans l'époque le cours entier de l'histoire. Le fruit nourricier de la connaissance historique contient en son coeur le temps comme sa semence précieuse, mais une semence indiscernable au goût. » (Benjamin, 2000, p. 441-442)*

Vers une analyse sérielle

Aussi cette recherche a-t-elle été construite autour d'une analyse sérielle de plusieurs dispositifs - notamment Yelp, TripAdvisor, Quirky, OpenIDEO, et Local Motors - visant à en dégager des schèmes communs d'agencement du multiple, d'organisation de l'interaction, et d'exposition à l'être-avec. Nous pourrions ainsi rapprocher - prudemment toutefois, et avec déférence - cette analyse de l'approche foucaldienne (1969/2008). De même que Foucault écarte l'interprétation, l'originalité - la « mise au jour d'un commencement unique », dira Blanchot (1986) - et la souveraineté du signifiant comme critère d'analyse du « dit » pour « en isoler [plutôt] une forme à laquelle il donnera le nom sans prestige d'énoncé » (Blanchot, 1986a, p. 25), nous nous efforcerons ici de renoncer au symbolisme[95], à l'intention de conception ou de communication, et au déterminisme technique comme critère d'analyse de ces dispositifs, pour en isoler plutôt des schèmes de fonctionnement. Et de même que l'énoncé « est déjà par lui-même multiple ou, plus exactement, multiplicité non unitaire ; il est sériel, car la série est son mode de groupement, ayant pour essence ou pour propriété de pouvoir se répéter (c'est-à-dire, selon Sartre, le rapport le plus dénué de signification), tout en constituant, avec d'autres séries, un enchevêtrement ou un renversement de singularités qui […] forment un tableau » (Blanchot, 1986a, p. 27), le schème tiendra sa positivité de ce que son existence comme schème ne renverra à aucun concepteur unique - ou, d'ailleurs, à aucun groupe d'utilisateurs spécifique - mais à son mode de dispersion à travers plusieurs dispositifs et à son mode d'articulation à d'autres schèmes.

[Excursus méthodologique] - Des problèmes d'une aporie

Il est d'usage pour un travail de recherche que d'expliciter sa méthodologie, d'en

---

95 Nous nous épargnerons ainsi de chercher dans ces dispositifs et leur mode d'agencer le collectif un sens caché « disant » quelque chose de notre présent.

objectiver les procédés, d'en signaler les limites. On sait toutefois que cet exercice expose, d'abord, au risque d'une rationalisation quelque peu artificielle de sa trajectoire de recherche et de son rapport au terrain. On précisera donc que les analyses exposées dans cet écrit ne sont que le résultat - temporaire, provisoire - d'un itinéraire de réflexion s'étant élaboré depuis une série d'ajustements situés aux lectures, rencontres, et objets qui s'y sont présentés[96] - et que nous amène ici à suspendre la temporalité arbitraire, mais assurément nécessaire, de l'exercice doctoral et de son exigence ultime : écrire.

Mais cette artificieuse rationalisation n'est pas, toutefois, le seul travers inhérent à l'exercice méthodologique. Celui-ci expose aussi au risque de laisser croire que le chercheur se serait saisi d'une méthodologie toute faite pour l'appliquer à un objet tout fait. On sait pourtant que la méthodologie n'est jamais qu'un bricolage ressortant de la construction conceptuelle d'un objet et des questions qui lui sont adressées. Cette situation confronte l'écriture à une aporie difficilement surmontable : devoir expliciter la construction de son objet avant d'en exposer la méthodologie d'analyse, alors même que cette méthodologie est précisément ce qui ordonne la description de cet objet …

Aussi nous contenterons nous de préciser ici que ce travail a été nourri d'un contact régulier au monde des faiseurs de nouveaux médias, à son langage, à ses publications, à ses événements. Ce contact s'est pour partie presenté comme une continuation spontanée de la trajectoire professionnelle et personnelle de l'auteur - ancien ingénieur et développeur web. Il n'y a sans doute pas trop, toutefois, à s'attarder ici sur ce point, relevant d'une démarche ordinaire de familiarisation à l'univers enveloppant un objet d'étude. Il importerait en revanche d'exposer plus en détail les motifs de l'enquête ethnographique ayant nourri l'analyse sérielle discutée ci-dessus. Les contours de cette ethnographie ayant toutefois été ajustés au plus près des spécificités

[96] Ici comme ailleurs, l'auteur est rarement le sujet de ce qu'il s'attribue.

de nos objets, nous ne pourrons malheureusement en expliciter les principes qu'après avoir introduit quelques éléments d'analyse complémentaires - c.f. chapitre 5. Le lecteur, nous l'espérons, saura nous en excuser.

3 - La foule ou l'organi*sation* sans organisation

Quirky est une jeune entreprise, fondée en 2009 à Brooklyn par Ben Kaufman, à peine âgé alors de 23 ans. Son siège, aujourd'hui établi dans un vieil entrepôt industriel de Chelsea, abrite moins d'employés que la plupart de nos PME[97]. On pourra alors s'étonner que Quirky ait déjà, et en moins de cinq ans, commercialisé plus de 300 nouveaux produits ; qu'elle affiche aujourd'hui un chiffre d'affaire - en constante augmentation - de près de 20 millions de dollars[98] ; et que l'un de ses fleurons, la Pivot Power, une multi-prise articulable conçue en 2010 pour s'adapter aux meubles et aux recoins, se soit déjà écoulée à plus de 600 000 exemplaires - cependant même que l'entreprise s'agitait, déjà, à la commercialisation d'autres futilités. Ce fulgurant succès se comprend sans doute mieux, toutefois, si l'on sait que la Pivot Power, comme les autres produits de la marque, n'a pas été développée par les employés de Quirky[99]. Son concept lui a été avancé par Jack Zien, alors étudiant en design industriel à la Rhode Island School of Design, puis précisé à l'initiative de près d'un millier de contributeurs[100]. Si l'entreprise assure bien le prototypage de ses ustensiles, elle préfère en effet en déléguer la conception aux internautes, invités par sa plateforme web à lui soumettre de nouvelles propositions de produits, à en évaluer l'intérêt, à en préciser le concept, à en fixer collectivement les spécifications techniques, etc. C'est sur ce minutieux souci d'économie organisationnel que Quirky a su asseoir sa croissance : l'entreprise n'a pas à se donner de nouvelles idées de produits, à distribuer les différentes tâches qu'exigent leur élaboration, ni à identifier les acteurs susceptibles de les conduire à terme. Tandis qu'une organisation traditionnelle dissipe irrémédiablement l'essentiel de ses moyens à planifier l'activité de ses employés, Quirky s'en tient ici à coordonner - et non à planifier - une multiplicité d'initiatives

---

97 L'entreprise comptait 150 employés en avril 2013.

98 http://www.forbes.com/companies/quirky/, consulté le 23/04/2014

99 Ou, du moins, pas exclusivement.

100 https://www.quirky.com/products/44-Pivot-Power-Flexible-Power-Strip/timeline, consulté le 23/04/2014.

individuelles spontanées.

La coordination contre la planification

Comme l'explique Clay Shirky :

> *« Nous utilisons le terme d' "organisation" pour désigner tout à la fois l'état d'être organisé et le groupe qui procède à cette organisation [...]. Nous utilisons un seul et même mot pour ces deux acceptions, parce que, passée une certaine échelle, nous n'avons pas été capable de nous organiser sans organisations ; la première semble impliquer la seconde. »*[101] *(Shirky, 2008, p. 29)*

On sait en effet la solution élaborée par les compagnies de chemin de fer à la fin du 19ème, et progressivement adoptée par l'ensemble des grandes firmes tout au long du 20ème siècle, pour répondre au problème des coûts de transaction et / ou des coûts d'organisation (Chandler, 1989). Dès la fin des années 1840, certaines compagnies de chemin de fer doivent gérer chaque jour le croisement de dizaines de trains sur une même voie. La nécessité de coordonner ces mouvements à une échelle inter-continentale va rapidement exposer ces compagnies à des difficultés organisationnelles nouvelles[102]. Ici comme ailleurs :

> *« Plus est différent : une petite voie de chemin de fer pouvait fonctionner avec une organisation* ad hoc, *parce qu'elle n'avait que peu d'employés et que peu de trains, mais à mesure que l'échelle augmenta, les problèmes d'organisation augmentèrent plus rapidement encore. »*[103] *(Shirky, 2008, p. 41)*

---

101 « We use the word "organization" to mean both the state of being organized and the groupes that do the organizing [...]. We use one word for both because, at a certain scale, we haven't been able to get organization without organizations; the former seems to imply the latter. » Notre traduction.

102 Difficultés qui se traduiront d'ailleurs rapidement, et assez concrètement, par plusieurs collisions mortelles.

103 « More is different: a small railroad could function with ad hoc management, because it had so few employees ans so few passing trains, but as the scale rose, the management problems rose fast-

C'est la New York & Erie qui élaborera la première - par l'intervention d'un certain David McCallum, alors superintendant des voies - une réponse organisationnelle à ce problème, en proposant de mettre en oeuvre un management centralisé, planifiant, coordonnant et supervisant une stricte distribution des responsabilités relatives aux différents segments de voie. Comme le synthétise Clay Shirky :

> *« Quand une organisation entreprend une tâche, la difficulté à coordonner tout le monde doit être contenue d'une quelconque façon, et plus le groupe est grand, plus la nécessité en est pressante. La solution standard, presqu'universelle, est de créer une hiérarchie et d'insérer les individus dans l'organisation selon leurs rôles. En des termes Coaséen, le système de McCallum a diminué les coûts de transaction nécessaires au fonctionnement d'une ligne de chemin fer par l'augmentation de la structure managériale. »*[104] *(Shirky, 2008, p. 42)*

Cette réponse introduira diverses innovations managériales que ne tarderont pas à s'approprier l'ensemble des compagnies de chemin de fer, puis, très rapidement, l'ensemble des grandes firmes. Ses principes internes - assignation stricte des actions et du périmètre de responsabilité attribués à chaque acteur, supervision fortement hérarchisée, etc. - s'imposeront alors, et pendant plus d'un siècle, comme la réponse organisationnelle standard - voire nécessaire - au problème de la coordination à grande échelle. On comprendra toutefois que cette digression n'a pas, ici, pour seul souci de divertir le lecteur ; elle vise plutôt à souligner - par sa mise en perspective historique - l'alternative que le crowdsourcing propose aux régimes hérités, et jusqu'ici hégémoniques de la coordination de masse. Ces dispositifs, en effet, contournent soigneusement les nécessités internes au modèle de la firme, de la planification et de

---

er. » Notre traduction.

104 « When an organization takes on a task, the difficulty of coordinating everyone needs to be reined in somehow, and the larger the groupe, the more urgent the need. The standard, almost universal solution is to create a hierarchy and to slot individuals into organization by role. In Coasean terms, McCallum's system lowered the transaction costs of running a railroad by increasing managerial structure. » Notre traduction.

la coordination centralisée, en neutralisant l'assignation et la responsabilisation individuelle dans une multiplicité d'initiatives individuelles spontanées et techniquement coordonnées. Ici, « l'autorité à agir réside dans des agents individuels confrontés à des opportunités d'action, plutôt que dans les mains d'un organisateur central, comme le manager de la firme ou le bureaucrate »[105] (Benkler & Nissenbaum, 2006, p. 400). Yelp n'a pas à planifier l'évaluation des différents commerces exposés sur sa plateforme ; elle n'a pas à identifier les bars ou les restaurants à évaluer ; elle n'a pas non plus à assigner d'agents à la visite, à la description et à l'évaluation de ces services. Flickr n'a pas à fixer les lieux ou les événements dont elle entend recueillir les photographies, ni à désigner de photographes pour s'en acquitter. Local Motors n'a pas à déterminer le type de modèle susceptible d'intéresser ses clients ni à recruter et à coordonner les ingénieurs aptes à en spécifier les caractéristiques. Il s'agit plutôt, dans chacun de ces cas, de disposer au-devant des individus des *plateformes* exposant, en lieu et place d'*assignations* à agir, des *opportunités* d'action, soumises à des procédés techniques en assurant la *coordination*. L'organi*sation* procède ici d'un retournement des modèles organisationnels hérités, en « apportant le problème aux individus plutôt que d'apporter les individus au problème » (Shirky, 2005), et en disposant au-devant de ces individus des outils équipant leur auto-coordination.

❧

On comprendra ainsi la singularité de ces régimes organisationnels : en confiant aux individus le soin d'identifier et d'initier par eux-mêmes les tâches à accomplir - et en confiant ainsi la conduite de l'action à l'initiative individuelle - ces plateformes sollicitent une division spontanée du travail soustraite aux lourdeurs et aux coûts inhérents à tout effort de planification. Mais ce procédé n'a pas pour seul intérêt, toutefois, de fluidifier la coordination de l'action. En s'affranchissant ainsi de toute nécessité à identifier et à coordonner au préalable leurs agents, ces dispositifs

---

105 « Authority to act resides with individual agents faced with opportunities for action, rather than in the hands of a central organizer, like the manager of a firm or a bureaucrat. » Notre traduction.

s'ouvrent simultanément à une multiplicité de contributeurs[106] dont l'extension se voit en retour posé comme principal critère de félicité de l'action.

Ouvrir au multiple

On sait, en effet, les limites que les mécanismes de coordination de la firme - comme du marché, d'ailleurs[107] - assignent usuellement à l'extension des ressources soumises à leur autorité. Comme l'explique Yochai Benkler, « les marchés résolvent [ce problème de l'allocation des ressources] en attachant par les prix des signaux à des cours d'action alternatifs. Et les firmes résolvent ce problème en assignant à des signaux différents d'agents différents des poids différents. En bref, ce que dit un manager importe »[108] (Benkler, 2002). Or ces mécanismes - la planification managériale, ou la coordination par la propriété et l'ajustement des prix - exigent que soient spécifiées avec précision - et en amont de toute action effective - les ressources sur lesquelles ils s'exercent. Les coûts de transaction et / ou de décision qu'entraînent l'élargissement de ces ressources assignent ainsi une limite intrinsèque à l'extension des actants qu'ils sont effectivement susceptibles d'administrer. Ainsi :

> *« En contrôlant le jeu des ressources par la propriété et en commandant un jeu d'agents par une relation de salariat, la firme réduit les éléments d'incertitude relatifs à l'interdépendance des actions des agents. Mais en faisant cela, elle crée une frontière autour du jeu d'agents disponibles et du jeu de ressources disponibles qui limite l'information disponible sur ce que d'autres agents auraient pu faire*

---

106 Dont la gestion et l'administration des contributions s'avèreraient autrement trop coûteuses.

107 Notre ingénuité ayant tout de même quelques limites, nous laisserons aux économistes le soin de se divertir de considérations an-historiques, a-sociologiques, et a-politiques sur le marché comme dispositif de coordination de l'action et d'allocation des ressources. Ceux que cela amuserait encore pourront se référer à (Smith, 1776/2000) ou, plus récemment à (Demsetz, 1967).

108 « Market solve this problem by attaching price signals to alternative courses of action. Firms solve this problem by assigning different signals from different agents different weights. To wit, what a manager says matters. » Notre traduction.

avec ces mêmes ressources ou ce que ces mêmes agents auraient pu faire avec d'autres ressources. »[109] *(Benkler, 2002)*

Aussi ces dispositifs de coordination de l'action spontanée des foules fluidifient-ils l'économie organisationnelle sous au moins deux aspects : d'abord parce qu'en redistribuant les coûts d'identification des opportunités d'action et de coordination en direction des acteurs eux-mêmes[110], ils suscitent une certaine économie des coûts liés la division, à la distribution et à la coordination de l'action ; ensuite parce qu'en confiant ainsi la conduite de l'action à l'initiative individuelle, ces dispositifs soulèvent toute nécessité à identifier et à coordonner au préalable leurs agents, et donc à exclure, aussi, ceux d'entre eux dont il serait trop coûteux d'administrer la contribution. Ces plateformes ouvrent ainsi l'action à une multiplicité *a priori* indéterminée d'acteurs usuellement rejetés au dehors par l'inefficacité et la lourdeur des procédés de planification et coordination bureaucratique de l'action. Comme le synthétise Yochai Benkler :

« Les coûts de transaction associés à la propriété et au contrat limitent l'accès des gens les uns aux autres, aux ressources, et aux projets lorsque la production est organisée autour du modèle du marché ou de la firme, mais pas lorsqu'elle est organisée autour d'un modèle de production pair-à-pair. Parce que l'adéquation des personnes aux projets et aux autres est variable, cela augmente en retour l'échelle du nombre de personnes, de ressources, et de projets susceptibles d'être combinés. »[111] *(Benkler, 2002)*

---

109 « By controlling a set of resources through property and commanding a set of agents through the employment relationship, the firm reduces the elements of uncertainty related to the interdependence of the actions of agents. But by doing so it creates a boundary around the set of available agents and the set of available resources that limits the information available about what other agents could have done with these same resources or what else these agents could have done with other resources. » Notre traduction.

110 Ou plutôt en direction des acteurs, en tant qu'ils sont techniquement équipés d'un dispositif les disposant à assumer cette identification. C.f. chapitre 7.

111 « Transaction costs associated with property and contract limit the access of people to each other, to resources, and to projects when production is organized on a market or firm model, but not when it is organized on a peer production model. Because fit of people to projects and to each

❧

Aussi le privilège économique de ces dispositifs ne s'attribue-t-il pas seulement à la gratuité des collaborations qu'ils sollicitent mais aussi - et peut-être surtout - à leur disposition à convoquer et coordonner le multiple[112]. On comprendra sans peine, en effet, l'intérêt d'une telle extension du réseau d'acteurs susceptible de contribuer à l'action[113] : élargir le spectre de compétence et de contributions intégrables, favoriser le contact entre des usages hétérogènes, susciter l'innovation, etc. Le crowdsourcing constitue ainsi un catalyseur de l'hétérogène dont on saisira sans mal l'intêret à l'intérieur d'un agencement économique neutralisant les schèmes hérités de la mise en équivalence du singulier - la qualification et le temps de travail - sous la loi de la valeur.

Mais ce ne sont pas, ici, aux promesses économiques des foules que nous souhaitons accorder notre attention ; d'autres sauront, mieux que nous, en louer les vertus (Verdier & Colin, 2012). Il importe plutôt de comprendre que cette disposition à coordonner le multiple ne se donne pas comme un simple procédé économique

---

other is variable, there are increasing returns to the scale of the number of people, resources, and projects capable of being combined. » Notre traduction.

112 Sans doute cette disposition est-elle elle-même partiellement conditionnée par l'exploitation des utilisateurs. On comprendra toutefois que le bénéfice de cette gratuité ne repose pas uniquement sur les économies salariales qu'elle induit, mais aussi sur les nécessités bureaucratiques qu'elle soulève : d'abord parce qu'en neutralisant toute exigence contractuelle - et donc toute nécessité à identifier au préalable les agents de l'action - elle fluidifie la coordination de l'action ; ensuite parce qu'elle permet de s'affranchir - d'une manière certes radicale - de l'incapacité des dispositifs contractuels hérités à spécifier des mécanismes de rémunération adéquats aux modes de contributions propres de ces plateformes. Comme nous aurons l'occasion d'en discuter plus extensivement ci-dessous, ces dispositifs se singularisent en effet de confier la félicité de l'action à une multiplicité de micro-contributions dont la valeur intrinsèque infime ne saurait être compatible avec aucun dispositif salarial. On dira autrement que le taux de productivité individuel médian - déplorable - des utilisateurs rend inconcevable la contractualisation de ces modes de contributions.

113 Nous ne nous attarderons pas ici sur la dépendance de ces plateformes aux effets de réseau qu'elles suscitent. Un dispositif de partage ou de production collaborative de contenus ne présente en effet d'intérêt que de concentrer un nombre suffisamment important d'utilisateurs et de favoriser ainsi la visibilité des contributions et l'extension des dispositions coopérationnelles qu'il offre aux acteurs.

laissant intact les formes du collectif. Cette multiplicité ne se voit pas seulement convoquée, en effet, comme un levier externe à l'action, mais bien comme une de ses conditions de félicité interne, assignant ainsi au collectif - et au plus près de ses déterminations économiques - des caractéristiques propres.

Une agrégation de micro-contributions

En même temps que ces dispositifs redistribuent les mécanismes de coordination de l'action en direction d'une multiplicité d'initiatives individuelles - et tiennent ainsi ouvert l'indétermination sur les agents de l'action - ils en déplacent méticuleusement, en effet, les critères de félicité. C'est que la conduite de l'action ne repose plus, ici, sur l'engagement de quelques acteurs identifiables et identifiés ; elle y est plutôt - et à l'inverse - confiée à une multiplicité indéterminée de micro-contributions n'exigeant aucun engagement, ou supportant du moins des degrés d'engagement très variables.

La distribution de ces contributions s'assimile le plus souvent, sur ces dispositifs, à une loi de puissance - comme, d'ailleurs la plupart des systèmes sociaux non-contraints. Comme l'explique Clay Shirky, la courbe d'une loi de puissance normalisée « décrit une série de données à l'intérieur de laquelle l'élément en nième position occupe un poids équivalent à 1/nième du poids de l'élément le plus important de cette série. Dans une pure distribution de puissance, l'écart entre le premier et le second élément est plus large que l'écart entre le second et le troisième élément, etc. »[114] (Shirky, 2008, p. 125). Cette distribution signifie qu'une mince fraction des utilisateurs[115] contribue à une large part des contenus[116] tandis qu'un nombre important d'utilisateurs[117]

---

114 « describes data in which the nth position has 1/nth of the first position's rank. In a pure power law distribution, the gap between the first and second position is larger than the gap between second and third, and so on. » Notre traduction.

115 20% dans la distribution normale de cette loi.

116 80% dans la distribution normale de cette loi.

117 80% dans la distribution normale de cette loi.

n'apporte qu'une contribution d'ensemble faible[118]. L'inclinaison et l'extension de cette courbe peuvent évidemment varier d'un dispositif à l'autre ; mais ce qui importe est que cette distribution adopte, chaque fois, une forme analogue, indépendante de la plateforme examinée[119]. Comme le précise Clay Shirky :

> *« Ce schéma est général aux médias sociaux : sur les mailings lists avec plus de quelques douzaines de participants, les auteurs les plus actifs sont généralement bien plus actifs que la moyenne. La conversation la plus longue est bien plus longue que la seconde, et bien plus longue que la moyenne, et ainsi de suite. Les bloggers, les contributeurs de Wikipedia, les photographes, les personnes discutant sur les listes de diffusion et bien d'autres systèmes de collaboration sociale à grande échelle exposent tous un schéma similaire. »*[120] *(Shirky, 2008, p. 124)*

C'est la singularité du mode de fonctionnement de ces plateformes qu'il nous faut alors reconnaître dans l'allure de cette distribution. Celle-ci révèle en effet la multiplicité des agents susceptibles de contribuer à l'action sous un engagement toutefois trop réduit - ne suscitant que des contributions mineures et éparses - pour qu'aucune organisation ne puisse économiquement supporter le coût de leur coordination. S'il est en effet raisonnable d'envisager qu'une firme accepte de coordonner les efforts des 20% de contributeurs les plus actifs, on nous accordera qu'il est plus improbable qu'elle disperse son énergie à articuler les contributions éparses, irrégulières, et le plus souvent ponctuelles des 80% d'utilisateurs les moins actifs.

Or c'est précisément à l'agrégation de ces multiples micro-contributions que les dispositifs collaboratifs du web confient la félicité de l'action. Comme l'explique Clay

---

118 20% dans la distribution normale de cette loi.

119 Clay Shirky (2008) extrait ainsi des distributions identiques pour le nombre de photos par utilisateur sur Flickr ou pour le nombre de contributions par utilisateur sur Wikipedia.

120 « This pattern is general to social media: on mailing lists with more than a couple dozen participants, the most active writer is generally much more active than average. The longest conversation goes on much longer than the second-longest one, and much longer than average, and so on. Bloggers, Wikipedia contributors, photographers, people conversing on mailing lists, and social participation in many other large-scale systems all exhibit a similar pattern. » Notre traduction.

Shirky à propos de Wikipedia :

> *« Les quelques utilisateurs les plus actifs sont responsables de la majorité des modifications, même s'ils ne composent qu'une minorité, et souvent une petite minorité, des contributeurs. Mais même ce petit groupe n'est pas responsable de l'ensemble du succès de Wikipedia, parce que la plupart de ces utilisateurs font des choses comme corriger des coquilles, ou apporter de petites rectifications, tandis que que certains utilisateurs n'apportant qu'une seule modification vont parfois apporter un fragment bien plus important d'information. »*[121] *(Shirky, 2008, p. 127-128)*

C'est une logique identique qui règle ainsi le fonctionnement de Quirky, dont le mode de découper et d'ordonnancer le développement de ses projets en de multiples modules - propositions de produits, de solutions techniques, de designs, etc. - soustrait les contributions à toute exigence d'engagement et d'obligation individuels, et favorise ainsi l'accueil d'une multiplicité de contributions occasionnelles ne requérant qu'un investissement temporel infime. C'est un principe semblable qui dispose encore Flickr à la constitution d'immenses bases de données thématiques par la seule mise à disposition d'un mécanisme de tagging agrégant sans effort les clichés épars d'une multiplicité d'utilisateurs. Et c'est une mécanique analogue qui concède enfin à Yelp un catalogue si exhaustif en accordant aux utilisateurs la possibilité d'évaluer les commerces en quelques opérations seulement. Ce n'est ainsi, en aucun de ces cas, l'intensité des contributions qui importe, mais plutôt leur multiplicité, et le mode singulier d'en assurer l'articulation, auquel le dispositif vient, chaque fois, confier la félicité de l'action collective.

On comprendra ainsi que ce mode d'articuler l'action collective autour d'une multiplicité de micro-contributions non - ou peu - engageantes n'est pas une

---

121 « The most active few users account for a majority of the edits, even though they make up a minority, and often a tiny minority, of contributors. But even this small group does not account for the whole success of Wikipedia, because many of these active users are doing things like correcting typos or making small changes, while users making only one edit are sometimes adding much larger chunks of relevant information. » Notre traduction.

conséquence accidentelle du fonctionnement de ces dispositifs. Ceux-ci, en effet, sont méticuleusement conçus de telle sorte à ajuster au plus près les coûts temporels et subjectifs de la contribution. Yoshai Benkler isole ainsi deux caractéristiques propres à ces dispositifs de coordination de l'action des foules[122] [123]. D'abord la modularité du projet, c'est-à-dire sa disposition à être « divisible en composants, ou modules, dont chacun peut être accompli indépendamment des autres »[124] (Benkler, 2002). Cette division modulaire vise à redistribuer les différents moments - séquentiels et logiques - de l'action en autant d'opportunités de contribution indépendantes. C'est ainsi que le processus de conception d'un produit est strictement divisé par Quirky en sept séquences autonomes - Research, Design, Enhance, Style, Name, Tagline et Prize - sollicitant des contributions distinctes et n'exigeant aucun engagement à poursuivre ses efforts sur une autre séquence. Cette modularisation favorise d'abord l'autonomie des initiatives individuelles : le développement parallèle de différents produits offre ainsi à l'utilisateur le choix de contribuer, à chaque instant, à l'un de ces sept modules - sur un projet ou sur un autre - relativement à ses envies, à ses compétences, à sa disponibilité et à son désir d'investissement présents. Mais elle permet aussi de soustraire la félicité de l'action à l'engagement d'un acteur déterminé : en articulant l'action autour de contributions incrémentales et asynchrones n'exigeant pas la synchronisation temporelle et subjective des acteurs, et en favorisant l'agrégation de contributions redondantes - actualisant un même module - de telle sorte à supporter l'abandon ou le départ d'un acteur, cette modularisation détâche l'action de toute dépendance trop étroite - et trop précaire - à un agent spécifique, et permet ainsi de

---

122 Benkler isole en fait - en plus des deux procédés discutés ici - un troisième mécanisme, lié aux procédés d'intégration des contributions - visant tout à la fois à en contrôler la qualité et à en assurer l'articulation. Nous avons toutefois choisi, pour le bien de l'argumentation, de renvoyer cette question plus loin dans ce chapitre.

123 Ces mécanismes seront plus précisément examinés au chapitre 7 ; aussi nous contenterons-nous d'en introduire ici une description générale suffisante à l'articulation de notre argumentation.

124 « That is, they must be divisible into components, or modules, each of which can be produced independently of the production of the others. » Notre traduction.

composer l'action collective sous des modalités d'engagement relativement faibles et fluides.

Un second mécanisme renvoie à la granularité de ces modules, c'est-à-dire à la « taille de ces modules, en terme de temps et d'effort qu'un agent doit investir pour les accomplir »[125] (Benkler, 2002). Cette granularité doit en effet être évaluée avec soin afin de réduire autant que possible les coûts temporels de la contribution. La granularité des modules fixe l'investissement minimum qu'exige la participation aux activités d'une plateforme donnée, de telle sorte que « le nombre de personnes susceptibles de participer à un projet est inversement proportionnel à la plus petite des contributions nécessaires à l'usage d'un des modules »[126] (Benkler, 2002). L'hétérogénéité des différents modules - la variation d'investissement qu'exige leur utilisation - peut alors permettre à des contributeurs de divers degrés de motivation de collaborer en contribuant à des modules de différentes tailles. Une granularité hétérogène permet ainsi de capter le plus grand nombre de contributions en abaissant au plus bas le coût temporel des contributions les moins exigeantes, tout en permettant de solliciter les acteurs les plus motivés sur des tâches plus complexes. Comme l'explique Clay Shirky :

> *« Ce système autorise une grande variabilité de l'effort - des 129 contributeurs à la page sur l'apshalt [sur Wikipedia], une centaine n'a apporté qu'une seule modification chacun, tandis que que la demi-douzaine des utilisateurs les plus actifs ont contribué à près de cinquante modifications, presque un quart du total. Le contributeur le plus actif, un utilisateur se faisant appelé SCEhardt, est dix fois plus actif que le contributeur moyen et plus de cent fois plus actif que le moins actif des contributeurs. »*[127] *(Shirky, 2008, p. 120)*

---

125 « Granularity refers to the size of the modules, in terms of the time and effort that an agent must invest in producing them. » Notre traduction.

126 « The number of people who will likely participate in a project is inversely related to the size of the smallest-scale contribution necessary to produce a usable module. » Notre traduction.

127 « This system allow great variability of effort - of the 129 contributors on the subject of asphalt, a

Cette modularité et cette granularité redistribuent ainsi l'action collective en une multiplicité d'opportunités d'actions peu engageantes renvoyant, toujours, l'obligation à l'endroit du collectif au dehors.

La multiplicité contre l'obligation individuelle

On sait en effet que toute action collective - même la plus informelle - exige usuellement une forme minimale d'intentionnalité partagée et d'obligation mutuelle (Bratman, 2003). Cette obligation peut bien s'attribuer à l'exigence de préserver la confiance conditionnant toute interaction interpersonnelle[128] ; elle peut encore être formalisée par un dispositif contractuel fixant, dès lors que la négociation interpersonnelle ne suffit plus à répondre aux nécessités de l'action collective, les devoirs de chacun - le renoncement à la libre action en échange d'un salaire. Ce qui importe ici est que la conduite de l'action est chaque fois suspendue à la distribution et à l'assignation de tâches et de responsabilités individuelles strictement circonscrites[129], disposant l'obligation - et la responsabilité - individuelle des agents comme son principal opérateur de félicité. Or la disposition de ces plateformes à coordonner le multiple vient ici déplacer cet opérateur de félicité[130]. Ce n'est plus, alors, l'obligation ou la responsabilité individuelle qui s'y voit désignée dépositaire de

---

hundred of them contributed only one edit each, while the half-dozen most active editors contributed nearly fifty edits among them, almost a quarter of the total. The most active contributor on the subject of asphalt, a user going by SCEhardt, is ten times more active than the average contributor and over a hundred times more active than the least active contributor. » Notre traduction.

128 Comme l'analyse Michael E. Bratman : « De manière générale, quand vous et moi avons l'intention de chanter en duo, vous avez une sorte de droit à ce que je joue mon rôle, et j'ai le même type d'obligation correspondante à votre égard, et réciproquement. Si nous partageons cette intention, je ne suis généralement pas complètement libre de l'abandonner sans avoir votre consentement ou quelque justification particulière. » (Bratman, 2003, p. 256)

129 Il n'y a, en effet, de responsabilité que de tâches localisées - et dont est donc spécifié au préalable le périmètre de responsabilité.

130 En même temps qu'elle exige ce déplacement comme une nécessité interne - c.f. infra.

l'action collective, mais la multiplicité des contributions, dont l'extension est supposée garantir la probabilité statistique de son accomplissement.

La planification des actions individuelles laisse ici place à la prédictibilité des schémas comportementaux que ces dispositifs prélèvent - en la ressaisissant sous la loi des grands nombres - sur la multiplicité de ces contributions. Ainsi la plateforme de Quirky rassemble-t-elle près d'un million d'utilisateurs[131] ; et il n'est pas rare, alors, que certains projets accueillent les contributions - propositions, votes, commentaires, évaluations de prix de vente, etc. - de plusieurs milliers d'entre eux[132]. La félicité de l'action n'est plus confiée, ici, à la responsabilité d'individualités tenues à un quelconque engagement, mais plutôt à la multiplicité qui y rapporte le singulier à sa condition statistique et libère, ainsi, le sujet de toute obligation individuelle. La liberté est, ici, ce qui s'accorde au sujet dans l'indiscernabilité dont la multiplicité - et son mode d'exposer l'être-singulier, immédiatement, comme être-remplaçable - le recouvre.

[Excursus sociologique] - La fluidité de la foule

On pourra, sans doute, discerner dans ce mode de soustraire l'action collective à l'obligation individuelle, l'écho d'une certaine réticence à l'engagement, si caractéristique de l'air du temps. Divers travaux se sont ainsi appliqués, ces dernières années, à examiner le rapport des technologiques numériques aux modes de socialisation contemporains, parfois qualifiés ici (Flichy, 2004a) d'individualisme connecté ou là (Wittel, 2001 ; Wellman, 2001 ; Wellman *et al.* 2003) d'individualisme en réseau. On admettra que cet incessant recours à la figure de la connectivité et du réseau puisse - dès lors qu'il s'agit d'analyser des phénomènes sociaux - provoquer,

---

131 https://www.quirky.com/about, consulté le 29/04/2013.

132 Voir par exemple le Zeus et ses 5788 contributeurs - https://www.quirky.com/products/815/timeline - l'Aros et ses 2994 contributeurs -https://www.quirky.com/products/752/timeline - ou le Spotter et ses 2286 contributeurs - https://www.quirky.com/products/609/timeline.

chez le lecteur, un sentiment de nausée prononcé. Il importe toutefois de comprendre que la notion d'individualisme connecté ne vise pas, ici, à traduire l'imaginaire affilié à un système technique en un principe d'intelligibilité du monde social. L'emploi de ce syntagme ne relève d'aucune stratégie de naturalisation de ces réseaux, ni ne témoigne d'aucun déterminisme technique. Il vise plutôt à désigner un certain mode, pour ces dispositifs, d'équiper - et de reconduire en les équipant - un mouvement déjà ancien de recomposition des modes de socialisation « depuis des groupes densément liés et strictement délimités à des réseaux faiblement liés et lâchement délimités »[133] (Wellman *et al.*, 2003).

On ne compte plus, en effet, le nombre de publications que ces dernières décennies ont consacré - pour s'en réjouir ou s'en désoler - à la fluidification des engagements sociaux (voir à titre d'exemple Sennet, 1998 ; Boltanski & Chiapello, 1999 ; Bauman, 2003, 2013 ; Maffesoli & Perrier, 2012). Nombre de ces réflexions s'articulent autour d'un examen des transformations du travail - situant là, sans doute, l'origine de ce phénomène (Sennet, 1998 ; Boltanski & Chiapello, 1999). Ces analyses, quelque puisse être la pluralité de leurs questionnements, s'accordent sur le diagnostic d'une dislocation et d'une flexibilisation des modes de travail - composition / recomposition des équipes autour de projets courts, contrats à durée déterminée, etc. - instruite par un dispositif managérial post-fordiste disposant l'aptitude au changement, à la mobilité et à la connectivité comme principal critère d'évaluation des personnes. Comme l'explique Wittel, « la capacité à se concentrer rapidement sur de nouvelles tâches importe plus que l'accumulation de l'expérience. Le changement devient une valeur en lui-même et la résistance au changement est perçue comme un signe d'échec »[134] (Wittel, 2001, p. 63). Ces recompositions précipitent ainsi une dissolution

---

133 « It is the move from densely-knit and tightly-bounded groups to sparsely-knit and loosely-bounded networks. » Notre traduction.

134 « The ability to focus quickly on new tasks counts more than the accumulation of experience. Change becomes a value itself and resistance towards change is taken as a sign of failure. » Notre traduction.

des liens sociaux, un moindre engagement des employés envers les tâches qui leur sont confiées, et un déficit de loyauté à l'endroit de leur organisation. « La flexibilité affecte aussi la loyauté envers l'entreprise. Si les employés deviennent mécontents, ils sont plus enclins à quitter l'organisation qu'à se battre à l'intérieur d'elle »[135] (Wittel, 2001, p. 63). Mais cette fluidification des relations sociales ne se restreint pas à la seule sphère du travail. Comme le précise Wittel, « la tendance à des liens sociaux éphémères, mais intenses, concentrés, rapides et surchargés est aussi observable en des situations de non-travail »[136] (Wittel, 2001, p. 66). On sait par exemple les analyses tragiques d'un Bauman pour qui le contemporain se singulariserait de dissoudre toute consistance expérientielle et / ou relationnelle dans la fluidité d'un mouvement de déterritorialisation sans cesse relancé : les projets, les engagements - professionnels, amicaux, amoureux - et les identités structurant les formes de vie héritées laisseraient ainsi place à une multiplicité de rencontres et d'expériences éphémères suspendues, toujours, à l'expérience préalable de leur imminente disparition.

On comprendra donc l'intimité de ces plateformes aux régimes de socialisation contemporains. En articulant leur fonctionnement à l'agrégation d'une multiplicité de contributions ponctuelles, éphémères et peu engageantes, ces dispositifs libèrent l'individu de toute obligation à l'endroit du groupe. La dépendance à l'égard des personnes - et l'obligation que cette dépendance leur assigne - est ici soulevée en une dépendance à l'endroit d'une multiplicité anonyme - soustraite aux nécessités de l'identité à soi - libérant le sujet individuel de toute obligation.

❧

Mais ce mode d'articuler l'action collective au non-engagement n'opère pas seulement comme un dispositif de capture d'un certain ethos de la fluidité. Il y

---

135 « Flexibility also affects loyalty to the company. If employees become unhappy, they are more likely to leave the organization rather than fight within it. » Notre traduction.

136 « the tendency towards ephemeral but intense, focused, fast and over-loaded social ties is also observable in *non-work situations.* » Notre traduction.

fonctionne plutôt comme une cause immanente - à la fois cause et effet - de la multiplicité qui le fonde. Car si la multiplicité agit ici comme opérateur de fluidification du collectif - délivrant l'action de toute obligation individuelle - elle est aussi ce que cette fluidité conditionne, en retenant le collectif à distance de toute clôture. La disposition de ces plateformes à susciter des contributions ponctuelles, éphémères et peu intensives est aussi ce qui empêche le collectif d'y précipiter en un groupe d'intériorité - une communauté - renvoyant non seulement au dehors de son périmètre les non-inités, mais neutralisant aussi, et simultanément, l'hétérogénéité de ses membres, de laquelle dépend pourtant - et de façon décisive - la félicité des actions qu'elles coordonnent.

(Re)tenir l'hétérogène

On doit en effet à James Surowiecki (2005) d'avoir examiné les circonstances disposant les foules à une « intelligence » supérieure à celles de leurs membres. L'auteur montre ainsi que, sous-réserve de garantir l'indépendance, la diversité, et la décentralisation de leurs contributions - et de se doter d'un dispositif en assurant l'agrégation - les foules n'ont aucunement besoin d'être supervisée par quiconque pour élaborer des solutions à des problèmes complexe, soutenir des prédictions précises, ou aboutir à des décisions pertinentes. L'ouvrage s'ouvre ainsi sur une série d'exemples s'étendant de « Qui Veut Gagner des Millions » et son vote du public jusqu'aux marchés financiers ayant permis d'identifier l'entreprise la plus probablement responsable du crash de la navette Challenger - mais on discernerait évidemment des mécanismes analogues dans l'algorithme PageRank, les procédures d'évaluation de Yelp ou les processus d'innovation collective de Quirky.

Ce qui importe, alors, est que ce sont la diversité et l'indépendance - c'est-à-dire l'hétérogénéité du multiple - des contributions, qui garantissent, dans chacun de ces cas, la félicité de l'action. D'abord - et comme nous en avons déjà discuté - parce que

cette diversité conditionne ici une certaine disposition à capter le *singulier* que doit s'efforcer de fixer, pour survivre encore un peu à son effondrement programmé, le capitalisme cognitif. La multiplicité - entendue ici dans le sens de son hétérogénéité - est ce qui étend le spectre des solutions offertes à un problème donné. Ensuite parce qu'il importe que ces dispositifs neutralisent activement tout effet de groupe susceptible de provoquer l'uniformisation des contributions. Si ces plateformes exposent à leurs utilisateurs des opportunités de micro-contributions individuelles, ce n'est donc pas, seulement, pour aménager à l'individualisme contemporain, et par nécessité externe, un espace d'action non-engageant. C'est aussi pour y maintenir activement, et par une sorte de nécessité interne, le collectif ouvert, simultanément *à son dehors* - comme un mode de retenir la clôture à laquelle incline tout collectif - et *en son dedans* - comme un mode de ressaisir chaque fois le sujet dans son individualité pour le tenir à distance des effets de groupe et d'uniformisation. Mais ce n'est pas, toutefois, la seule valeur *individuelle* des contributions, que cette diversité et cette indépendance visent à maximiser, mais bien, plutôt, leur force d'articulation *collective*.

Publish-then-filter

Cette exposition à l'hétérogénéité est, en effet, ce qui dispose ces plateformes à satisfaire certains critères de qualité sans avoir à identifier *au préalable* d'agent compétent, mais en confiant plutôt à la foule le soin d'identifier par elle-même les contributions les plus pertinentes et de filtrer et / ou rectifier les moins convenables. Si, en effet, la division du travail requiert usuellement que des agents compétents soient identifiés préalablement à toute assignation de fonction[137], les dispositifs du web contournent cette contrainte en confiant aux acteurs le soin d'identifier par eux-mêmes les tâches pour lesquelles ils s'évaluent compétents. Cette logique d'auto-

[137] Cette identification s'appuie le plus souvent sur divers dispositifs institutionnels d'investissement de formes macro-sociales (Thévenot, 1986) : formations, diplômes, qualifications, etc.

identification présente évidemment un certain intérêt économique : même si l'on suppose un manager capable d'identifier le plus indiqué des agents pour une tâche donnée - ce qui, en pratique, n'est pas le cas - les coûts organisationnels et / ou de transaction liés à son recrutement risquent en effet, et quoi qu'il en soit, de s'avérer trop élevés comparativement au recrutement d'un agent moins compétent mais plus facilement accessible. Mais si l'auto-idenfication concède une certaine économie organisationnelle, elle comporte, toutefois, un inconvénient non-négligeable : en renonçant aux mécanismes codifiés d'évaluation et d'identification des compétences des acteurs, elle expose l'action à des erreurs de jugement substantielles des individus sur leur capacité, et nécessite donc la mise en oeuvre de mécanisme de filtrage *a posteriori* des contributions. Comme l'explique Clay Shirky, « la comparaison entre la netteté des médias traditionnels et la confusion des médias sociaux néglige souvent le fait que la comparaison ne concerne pas seulement des systèmes de production mais aussi des systèmes de filtrage »[138] (Shirky, 2008, p. 96).

C'est pourquoi l'ensemble de ces dispositifs de collaboration dispose de mécanismes d'évaluation distribués visant à hiérarchiser les contributions - et ainsi à compenser les potentielles erreurs d'auto-évaluation des agents. Le fonctionnement de ces dispositifs, comme la plupart des dispositifs du web, procède ainsi d'une inversion - qualifiée par Clay Shirky de publish-then-filter - du mode hérité d'administrer l'économie des compétences. Si le comité éditorial du Lonely Planet entreprend la rédaction d'un guide de voyage sur Venise, l'une de leur première tâche sera - en amont de toute rédaction - d'identifier des agents compétents - maîtrise de la langue, compétences rédactionnelles, etc. - disposés à parcourir la ville pour en estimer les différents points d'intérêt. La spécificité d'une plateforme comme TripAdvisor est précisément de neutraliser cette nécessité en inversant le processus d'identification

---

138 « Comparisons between the neatness of traditional media and the messiness of social media often overlook the fact that the comparison isn't just between systems of production but between systems of filtering as well. » Notre traduction.

des contributions susceptibles d'intéresser un certain public : chaque internaute ayant fréquenté un bar, un restaurant, ou un hôtel de Venise sera ainsi convié à en évaluer et à en commenter les prestations, et c'est aux internautes eux-mêmes que sera confiée la tâche d'isoler - par une procédure de vote - les contributions auxquelles la plateforme accordera de la visibilité. Là où était confiée aux organisations héritées la tâche d'identifier les agents les plus pertinents en amont de l'action, ces plateformes organisent à l'inverse le partage systématique des contributions d'une foule indéterminée d'acteurs à qui est confiée *a posteriori* la tâche de les filtrer. Ainsi, « la logique économique brute de permettre à quiconque de créer n'importe quoi et de le rendre disponible à tout le monde crée un tel volume de nouveaux contenus, chaque jour, qu'aucun groupe de professionnels ne sera capable de le filtrer. L'amateurisation de masse de la publication a fait de l'amateurisation de masse du filtrage une nécessité »[139] (Shirky, 2008, p. 98).

L'hétérogène ou la condition du multiple

Ce problème du filtrage des contributions n'en est, toutefois, pas vraiment un. Yochai Benkler (2002) identifie ainsi quatre procédés couramment combinés pour assurer l'intégration[140] des contributions : (1) la réintroduction d'une forme éventuelle d'autorité hiérarchique - l'intégration des contributions au noyau Linux est ainsi supervisée par son fondateur Linus Torvalds ; (2) la mise en oeuvre de procédures

---

139 « The brute economic logic of allowing anyone to create anything and make it available to anyone creates such a staggering volume of new material, every day, that no group of professionals will be adequate to filter the material. Mass amateurization of publishing makes mass amateurization of filtering a forced move. » Notre traduction.

140 La notion d'intégration est plus ou moins équivalente, chez Benkler, à la notion de filtrage chez Shirky. Elle s'en distingue toutefois en tant qu'elle inclut non seulement le problème de la qualité mais aussi le problème de l'agrégation des modules. « Integration includes two distinct components - first, a mechanism for providing quality control or integrity assurance to defend the project against incompetent or malicious contributions, and second, a mechanism for combining the contributed modules into a whole » (Benkler, 2002). Ces deux opérations analytiquement distinctes étant le plus souvent assurées par un même jeu de procédures, nous emploierons ici les deux expressions comme des synonymes pour désigner conjointement ces deux étapes.

distribuées d'évaluation des contributions - procédures de vote, like, retweet, etc. ; (3) la mobilisation de normes sociales plus ou moins formalisées - comme les normes d'objectivité des articles sur Wikipedia ; (4) la mise au point de procédés algorithmiques d'agrégation et de normalisation automatique des contributions - comme le dispositif de calcul de l'évaluation moyenne des établissements de Yelp.

La plupart de ces dispositifs optent ainsi pour des procédés réduisant les coûts d'intégration au minimum en en automatisant les opérations ou en en redistribuant l'exercice à la foule elle-même. Si le crowdsourcing se singularise de substituer à la désignation d'agents individuellement identifiables la convocation d'une foule *indéterminée* d'acteurs, c'est ainsi que la multiplicité constitutive de cette foule se donne aussi comme un moyen de lever l'indétermination originelle pesant sur les compétences des acteurs qui la composent - et dont rien ne permet d'assurer *a priori* la qualité des contributions. Mais cette redistribution de la fonction d'intégration n'est toutefois opérante - c'est ce que montre Surowiecki - qu'à la condition de garantir la diversité et l'indépendance des jugements qu'elle articule. C'est pourquoi il importe que les évaluations conduites par les utilisateurs de Yelp, Quirky ou Local Motors expriment des jugements individuels soustraits à toute concertation préalable. L'indétermination de la foule ne peut ainsi être convoquée qu'à la condition de ressaisir, toujours, les sujets qui s'y exposent dans leur individualité - et non comme membre d'un collectif unifié et unifiant.

[Excursus sociologique] - L'être-ouvert de la foule

On discernera ainsi, dans ce mode de tenir le collectif ouvert simultanément à son dehors et en son dedans, une autre caractéristique de l'individualisme contemporain. L'individualisme connecté, en effet, procède « d'un déplacement depuis des régimes de socialité dans des systèmes sociaux clos et vers des régimes de socialité dans des systèmes sociaux ouverts. Les communautés comme les organisations sont des

systèmes avec des frontières claires, avec un dedans et un dehors strictement définis. Les réseaux, toutefois, sont des systèmes sociaux ouverts »[141] (Wittel, 2001, p. 64-65). En disposant à des contributions - et donc à des rencontres - éphémères et fluides interpellant d'abord l'individualité des acteurs, ces dispositifs inclinent à une dissolution des frontières du collectif favorisant son ouverture - c'est-à-dire, aussi, son hétérogénéité et sa fluidité.

Il importe toutefois de comprendre, qu'ici encore, ce mode de tenir le collectif ouvert ne constitue pas un simple vecteur de valorisation économique - contingent - des régimes de socialisation contemporains. Il se présente plutôt, en effet, comme une necessité interne au fonctionnement de ces dispositifs : d'abord par sa disposition à favoriser l'intégration d'acteurs autrement rejetés au dehors par la clôture du collectif ; ensuite par son inclination à articuler un mode de rencontre préservant l'individualité de ceux qui s'y exposent. L'hétérogénéité du collectif se donne ici, et avant tout, comme une condition d'effectivité de la sagesse des foules. Aussi la multiplicité, la fluidité et l'hétérogénéité fonctionnent-elles ici comme des traits immanents et mutuellement dépendants des régimes d'action et d'exposition réciproque agencés par ces plateformes - le multiple y dissolvant l'exigence d'obligation individuelle, la fluidité ouvrant le collectif au multiple et à l'hétérogène, et l'hétérogène catalysant l'opérationnalité du multiple.

On comprendra donc que le non-engagement activement relancé par ces dispositifs se donne tout à la fois comme un opérateur de valorisation économique de l'individualisme contemporain mais aussi - et peut-être surtout - comme un mode de redéfinir les motifs de l'action collective, posant l'individualisme et l'hétérogénéité inhérents à notre modernité non plus comme un de ses obstacles, mais comme un

---

141 « a shift away from regimes of sociality in closed social systems and towards regimes of sociality in open social systems. Both communities and organizations are social systems with clear boundaries, with a highly defined inside and outside. Networks however are open social systems. » Notre traduction.

principe interne même de son articulation.

Conclusion

On pourrait évidemment diagnostiquer dans cette fluidité - et pour une nième fois - un effondrement des ressorts symboliques du collectif. On aura tôt fait, alors, de reprendre à l'envie la critique déjà usée de l'individualisme et des engagements liquides (Bauman, 2003, 2013). Ce serait, toutefois, interpeller ces dispositifs depuis des catégories exogènes, occultant l'essentiel des phénomènes qui s'y révèlent. Il n'y a de sens, en effet, à interroger le collectif que depuis le jeu de nécessités internes - et chaque fois spécifiques - que lui assignent les configurations socio-techniques sous lesquelles celui-ci précipite. Or la singularité de ces dispositifs tient précisément à ce que les régimes d'articulation du collectif s'y voient déplacés de telle sorte que la félicité de l'action-en-commun n'y repose plus sur l'appropriation subjective d'une identité ou d'un projet partagé - et l'engagement que cette appropriation appelle - mais plutôt sur une multiplicité de contributions n'exigeant aucune appropriation subjective ni aucun engagement spécifique. Il importe alors, plutôt que de se désoler d'une prétendue perte DU collectif, d'accepter cette *redéfinition* des modes de faire collectif, et d'examiner, donc, cette absence d'engagement, non plus comme un défaut ou comme un manque, mais comme une *positivité* soulageant, dans la multiplicité qu'elle convoque, le sujet de l'autorité - toujours pesante, souvent funeste - du collectif. Car c'est, alors, toute la promesse d'un régime de coopération préservant, dans son indifférence à l'engagement et aux motifs d'action des acteurs, le commun de la condescendance du « nous » - et de sa certitude - qui nous enjoint à redéfinir, ici, les termes de l'analyse.

4 - [Excursus] - De la communauté à la foule

> *« Les problèmes les plus profonds de la vie moderne prennent leur source dans la prétention de l'individu à affirmer l'autonomie et la spécificité de son existence face aux excès de pouvoir de la société, de l'héritage historique, de la culture et de la technique venus de l'extérieur de la vie. » (Simmel, 1989, p. 233)*

Si nous insistons, ici, sur la fluidité, la multiplicité et l'hétérogénéité des collectifs auxquels ces dispositifs confient la félicité de l'action, ce n'est pas seulement pour en affirmer la singularité des régimes organisationnels ; c'est aussi - plus fondamentalement peut-être - pour en accueillir la spécificité, et en révéler l'inadéquation à la réthorique communautaire usuellement imposée. On pourrait, en effet, douter que ces dispositifs confient effectivement la conduite de l'action collective à l'initiative *individuelle*. On acceptera, sans doute, qu'ils soulagent sa coordination de l'autorité et de l'inertie pesantes des méthodes de planification héritées ; mais on sera alors tenté de supposer ces procédés d'administration bureaucratique du collectif relayés par des modes plus informels d'affirmation et de prise en charge subjective de ses nécessités : obligation à l'endroit du collectif, engagement derrière un projet partagé, socialisation de valeurs et de régimes de justification communs, etc.

La fluidité, la multiplicité et l'hétérogénéité de ces collectifs, intrinsèques au fonctionnement de ces plateformes, nous interdisent toutefois de postuler - ou même d'avoir quelque raison de croire en - l'existence d'un ordre de sens partagé par les utilisateurs de ces plateformes, ou en leur engagement derrière un quelconque projet communautaire. Il importe donc, plutôt que de s'obstiner à discerner, derrière ces collectifs, l'empreinte d'un ethos communautaire constitutivement inexistant, de reconnaître l'individualité des motifs d'action in-formant l'usage de ces dispositifs. Seulement pourrons-nous, alors, rendre compte de la spécificité de ces plateformes et de leur mode singulier de suspendre l'action collective à l'articulation technique d'une multiplicité d'initiatives individuelles.

L'hypothèse communautaire

On conviendra qu'un tel constat n'a, en l'état, rien d'original. Il anime, en effet, nombre de réflexions qui, depuis quelques années déjà, s'efforcent de rompre avec la rhétorique communautaire ayant accompagné le sacre d'Internet. Il aura pourtant fallu quelques années pour que ces réflexions s'affirment, à l'encontre - ou à côté - de la glose mystifiante des promoteurs du web. On sait, en effet, l'inclination des industriels à convoquer la puissance affective et imaginaire du vocable communautaire pour disposer leurs services sous des atours bienveillants. La notion de communauté apparaît effectivement chargée, dès son origine, d'un imaginaire nostalgique et utopique - comme une fanstasmatisation rétrospective des modernes à l'endroit des formes de vie traditionnelles. Comme le signale ainsi Lori Kendall, « avant même les recherches sur les communautés d'Internet, le concept de "communauté" posait un problème aux universitaires. Plutôt que de décrire objectivement un groupe ou une association humaine, il porte une charge émotionnelle significative »[142] (Kendall, 2011, p. 309).

La notion de communauté n'apparaît paradoxalement - du moins dans le sens que nous lui connaissons aujourd'hui - qu'à l'aube de la modernité, sous la tournure d'une opposition plus ou formalisée à la notion de société. La communauté (*Gemeinschaft*) désigne ainsi, chez Tönnies (1887/1997), un régime de socialisation pré-réflexif - hérité et non-choisi - fondé sur un sentiment d'appartenance partagée à une totalité organisée autour d'un vivre-ensemble réglé par l'habitude, la coutume et la religion. La tradition est supposée y conférer à chacun un statut, et lui assigner une place définie à l'intérieur d'une unité supra-individuelle, constituant, du point de vue juridique, un « *être social* », ordonné à une sytème de valeur partagé et animé d'une volonté

---

142 « Even prior to research on Internet communities, the concept of "community" posed a problem for scholars. Rather than objectively describing a type of human group or association, it carries significant emotional baggage. » Notre traduction.

commune. La communauté est ainsi opposée à la société (*Gesellschaft*), présentée comme association intentionnelle et réfléchie d'individus « organiquement » séparés, animés d'une volonté propre et poursuivant des intérêts privés. Les concepts durkheimiens (Durkheim, 1893/2013) de solidarité mécanique et de solidarité organique reconduiront, en 1893, cette opposition, que Max Weber (1922/2003) ré-affirmera encore, quelques décennies plus tard - quoique sous la forme assouplie d'idéaux-types reconnaissant l'entremêlement réel de leurs contenus conceptuels - en renvoyant l'un contre l'autre, l'action communautaire, orientée par un sentiment subjectif d'appartenance partagée à un groupe, et l'action sociétaire, orientée par un compromis ou une coordination d'intérêts individuels rationnellement motivés.

La communauté apparaît ainsi, dans la tradition sociologique, comme un reflet inversé - et en grande partie fantasmé pour en révéler rétrospectivement les défauts - des sociétés modernes, opposant à l'anonymat urbain et à l'atomisation sociale, l'intimité du groupe et l'épaisseur du commun - identités, valeurs, normes, etc. partagés - en affirmant l'unité et assurant la consistance existentielle de ses membres. Comme le synthétise ainsi Lori Kendall, « la communauté évoque l'empathie, l'affection, le support, l'interdépendance, le consensus, les valeurs partagées, et la proximité »[143] (Kendall, 2011, p. 309).

L'utopie néo-communaliste

La force normative de cette notion orientera ainsi - et dès les origines d'Internet - la construction et la diffusion des syntagmes de « communauté en ligne » ou de « communauté virtuelle ». La trajectoire historique de ce sacre linguistique est largement documentée (Stone, 1995 ; Flichy, 2001). La notion de communauté en ligne apparaît ainsi, dès 1968, dans un texte de J. C. R. Licklider et Robert W. Taylor - deux

143 « Community evokes empathy, affection, support, interdependence, consensus, shared values, and proximity. » Notre traduction.

des principaux architectes d'ARPANET. La communauté en ligne y est alors essentiellement présentée comme une utopie projective. Les auteurs discernent en effet, dans l'irruption des technologies de communication en réseaux, l'occasion d'un renouveau communautaire. Ces communautés « [...] seront constituées de membres isolés géographiquement […]. Ce ne seront pas des communautés de lieu, mais des communautés d'intérêt » (Licklider & Taylor, 1968, p. 37-38) y affirment-ils.

Il faudra toutefois attendre l'émergence des premiers Bulletin Board Systems (BBS) - *Community Memory*, *CommuniTree*, *The WELL*, etc. - pour que la notion de communauté virtuelle - se substituant alors à la notion de communauté en ligne - s'affirme explicitement comme composante d'un projet politique techno-libertarien et néo-communaliste. Ancêtres des forums, les Bulletin Board Systems apparaissent dès la seconde moitié des années 1970, en Californie, sous l'impulsion de quelques cercles d'initiés, à la croisée des milieux universitaires et du mouvement Hippie - puis du mouvement New Age. L'informatique personnelle, encore balbubiante, et les technologies de communication naissantes y sont alors accueillies - au même titre que le LSD - comme l'occasion d'une expérimentation pyscho-sociale collective supposée conduire le peuple à s'affranchir des formes de vie mutilées du complexe militaro-industriel américain, et assurer ainsi une prophétique réconciliation de l'humanité à elle-même dans l'avènement d'un village global (voir notamment, sur cette histoire, Turner, 2013). Comme le synthétise ainsi Patrice Flichy, ces BBS constituent :

> *« le signe d'une utopie qui, au milieu des années soixante-dix et à la marge de l'université, s'est incarnée dans des premiers balbutiements techniques. Cette utopie, très liée à la contre-culture californienne, associe deux projets, celui d'un ordinateur individuel pour tous - ce sera le projet d'Apple et de bien d'autres - et celui d'un réseau de communication entre égaux. Le premier projet va se développer extrêmement rapidement au tournant des années soixante-dix et quatre-vingt, le second va aller moins vite, mais une série d'expériences vont apparaître souterrainement. Elles s'appuieront toutes sur cette nouvelle machine qu'est le micro ordinateur. » (Flichy, 2001, p. 88-89)*

Il faudra toutefois attendre le milieu des années 1990 - et la démocratisation de

l'Internet - pour que la notion de communauté virtuelle s'exporte hors de ces marges et essaime tout à la fois dans les discours médiatiques et dans les discours scientifiques (Jones, 1997 ; Stone, 1995 ; Turkle, 1995). On doit notamment à Howard Rheingold - membre du célèbre BBS *The Well* - d'avoir popularisé cette notion par la publication de son ouvrage, très médiatisé, *The Virtual Community* (1994). Rheingold y relate son expérience en tant que membre du WELL - (*Whole Earth 'Lectronic Link*), Bulletin Board System fondé en 1985 à Sausalito en Californie, et organisé autour de diverses thématiques : art, politique, spiritualité, musique, logiciels. Les propos de l'auteur y sont alors - comme les contenus de ce BBS - imprégné de cet « esprit de cohésion minoritaire » (Hugon, 2011, p. 40) qui anime la culture hacker. L'usage, par Rheingold, de la notion de communauté, n'est donc pas fortuit : l'ouvrage s'ouvre, en effet, sur une critique - caractéristique de ces mouvements - des régimes de socialité contemporains et de l'effondrement de la vie communautaire dans le monde « réel ». L'auteur y défend ainsi « une nécessité à reconstruire la communauté face à la perte de tout sens des communs sociaux par l'Amérique »[144] (Rheingold, 1994, p. 12). Les communautés virtuelles, définies comme « des regroupements socioculturels qui émergent du réseau lorsqu'un nombre suffisant d'individus participent à ces discussions publiques pendant assez de temps en y mettant suffisamment de cœur pour que des réseaux de relations humaines se tissent au sein du cyberespace » (Rheingold, 1994, p. 6, cité par Proulx et Latzko, 2000, p. 105), y sont ainsi présentées comme une réponse salvatrice à cette impérieuse nécessité. Comme l'explique ainsi Stéphane Hugon, « l'activisme est à ce moment-là la cause du communautarisme - avec cette force que confère la situation de minorité choisie » (Hugon, 2011, p. 40).

On comprendra donc que la notion de communauté virtuelle - et la charge affective et imaginaire qu'elle porte - sert d'abord, depuis la seconde moitié des années 1970, un projet normatif s'efforçant de poser l'informatique personnelle et les technologies de

---

144 « the need for rebuilding community in the face of America's loss of a sense of a social commons. » Notre traduction.

communication en réseaux comme l'occasion d'un recouvrement du lien social rompu par l'atomisation des sociétés modernes. On pourra regretter, alors, que cette notion ait été abondamment convoquée - et avec une absence de distance critique parfois surprenante - dès les années 1990, par divers chercheurs en sciences sociales (Jones, 1997 ; Stone, 1995 ; Turkle, 1995), pour qualifier les régimes interactionnels de ce nouvel objet de recherche que constituait, alors, Internet - et notamment le web.

L'appropriation universitaire d'une notion

Il n'aura pas fallu attendre longtemps, en effet, pour que les universitaires se tournent vers ce phénomène et lui empruntent son vocable. La notion de communauté désigne ainsi, dans ces travaux, et en son acception la plus restreinte, une communauté d'intérêt géographiquement distribuée interagissant à une fréquence suffisamment soutenue pour créer un sentiment de permanence entre les êtres. Porter définit ainsi la communauté virtuelle comme « (1) "une agrégation d'individus," qui (2) "interagissent" autour de (3) "un intérêt partagé" »[145] (Porter, 2004, p. 3) tandis que Ridings et Gefen en proposent une définition articulée autour de trois caractéristiques : « (1) un intérêt ou un but partagé, (2) un sentiment de permanence, et (3) une fréquence suffisamment soutenue des interactions »[146] (Ridings & Gefen, 2006, p. 2). La communauté virtuelle est ici présentée sous les atours d'une communauté spatiale traditionnelle - prégnance de l'interaction interpersonnelle, permanence des individualités, connaissance réciproque, etc. - sous laquelle l'intérêt, choisi, se substitue toutefois à la proximité géographique, subie, comme motif premier de l'être-avec. Ainsi, tandis que :

> *« dans la communauté au sens traditionnel, c'est la proximité géographique qui assurait l'ancrage territorial communautaire et qui en constituait une caracté-*

---

145 « (1) "an aggregation of individuals," who (2) "interact" around a (3) "shared interest ». » Notre traduction.

146 « (1) shared interests or goals, (2) a sense of permanence, and (3) some sufficient degree of frequency of interaction. » Notre traduction.

ristique essentielle, [...] dans les situations de communication électronique de groupe, au contraire, cette proximité géographique - de même que l'engagement physique (corporel) des internautes et le cadrage nécessaire de l'échange en temps réel - disparaissent en tant que dimensions constitutives du sentiment communautaire. » (Proulx, 2006)

Cette définition minimaliste de la notion de communauté est le plus souvent étendue pour en préciser les modes d'identification au collectif. La permanence des interactions y est alors examinée comme lieu d'élaboration d'un lien social fort, s'affirmant dans l'appropriation d'une identité, d'une histoire, de valeurs, de normes symboliques, de rites, d'une sensibilité, etc. partagés. Etzioni articule ainsi la notion de communauté autour de deux traits principaux : « 1) "une toile de relations affectivement chargées" qui sont interconnectées, et (2) "un engagement derrière un ensemble de valeurs, de normes, et de significations, et derrière une histoire et une identité partagées" »[147] (Etzioni, 2004, p. 225) tandis que Feenberg and Bakardjieva en isolent cinq caratéristiques constitutives : « "(1) l'identification à des symboles et des pratiques rituelles ; (2) l'acceptation de règles communes ; (3) l'aide mutuelle ; (4) le respect mutuel ; [et] (5) une communication authentique" »[148] (Feenberg & Bakardjieva, 2004, p. 5, cité par Kendall, 2011, p. 310), et que Latham et Sassen la renvoient à « une identité commune autour de buts partagés et de relations réciproques entre les participants, tels que cette identité, ces buts et cette réciprocité soient un aspect important et substantiel, professionnellement ou personnellement, de la vie des participants »[149] (Latham et Sassen, 2005, p. 12, cité par Rieder, 2010b, p. 40-41). Comme le précise alors Stéphane Hugon, « la communauté n'est plus ici seulement un

---

147 « 1) "a web of affect-laden relationships" that are interconnected, and (2) "commitment to a set of shared values, norms, and meanings, and a shared history and identity". » Notre traduction.

148 « "(1) identification with symbols and ritual practices; (2) acceptance of common rules; (3) mutual aid; (4) mutual respect; [and] (5) authentic communication". » Notre traduction.

149 « a common identity around shared goals and reciprocal relations among participants, and that such identity, goals, and reciprocity are an important and substantive aspect of each of participant's life, professional or personal. » Notre traduction.

groupe d'individus qui partagent un intérêt ou un objectif et mutualisent leurs moyens en vue d'une fin, il s'agit davantage d'une expérience collective forte » (Hugon, 2011, p. 42).

D'autres recherches insistent davantage, enfin, sur les projets que se donnent ces communautés et derrière lesquels se rangent - et se fédèrent - ses membres. Comme le précise en effet Serge Proulx, « dans de nombreuses communautés, les membres s'associent en outre à la réalisation collective de tâches communes, souvent orientées vers la survie du groupe » (Proulx, 2006). L'intérêt se porte alors vers le « sentiment d'appartenance à une entité plus large que le simple soi individuel (self) », qui « peut déboucher sur un processus réflexif de conscientisation sociale du soi individuel en tant qu'appartenant à un groupe ou à une communauté », pouvant conduire « à l'élaboration de projets d'actions collectives effectuées au nom de la communauté » (Proulx, 2006).

Critique de l'hypothèse communautaire

S'il n'est pas le lieu de conduire ici une critique extensive de ces réflexions - qui exigerait, par souci de justesse, une archéologie minutieuse de ces travaux - il importe toutefois d'en signaler les limites. On pourra d'abord regretter que ces recherches s'obstinent à identifier dans l'irruption d'un quelconque système technique, la renaissance - en deux décennies à peine - d'un ethos communautaire que la modernité s'est pourtant conscieusement appliquée à défaire pendant près deux siècles. On diagnostiquera là, en effet - et outre un facheux déterminisme technique - l'empreinte d'un sens de l'histoire passablement déficient. Cette première critique mérite toutefois d'être nuancée. Les premières réflexions sur les communautés virtuelles ne sont pas, en effet, dénuées de tout fondement empirique. Les dipositifs les plus courants de l'époque - BBS, forums spécialisés, etc. - tendaient en effet à solliciter des interactions durables et soutenues entre un nombre restreint d'acteurs y intériorisant effectivement des attributs collectifs partagés. Aussi est-ce plutôt à l'inadéquation de ce vocable communautaire aux dispositifs numériques contemporains qu'il nous revient, ici,

d'adresser notre critique.

Il est alors intéressant de noter que n'apparaît, dans la liste dressée par Serge Proulx (2006) des environnements techniques de la communication en ligne - liste depuis laquelle examiner, donc, l'être de la communauté - aucun des dispositifs paradigmatiques du web 2.0 : Yelp, Twitter, Quirky, etc. Or, comme le signale Bernhard Rieder :

> *« Très peu des groupes que l'on peut observer [sur ces dispositifs] affichent un tel degré d'intégration [communautaire] et c'est rarement le cas dans les plates-formes du web social qui accueillent souvent des publics très hétérogènes dont la majorité des relations sont faibles, éphémères et dispersées. L'émergence d'une véritable identité commune est de loin l'exception et non la règle. » (Rieder, 2010b, p. 41)*

Ces plateformes sollicitent en effet des régimes interactionnels tout à fait distincts des dispositifs hérités - BBS, forum, chatroom, etc. En centrant leurs recherches sur une série de phénomènes restreints - et assez peu représentative des usages actuels du web - ces travaux se ainsi sont interdits de rendre compte :

> *« des interactions subtiles et* indirectes *qui caractérisent une importante partie de la sociabilité du web social. Deux internautes qui taguent leurs photos avec le même mot-clé, des usagers qui commentent la même vidéo, une personne à la re-cherche d'un compagnon qui jette un regard rapide sur une photo pour tout de suite passer à la prochaine, ce sont des cas d'une proto-sociabilité qui passent en dessous du seuil de "relation" et même de "relation faible"* (weak tie)*. » (Rieder, 2010b, p. 42)*

On pourra, alors, s'étonner de l'obstination du vocable communautaire - quelle que soit sa pertinence originelle - à prétendre qualifier, contre toute évidence empirique, les formes du collectif qu'articulent ces dispositifs. On y devinera sans doute l'effet d'évidentes stratégies économiques et médiatiques. Ainsi « les sites proposant des services "sociaux" et les médias qui s'en font l'écho parlent d'une "communauté Facebook" ou d'une "communauté MySpace" en impliquant que le fait d'être inscrit sur un même système constitue une réalité partagée suffisamment forte pour conférer

le statut de communauté » (Rieder, 2010b, p. 41). C'est, certainement, que le capital suppose son autorité plus présentable drappée dans l'ethos du partage que dans les eaux glacées du calcul égoiste. On citera ici Jenkins (2004, 2008), qui a sans doute offert à cette rhétorique bon marché son expression la plus achevée :

> *« J'utilise le terme de "culture participative" pour décrire ces activités sociales et créatives d'un nouveau genre qui ont émergé dans notre société en réseau . Une culture participative est une culture qui limite les barrières à l'expression artistique et à l'engagement civique, qui fournit un ensemble de dispositifs pour partager les créations de chacun, et des formes d'accompagnement informelles grâce auxquelles les novices peuvent apprendre des plus expérimentés. Une culture participative est aussi une culture dans laquelle chacun croit que sa contribution importe et entretient plus ou moins des liens sociaux avec les autres. La culture participative valorise davantage l'engagement communautaire que l'expression individuelle. »*[150] *(Jenkins, 2009)*

Confortable disposition à discerner - et à vanter - à l'avant-garde du capital, l'insistance d'un collectif qui, partout ailleurs, n'en finit plus de manquer. L'Histoire étant mal faite, on devra néanmoins se résoudre ici à ce que les usages de ces dispositifs épousent en fait de bien plus près, et sans surprise, l'ethos individualiste des sociétés contemporaines. Il importe donc de ré-examiner à nouveaux frais - et dans la lignée des plus récents travaux se refusant à l'hypothèse communautaire - les régimes d'engagement et les mécanismes interactionnels qu'articule le fonctionnement de ces plateformes. Une analyse plus minutieuse montrera ainsi que, loin d'être guidées par un quelconque sentiment subjectif d'appartenance à un groupe, les actions sollicitées par ces dispositifs se présentent d'abord comme des actions individuelles,

---

150 « I use the term "participatory culture" to describe the new kinds of social and creative activities which have emerged in a networked society. A participatory culture is a culture with relatively low barriers to artistic expression and civic engagement, strong support for creating and sharing one's creations, and some type of informal mentorship whereby what is known by the most experienced is passed along to novices. A participatory culture is also one in which members believe their contributions matter, and feel some degree of social connection with one another. Participatory culture shifts the focus of literacy from one of individual expression to community involvement. » Notre traduction.

techniquement agencées par divers mécanismes les articulant *a posteriori* seulement - et en deçà de tout ethos communautaire - sous une action collective.

Internet ou l'exposition des individualités

Divers observateurs ont déjà noté, en effet, que le développement des technologies numériques reconduisait - quoi qu'en les déplaçant - les dynamiques d'individualisation des sociétés contemporaines. On devinera ainsi ce motif dans la trajectoire d'individualisation progressive des terminaux numériques : ordinateur personnel, téléphone mobile, etc. Comme l'expliquent Wellman *et al.* :

> *« Internet et les téléphones mobiles relient des individus et non des téléphones sonnant à une place fixe à destination de quiconque dans la pièce ou la maison décrochera. […] Parce que les connexions sont entre des personnes et non entre des lieux, la technologie sollicite le déplacement des liens de travail et de communauté depuis des relations entre des-gens-à-certains-endroits vers des relations entre des personnes à n'importe quel endroit. […] C'est moi seul qui suis joignable où que je sois : à la maison, à l'hôtel, au bureau, sur l'autoroute, ou au centre commercial. L'individu est devenu le portail. »*[151] *(Wellman* et al.*, 2003)*

Mais ce recentrement ne s'attribue pas seulement à l'évolution des terminaux et de leurs usages. On peut, en effet, identifier un ajustement identique dans le fonctionnement même des plateformes. C'est que, sauf exception, celles-ci interpellent d'abord l'individualité de leurs utilisateurs - et non leur être-membre d'une communauté héritée : identifiants de connexion personnels, injonction à prendre la parole à la première personne, interface avec des réseaux sociaux numériques disposant l'identité individuelle comme principe de l'énonciation, etc. Comme le

---

151 « Internet and mobile phone connectivity is to persons and not to jacked-in telephones that ring in a fixed place for anyone in the room or house to pick up. [...] Because connections are to people and not to places, the technology affords shifting of work and community ties from linking people-in-places to linking people at any place. [...] It is I-alone that is reachable wherever I am: at a home, hotel, office, highway, or shopping center. The person has become the portal. » Notre traduction.

synthétisent ici encore Wellman *et al.*, « ce déplacement favorise des communautés personnelles qui fournissent l'essentiel de la communauté séparément à chaque individu : soutien, sociabilité, information, identité sociale, et sentiment d'appartenance. L'individu, plus que le foyer ou le groupe, est l'unité primaire de la connectivité »[152] (Wellman *et al.*, 2003).

Ce privilège techiquement accordé au sujet individuel sur le groupe ne constitue pas le signe d'un indépassable repli sur soi. Il témoigne plutôt - en même temps qu'il contribue à les équiper - de la singularité des régimes d'engagement agencés par ces dispositifs. C'est, comme l'explique Dominique Cardon, que les collectifs du web :

> *« ne ressemblent en rien à l'image villageoise et tribale que certains cherchent à réanimer en usant du vocable communautaire, afin de donner un supplément d'âme ou un enracinement territorial aux collectifs de l'Internet. Ils se présentent plutôt comme le résultat collectif d'un ensemble d'actions individuelles qui, initialement, n'étaient pas ou peu guidées par le genre d'intention que l'on prête ordinairement au souci de s'engager derrière les valeurs partagées par une communauté. » (Cardon, 2009, p. 9-10)*

L'action coordonnée par ces dispositifs n'exige rien, en effet, d'un horizon, d'un projet ou d'un engagement partagé. Elle relève plutôt de l'agencement d'une multiplicité de contributions individuelles relativement indifférentes à toute référence collective. L'analyse conduite par Christophe Aguiton et Dominique Cardon de divers dispositifs archétypiques du web 2.0 - Flickr, Wikipedia, etc. - les amène ainsi à reconnaître que « les modalités d'engagement du Web 2.0 apparaissent plus personnelles et individuelles que ne l'ont suggéré les promoteurs du World Wide Web qui valorisent souvent la dimension communautaire des mondes numériques. Les utilisateurs des médias sociaux ont des motivations et des objectifs très individualistes lorsqu'ils

---

152 « This shift facilitates *personal communities* that supply the essentials of community separately to each individual: support, sociability, information, social identities, and a sense of belonging. The person, rather than the household or group, is the primary unit of connectivity. » Notre traduction.

initient leurs pratiques »[153] (Aguiton & Cardon, 2007, p. 53). La mise en œuvre d'un blog s'attribue plus certainement à une volonté d'auto-publication qu'à une intention de collaboration avec les lecteurs ; l'utilisation de plateformes de partage de photos ou de vidéos - comme Flickr ou Youtube - vise plus souvent le stockage et / ou la mise en visibilité de productions médiatiques personnelles que l'élaboration collective de bases de données thématiques ; la rédaction d'un article sur Wikipedia s'attribue plus sûrement à une préoccupation personnelle qu'à une volonté d'engagement derrière un projet communautaire[154] ; la proposition d'une idée à Quirky découle plus certainement d'une volonté de réalisation de soi que d'une intention de collaboration. Certains de ces dispositifs n'exigent même aucune conscience des acteurs de participer à une action collective. Ainsi les algorithmes de Google - PageRank - Twitter - Twitter Trends - ou Amazon - et son moteur de recommandation - ne convoquent-ils rien d'autre que la publicisation - intentionnelle ou non, consciente ou non - d'une série de traces numériques - liens hypertextes, tweets, etc. - sans aucune considération pour l'intention originelle de leurs auteurs[155].

Un esprit pointilleux discernerait sans doute, ici, des motifs hétérogènes : volonté d'exprimer sa créativité, de témoigner de sa passion, d'adapter à soi certains services ou produits, de gagner en capital social, etc. Il y aurait peu d'intérêt, toutefois, à examiner ici avec soin le détail de ces motivations. Il nous importe seulement qu'elles renvoient, chaque fois, à une dynamique ancienne d'individualisation[156] dont les

---

153 « Involvement modalities in Web 2.0 practices appear to be more personal and individualistic than has been suggested by promoters of the World Wide Web, who often emphasize the social community of digital worlds (FLICHY, 2001). Users of social media services have very individualistic motivations and goals when they begin their internet practice. » Notre traduction

154 Comme le précise Dominique Cardon (2009), il a très bien été décrit comment l'engagement individuel dans l'écriture d'un article sur Wikipedia pouvait - ou non - se transformer en prise en charge des intérêts de la communauté. Voir sur ce point (Bryant, Forte & Bruckman, 2005).

155 Cette question est développée au chapitre 9.

156 « […] l'augmentation du capital culturel, le désir d'unicité et de visibilité, l'expérimentation de nouvelles formes d'élaboration de son identité et la recherche de réputation et de notoriété. » (Aguiton & Cardon, 2007, p. 53)

conditions d'exercice se voient néanmoins déplacées vers des pratiques d'exposition de soi disposant à des régimes de coopération singuliers.

Individualisme et expressivisme

On doit à Laurence Allard et Frédéric Vandenberghe (Allard & Vandenberghe, 2003 ; Allard, 2007a, 2007b) d'avoir su examiner avec une certaine justesse les mécanismes psycho-sociaux soutenant cette disposition à l'exposition de soi, en y diagnostiquant une inflexion de l'individualisme réflexif moderne[157], qualifiée d'individualisme expressif[158]. On sait, en effet, qu'en soustrayant le sujet aux communautés toujours-déjà définies et assignées par la tradition - communauté géographique, religieuse, familiale, etc. - la modernité a contraint l'individu à composer par lui-même un soi mis en défaut. La disposition des technologies numériques[159] à ressaisir l'individu comme une unité atomique dont il s'agirait d'équiper la connectivité viendrait ainsi reconduire un mouvement déjà ancien par lequel la modernité dispose l'individu à élaborer réflexivement son identité. Les motifs sociologiques in-formant l'usage de ces dispositifs nécessitent ainsi d'être examinés au plus près de l'histoire longue de l'effondrement des identités héritées et de l'individualisme moderne.

Il y a plus d'un siècle, en effet, que Simmel examinait déjà, et avec une clairvoyance exemplaire, les motifs de cet individualisme. Il en discernait d'abord l'origine dans l'intensification de l'urbanisation, la division sociale du travail, et le relâchement

---

157 Analysé, entre autres, par Giddens (1991) et par Beck (2001).

158 La notion d'expressivisme renvoie plus ou moins étroitement, chez ces auteurs, aux réflexions de Charles Taylor (1989, 1999). Le philosophe canadien examine l'expressivisme, l'intériorité et l'affirmation de la vie ordinaire comme les sources de l'identité moderne. Comme le synthétisent ainsi L. Allard et F. Vandenberghe : « apparu au XVIIIe siècle chez les théoriciens romantiques de la nature, tels Rousseau, Herder et Goethe, l'expressivisme s'est radicalisé, démocratisé et généralisé pour devenir l'horizon indépassable de l'herméneutique contemporaine du soi » (Allard & Vandenberghe, 2003, p. 196).

159 La réflexion de ces auteurs s'articule plus spécifiquement autour d'une analyse de pages personnelles. Leur conclusion n'en reste pas moins transposables - sans trop de difficultés ou de risques - à l'ensemble des dispositifs de création et de partage de contenus.

consécutif des identités héritées et subies. Ainsi :

> *« La vie dans la petite ville de l'Antiquité ou du Moyen Âge imposait au particulier des limites de mouvements et de relations extérieures, et des limites d'autonomie et de différenciation intérieures, qui empêcheraient l'homme moderne de respirer — aujourd'hui encore l'habitant des grandes villes transplanté dans la petite ville, éprouve une oppression au moins du même genre. Plus est petit le cercle qui forme notre milieu, plus limitées sont les relations abolissant les frontières avec les autres, plus grande est l'angoisse avec laquelle ce cercle veille sur les productions, le mode de vie, les attitudes mentales de l'individu, et plus proche pourrait être le temps où un écart quantitatif et qualitatif ferait sauter le cadre de l'ensemble. » (Simmel, 1989, p. 244)*

Et :

> *« Dans la mesure où le groupe grandit — en nombre, en étendue, en importance et en contenus de vie — dans cette mesure même son unité interne originelle se relâche, la force de la barrière originelle envers les autres s'atténue du fait des connexions et des relations d'échange ; et en même temps, l'individu acquiert la liberté de mouvement, dépassant largement la jalouse limitation du début, et acquiert ainsi une originalité et une singularité à laquelle la division du travail dans le groupe élargi donne lieu nécessairement. » (Simmel, 1989, p. 243-244)*

Or - et Simmel l'avait déjà noté - ce mode de soustraire le sujet à l'existence toujours-déjà définie que seraient supposées lui assigner les communautés héritées - non-choisies et non-voulues - est aussi ce qui dispose l'individualité au devant du sujet comme *tâche* et l'incite à se différencier. Comme l'explique Wittel, « l'individualisation suppose un retrait des formes sociales et des engagements historiquement prescrits, une perte de la sécurité traditionnelle respectueuse des rituels, des normes structurantes et des savoirs pratiques. À la place, les individus doivent activement construire des liens sociaux. Ils doivent prendre des décisions et hiérarchiser des préférences »[160] (Wittel, 2001, p. 65). La socialité et l'identité, dès lors qu'elles

---

[160] « 'Individualization' presumes a removal from historically prescribed social forms and commitments, a loss of traditional security with respect to rituals, guiding norms and practical knowledge (Beck, 1999). Instead individuals must actively construct social bonds. They must make decisions

n'adviennent plus comme un phénomène subi - imposé par la tradition et l'inertie de situations sociales toujours-déjà assignées à la naissance - deviennent l'objet d'une activité réflexive exigeant d'isoler et de choisir, parmi les multiples trajectoires de socialisation que la modernité propose, laquelle emprunter.

> *« Depuis que les formes de vie traditionnelles ont perdu leur légitimité pseudo-naturelle, elles ne sont plus reproduites automatiquement et aveuglément. On peut toujours être croyant et même dévot comme avant, bien sûr, mais si on l'est, c'est par choix et non par convention ou par habitude. Dans la mesure où la reproduction des traditions présuppose une intervention délibérée des individus, elles deviennent optionnelles, ce qui n'est pas sans incidence pour les identités. A l'ère de la modernité tardive, certaines catégories sociales de population, auraient donc, en principe sinon de fait, la possibilité de choisir la biographie et la forme de vie qui leur conviennent le mieux, ainsi que le style de vie afférent. » (Allard & Vandenberghe, 2003, p. 200)*

Cette injonction nouvelle à élaborer réflexivement son individualité est encore accentuée, pour Simmel, par l'anonymat des foules et l'extension des rapports marchands, renvoyant paradoxalement le sujet à une forme d'impersonnalisation, le privant de toute reconnaissance extérieure de ses singularités - en même temps qu'ils sollicitent son individualisation en l'arrachant à la pression du groupe. Ainsi livré à l'implacable fourmillement - encore radicalisé, aujourd'hui, par l'avènement d'Internet - d'un monde indifférent à son individualité, le sujet moderne se sent alors rejeté au dehors du foisonnement objectif de la vie humaine.

> *« En tout cas, l'individu est de moins en moins apte à se mesurer à l'envahissement de la culture objective. Peut-être moins en pratique que dans les sentiments collectifs obscurs qui s'y enracinent, il est réduit à être "quantité négligeable", un grain de poussière face à une organisation démesurée de choses et de forces, qui lui ravissent totalement tous les progrès, toutes les valeurs spirituelles et les valeurs morales, et les conduisent de la forme de la vie subjective à celle d'une vie pure-*

---

and order preferences. » Notre traduction.

ment objective. » (Simmel, 1989, p. 250)

Ce ravissement ouvre alors sur un jeu complexe de stratégies d'imitation et de différenciation - mode, consommation, segments culturels, etc. - « toutes marquées par le désir d'exister en tant qu'individu » (Le Bart, 2009, p. 126).

> *« Là où la progression quantitative de l'importance et de l'énergie atteint sa limite, on a recours à la particularisation qualitative pour obtenir à son avantage, par l'excitation de la sensibilité aux différences, la conscience du cercle social d'une façon ou d'une autre, ce qui conduit finalement aux bizarreries les plus systématiques, aux extravagances spécifiques de la grande ville, excentricité, caprice, préciosité, dont le sens ne se trouve pas dans les contenus d'un tel comportement, mais seulement dans la forme qui consiste à être autrement, et par là à se faire remarquer - unique moyen finalement pour beaucoup de natures de gagner en passant dans la consience des autres une certaine estime de soi-même et la conscience d'occuper une place. » (Simmel, 1989, p. 248-249)*

Les dispositifs collaboratifs du web équiperaient ainsi ce mouvement déjà ancien d'individualisation réflexive dans un tournant expressiviste sous lequel « l'identité n'est pas seulement une question de choix, mais aussi une question d'expression et d'authenticité » (Allard & Vandenberghe, 2003, p. 200). L'extériorisation des contenus serait ainsi suspendue à l'exposition d'une intériorité s'efforçant de construire et d'affirmer - à même ce geste d'extériorisation - sa cohérence et son authenticité « à travers la construction réflexive et narrative d'une identité qui se cherche dans et à travers le nouveau médium de l'internet » (Allard & Vandenberghe, 2003, p. 201).

Interpeller l'individualité

On pourrait évidemment contester la pertinence de ces analyses : que les promoteurs - c'est-à-dire aussi les acteurs - du web affirment un ethos communautaire devrait en effet suffire à faire taire ces divagations d'universitaires. Ce serait pourtant échouer à saisir les mécanismes d'interpellation effectifs des utilisateurs que déploient en réalité les concepteurs de ces dispositifs - en deçà ou à côté des discours promotionnels mystifiants s'énonçant, ici ou là, à qui veut les entendre. Aussi importe-il d'écarter ces

stratégies discursives pour examiner plutôt les discours d'accompagnement et les éléments archi-textuels que distribuent effectivement les interfaces de ces plateformes afin de guider l'utilisateur dans l'élaboration et la mise en sens de ses usages. Car c'est rarement en tant que déjà-là collectif doté d'une histoire, d'un projet, de valeurs, de normes de fonctionnement, ou de rites d'interaction propres, que ces dispositifs s'exposent à leurs utilisateurs. L'usage y est plutôt articulé autour d'une opportunité d'appropriation d'un service individualisé ou d'exercice d'un projet personnel.

Ce constat s'impose de façon immédiate sur la plupart des dispositifs faiblement collaboratifs - procédant de la mise en partage de contenus dont la production n'exige toutefois aucune collaboration. Sur Yelp, l'interface d'évaluation des commerces indique ainsi que « *Votre* avis permet à d'autres personnes de s'informer sur les meilleurs commerces locaux » et incite à partager *son* évaluation sur *sa* page Facebook. Chaque utilisateur y dispose par ailleurs d'une page de profil rassemblant diverses informations personnelles opérant comme autant de repères de composition et d'exposition de soi : ses différentes évaluations, mais aussi « Les choses que j'aime », « Ma ville d'origine », « Le dernier bon livre que j'ai lu », « Mon premier concert », « Mon béguin du jour », etc. C'est, ici, l'élaboration réflexive et expressive de son individualité que la plateforme se propose d'équiper pour conduire les acteurs à participer d'une action collective. Mais cette inclination à convier l'expressivisme contemporain pour attirer à soi les utilisateurs n'est pas une spécificité des simples plateformes de partage de contenus ; elle concerne aussi bien, en effet, les plateformes fortement collaboratives, qui, jamais, n'interpellent les acteurs comme membre d'une communauté, dotée d'une identité et d'une histoire, mais au plus près de leur individualité. C'est ainsi que Threadless ne propose pas à ses utilisateurs de travailler pour elle mais, à titre individuel, « de réaliser de grandes idées, de les partager avec le monde, et de gagner gloire et fortune »[161], ou que Quirky ne suggère

[161] « Make great ideas, share them with the world, earn fame and fortune (we've awarded over $6 million to artists). Repeat. » threadless.com, consulté le 03/07/2013.

pas à ses utilisateurs de participer à une entreprise collective mais de « devenir inventeur ». L'organisation de ces plateformes accentue encore ce mode d'interpeller des individualités en prenant chaque fois soin d'offrir à leurs utilisateurs des pages de profil articulant la mise en avant de *leurs* contributions - sans qu'aucun des liens qu'elles entretiennent à celles des autres utilisateurs ne soit jamais mentionné - à un dispositif de construction d'un récit biographique : centres d'intérêt, hobbies, liste chronologique des activités sur la plateforme, etc. Les repères d'usage offerts aux utilisateurs de ces dispositifs y informent donc moins la participation à une action communautaire que l'exposition et la mise en partage d'actions entreprises et conduites à titre individuel - c'est-à-dire *en tant* qu'individu.

❧

On se passera, cependant, de refaire ici - et pour une énième fois - la critique d'un narcissisme solipsiste. D'abord - et par delà l'inanité de ce type de discours - parce que la figuration de soi encadrée par ces dispositifs « incorpore toujours la reconnaissance d'autrui dans son projet » (Cardon, 2009). L'expressivisme n'est pas un solipsisme auto-référent parce qu'il exige la mise en commun des construits identitaires et intègre, comme un principe interne, leur réconnaissance ou leur déplacement - c'est-à-dire leur exposition à l'indéterminé de l'altérité : l'élaboration réflexive du soi n'opère que de conduire, toujours, le sujet sur le bord de son individualité, et de l'y laisser déborder des limites de son être individué[162]. Mais c'est aussi que, si ces dispositifs n'exigent ni ne convoquent aucune intention coopérationnelle préalable à l'action[163], ils n'en disposent pas moins à des effets de coopération effectifs. Ainsi, « ce que rend possible l'Internet, c'est un couplage original entre affirmation expressive et action collective, que l'on a plus souvent l'habitude d'opposer lorsque l'on prête surtout attention aux coopérations fortes » (Cardon, 2009, p. 11). C'est, en effet, que la pensée s'est

---

162 Voir, sur cette question, les chapitres 10 et 11.

163 Et en neutralisent même activement toute occasion, c.f. infra.

habituée à renvoyer l'un contre l'autre l'individu et le collectif. Empêtrée dans de piégeuses considérations morales sur la déliquescence du collectif et l'hypertorphie de l'individualisme, elle n'a pas toujours su examiner avec beaucoup de soin l'hétérogénéité des modes de composer les individualités dans la conduite de l'action collective. Il n'y a pourtant rien à déplorer ici de l'individualisme qui affecte ces régimes d'engagement, mais à accueillir, plutôt, la singularité du mode sous lequel ces dispositifs en redéfinissent les conditions collectives d'exercice et en déplacent, ainsi, les effets.

Un régime de coopération faible

Que le fonctionnement de ces dispositifs n'exige aucune intention de coopération préalable ne signifie pas, en effet, l'absence de toute coopération, mais son articulation comme conséquence nécessaire mais non immédiatement visée - ou déterminante - de l'action. Flickr ne confie pas la constitution de ses bases de données thématiques à la volonté collective de ses utilisateurs mais à un mécanisme de tagging facilitant le classement des photos - pour en organiser les clichés et / ou leur octroyer plus de visibilité - en même temps qu'il conduit, effectivement, à l'élaboration collective de bases de données. Quirky n'a pas à supposer une volonté de collaboration de ses utilisateurs parce que sa plateforme dispose automatiquement - en dehors de toute prise effective des acteurs - les propositions de produit qui lui sont adressées comme autant d'opportunités d'action - vote, commentaire, suggestion de design, etc. - offertes aux autres utilisateurs. L'algorithme PageRank soustrait même minutieusement les internautes à la conscience de participer collectivement d'un effort d'ordonnancement des pages web, en neutralisant l'intention de communication commandant à la publication d'un lien hypertexte et en la requalifiant techniquement en un opérateur d'évaluation de la qualité d'un document. Ces plateformes coordonnent ainsi, chaque fois, un régime de « coopération faible » (Aguiton & Cardon, 2007 ; Cardon, 2009, 2010) conduisant « les contributeurs individuels à

expérimenter une coopération *ex post*. La force des coopérations faibles vient du fait qu'il n'est pas nécessaire que les individus aient un plan d'action coopératif *ex ante* ou une préoccupation altruiste »[164]. (Aguiton & Cardon, 2007, p. 53). Ce n'est, en effet, que de la publicisation et du mode spécifique d'agencer techniquement cette publicisation - par des mécanismes de tagging, des plateformes de soumission des idées, des algorithmes d'analyse des liens hypertextes, etc. - que ces dispositifs conduisent, chaque fois, leurs utilisateurs à participer - sans nécessairement la viser - à une action collective.

Les principaux motifs coopérationnels de ces plateformes sont donc moins à chercher dans un présupposé ethos du partage, ou dans quelque inclination existentielle, que dans le régime de fonctionnement même de ces dispositifs, venant soumettre la conduite de l'action - en tant que disposition individuelle à l'irruption dans le monde - à des formats et à des procédés de coordination spécifiques. Comme l'expliquent ainsi Beuscart *et al* :

> *« Au fur et à mesure que la production et la publication en ligne deviennent plus faciles et accessibles au grand public, et que les actes de publication sont étroitement imbriqués dans des démarches de communication et de présentation de soi, il devient plus pertinent de s'interroger sur les modalités de mise en commun des productions individuelles que sur les motivations proprement dites des individus. » (Beuscart* et al.*, 2009, p. 13)*

L'extériorité technique contre l'intériorité communautaire

C'est en effet au dispositif technique qu'est ici confiée la charge de coordonner ces contributions individuelles en disposant - et en imposant - aux utilisateurs des normes d'action partagées les exposant à des formats et à des procédures normalisés en assurant l'articulation. Si Yelp peut confier à une multiplicité d'initiatives individuelles *a*

---

[164] « Web 2.0 services allow individual contributors to experience cooperation *ex post*. The strength of the weak cooperation comes from the fact that it is not necessary for individuals to have an *ex ante* cooperative action plan or altruist preoccupation. » Notre traduction.

priori non coordonnées l'évaluation des services qu'elle recense, c'est qu'elle soumet les contributions de ses utilisateurs à divers mécanismes de normalisation et de coordination de la procédure d'évaluation de ces commerces - interface autorisant la création normalisée des pages relatives aux commerces non-encore renseignés sur la plateforme, format standard de notation en favorisant la combinaison statistique, système d'avis et d'évaluation des avis permettant d'en isoler les plus pertinents, dispositif d'agrégation des photographies, etc. Si Quirky peut redistribuer la conception de ces produits à de multiples contributions individuelles, c'est, de la même façon, que sa plateforme expose - et prescrit - toute une série de procédures spécifiant le mode de proposer une nouvelle idée de produit, d'y répondre, de la modifier et d'en articuler les différentes séquences.

La fixation technique de ces procédures se substitue ainsi aux méthodes de coordination centralisées héritées, en redistribuant les mécanismes d'ajustement réciproque de l'action au plus près de ses conditions situées d'exercice. Comme le synthétise en effet Yochai Benkler, « le design et la maintenance des plateformes, et de façon plus importante encore l'attention humaine requise pour recueillir et utiliser cette information, sont l'équivalent pour la production pair-à-pair des coûts organisationnels et décisionnels pour les firmes et des coûts de transaction pour les marchés »[165] (Benkler, 2002). Mais, en s'imposant du dehors aux individualités, cette extériorisation technique des normes de l'action est aussi ce qui vient affranchir les acteurs de toute nécessité à intérioriser, par la socialisation, des façons de faire communautairement partagées et implicites. Elle vient ainsi équiper l'action de telle sorte à répondre aux spécificités des collectifs composés par ces dispositifs, en disposant une multiplicité fluide d'être-étrangers à agir - contre toute attente - les uns avec les autres. Comme le synthétise ainsi Dominique Cardon :

---

165 « Platform design and maintenance, and more importantly the human attention required to take in and use this information, are the equivalent for peer production of organization and decision costs in firms and of transaction costs in markets. » Notre traduction.

« Dans le monde réel, les collectifs "tiennent" parce que les personnes qu'ils réunissent possèdent déjà un système de valeurs et d'intérêts suffisamment proche pour être incités à se coordonner. Dans le monde numérique, ces valeurs partagées sont une production émergente des interactions entre les participants qui incorporent progressivement des identités et des croyances collectives. Mais, surtout, en raison de la diversité et de l'hétérogénéité des participants, les collectifs de l'Internet se définissent moins par des valeurs partagées que par des procédures communes. » (Cardon, 2009, p. 12)

❧

Sans doute ces dispositifs opèrent-ils donc, pour partie, comme des dispositif de capture et de valorisation de cette disposition somme toute très libérale à faire reposer la conduite de l'action sur l'initiative individuelle. Mais il nous importe surtout, ici, que ces plateformes viennent redéfinir les modes de contact du sujet au monde et à l'altérité, en soumettant la conduite de l'action - au plus près de processus d'ouverture du soi[166] - à des procédés techniques l'exposant à sa reprise par une multiplicité d'êtres-étrangers. Les effets anthropologiques des récentes recompositions du capitalisme avancé - dont témoignent ces plateformes - sont ici ceux d'une prise en charge industrielle de l'exercice de l'action individuelle et de l'exposition du sujet à sa pluralité (Arendt, 2002).

Conclusion. Énoncer un problème. (Re)tenir le présent

Il convient donc de nous tenir ici à hauteur de cette étrange inflexion anthropologique à laquelle nous aura livré l'industrialisme marchand[167] en assujettissant la reproduction

---

166 Il ne s'agit pas de comprendre, ici, cette ouverture comme geste d'une intériorité s'opposant à l'extériorité du monde, mais bien, plutôt, dans une perspective heidegerrienne, comme un double mouvement d'ouverture du sujet au monde et d'ouverture du monde au sujet.

167 Nous éviterons ici de nous épuiser dans quelque controverse sur le vocable supposé le plus apte à qualifier notre présent : modernité / capitalisme / industrialisme. Il ne s'agira pas, en effet, de retracer le système de causalités par quoi s'est élaboré le système-monde contemporain, ni de

de l'existence individuelle et collective à l'inter-dépendance d'une multiplicité hétérogène d'êtres-étrangers. On sait en effet avec quelle force l'incroyable disposition du capital à « se propulser au delà de toute barrière spatiale » (Marx 1858/2011, p. 484-485) aura stimulé l'extension du réseau de relations humaines qu'engage la présence de l'individu au monde. Et on sait aussi par quels détours cette extension aura exacerbé la différenciation de ses sujets[168]. Le capital est l'affirmation du multiple et de l'hétérogène comme condition de reproduction matérielle de la vie humaine ; c'est-à-dire, aussi, la détermination de l'expérience de l'autre par cette « masse critique naturelle au-delà de laquelle le contact immédiat et une certaine forme d'intimité ne sont plus possibles » (Hugon, 2011, p. 38).

On ne s'attardera pas trop à examiner ici les procédés par lesquels l'économie marchande aura toujours-déjà su neutraliser l'interpellation que cette condition nouvelle de notre modernité aurait pu - ou dû - en d'autres circonstances, nous adresser[169]. Ces mécanismes sont déjà trop[170] sus : l'économie soustrait ses sujets à toute expérience immédiate de la multiplicité qu'elle révèle en la totalisant d'un côté sous les nécessités abstraites et impersonnelles de l'économie et de son administration bureaucratique (Sarrouy, 2013), pour mieux en séparer, de l'autre, les singularités dans

---

chercher à différencier le jeu des nécessités politiques, économiques et techniques depuis lequel celles-ci se sont établies. Ces questions, l'histoire ne nous les pose pas, qui n'a jamais vu advenir de modernité hors du capitalisme - de marché ou d'Etat - ni de capitalisme sans sacre industriel. L'enjeu ne sera donc pas de chercher à déterminer ici si la modernité est soluble dans le capitalisme ou le capitalisme soluble dans l'ordre industriel. Le lecteur intéressé pourra se reporter à (Giddens, 2000).

168 c.f. supra.

169 On comprendra évidemment que notre étonnement à l'éludement de cette question n'est qu'un artifice rhétorique. L'autorité de l'économie marchande, et sa force d'expansion, tiennent précisément à ce que ses mécanismes la soustraient toujours-déjà à cette question, ou la renvoient à une sphère politique intrisèquement réduite à un inoffensif dispositif de gouvernementalité *par* l'économie (Foucault, 2004) et de gestion de ses éventuels effets - dispositif qui aurait bien du mal, donc, à questionner l'économie en elle-même …

170 Leur élucidation n'a, en effet, exercé jusqu'ici que peu d'effets …

l'organisation marchande de l'individualité privée (Tiqqun,2004). On reconnaîtra là les effets déployés de la forme-marchandise[171] et des médiations spécifiques qu'elle assigne aux formes sociales qu'elle soumet à son autorité. D'abord en in-formant l'organisation de notre reproduction collective sous l'effet d'abstractions - la Valeur, le Travail, la Plus-Value, etc. - invisibilisant le réseau humain à qui elles prêtent voix sous le commandement d'un « sujet-automate » sans visage (Marx, 2011). Ensuite en affirmant l'indifférence réciproque des êtres dans la généralisation d'un rapport marchand[172] remplaçant la dépendance à l'égard des personnes - c'est-à-dire, aussi, l'épreuve de leurs individualités - en une dépendance à l'égard de l'argent - « payer en argent, c'est en terminer foncièrement avec tout », écrit quelque part Simmel[173] [174]. Ces deux phénomènes renvoient à des sphères d'activités distinctes : l'un s'attribuant plutôt à la sphère de la production, l'autre à la sphère de la reproduction et de la circulation marchande. Ils n'en restent pas moins liés comme effets - historiques - de ce que Marx a pu qualifier autrefois de conditions - logiques - générales de production ; conditions par quoi se réalise la réorganisation générale de la vie sociale - à l'intérieur mais aussi à l'extérieur de l'usine - sous le jeu des nécessités nouvelles que la marchandise imposera rapidement à la « reproduction d'ensemble des formations capitalistes développées » (Lojkine, 197, p. 124). C'est qu'ils soustraient, en effet, les sujets du capital à l'épreuve de leur interdépendance nouvelle (Lukács, 2010) en la

---

171 La forme-cellulaire du capital, dira Marx.

172 Dont la marchandisation de la force de travail.

173 « Ainsi, en 1843, George Dodd, auteur d'une série d'enquêtes sur les manufactures londoniennes, qui comptaient parmi les *best-sellers*, expliquait à ses lecteurs de la métropole que "le simple fait que celui qui possède de l'argent puisse commander n'importe quelle sorte de produit d'échange paraît agir comme un voile qui cache le producteur aux yeux du consommateur… de la même manière que, pour ce qui concerne les intermédiaires, les patrons n'ont qu'une vague connaissance de la source par laquelle ils obtiennent leurs fournitures". » (Schaffer, 1995, p. 162)

174 On pourra objecter ici que la sujétion du sujet moderne à la forme de l'individualité privée n'est pas l'effet de la seule sphère de la circulation marchande, mais qu'elle renvoie aussi à des programmes institutionnels spécifiques : loi Le Chapelier, régime de citoyenneté, école, disciplinarisation, etc (Le Bart, 2009). Sur l'étroite surdétermination de ces institutions par la forme-marchandise, se reporter à (Artous, 2006).

renvoyant sous les abstractions impersonnelles de l'économie ou en organisant méticuleusement l'indifférence réciproque d'individualités privées. Ne subsiste plus rien, alors, sous cette condition de non-intimité que la modernité assigne à ses sujets, que des individus et de la « société »[175] - cette forme spécifique de la vie collective où le commerce des hommes les soustrait minutieusement à toute occasion d'éprouver leur être-en-rapport. Et ne reste plus rien, alors, à l'individu ainsi isolé que les phénomènes de masse, pour faire l'épreuve de cette multiplicité à laquelle l'Histoire aura liée son destin pour soustraire aussitôt ses visages à son regard[176]. Ainsi :

> *« Les masses représentent une voie de compromis toute moderne entre la nécessité de la forme (et il y a là une forme provisoire et superficielle mais en même temps un sujet collectif unifiant et contrôlable) et le besoin de soulager l'aspect émotionnel de l'individu et sa nécessité de trouver une identité collective même faible. La masse devient le compromis entre le besoin de rationalisation de la vie collective et les besoins émotionnels de la vie individuelle. » (Mongardini, 2008, p. 106)*

Aussi la rupture de l'intimité introduite par la modernité y est-elle immédiatement organisée comme un non-rapport - neutralisé par l'abstraction ou l'indifférence marchande - plutôt que comme un rapport ne reposant par sur l'intimité. Le sujet du capital est le sujet en qui « tout a été socialisé, mais socialisé *en tant que privé* »

---

175 C'est en ce sens qu'il importe ici de neutraliser toute opposition ontologique entre individu et société pour y reconnaître plutôt une détermination historique des formations sociales capitalistes. Comme l'explique Moishe Postone : « De même que Marx ne critique pas le capitalisme du point de vue de la production industrielle, de même il n'érige pas la collectivité qui englobe chacun en critère à partir duquel l'individu atomisé peut être critiqué. En plus de relier la constitution historique de l'individu monadique à la sphère de la circulation marchande, Marx analyse le méta-appareil dans lequel les individus sont réduits à l'état de simples rouages comme caractéristique de la sphère de la production déterminée par le capital. L'opposition entre l'individu atomisé et la collectivité (comme une sorte de « super-sujet ») ne représente donc pas l'opposition entre le mode de vie sociale du capitalisme et celui d'une société post-capitaliste ; elle est en réalité l'opposition des deux déterminations unilatérales de la relation individu/société qui, ensemble, constituent l'une des antinomies de la formation sociale capitaliste. » (Postone, 2009, pp. 56-57)

176 C'est cette même raison qui conduira Walter Benjamin (2000) à prêter attention à l'industralisation des productions culturelles - et à la culture de masse - comme ultime moyen, pour cette multiplicité, de se percevoir encore.

(Tiqqun, 2004, p. 93-94). Le capital est la force de neutralisation de la multiplicité qu'il révèle.

Composer le multiple. L'éprouver

Il n'y a donc rien à déplorer ici des régimes d'engagement individualistes que distribuent ces dispositifs. Il importe plutôt, en effet, que se révèlent soudainement, dans ce mode de retenir toujours la clôture du collectif, la multiplicité et l'hétérogénéité des singularités auxquelles notre modernité a confié la responsabilité de composer - contre toute probabilité - le commun du monde[177]. Si ces dispositifs doivent, ici, retenir notre attention, ce n'est donc pas seulement par leur disposition à substituer la multiplicité des initiatives individuelles au commandement explicite ; c'est aussi, et d'abord, par leur mode d'offrir à cette multiplicité des mécanismes de coordination en préservant l'hétérogénéité propre - et révélant ainsi à l'expérience la vérité crue de notre modernité. Mais c'est également, alors, par leur mode d'articuler étroitement les processus d'élaboration du soi à l'épreuve d'une multiplicité anonyme d'êtres-étrangers et de ré-exposer par là ces singularités à l'être-en-rapport dans l'épreuve de la non-intimité.

Aussi voudrions-nousi réarticuler ici l'analyse de ces dispositifs à un double mouvement analytique. D'abord en examinant au plus près de la modernité qui s'y révèle les mécanismes que se donnent ces dispositifs pour articuler l'action d'une multiplicité. Ensuite en se tenant à cette analyse comme à une occasion de re-problématiser cette modernité ; non seulement pour diagnostiquer - depuis cette reproblématisation - l'inflexion qu'en opèrent ces plateformes, mais aussi, et surtout, pour s'efforcer de redéfinir à leur contact les plans de phénoménalité et de conceptualité depuis lesquels peut, ou doit, aujourd'hui, s'énoncer la question du

---

177 C'est précisément parce que ces dispositifs renvoient, toujours, l'individu au dehors du collectif - et de ses dispositions unifiantes - que se révèlent ici, dans leur nudité crue, le multiple et l'hétérogène dont l'économie nous a soustrait à tout rapport.

collectif et de l'être-en-rapport.

Adhérer à son objet. Tracer un plan d'analyse

Examiner ces dispositifs au plus près des conditions de notre modernité, c'est d'abord requalifier les traits qu'ils en révèlent comme des principes internes de l'analyse. Énoncer le multiple et l'hétérogène n'est qu'un geste vide s'il n'instruit pas un repli de la pensée visant à accueillir pour elle même cette multiplicité. La tradition occidentale dispose en effet, dès lors qu'il s'agit d'examiner le multiple et l'hétérogène, d'étonnants stratagèmes. Disposition à défaire l'hétérogène d'abord, par divers procédés d'extraction de (ses) régularités, recouvrant l'ecceité de chaque phénomène des abstractions analytiques - la culture, l'habitus, l'ethnométhode, etc. - qu'en soutire la méthode de la mise en série et de la réduction au particulier. On comprendra qu'il ne s'agit évidemment pas de nier ici toute pertinence heuristique à ce procédé ; la validité d'une méthode analytique ne doit être évaluée qu'au contact du plan de phénomènes qu'elle déploie et dont elle prétend rendre compte. Il y aurait néanmoins peu de sens à s'efforcer ici de dégager analytiquement des régularités d'une série dont l'hétérogénéité conditionne jusqu'au fonctionnement même des dispositifs qu'il s'agit d'examiner. Comme l'explique Clay Shirky, « quoique le mot "ecosystème" soit trop souvent utilisé pour faire passer des situations simples pour complexes, il est ici pertinent, parce que les systèmes sociaux étendus ne peuvent être compris comme une simple agrégation du comportement de quelque utilisateur "moyen" en fait inexistant »[178] (Shirky, 2008, p.125). C'est, à la lettre, que l'utilisateur-moyen susceptible d'être ici dégagé - c'est-à-dire aussi construit - ne représenterait strictement aucun utilisateur réel. « Vous ne pouvez pas comprendre un système social étendu en observant l'un ou l'autre de ses utilisateurs ou même un petit groupe et en supposant

[178] « Though the word "ecosystem" is overused as a way to make simple situations seem more complex, it is merited here, because large social systems cannot be understood as a simple aggregation of the behavior of some nonexistent "average" user. » Notre traduction.

qu'ils sont représentatifs de l'ensemble »[179] (Shirky, 2008, p. 127). Aussi nous revient-il d'aménager à cette hétérogénéité une place - et une fonction - spécifique dans notre agencement analytico-énonciatif, de telle sorte à en préserver l'irréductibilité et à en reconduire - de l'intérieur même de la pensée et de l'énonciation - le mode d'existence et d'articulation opératoire à la multiplicité qu'elle affirme.

Cette dégradation de l'hétérogène s'articule le plus souvent, en effet, à une négation du multiple - ou du nombreux - renvoyé à une juxtaposition de situations d'interaction interpersonnelle - ou aux quelques abstractions totalisantes qu'en extraient les oligoptiques (Latour, 2007) économiques et / ou sociologiques du marché et / ou de l'État. Or le privilège concédé par l'esprit du temps à l'interpersonnalité et à l'analyse conversationnelle, ne peut rien soutenir des effets de seuil qu'impose - dans son irréductibilité propre - l'épreuve du multiple au plus près de laquelle se doit de se tenir une pensée s'efforçant de saisir quelque chose de l'être-avec-nombreux. Comme l'explique en effet Clay Shirky : « plus est différent : les villes ne sont pas justes de grands villages, et un large public n'en est pas seulement un petit cloné plusieurs fois. Les limites que le changement d'échelle impose à l'interaction sont difficiles à déceler, parce que chaque aspect visible du système reste identique »[180] (Shirky, 2008, p. 92). Et pourtant, à mesure qu'un groupe s'élargit, il devient impossible que l'ensemble de ses membres y interagissent les uns avec les autres, que leurs relations s'articulent à une quelconque forme d'interconnaissance réciproque, que s'y partage un même système d'évidences sensibles - nous dirions autrement : une certaine intimité -, que se dégage spontanément un consensus général, etc. Ainsi, « même avec un médium qui autorise une parfaite interactivité entre tous les participants (quelque chose dont nous avons aujourd'hui une approximation raisonnable), les limites de la cognition humaine

---

179 « You cannot understand [...] any large social system by looking at any one user or even a small group and assuming they are representative of the whole. » Notre traduction.

180 « More is different: cities are not just large towns, and a big audience is not just a small on cloned many times. The limits on interaction that come with scale are hard to detect, because every visible aspect of the system stays the same. » Notre traduction.

signifieront que le changement d'échelle suffira à tuer la conversation »[181] (Shirky, 2008, p. 95-96). Aussi importe-t-il de ne pas écarter ici cette irréductible hétérogénéité / multiplicité[182] comme on écarterait un phénomène résiduel, comme une contigence insignifiante qu'il reviendrait à la pensée de dissiper dans le dévoilement de régularités cachées, ou dans l'isolement de micro-situations en occultant la spécificité. Il convient à l'inverse d'accueillir cette multiplicité comme une injonction à opérer, dans l'ordre des phénomènes qu'organise le regard, et le jeu de questions que leur adresse la pensée, un infime déplacement.

Conséquences méthodologiques et analytiques

Cette injonction appelle d'abord à une défection : c'est qu'il s'agit de déposer ici toute volonté de sonder l'intériorité des acteurs pour dégager des repères subjectifs supposés guider leurs conduites individuelles les principes d'un ordre collectif partagé - d'y révéler les non-dits y affirmant une intimité, d'y identifier les gestes faisant forme de vie, d'y isoler les traits d'une hypothétique identité partagée, d'y dégager des procédures interprétatives partagées, etc. La nécessité de cet abandon s'attribue d'abord à de froides considérations pratico-méthodologiques. Comme le signale Warren Sack, « la micro-analyse de conversation réclame souvent de l'analyste qu'il identifie les intentions des participants ; cela est non trivial si ce n'est impossible pour une discussion qui engagent des milliers de personnes »[183] (Sack, 2005, p. 256). Une enquête rigoureuse qui ne tiendrait pas pour acquis ce qu'elle cherche à énoncer

---

181 « Even in a medium that allowed for perfect interactivity for all participants (something we have a reasonable approximation of today), the limits of human cognition will mean that scale alone will kill conversation. » Notre traduction.

182 Sauf mention contraire, nous emploierons à présent la notion de multiplicité dans sa double acception : comme multiplicité extensive - l'être-nombreux - et comme multiplicité intensive - l'être-différent.

183 « Often a micro analysis of a conversation demands that the analyst identify the intentions of the participants; this is nontrivial if not impossible to do for a discussion that involves thousands of people. » Notre traduction.

réclamerait - pour *prendre en compte* et *rendre compte* de l'hétérogénéité de ces collectifs - une quantité d'entretiens proprement incompatible avec les contraintes que lui assignent aujourd'hui les conditions matérielles de la recherche : financements courts et suspendus à une exigence de production immédiate, délais de soutenance institutionnellement imposés sans considération aucune pour les nécessités de l'objet, etc. On dira peut-être que cette considération tombe à plat ; qu'il y a peu de sens à faire jouer un argument si vulgaire - ou concret - à l'intérieur d'une stratégie de véridiction. Il y aurait pourtant à examiner les limites qu'assignent ces nécessités à la possibilité même d'un examen des phénomènes de masse - qu'il s'agisse du web ou du reste. Sans doute pourrait-on alors éclaircir cette schizophénie qui affecte l'analyse sociologique dans son rapport aux phénomènes de normalisation, qu'elle prétend diagnostiquer - voire, dans un ultime sursaut de vertu, condamner - sans toujours s'apercevoir qu'elle contribue à cela même qu'elle dénonce en imposant, partout, ses procédés artificieux d'extraction de régularités ne s'attribuant, en droit, à personne. Aussi la nécessité pratique doit-elle ici être reçue comme invitation à une défection éthique ; défection de ce à quoi il revient à la pensée - lorsqu'elle ne peut préserver l'ecceité de ce qu'elle entend connaître et dire - de renoncer et de rendre au silence ; comme une injonction à se tenir à hauteur de l'indicible inhérent à toute expérience et que l'excès de discours toujours, nous refuse. Il n'y a pas, toutefois, à déplorer cette nécessité, mais plutôt à la recevoir - pour ce qui nous concerne du moins - comme une injonction à élaborer un régime de problématisation adéquat à son objet[184].

Problématiser l'indifférence de l'intérieur même de notre objet

Cette indifférence méthodologique à l'intériorité des acteurs ne doit pas, en effet, être perçue comme un obstacle à l'examen de ces dispositifs. C'est qu'elle ne s'en donne pas exactement - ou seulement - comme un principe d'analyse externe ; qu'elle ne

[184] Il s'agit, en effet, de reconduire dans la conduite même de la recherche, les nécessités éthiques que nous assigne notre modernité - c.f. chapitre 11.

fonctionne pas, ici, comme un simple procédé d'objectivation visant à soustraire l'énonciation du général à l'eccéité du singulier ; qu'elle n'y opère pas non plus comme un vulgaire artefact méthodologique amené à rompre, en assujettissant l'expérience des acteurs aux nécessités de l'enquête et de l'explication, une intimité originelle inaccessible aux circonstances - et aux nécessités - de ses procédés de véridiction. Il importe en effet de comprendre que cette indifférence opère plutôt, ici, comme un principe *interne* au fonctionnement de ces dispositifs ; comme une singularité y réglant de façon déterminante - et dans un étroit rapport aux conditions de félicité économico-fonctionnelles de ces agencements industriels - leur conception, l'expérience de leurs utilisateurs, l'organisation de leurs interactions, leur régime d'exposition réciproque, et leur mode d'être-avec.

Si ces dispositifs ne peuvent supposer l'intimité de leurs utilisateurs, cette extériorité n'y advient pas, en effet, comme une conséquence purement résiduelle de leur régime de fonctionnement. Elle est plutôt ce que le dispositif technique doit activement - et minutieusement - reconduire ; non seulement pour dispenser les contributeurs de toute nécessité d'appropriation d'un ordre interprétatif partagé - nécessité suspendue à des contraintes d'investissement temporel difficilement compatibles avec les régimes d'engagement de ces utilisateurs - mais aussi pour gouverner activement les acteurs à agir comme une foule d'individus et non comme membres d'une communauté. Aussi est-il une singularité positive de ces dispositifs que d'agencer la coordination de l'action depuis - et en maintenant activement - une certaine indifférence réciproque des acteurs.

Il s'agit donc de ne plus percevoir cette indifférence à l'intériorité des acteurs comme un *manque analytique*, mais de l'examiner, plutôt, comme une *positivité organisationnelle et expérientielle* ; c'est-à-dire comme une composante irréductible de la prise qu'exercent ces dispositifs sur l'expérience de ceux qui s'y exposent. Cette indifférence et sa positivité opèrent alors, à l'endroit de la pensée, comme une injonction à redéfinir son plan de phénoménalité analytique depuis deux axes distincts - quoique se recouvrant partiellement. Elles doivent d'abord être établies comme un

principe même de l'analyse de ces dispositifs, nous imposant d'en décaler les motifs, depuis l'étude des dispositions subjectives conduisant à la coordination de l'action, vers l'examen des mécanismes techniques en assurant l'agencement en deçà de toute inclination intersubjectivement partagée. Si nous avons rapidement discuté, ci-dessus, du rôle joué par l'architecture technique de ces plateformes dans la coordination des initiatives individuelles qu'elles sollicitent, il importe en effet d'examiner plus étroitement ces mécanismes et leur mode de négocier l'absence réciproque de leurs utilisateurs[185]. Ce premier déplacement, toutefois, en appelle immédiatement un second.

(Re)problématiser notre modernité. L'absence et le rapport

On comprendra, en effet, que ce premier déplacement ne vise pas seulement à épouser, à même l'analyse, les subtilités fonctionnelles de notre objet, ou à en extraire quelques procédés génériques de composition du nombreux et de l'hétérogène. C'est d'abord la pensée qu'il convient ici, en la tenant au plus près du phénomène, de forcer à un geste théorique de (re)problématisation de notre modernité, comme mode d'exposer et d'agencer les êtres et les corps selon une extension dissipant toute disposition à l'intimité. Si l'organisation économique de l'existence nous a soustrait, pendant plusieurs siècles, à toute occasion de rapport au non-intime distribué par cette modernité, c'est alors au plus près des régimes d'exposition du sujet au multiple et à l'hétérogène que ces dispositifs révèlent aujourd'hui au devant de nous - à même l'expérience sensible - qu'il nous faut ici situer le lieu de cette (re)problématisation.

Il importe d'examiner, alors, les effets subjectifs qu'exercent - à même l'expérience de ceux qui s'y exposent - cette extériorité réciproque des acteurs sur l'inclination de leur être-en-rapport. On n'a pas, en effet, examiné jusqu'ici avec suffisamment de soin le mode d'être-avec qui s'élabore au contact de ces plateformes. C'est qu'on a voulu,

---

185 c.f. chapitres 5 et 7.

chaque fois, y reconnaître la reconduction d'un espace d'interaction interpersonnelle[186]. Nous verrons pourtant que, bien plus qu'une mise en coprésence, c'est une absence réciproque des sujets - l'écart qui sépare leurs foyers d'énonciation - qui s'affirme ici sur ces dispositifs, depuis un mode tout à fait spécifique de renvoyer au silence les intentions de communication que chacun dépose dans les traces qu'il abandonne à la multiplicité. Il importe alors de rendre compte de l'expérience sociale qu'agence l'orchestration de ces silences. Non pour y déplorer l'absence de collectif mais pour y redéfinir, à l'inverse, les catégories et les régimes énonciatifs sous lesquels penser et dire le collectif ; depuis la co-présence, l'intersubjectivité et l'intimité, donc, vers l'absence, l'extériorité et le contact à cette extériorité, pris non comme défauts, mais comme modalités positives de l'*avec* et de l'être-en-rapport : comme un moyen de forcer la pensée à un geste théorique d'exode du psychologisme, qui, trop souvent, l'affecte encore. Non pas seulement qu'il s'agisse, alors, d'exhumer le post-structuralisme contre la thématique du retour à l'acteur et de la sociologie du bricolage. Ce n'est pas, en effet, sur un plan théorico-théorique que se situe, ici, le lieu d'où accomplir ce geste ; mais dans *l'écart* qui sépare l'entêtement de notre pensée à attribuer, toujours, le collectif au partage intersubjectif d'une disposition interne[187] au sujet, et l'insolente insistance de notre modernité - dont le web ne constitue ici que le mode de révélation le plus accentué - à disposer, partout, l'indifférence à cette intériorité, comme condition de composition du multiple et de l'hétérogène dont elle impose la vérité en chaque point de l'expérience. Aussi importe-t-il de nous saisir, ici, de ces dispositifs comme d'un moyen de révéler à l'expérience les conditions de cette modernité, et de recevoir l'injonction que celles-ci nous adressent à composer le commun d'un monde n'ayant plus rien à espérer des promesses d'une intimité définitivement perdue.

---

186 À peine altéré par une réduction textuelle et un affranchissement des contraintes spatio-temporelles héritées. c.f. sur cette question le chapitre 9.

187 Identité, culture, intention, etc. partagée.

Reconceptualiser le collectif pour penser l'autonomie politique

Ce geste se voudrait ainsi l'occasion d'un dialogue implicite avec une série d'énoncés s'efforçant, depuis quelques années, de réarticuler le politique - sa pensée, sa pratique aussi - à l'épreuve incarnée du collectif. Il n'est pas le lieu de faire ici la synthèse de ces propositions souvent disparates ; aussi nous contenterons nous d'insister ici sur ce qui les rassemble : un souci commun de réarticuler le politique et l'existentiel, ou encore de rétablir l'épreuve existentielle du collectif comme critère du politique. Le politique est ce qui advient lorsque le sujet s'expose - ou est amené à s'exposer - à ce que Merleau-Ponty qualifiait de « faiblesse interne qui m'empêche d'être absolument individu » ; c'est-à-dire lorsque le sujet accepte de - ou est amené à - suspendre sa position de sujet individuel pour, dans le geste d'une mise en jeu existentielle, se laisser affecter par un dehors - transindividuel, forme-de-vie, expérience sensible collective, langage, etc. - au contact duquel seulement un monde est susceptible d'advenir et de s'offrir comme point de contact à l'ex-istence[188].

Si nous souhaiterions, donc, engager ici un dialogue avec ces énoncés et ces pratiques, c'est parce que la pensée du collectif - et de son épreuve - y est, toujours, renvoyée à ce que Muriel Combes a pu qualifier « d'intimité du commun » (Combes, 1999) : la commune pour le Comité Invisible (Tiqqun, 2004 ; Comité Invisible, 2007) , le groupe primaire - emprunté à Simondon - chez Muriel Combes (1999), la relation amoureuse chez Bernard Aspe (2013), etc. Le collectif - et sa problématisation - y est donc chaque fois réduit au partage d'une certaine forme d'intimité - un même système d'évidence sensible, pour reprendre les mots de Rancière, une même acception du silence, une même disposition au geste - entre des êtres suffisamment peu nombreux et suffisamment homogènes - rassemblés par l'existence concrète, ordinaire, quotidienne - pour que cette intimité puisse advenir.

---

188 Nous dirions autrement qu'il s'agit de requalifier la question de l'ex-istence - de l'avoir-à-être et de son mode d'advenir - comme une question profondément politique, qui ne saurait, donc, être réduite à un problème d'ordre esthétique ou privé - de soi à soi.

Aussi voudrions nous ici relayer ce mode de questionner le politique, en en neutralisant toutefois la disposition à suspendre le collectif au partage de l'intime ; comme un moyen d'interroger et de déplacer cette problématisation dès lors que, se tenant au plus près de la condition de multiplicité et d'hétérogénéité que nous assigne notre modernité, nous nous décidons à lui refuser la facilité - théorique - et le piège - pratique - de l'intimité. C'est ainsi en ce point qu'il nous faut, alors, faire retour sur notre objet. Non seulement pour nous tenir au contact de la multiplicité que ces dispositifs exposent, mais aussi pour faire droit aux artefacts qui en articulent la non-intimité. Comme un détour pour étendre le spectre de ce que doit, peut-être, se décider à accueillir une pensée du politique et du collectif s'efforçant de se tenir à hauteur du présent.

5 - [Excursus] - Méthodologie

Les analyses composant cette recherche ont été construites depuis une certaine posture ethnographique. On sait toutefois l'hétérogénéité des travaux se réclamant de cette approche ; et on sait aussi les difficultés à en adapter les méthodes à l'analyse des mondes contemporains - et *a fortiori* à l'analyse des dispositifs numériques. Aussi les recherches qui, depuis maintenant une vingtaine d'années, ont entrepris d'ajuster l'héritage de l'enquête ethnographique aux spécificités des phénomènes en ligne - s'efforçant ainsi d'esquisser les contours d'une ethnographie virtuelle (Hine, 2000, 2008) - ont-elles été amenées à en questionner et à en redéfinir la plupart des procédés méthodologiques. Si la réflexion conduite ici prolonge certaines de ces initiatives, et n'aurait probablement pu se construire sans elles, elle s'en distinguera toutefois par les nécessités d'une problématique relativement étrangère aux préoccupations de la plupart de ces recherches. Aussi ne s'agira-t-il pas de proposer ici une synthèse de ces travaux. Sans doute une telle entreprise serait-elle de toute façon destinée à échouer : la disparité des préoccupations, la diversité des terrains, l'hétérogénéité des analyses soutenant ces réflexions les distinguent si radicalement qu'il serait en effet difficile d'en dégager autre chose qu'un intérêt commun pour les phénomènes sociaux en ligne. Il ne s'agira pas non plus, toutefois, d'élaborer ici quelques propositions méthodologiques ayant prétention à une validité générale - au-dehors des préoccupations qui sont les nôtres. Sans doute n'y aurait-il d'ailleurs pas plus de sens à tenter d'élaborer une méthodologie générique d'analyse des dispositifs numériques qu'à vouloir arrêter définitivement une méthodologie d'étude des phénomènes sociaux dans leur ensemble. L'enjeu sera donc plutôt, ici, d'objectiver et de donner à éprouver les choix méthodologiques adoptés - ou s'étant imposés à nous - depuis l'intérieur de notre expérience de recherche. Nous nous efforcerons donc de préciser non seulement ce que cette recherche a effectivement emprunté à l'héritage ethnographique, mais aussi les ajustements que nous avons dû y apporter pour épouser au mieux les spécificités de nos objets.

Les procédés de la méthode ethnographique

Nous retiendrons ici trois procédés dont l'articulation définit - selon nous, du moins - l'esprit propre à la méthode ethnographique. Un premier procédé renvoie au souci d'analyser le réel au plus près de l'expérience ordinaire et de ses conditions d'exercice pratiques - comme un certain mode de s'exposer au monde, d'en accueillir la réalité, de s'y rendre sensible et d'en rendre compte. Comme le souligne François Laplantine, ce souci est inséparable d'une méthode : « non plus une réflexion abstraite et spéculative sur l'homme en général, mais l'observation directe de comportements sociaux particuliers à partir d'une relation humaine, la familiarité avec des groupes que l'on cherche à connaître en partageant leur existence » (Laplantine, 1996, p. 7). On sait en effet que cette démarche est liée, depuis Simmel au moins, à l'affirmation d'une certaine continuité entre le sens commun des acteurs et le savoir élaboré par le chercheur. Cette affirmation ne postule évidemment pas une équivalence immédiate des épistémés qu'engagent le contact pratique au monde et le savoir scientifique. Elle incite plutôt à articuler le savoir scientifique autour d'une analyse des mécanismes endogènes d'organisation de la vie sociale dont l'examen ne peut jamais être conduit qu'au contact de l'expérience quotidienne et ordinaire des acteurs.

On discernera en effet dans la spécificité de ses méthodes d'observation - « living with and living like those who are studied » (Van Maanen, 1988, p. 2) - un autre aspect différenciant de la démarche ethnographique. Comme l'expliquent ainsi Yanow *et al.* :

> *« Comme son objectif est de proposer au lecteur un sens de ce qu'est la vie dans le cadre étudié, l'ethnographie repose communément sur une familiarisation à ce lieu, typiquement dans un rôle spécifique à la situation. Cela requiert typiquement une observation prolongée dans le temps […]. Une telle familiarisation requiert que l'ethnographe soit là, en situation, suffisamment longtemps pour s'approprier le sens commun, et les règles quotidiennes, tacites, non-écrites et non-énoncées,*

toujours-déjà sues des natifs. »[189] *(Yanov* et al.*, 2012)*

L'observation participante - c'est-à-dire l'observation par la participation aux activités de la population étudiée - vise ainsi à tenir l'ethnographe au plus près des motifs de vie tacites qui règlent la vie quotidienne des acteurs. Ce procédé vient ainsi exposer « le self du sociologue comme un outil pour explorer les processus sociaux » (Rock, 1979, p.178, cité par Le Breton, 2008, p. 173). L'engagement du chercheur auprès des acteurs, et son contact prolongé à la matérialité concrète de leur existence, constituent ainsi les leviers d'une exposition subjective du chercheur aux mécanismes d'organisation endogènes du monde social qu'il vise à analyser. C'est en ce sens que « nombre d'auteurs de la mouvance interactionniste ne craignent pas de faire référence à leur expérience personnelle en la considérant comme une source de données, ainsi de Hugues, de Becker, de Goffman, de Strauss par exemple » (Le Breton, 2008, p. 173). Le contact prolongé avec les sujets-pris-pour-objets-de-l'-observation est en effet le moyen d'un dédoublement subjectif disposant simultanément l'ethnographe en acteur interne et en observateur externe à la population étudiée. Ce dédoublement vient ainsi ressaisir le self du chercheur comme l'opérateur d'un passage entre deux mondes sociaux, situant, par la description écrite, le lecteur au plus près des formes d'existence concrète observées. Comme le rappelle en effet François Laplantine :

> *« la description ethnographique (qui signifie l'écriture des cultures), sans laquelle il n'y a pas d'anthropologie au sens contemporain du terme, ne consiste pas à voir mais à faire voir, c'est-à-dire à écrire ce que l'on voit. […] Procédant à la transformation du regard en langage, il exige, si nous voulons le comprendre, une interrogation sur les rapports du visible et du dicible ou plus exactement du visible au*

---

189 « As its purpose is to give readers a sense of what 'life' is like in the setting under study, ethnography commonly rests on an in-dwelling in that place, typically in a situation-specific role. This typically requires prolonged observation over time […]. Such in-dwelling requires ethnographers to be there, in the setting, long enough to be able to understand the common sense, everyday, unwritten and unspoken, tacitly known 'rules of engagement' known to situational 'natives' […]. » Notre traduction.

lisible. […] C'est dans la description ethnographique que se jouent les qualités d'observation, de sensibilité, d'intelligence et d'imagination scientifique du chercheur. […] C'est enfin à partir de ce voir organisé dans un texte que commence à s'élaborer un savoir : le savoir caractéristique des anthropologues. » (Laplantine, 1996, p. 8)

L'exposition expérientielle inhérente à la démarche ethnographique ne se réduit pas, en effet, au contact d'un chercheur à son terrain ; elle anime tout aussi étroitement la logique même de l'écriture ethnographique, mue par une volonté de constituer la description comme occasion d'une exposition expérientielle analogue du lecteur. L'observé doit ainsi habiter l'écriture par une fine description des objets, des interactions, des rites, etc. composant un compte-rendu devant permettre au lecteur de reconduire - de chez lui - l'expérience du terrain. Comme le synthétisent ainsi Yanow *et al.*, « l'être-là ethnographique devient une caractéristique non seulement de l'étude de terrain mais aussi de l'écriture elle-même : la description en couche des événements, des acteurs, et des interactions aide à créer un compte-rendu non fictionnel (quoique nécessairement fabriqué) de la vie […], qui place tout aussi bien l'auteur que le lecteur sur la scène »[190] (Yanow *et al.*, 2012).

On reconnaîtra ici un troisième et dernier trait de la démarche ethnographique : l'observation et l'écriture ethnographique ne visent pas seulement l'ajustement d'un savoir, mais aussi une certaine forme de déprise de soi dans l'exposition à ce qui n'est pas soi. L'altérité du terrain - l'étrangeté d'une culture que l'observation et le compte-rendu visent à dissiper fragilement - fonctionne ainsi comme un opérateur de mise en question conjointe du chercheur, du lecteur et de leur « culture ». Comme l'explique ici encore François Laplantine :

« Seule la distance par rapport à la société dont nous sommes originaires - mais

---

190 « Ethnographic 'being there' becomes a characteristic not only of the field research but of the writing as well: layered descriptions of objects, events, actors, and interactions help to create a nonfictional (albeit necessarily fabricated) account of organizational life which places both author and reader at the scene. » Notre traduction.

une distance qui peu à peu nous fait devenir extrêmement proche de ce qui nous était lointain - nous permet d'effectuer cette découverte : ce que nous tenions 'chez nous' pour naturel, en particulier la langue que nous parlons, à travers laquelle se forme notre pensée, est en fait culturel. D'où la nécessité, dans la formation anthropologique, de ce que je n'hésiterai pas à appeler le dépaysement, l'étonnement provoqué par les cultures qui nous sont les plus éloignées, et dont la rencontre va entraîner une modification du regard que l'on portait sur soi. […] L'expérience de l'altérité (et l'élaboration de cette expérience) nous engage à voir ce que nous n'aurions même pas pu imaginer, tant notre attention a du mal à se fixer sur tout ce qui nous est tellement habituel que nous finissons par estimer que 'cela va de soi'. » (Laplantine, 1996, p. 11-12)

Exotisme et modernité

Adapter une telle démarche à l'analyse des phénomènes sociaux en ligne, en particulier depuis les préoccupations qui sont les nôtres, ne va pourtant pas de soi. L'ethnographie s'est en effet construite - dans une large partie du moins - au contact d'une certaine ethnologie, soucieuse de contenir ses observations au-dedans d'un espace de phénomènes géographiquement restreints. Ce souci peut pour partie s'attribuer à l'intérêt qu'a historiquement manifesté l'ethnologie à l'endroit des terrains exotiques ; mais ce procédé a aussi occupé, dans la définition de sa pratique, une fonction méthodologique plus essentielle - et sans doute, aussi, plus problématique.

D'abord parce qu'en bornant l'observation à des espace sociaux isolés et peu denses, cette démarche a effectivement concédé à l'ethnographie un plan de phénoménalité complaisant à l'endroit de son épistémologie : la délimitation de terrains d'étude exotiques a ici joué comme un opérateur de légitimation de la démarche ethnographique, révélant au-devant d'elle l'immédiateté de relations interpersonnelles s'offrant sans résistance à l'examen d'interactions situées. Ensuite parce que l'unité géographique de ces terrains d'observation a longtemps assuré à l'ethnographie l'unité et l'autonomie - ou du moins l'unité et l'autonomie supposées - des ordres culturels qu'elle s'était historiquement donnée pour tâche d'examiner : l'homogénéité

de ces ensembles, « interdisant du même coup de dissocier la question de l'identité collective de celle de l'identité individuelle » (Augé, 1992, p. 29-30) lui a ainsi offert une unité d'analyse l'autorisant à dissoudre la disparité des phénomènes dans un ordre de sens collectif « à l'intérieur desquels les individus et les groupes qui n'en sont qu'une expression se définissent par rapport aux mêmes critères, aux mêmes valeurs et aux mêmes procédures d'interprétation » (Augé, 1992, p. 46-47). Il ne s'agit pas évidemment de contester ici la richesse de l'espace conceptuel que ce procédé a aménagé à l'ethnographie. Il n'en reste pas moins que ces spécificités sont une source de problèmes sans fin dès lors qu'il s'agit de porter les méthodes de l'enquête ethnographique à l'étude des mondes modernes où - sans grande surprise - l'immédiateté et l'unité des relations sociales apparaissent instantanément brisées.

Levi-Strauss a ainsi insisté sur la nécessité de limiter l'horizon de toute ethnographie des mondes occidentaux à « des isolats (villages, quartiers, etc.) » (Abelès, 2008, p. 69). Il voyait là un moyen de préserver une certaine authenticité des rapports sociaux garantissant l'intérêt de l'enquête ethnographique et de son attention à l'endroit des liens de proximité, des interconnaissances et des rapports concrets entre individus. Les premières ethnographies du monde moderne s'appliqueront ainsi à isoler des sites d'observation se donnant artificiellement comme des communautés autonomes : communes paysannes, quartiers, organisations, etc. On comprendra toutefois sans trop d'effort les problèmes que pose le modèle du village comme idéal analytique d'une modernité habituée depuis longtemps déjà à dissocier ses lieux de son espace et à favoriser « les relations avec un autrui "absent", avec lequel on n'est jamais en situation de face-à-face » (Giddens, 2000, p. 27). Il est évident que l'analyse monographique de communautés - quel qu'en soit par ailleurs l'intérêt - ne peut que très imparfaitement rendre compte de l'enchevêtrement de réseaux culturels, médiatiques, politiques, économiques, etc. par quoi l'ici et maintenant des modernes se redistribue immédiatement en une multiplicité d'autres lieux et d'autres temps. Se révèle ici le risque auquel s'expose toute ethnographie de la modernité à s'épuiser dans un luxe descriptif de particularités locales incapable de rendre compte de ce

désencastrement, et de ses effets.

Ces difficultés se posent évidemment avec une insistance toute particulière à l'ethnographie du web. Il vaut toutefois la peine de signaler qu'elles ne lui sont en rien originales ; elles traversent depuis plus de vingt ans toute une série de réflexions qui, sous l'influence de diverses circonstances intellectuelles - réception nord-américaine du post-structuralisme - et historiques - accélération du processus de mondialisation, décolonisation, etc. - ont cherché en différents domaines disciplinaires à redéfinir les contours d'une ethnographie plus adéquate aux mondes contemporains. Ces réflexions ont ainsi conduit certains chercheurs en anthropologie culturelle à élaborer une ethnographie multi-située se proposant de redistribuer l'observation d'un site unique vers les multiples sites auxquels le relie le système-monde contemporain, de rendre compte de leur hétérogénéité et d'en décrire les inter-relations. Cette approche a ainsi permis de reproblématiser l'articulation du local au global en ne les rapportant plus l'un à l'autre comme une situation à son contexte mais en posant plutôt chaque situation comme un point d'entrée possible à une ethnographie du système monde. Comme l'explique Marcus, « l'ethnographie se déplace de sa localisation uni-site conventionnelle, contextualisée par les macro-constructions d'un ordre social plus large, comme le système-monde capitaliste, à de multiples sites d'observation et de contextualisation traversant les dichotomies comme le "local" et le "global," le "monde vécu" et le "système". Les ethnographies qui en résultent sont tout à la fois dans et hors du système monde »[191] (Marcus, 1995, p. 95). L'ethnographie organisationnelle opèrera un ajustement identique en réaction à la complexification des réseaux de coopération et à la dispersion spatiale de leur activités (Czarniawska, 2007 ; Borzeix & Cochey, 2008 ; Le Moënne, 2004). Les chercheurs devront rapidement

---

191 « Ethnography moves from its conventional single-site location, contextualized by macro-constructions of a larger social order, such as the capitalist world system, to multiple sites of observation and participation that cross-cut dichotomies such as the "local" and the "global," the "life-world" and the "system." Resulting ethnographies are therefore both in and out of the world system. » Notre traduction.

accepter d'abandonner les sites organisationnels - ou ce qu'il en reste - pour suivre les acteurs dans leurs déplacements et rendre compte des mécanismes d'ajustement organisationnel dont dépend aujourd'hui la conduite d'activités se distribuant en une multiplicité de collaborations éphémères (Engeström, 2008 ; Yanov *et al*., 2012).

L'ethnographie du web

L'irruption d'Internet n'a évidemment fait qu'accentuer ces difficultés méthodologiques - y compris pour ceux dont il ne constitue pas l'objet d'étude immédiat ; et il est d'autant plus évident qu'aucune ethnographie du net ne peut les ignorer. On pourrait en effet s'interroger sur la pertinence qu'il y a à vouloir circonscrire des « sites d'observation » à l'intérieur d'un réseau se donnant d'abord comme un espace de circulation de flux (Castells, 2002) relativement indifférent aux particularités locales. Divers procédés méthodologiques ont ainsi été élaborés pour décrire cette organisation réticulaire. Certaines analyses se proposent par exemple d'examiner chaque site web comme noeud d'un réseau dont les liaisons sont assurées par des liens hypertextes. Il s'agit alors de décrire la structure réticulaire du web, d'en révéler le caractère orienté[192] (Barabasi, 2002) ou d'en établir une cartographie représentant les effets de proximité ou d'éloignement qu'exercent les liens associant de loin en loin les pages web (Rogers & Marres, 2000, 2002 ; Park, 2003 ; Park and Thelwall, 2003 ; Jacomy et Ghitalla, 2007 ; Ghitalla, 2008 ; Fouetillou, 2008). D'autres recherches se sont encore proposées de porter l'approche de l'ethnographie multi-située à l'analyse des plateformes du web social en suivant - géographiquement - les différents sites physiques qu'elles relient (Howard, 2002).

Si nos propres préoccupations sollicitent un effort analogue de re-problématisation de

[192] Contrairement à la structure d'Internet, les liens hypertextes pointent dans une direction déterminée.

la méthode ethnographique et de son rapport au terrain, leurs spécificités nous tiennent toutefois à l'écart de ces questions. Que le web fonctionne d'abord comme un espace de circulation de traces ne nous interdit pas, en effet, d'y reconnaître l'existence de plateformes immobilisant ces flux sous des agencements techno-sémiotiques déterminés les exposant sous des régimes de visibilité et de manipulabilité propres. L'enjeu est alors moins, ici, de retracer le réseau d'acteurs qu'assemblent ces dispositifs, ou de rendre compte de l'hétérogénéité des situations locales qu'ils relient, que d'analyser la série de mécanismes par lesquels ces agencements assurent l'articulation de ces situations disparates, et d'examiner les processus de subjectivation individuelle et collective auxquels ces mécanismes exposent leurs utilisateurs.

Le problème n'est donc pas de s'interroger ici sur les modes de délimitation des terrains que ces dispositifs assignent de fait à l'analyse - ou sur la pertinence de cette délimitation - mais d'en reproblématiser l'articulation à notre questionnement dans son écart à la tradition ethnographique. Aussi nous excusera-t-on que cet excursus méthodologique apparaisse si tard dans cette thèse - alors même que l'approche qu'il objective a déjà été convoquée, plus implicitement, dans les précédents chapitres ; c'est que son explicitation exigeait une clarification préalable du projet intellectuel auquel elle s'articule et dont la formulation ne pouvait être assurée qu'à l'issue d'un effort analytique … usant de cette méthodologie. Comme le précise en effet Marc Abélès : « dans l'esprit des fondateurs de la discipline, le terrain n'a jamais été autre chose qu'un dispositif méthodologique. Le choix d'une échelle limitée ne prend son sens que du projet intellectuel qui anime l'investigation » (Abélès, 2008, p. 70).

Or si, comme nous l'avons expliqué précédemment, la spécification de terrains isolés et restreints s'est d'abord donné, pour l'ethnographie, comme un moyen d'assurer la centralité des interactions interpersonnelles concrètes et l'unité des ordres culturels qu'elle s'était donnée pour tâche d'examiner, il s'agit moins, pour ce qui nous concerne, de dégager de l'observation les traits constituants et différenciants d'une forme de vie que de rendre compte - à l'inverse - de l'indifférence de ces dispositifs à

l'individualité de leurs utilisateurs et aux formes de vie d'où s'accomplissent leurs gestes. La difficulté ne renvoie donc pas, ici, à l'impossibilité de délimiter un espace d'observation, mais à ce que cette délimitation ne confère, en l'état, aucune unité analytique autorisant à rapporter les gestes disparates qui s'y observent à un ordre culturel commun dont il s'agirait de dégager les traits.

Vers une ethnographie des non-lieux

Il pourrait légitimement nous être demandé, en effet, de qui ou de quoi est ici fait l'ethnographie ; cette question ne connaît certainement aucune réponse immédiate. Faire l'ethnographie de Google, de Twitter, de Foursquare ou de Quirky ne signifie pas - d'autant plus dans la perspective qui est la nôtre - faire l'ethnographie d'un groupe ou d'une communauté sociale se reconnaissant comme telle. Cela ne signifie pas non plus faire l'ethnographie d'une certaine catégorie d'individus spécifiable par un quelconque prédicat sociologique - d'âge, de classe sociale, de profession, etc. C'est, nous l'avons vu, qu'il est un principe interne au fonctionnement de ces dispositifs que de soustraire la félicité de l'action collective à la précarité d'une identité partagée, à l'implicite d'un savoir-être, ou à la connivence d'un jeu de langage. Il n'y a donc rien à espérer ici d'un ordre symbolique dans lequel s'épuiseraient les individualités, et qu'il reviendrait à l'analyse de décrire pour avoir, déjà, tout dit de tout - rien d'autre, du moins, que la maîtrise minimale d'un anglais international et d'un certain mode d'être de l'Homme occidental ordinaire. Aussi l'ethnographie de ces dispositifs consiste-t-elle moins en l'ethnographie d'un groupe - visant à dégager les traits d'un ordre symbolique partagé - qu'en l'ethnographie de mécanismes de coordination impersonnels ressaisissant les individualités - et leurs énonciations - dans l'anonymat d'un langage sans origine et d'un ordre technique sans nom.

Ces mécanismes d'impersonnalisation n'ont sans doute rien d'exclusif aux agencements numériques ; on y reconnaîtra aisément toute une série de phénomènes à laquelle la modernité nous a depuis longtemps habitué en substituant progressivement la masse au groupe comme forme d'agrégation privilégiée des

individus. Se perçoit ainsi une certaine intimité entre ces plateformes et les multiples « non-lieux » - autoroutes, aéroports, hôtels, supermarchés, etc. - dont la prolifération signale pour Marc-Augé (1992) l'avènement d'une certaine « sur-modernité ». On sait que ces non-lieux se caractérisent d'abord, pour Marc Augé, par un déficit de symbolisation. Ainsi, « si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu » (Augé, 1992, p. 100). Le non-lieu serait ainsi marqué par son - ou ses - défaut(s) : défaut de médiation relationnelle, défaut d'identification mutuelle, défaut d'attachement à des valeurs communes, défaut d'appropriation d'une histoire partagée, etc. Le non-lieu, toutefois, ne se caractérise pas seulement par ses défauts - et la béance identitaire, relationnelle et historique qu'ils laissent ouverte - mais aussi, et peut-être surtout, par son mode d'inverser l'ordre de la relation liant le sujet à l'extériorité de son ici-et-maintenant. Là où l'apparaître et l'éprouver du lieu sont usuellement ordonnés à l'intériorité d'un sujet - à la continuité de son identité, à la responsabilité d'un rôle, à l'irréductibilité de sa subjectivité, à la prégnance de ses cadres interprétatifs - c'est le non-lieu - par sa disposition spatiale, par ses agencements énonciatifs, etc. - qui vient à l'inverse assigner au sujet ses modes de voir et de se conduire - modes dont le sujet n'est lui-même qu'une fonction.

> *« Alors que c'est l'identité des uns et des autres qui faisait le "lieu anthropologique", à travers les connivences du langage, les repères du paysage, les règles non formulées du savoir-vivre, c'est le non-lieu qui crée l'identité partagée des passagers, de la clientèle ou des conducteurs du dimanche. Sans doute, même, l'anonymat relatif qui tient à cette identité provisoire peut-il être ressenti comme une libération par ceux qui, pour un temps, n'ont plus à tenir leur rang, à se tenir à leur place, à surveiller leur apparence. » (Augé, 1992, p. 127)*

Ainsi, « le degré auquel un lieu est capable d'ignorer les perspectives individuelles et de réduire la contingence peut nous dire à quel point il s'approche de l'idéal-type du

non-lieu »[193] (Pütz, 2012). Aussi l'ethnographie de ces dispositifs - comme ethnographie de non-lieux - consistera-t-elle moins à rendre compte d'un quelconque ordre signifiant supposément partagé par leurs utilisateurs, qu'à examiner les opérateurs de performativité d'une machine sémiotique impersonnalisante et a-signifiante articulant les gestes individuels sous un agencement formel indifférent à leurs individualités, et depuis lequel seulement est susceptible d'y advenir un commun autrement destiné à manquer. Il s'agira ainsi d'examiner non seulement les mécanismes techniques informant les gestes énonciatifs des sujets pour en re-disposer l'intelligibilité - l'apparaître et le signifier - sous des schèmes de coordination impersonnels, mais aussi le type de rapport à soi et à autrui que ces procédés d'impersonnalisation instruisent.

Intercéder à l'expérience

L'enquête ethnographique entreprise pour cette recherche doit donc être comprise comme ethnographie d'un espace d'organisation technique et sémiotique de l'expérience dans l'action - plus que comme ethnographie d'un groupe. Cette ethnographie ne peut donc avoir d'autres sites que ceux depuis lesquels les sujets s'exposent à un régime d'organisation partagé de l'expérience. Une pareille ethnographie n'appelle ainsi, comme le souligne Christine Hine, à aucun autre déplacement qu'à un déplacement expérientiel : « l'ethnographie d'Internet n'implique pas nécessairement un déplacement physique. Visiter l'Internet relève bien plus d'un déplacement expérientiel que d'un déplacement physique. Comme le suggère Burnett, 'on voyage en regardant, en lisant, en imaginant et en imageant' »[194] (Hine, 2000, p. 45).

---

193 « The degree to which places are able to ignore individual perspectives and reduce contingency can tell us how far they approach the ideal type of a non-place. » Notre traduction.

194 « The ethnography of the Internet does not necessarily involve physical travel. Visiting the Internet focuses on experiential rather than physical displacement. As Burnett suggests, 'you travel by looking, by reading, by imaging and imagining'. » Notre traduction.

Ce déplacement expérientiel, nous l'avons d'abord opéré en nous exposant à divers dispositifs d'agencement de l'action des foules[195]. Nous avons ainsi observé et contribué, ces quatre dernières années, aux activités de plusieurs plateformes : Yelp, TripAdvisor, Quirky, Local Motors, OpenIDEO, etc. Cette observation participante a été conduite sous des degrés d'engagement fluctuants visant à rendre compte de l'hétérogénéité des modes d'investissement des utilisateurs. D'une plateforme à l'autre, d'abord : nous avons par exemple investi beaucoup plus de temps sur la plateforme de Quirky que sur celle de Local Motors ; mais aussi en fonction de l'avancement de notre projet : nous nous sommes ainsi tenus à une participation quasi quotidienne pendant les douze premiers mois de cette recherche, avant d'adopter un rythme de contribution nettement moins soutenu.

Certains des dispositifs mentionnés ici occuperont, dans cette analyse, une place privilégiée ; d'autres y apparaîtront de façon plus succincte : comme une incitation à désoccuper l'espace clos du discours que cet écrit pourrait sceller malgré lui. On rappellera, toutefois, que cette enquête n'a pas été guidée par une intention monographique ; son enjeu, en effet, n'est pas tant de retranscrire les spécificités de telle ou telle plateforme que de dégager des schèmes et des procédés de coordination impersonnels transversaux à ces différents dispositifs. Il s'agira donc moins, ici, d'épuiser l'enquête dans un luxe de détail descriptifs que de rendre compte de la prise subjective de ces mécanismes transversaux sur les processus d'individuation et l'inclination des rapports entre les êtres. Aussi cette enquête a-t-elle exigé un abandon subjectif entier - que ne saurait certainement légitimer aucune prétention à la scientificité - aux mondes, aux esthétiques, aux rythmes, et aux discours qu'articulent ces dispositifs, pour se donner la possibilité d'y éprouver au plus près de soi - à même la vie dirait, Erik Bordeleau (2009) - le tracé qu'imprime aujourd'hui l'organisation industrielle de nos existences.

---

[195] La plupart de ces dispositifs ont déjà été évoqués dans les chapitres précédant cet excursus méthodologique ; d'autres apparaîtront plus loin dans ce tapuscrit.

Cette ethnographie a donc d'abord été conduite comme une ascèse, ou comme un exercice de basculement de l'expérience, nous rapprochant de la définition de l'essai avancée par Michel Foucault comme « épreuve modificatrice de soi-même dans le jeu de la vérité » (Foucault, 1984/1994b, p. 16)[196]. Il pourrait évidemment nous être objecté que ces observations - et les descriptions qu'elles nourrissent - ne rendent jamais compte, alors, que d'une expérience personnelle - sans grand intérêt scientifique, donc. On rappellera toutefois que l'intention de cette démarche n'est pas tant de rendre compte des motifs d'action subjectif des utilisateurs que d'examiner les mécanismes techniques y ramenant inéluctablement leurs gestes sous des schèmes de coordination impersonnels - relativement indifférents, donc, à l'individualité de ceux qui s'y exposent. Aussi les descriptions ethnographiques proposées ici consisteront-elles moins en la description d'une expérience personnelle qu'en la description d'un certain dehors - d'un certain dispositif d'agencement des traces numériques - venant y in-former l'expérience de soi et d'autrui. Chacun sera donc susceptible de reconduire par et pour lui-même - au contact de ces dispositifs - l'épreuve de ce dehors, et de tester ainsi, à même cette épreuve vécue, la validité des descriptions avancées. On comprendra donc, comme l'explique Michel Foucault, que cet exercice ascétique n'a rien d'une posture d'esthète narcissique :

> *« Il ne s'agit pas du tout de transposer dans le savoir des expériences personnelles. Le rapport à l'expérience doit, dans le livre, permettre une transformation, une métamorphose, qui ne soit pas seulement la mienne, mais qui puisse avoir une certaine valeur, un certain caractère accessible pour les autres, que cette expérience puisse être faite par les autres. » (Foucault, 2001c, p. 865)*

On reconnaîtra sans doute dans cette posture la reconduction de cette disposition si caractéristique de la démarche ethnographique - déjà évoquée plus haut - à exposer le

---

[196] Foucault dira ainsi : « L'idée d'une expérience limite, qui arrache le sujet à lui-même, voilà ce qui a été important pour moi dans la lecture de Nietzsche, de Bataille, de Blanchot, et qui fait que, aussi ennuyeux, aussi érudits que soient mes livres, je les ai toujours conçus comme des expériences directes visant à m'arracher à moi-même, à m'empêcher d'être le même. » (Foucault, 2001c, p. 862)

self du chercheur comme outil d'exploration de la réalité sociale et opérateur de passage entre ses mondes. Sans doute n'est-il pas inutile, toutefois, de préciser ici les spécificités de ce passage - ou plutôt des itinéraires qu'il trace - et de son écart à l'héritage ethnographique. Ce passage, en effet, a usuellement pour lieu - ou pour méthode - l'altérité d'un ailleurs dont l'étrangeté originelle constitue le principal levier à la déprise de soi qui sous-tend toute démarche ethnographique. Si l'ethnographie vise d'abord une transformation du regard que l'on porte sur soi, cette transformation n'opère usuellement que d'un détour à l'autre et à son altérité. C'est en ce sens que Marc Augé peut affirmer que « la recherche anthropologique traite au présent de la question de l'autre » (Augé, 1992, p. 28). On comprendra alors la difficulté que pose une ethnographie de ces dispositifs - comme d'ailleurs toute autre ethnographie des modernes - à priver le chercheur de cette dualité « eux-nous » constitutive non pas seulement de la fascination exotique de la tradition ethnographique, mais bien, aussi, de l'exercice de soi s'articulant à cette méthode d'observation.

Cette difficulté, toutefois, n'a rien d'indépassable. On sait ainsi comment Latour et Woolgar (1979/2005) sont parvenus à nous rendre étrangères ces institutions pourtant si familières que sont les laboratoires scientifiques : en examinant la vie de laboratoire comme celle d'une tribu exotique - et en neutralisant ainsi les descriptions épistémologiques de la production du savoir scientifique - Latour et Wooglar ont su ré-introduire « l'étrangeté ethnographique » au coeur même de la civilisation occidentale, en nous donnant à voir des scientifiques obsédés par les mouvements d'une courbe sur un écran, agis par une multiplicité de dispositifs techniques et de compte-rendus d'expérience.

On comprendra par cet exemple le déplacement que sollicite l'ethnographie des mondes occidentaux - c'est-à-dire, aussi, l'ethnographie de soi par soi. En enrayant l'altérité spontanée de l'observé à l'observant - l'étrangeté immédiate de son apparaître - l'ethnographie des modernes impose l'introduction d'un décalage conceptuel articulant l'un à l'autre les schèmes endogènes d'organisation de l'expérience sociale - ici les les procédés effectifs de la science-en-train-de-se-faire - à

des catégories descriptives et analytiques externes en rompant les formes immédiates d'intelligibilité - ici la description empirique des dispositifs et documents agissant les chercheurs de telle sorte à en nier les formes immédiates d'expérience comme dispositifs transparents de contact au réel. C'est au plus près de ce point de contact et de tension entre l'expérience vécue et le plan de phénoménalité tracé par la description que doit alors se situer l'analyse pour solliciter une ré-organisation de l'expérience ainsi mise en défaut - et susciter ainsi une transformation du regard sur soi.

La description ethnographique devra donc être accueillie ici comme une intercession ; un procédé visant à ouvrir - à destination du lecteur - des itinéraires de déprise et de transformation de soi - analogue à ceux traversés par l'ethnographe lui-même. Comme l'explique ainsi Erik Bordeleau, « le problème de l'intercession, c'est finalement celui des indiscernables moyens pour croire en ce monde. D'un point de vue anthropologique, on dira donc qu'un intercesseur, c'est une sorte plutôt étrange d'informateur, dont on n'a pas à se préoccuper qu'il soit fictif ou réel, parce qu'il participe du processus d'émergence même par lequel quelque chose comme une ethnographie sera possible » (Bordeleau, 2009, p. 54). L'intention de ce travail n'est donc pas d'apporter un savoir nouveau sur quelque phénomène qui aurait jusqu'ici été tenu à l'écart de notre attention, ni d'apporter de nouveaux faits objectifs à la discussion. Ce dont il sera discuté ici, tout le monde ou presque le connaît - ou peut du moins en faire sans effort l'expérience. Il s'agira plutôt, en effet, d'arracher cette expérience à l'immédiateté - ou, ici, à la confusion - depuis laquelle il lui est usuellement donné forme. En paraphrasant Michel Foucault, nous dirons ainsi que cette thèse - et les descriptions ethnographiques qui la composent - voudraient fonctionner « comme une expérience, pour celui qui l'écrit et pour celui qui le lit, beaucoup plus que comme la constatation d'une vérité historique » (Foucault, 2001c,

p. 864)[197].

Cette intention ne signifie évidemment pas que cette thèse constituerait, d'abord, une fiction - indiscernable d'un roman, ou d'un traité éthico-politique. Comme le souligne Michel Foucault, « pour qu'on puisse faire cette expérience à travers ce livre, il faut bien que ce qu'il dit soit vrai en termes de vérité académique, historiquement vérifiable. Ce ne peut pas être exactement un roman » (Foucault, 2001c, p. 864). Il n'en reste pas moins que, si ces descriptions fonctionneront bien au-dedans d'un jeu de vérités empiriquement vérifiables, elles viseront d'abord à produire autre chose que des énoncés « vrais » - quel que soit le critère de véridicité épistémologiquement retenu. Ainsi, « il me semble qu'il y a possibilité de faire travailler la fiction dans la vérité, d'induire des effets de vérité avec un discours de fiction, et de faire en quelque sorte que le discours de vérité suscite, fabrique quelque chose qui n'existe pas encore, donc "fictionne" une politique qui n'existe pas encore à partir d'une vérité historique » (Foucault, 2001d, p. 236).

Sans doute ces effets de vérités ne pourront-ils apparaître qu'au plus près de leur situation de fonctionnement effective. Nous nous garderons donc d'en expliciter ici les motifs et nous contenterons d'affirmer que, si ces effets opèrent, ce n'est que d'articuler la lecture à un certain régime descriptif retenant le lecteur au plus près de l'expérience concrète de ces dispositifs, tout en en infléchissant le plan de phénoménalité.

---

197 On dira autrement que cette thèse s'efforce d'affirmer, dans son écriture, cette éthique des qualités intensives introduite par Deleuze et discutée - quoique dans un autre contexte - au chapitre 11 du présent tapuscrit.

Méthodes et données

Ce souci de nous en tenir au plus près de l'expérience a eu pour nous des conséquence méthodologiques directes. Il nous a en particulier amené à refuser tout entretien en face-à-face - et même tout entretien tout court - avec les utilisateurs de ces dispositifs[198]. Le problème de la symétrie des méthodes d'enquête mobilisées par le chercheur aux modes de communication effectivement expérimentés par les acteurs est un problème récurrent de l'ethnographie virtuelle. Sans doute cette difficulté affecte-t-elle moins l'enquête lorsque les interactions en ligne ne constituent pas le registre interactionnel exclusif des agencements dont il s'agit de rendre compte ; il est alors indiqué - comme pour n'importe quelle autre approche ethnographique - d'observer et de participer aussi aux rencontres en face-à-face des acteurs. Cette question se fait toutefois plus insistante dans le cas - qui est le notre - où ces interactions n'ont lieu qu'en ligne. Non pas seulement parce qu'il devient alors légitime de n'examiner que les interactions médiées par ces dispositifs ; comme le synthétisent Garcia *et al.* : « parce que dans ce type de groupes, le contact mutuel des participants s'opère exclusivement par une communication-médiée-par-ordinateur, les ethnographes peuvent étudier la vie sociale de ces communautés simplement en

---

198 Un soupçon d'honneteté nous conduira toutefois à reconnaître que, si ce choix s'est trouvé justifié par la suite de notre réflexion, cette absence d'entretiens est d'abord due à … un refus des enquêtés. Nous avons en effet sollicité, en début de thèse, plusieurs entretiens avec des utilisateurs de Quirky. Sur une centaine de courriels envoyés, seule une quinzaine a reçu une réponse ; et sur cette quinzaine de réponses, dix courriels visaient en fait à nous informer du refus de leurs auteurs de participer à notre enquête - la plupart nous expliquant ne pas s'identifier suffisamment à leurs activités sur la plateforme pour avoir quoi que ce soit à en dire. Les quelques entretiens subsistant - visant à expliciter le rapport des interviewés au collectif assemblé par la plateforme - ont quoi qu'il en soit rapidement révélé les limites de cette méthodologie - les interviewés ne sachant trouver leurs mots pour dire un rapport ne convenant à aucun langage hérité. Ces obstacles nous auront finalement conduit à infléchir notre problématique de recherche : d'abord en positionnant cette non-identification au collectif - c'est-à-dire aussi ce refus à parler en son nom - comme un principe interne à leur fonctionnement dont il revient précisément à l'analyse de rendre compte ; ensuite en assumant la nécessité du geste spéculatif qui guide cette thèse en proposant à ces agencements - et au plus près d'une analyse située de leur fonctionnement - un régime de discursivité disposant les sujets à en recevoir et à en dire l'expérience - c.f. la conclusion du chapitre 10.

examinant leur comportement en ligne »[199] (Garcia *et al.*, 2009, p. 55). Mais c'est aussi, et surtout, qu'en sollicitant des entretiens interpersonnels pour rendre compte d'agencements interactionnels étrangers à toute interpersonnalité, l'enquête s'expose au risque de rompre la continuité du fil expérientiel équipé par ces dispositifs, et de renvoyer ainsi la compréhension de l'interaction à une réflexivité externe aux modes d'interaction effectivement coordonnés par ces plateformes. Comme l'explique Christine Hine :

> *« La symétrie est ici celle de l'ethnographe usant des mêmes ressources et des mêmes moyens de communication disponibles aux sujets de la recherche. Cela nous confronte à un paradoxe : alors que des rencontres en face-à-face avec des participants en ligne pourraient être conduites pour améliorer l'authenticité par triangulation […], elles pourraient aussi menacer l'authenticité expérientielle qu'il importe de préserver lorsqu'on souhaite comprendre le monde tel qu'il se présente aux acteurs. Plutôt que d'accepter la communication en face-à-face comme intrinsèquement meilleur pour l'ethnographie, une approche plus sceptique et plus symétrique suggère qu'elle devrait être utilisée avec prudence, et avec une certaine attention quant à la manière dont les acteurs en font usage. »*[200] *(Hine, 2000, p. 49)*

Si nous avons ici choisi d'éviter les entretiens, c'est ainsi pour ajuster notre méthodologie au plus près des spécificités de notre objet et de la problématisation que nous en proposons. Puisque la singularité de ces dispositifs est d'articuler des modes de coordination de l'action indifférents à l'intériorité des acteurs, il importe en effet de détourner le regard de cette intériorité pour préserver - dans l'analyse - la

---

199 « Because in these types of groups participants' only contact with each other is via CMC, ethnographers can study the social life of these support communities solely by examining their online behavior. » Notre traduction.

200 The symmetry here is that of the ethnographer using the same resources and the same means of communication as available to the subjects of research. This leaves us with a paradox: while pursuing face-to-face meetings with online informants might be intended to enhance authenticity via triangulation (Silverman, 1993; Hammersley and Atkinson, 1995), it might also threaten the experiential authenticity that comes from aiming to understand the world the way it is for informants. Rather than accepting face-to-face communication as inherently better in ethnography, a more skeptical and symmetrical approach suggests that it should be used with caution, and with a sensitivity to the ways in which informants use it. » Notre traduction.

singularité et l'autonomie de ce que ces dispositifs en prélèvent et en exposent comme l'exclusive réalité sensible : des traces numériques techniquement agencées dont les modes de fonctionnement viennent chaque fois ré-affirmer leur autonomie à leur auteur. Il s'agit ainsi, en reconduisant dans notre méthodologie l'indifférence de ces dispositifs à l'individualité de leur utilisateurs, de rejeter au-dehors de l'espace analytique toute donnée - explicitation réflexive des motifs d'action, mise en récit de l'expérience vécue, clarification des intentions se cachant « derrière » les traces, etc. - susceptible d'y réintroduire insidieusement des phénomènes externes aux mécanismes endogènes d'organisation de l'expérience et de l'action.

Aussi ce procédé renvoie-t-il l'enquête à l'examen d'un jeu de données purement textuel. Comme l'expliquent Garcia *et al.* : « la nature des données en ligne (i.e. des matériaux textuels et visuels plutôt que des personnes parlantes et agissantes) requiert un ensemble de compétences propres pour les comprendre et les analyser »[201] (Garcia *et al.*, 2009, p. 57-58). On comprendra évidemment les effets de ce déplacement sur la méthode ethnographique : c'est toute l'épaisseur de la vie matérielle, la complexité des interactions de face-à-face, l'intimité des motifs d'action subjectifs des acteurs, que ce nivellement expérientiel soustrait à l'observation en leur substituant un plan nu de médiation textuelle. Cette spécificité n'interdit pas, toutefois, de reconduire - à même ces agencements de traces - la plupart des interrogations héritées de l'ethnographie la plus traditionnelle. L'ethnographie virtuelle suppose ainsi que la participation de long terme aux activités de ces plateformes et l'immersion dans l'ordre textuel qui en règle le fonctionnement permet bien d'y analyser la présence de micro-rites, de normes interactionnelles, de formes spécifiques de distribution de l'attention, de modes de gestion fragiles de l'indifférence, etc. Comme l'explique ainsi Schaap :

---

201 « the nature of online data (e.g., textual and visual material rather than people speaking and acting) requires a different set of skills for understanding and analyzing it. » Notre traduction.

> *« Si [cette approche] pose des problèmes non-orthodoxes, je crois qu'on apprend à parler et à écouter, ou plutôt à écrire et à lire dans ce monde exactement comme on le ferait dans une localité physique particulière. Passé un certain temps, on commence à discerner le type de conversation dont il est question, ou les indices qu'il convient de prendre en compte pour déterminer à quel propos et quand les acteurs sont réticents à discuter d'un sujet particulier. »*[202] *(Schaap, 2002, 29-30)*

Si l'ethnographie virtuelle accorde une telle importance au contenu des médiations textuelles et à l'ordre symbolique qui s'y révèle, la spécificité de nos objets - n'articulant jamais que des interactions peu intensives - et de notre problématique nous incite toutefois à déplacer notre regard depuis le contenu de ces traces vers leur mode d'articulation technique[203]. Il s'agit ainsi d'examiner comment ces modes d'organisation techno-sémiotique de l'énonciation - format des contributions, grammaire d'interaction inscrite à même le dispositif technique, procédés d'agrégation algorithmique des contributions, etc.[204] - articulent des régimes de visibilité et des agencements d'énonciation conformant du dehors les gestes des acteurs à des configurations interactionnelles spécifiques leur assignant des formes d'intervention, des positions énonciatives, des rapports interpersonnels, etc. propres.

Mais il s'agit aussi d'examiner ce que la forme texte même implique sur les échanges. Cette question est souvent négligée par les travaux se réclamant de l'ethnographie virtuelle qui, dans leur souci de préserver la validité des outils conceptuels hérités, tendent à examiner les traces comme matérialisation d'une parole laissée intacte par

---

202 « My observations are purely textual and I haven't met any of my informants face to face. While this poses some unorthodox problems, I believe that one learns to speak and listen, or rather write and read in this world just as one would in a particular physical locale. After a while one starts to discern what kind of conversation one is having, which clues to pick up on and when infor- mants are reluctant to speak about a certain subject. » Notre traduction.

203 La majorité des recherches se réclamant de l'ethnographie virtuelle se tourne en effet vers des objets aptes à légitimer cette posture - notamment des forums spécialisés ne regroupant qu'un nombre réduit d'utilisateurs sous des régimes d'engagement relativement intensifs et réguliers. Notre propre problématique - et les objets auxquels elle s'articule - nous tient ainsi à une distance confortable de la plupart des questionnements et des procédés de l'ethnographie virtuelle.

204 Cette question est développée au chapitre 7.

cette objectivation. Ce sont les schèmes de perception et d'interprétation - suspendus à l'intériorité d'un auteur - inscrits dans ces traces qu'il s'agit alors d'examiner ; et lorsque le régime communicationnel propre à l'écriture numérique est analysé, ce n'est jamais que pour évaluer l'écart qu'il introduit à une situation d'interaction en face-à-face posée comme étalon et horizon de toute interaction[205]. On examine ainsi comment l'écrit évacue l'ensemble des mécanismes métacommunicationnels : corps, intonations, regards, postures. « L'invisibilité corporelle, aussi bien celle du chercheur que celle des internautes, induit des interactions particulières » (Héas & Poutrain, 2003) écrivent ainsi Héas et Poutrain. On analyse encore les erreurs de cadrage que ce défaut de repères méta-communicationnels est susceptible d'induire. « La distance culturelle et l'absence d'expression non verbale dans les échanges posent certaines difficultés pour décoder l'information sur l'autre et sur le contexte à travers l'interaction » (Marcotte, 2001) confirme ainsi Marcotte. Mais l'irréductibilité propre de la trace - dans sa disposition à rompre avec tout horizon et toute intention subjective - n'y est jamais examinée comme une positivité inhérente aux régimes communicationnels agencés par ces dispositifs. Nous verrons pourtant aux chapitres 9 et 10 que cette autonomie de la trace se donne comme un mécanisme fondamental d'organisation des interactions sur ces dispositifs.

Conclusion

L'essentiel de cet effort méthodologique pourrait ainsi être résumé en une question : comment reconduire les procédés distinctifs de la méthode ethnographique[206] à l'étude d'un objet neutralisant la plupart de ses points d'appui et de ses critères de

---

205 Voir sur cette question le chapitre 9.

206 Le souci de l'expérience ordinaire et de ses conditions d'exercice pratiques, l'observation participante et l'exposition de soi comme opérateur de passage entre mondes sociaux, et la déprise de soi dans l'exposition à ce qui n'est pas soi.

félicité empiriques[207] ? Ce questionnement nous a d'abord amené à déplacer le plan de phénoménalité depuis lequel construire l'observation, de l'ordre symbolique incorporé par les acteurs vers les mécanismes in-formant leurs gestes énonciatifs pour en re-disposer l'intelligibilité - l'apparaître et le signifier - sous des schèmes de coordination impersonnels et relativement indifférents aux perspectives individuelles. Il nous a ensuite conduit - pour relancer une déprise de soi enrayée par la familiarité originelle de l'objet d'étude - à introduire la nécessité d'un décalage conceptuel visant à articuler les schèmes endogènes d'organisation de l'expérience sociale à des catégories descriptives et analytiques externes en neutralisant les formes immédiates d'intelligibilité. Il nous a enfin poussé à ajuster nos méthodes d'observation et à préciser la nature des données que ces observations visent à recueillir.

Sans doute cette posture réclame-t-elle, toutefois, que nous précisions ici les motifs épistémologiques ayant guidé l'analyse des phénomènes ainsi pris pour objets de l'observation. C'est à cette tâche qu'est ainsi consacré le prochain chapitre.

---

[207] Notamment la centralité des relations interpersonnelles et l'unité de l'ordre symbolique observé.

6 - [Excursus] - Épistémologie

Sarrouy, Olivier. Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle - 2014

Nous avons vu que la singularité des collectifs assemblés par ces dispositifs sollicitait une délicate reformulation des questions depuis lesquelles les analyser. C'est qu'il ne s'agit plus, ici, de présupposer l'existence d'une communauté dont il conviendrait, alors, d'énoncer l'identité, d'examiner les valeurs, ou de révéler les formes de vie, mais d'analyser, plutôt, comment il est donné à une multiplicité d'individualités - qui ne font *pas* communauté - d'articuler, contre toute attente, leurs (inter)actions sous des formats de coordination plus ou moins étroits. Si quelque chose comme un ordre de l'(inter)action règle bien le fonctionnement de ces collectifs hétérogènes, il importe en effet de ne pas tenir ici l'existence d'une communauté comme origine et fond toujours-déjà donnés de cet ordre, mais d'aller plutôt en chercher le principe explicatif dans les procédés techniques auxquels est effectivement confiée la coordination de ces initiatives.

La notion de plateforme s'est ainsi imposée, ces dernières années, pour désigner le régime d'effectivité socio-technique des dispositifs du web 2.0. Elle a ainsi relayé, dans l'ordre du discours, les récentes mutations techniques du web, originellement conçu comme un dispositif d'organisation hypertextuel de documents, et s'imposant aujourd'hui comme un dispositif mondial de coordination de l'action. Une plateforme peut ainsi être définie comme « du matériel, du logiciel ou des services (ou une combinaison des trois) qui aident à coder les activités sociales dans des protocoles formalisés et exposent ce processus à travers une interface conviviale »[208] (van Dijck, 2012, p. 4). Cette notion articule ainsi, comme le signale Tarleton Gillespie (2010), une dimension technique - code et architure - et une dimension sociale - interactionnelle et politique. C'est alors au point de jonction de ces deux composantes qu'il nous faut, ici, chercher le principe explicatif de l'ordre collectif que ces plateformes exercent.

Ce déplacement ne peut toutefois être opéré qu'à la condition de spécifier au

---

[208] « Platforms are usually either hardware, software or services (or combinations thereof) that help code social activities into formatted protocols and present these processes through user-friendly interfaces. » Notre traduction.

préalable le champ de phénomène que doit ouvrir le regard pour révéler à l'analyse son lieu d'exercice. Si le fonctionnement de ces plateformes nous interdit, en effet, d'y attribuer l'existence de normes d'(inter)action communes à la socialisation de règles communautaires informelles, ce sont alors aux mécanismes d'accomplissement situés que ces dispositifs assignent à leurs utilisateurs - et par lesquels cet ordre s'y trouve chaque fois exercé pour « une nouvelle première fois » (Garfinkel,1967/2007) - qu'il nous faut, ici, prêter attention. Sans doute la visée de ce geste théorique mérite-t-elle cependant d'être précisée, pour y dissocier ce qui y relève d'un positionnement théorique général, de ce qui y relève de considérations plus étroitement liées à notre objet d'étude.

Une approche praxéologique des phénomènes organisationnels

Il n'y a en effet rien d'original à examiner ces phénomènes d'ordre comme un accomplissement situé. On trouvera les fondements de ce positionnement dans une certaine sociologie pragmatique de l'action[209] (Ogien & Quéré, 2005) et dans son mode d'attribuer l'organisation des phénomènes sociaux, non pas à l'autorité abstraite d'une « structure sociale », mais à « l'activité organisante conjuguée des acteurs sociaux par laquelle un monde commun, un "espace public", un sens partagé d'une

[209] On discernera évidemment, derrière ce positionnement pragmatiste, la marque d'un certain héritage ethnométhodologique. On sait en effet la reformulation que Garfinkel (1967/2007) - entres autres - a su proposer du problème de l'ordre social (Parsons, 1951/1991) comme accomplissement situé. C'est là, sans doute, l'apport le plus précieux de l'ethnométhodologie que d'avoir su porter à notre attention la multiplicité des opérations pratiques qu'accomplissent, en situation, les acteurs sociaux, pour assurer l'intelligibilité collective de leurs mondes et de leurs conduites. « Elle a abordé le caractère ordonné, intelligible et analysable, des conduites comme le résultat d'un faire compétent, plutôt que comme l'effet de mécanismes ou de structures objectives » (Quéré, 1992, p. 150). C'est, ainsi, toute la précarité de l'ordre social que l'ethnométhodologie a su révéler en faisant droit à la fragilité de phénomènes que la sociologie a longtemps éconduit comme pure futilité.

réalité commune sont continuellement modelés et maintenus comme conditions et résultats de l'action » (Quéré, 1991, p. 71). On sait l'héritage phénoménologique et interactionniste de cette démarche pour laquelle il s'agit de « revenir en deçà du monde objectif pour thématiser sa constitution intersubjective en termes de procédures et d'opérations » (Quéré, 1992, p. 150).

Composer les phénomènes

C'est, pour cette approche, que l'intelligibilité des phénomènes n'est jamais toujours-déjà donnée - comme monde objectif ou intériorité souveraine - mais activement re-construite, en situation, dans l'exercice de l'(inter)action, par des actes de configuration qui en lient les détails hétérogènes et leur confèrent un caractère distinctif « de telle sorte qu'émerge une figure reconnaissable, une totalité intelligible pourvue d'une unité et d'une identité, un événement typique standardisé, reproductible au sujet duquel les gens peuvent dire : c'est un x ou un y » (Quéré, 1988, p. 81). On peut en effet, et comme le précise Louis Quéré, discerner les effets de ces actes de configuration dans une multiplicité de situations :

> *« l'effectuation d'une compréhension commune, l'organisation séquentielle de cours d'action, la participation à des activités collectives, l'identification d'une situation pour ce qu'elle est, […] le positionnement réciproque des personnes dans l'interaction, leur catégorisation mutuelle, l'individuation d'occurrences comme événements appartenant à un environnement connu en commun avec les autres, la composition de récits, de justifications, d'explications, etc. » (Quéré, 1992, p. 147)*

Il convient donc, en tant qu'analyste, de suspendre la réalité originaire ou primitive des personnes, des actions, des événements, des relations ou des collectifs, pour examiner plutôt les « opérations d'assemblage »[210] qui les composent en « mettant en oeuvre

---

[210] On peut ici, et sans entrer dans le détail de l'analyse, isoler deux moments distincts à ces opérations d'assemblage : d'abord un moment de composition de repères configurants à destination d'autrui ; ensuite un moment d'agencement perceptif des repères ainsi exposés. Est ainsi placé sous ce terme de configuration « tout un ensemble d'opérations qui ont pour caractère commun,

des procédures spécifiques » (Quéré, 1992, p. 150).

Disloquer l'interaction

Il ne s'agit évidemment pas d'affirmer ici qu'il reviendrait aux acteurs de réinventer l'ordre du monde à chacune de leurs (inter)actions. Ces actes de configuration sont précisément tenus de mobiliser des opérations irréductibles à l'éccéité et à l'être-situé de leur accomplissement. « Ce qui est crucial dans ce raisonnement correspond précisément à ce que Derrida […] appelle l'itérabilité ou ce que les ethnométhodologues appelleraient des "ethnométhodes" » (Cooren, 2013, p. 60). Il existe des façons typifiées de prêter configuration à nos situations et à nos conduites, et c'est précisément parce que ces opérations sont typifiées - c'est-à-dire, aussi, itérables à travers des situations d'effectuation distinctes - que leur instanciation confère une intelligibilité partageable à des phénomènes pourtant chaque fois singuliers. C'est parce que chaque (inter)action est activement disloquée (Latour, 1994a ; Cooren, 2013) - qu'elle mobilise des opérations de configuration, des ordres de description (Quéré, 1994), des routines d'action, etc. qui débordent et contaminent son eccéité - qu'il lui est précisément donné d'exposer un caractère intelligible et ordonné. Ainsi, « il ne s'agit pas tant de les composer selon une forme ou un ordre donné par une institution, que de les configurer de telle sorte qu'elles manifestent des propriétés formelles de standardisation, d'impersonnalité et de reproductibilité, c'est-à-dire au fond un caractère social » (Kaufmann & Quéré, 2001, p. 378).

Il ne faut pas comprendre cette exigence d'itérabilité comme une contrainte. Si elle s'impose du dehors au sujet, c'est aussi qu'elle est la condition de toute expérience et

---

soit de saisir un ensemble d'éléments hétérogènes sous une unité de sens et d'en faire émerger une figure sensible, identifiable, nommable, catégorisable, soit de composer, par enchaînement ou agencement d'éléments disparates et contingents, une totalité intelligible, identifiable à partir de son ordre exhibé. » (Quéré, 1992, p. 147)

de toute action possible. Se révèle en elle quelque chose du mode d'existence singulier du sujet dont l'inscription dans le monde des humains ne peut jamais s'accomplir que par l'appropriation et l'attachement à un ordre de sens qui lui pré-existe et organise le toujours-déjà là du monde dans lequel le vivant humain se trouve jeté. On reconnaîtra ainsi, dans cet attachement, l'irréductible écart qui sépare l'humain biologiquement individué du sujet ; et l'excès par l'intériorisation duquel le vivant se fait sujet en s'inscrivant dans le monde des humains.

Cette approche praxéologique (Quéré, 1991), insistant sur les mécanismes d'organisation situés et non nécessairement réflexifs des phénomènes sociaux, mobilise ainsi une acception élargie du concept de communication, n'y désignant plus l'action de transférer des représentations adéquates, mais le « lieu de la constitution sociale des phénomènes que l'analyse sociale se donne pour tâche de décrire et d'expliquer, comme "milieu" dans lequel émergent et se maintiennent les objets et les sujets, les individus et les collectifs, le monde commun et la société » (Quéré, 1991, p. 72).

L'organisation contre l'être-organisé

On discernera sans doute dans ce propos une certaine familiarité - non dissimulée - avec le courant des études organisationnelles qualifié outre-atlantique d'approche constitutive des organisations[211] (Taylor & Van Every, 2000 ; Cooren, 2011 ; McPhee, 2004). S'inspirant des réflexions de Weick (1995, 2001), ces travaux se sont attachés à désubstantialiser l'organisation comme état ou comme structure pour examiner plutôt l'organi*sation* en train de se faire. Wittgenstein aurait sans doute noté avec amusement qu'une grande partie de ces recherches résulte ainsi de la double signification du terme « organisation » : l'organisation comme état d'être organisé et l'organisation comme processus d'organisation d'où sont localement produits des phénomènes

[211] Communication Constitutes Organization ou CCO.

organisés. Posant que « les effets organisants sont principalement le résultat d'une coproduction en situation d'interaction » (Cooren, 2011, p. 141), ces recherches se sont ainsi efforcées de déplacer le plan de phénoménalité organisationnel depuis l'état d'être organisé vers l'action d'*organizing*.

Il importe, toutefois, de comprendre que le choix de ce positionnement praxéologique ne s'attribue pas uniquement - pour ce qui nous concerne du moins - à des considérations théoriques d'ordre général mais aussi, et peut-être surtout, à la spécificité de nos objets. C'est, en effet, parce que les motifs de l'ordre interactionnel qu'articule le fonctionnement de ces collectifs ne peuvent être attribués à la permanence d'un ordre communautaire intériorisé par ses membres, qu'il importe ici d'examiner comment cet ordre se trouve chaque fois re-affirmé en situation - pour « une nouvelle première fois » - sans exiger d'eux aucun apprentissage ni aucune négociation interpersonnelle. Il s'agit, donc, d'examiner comment y est assurée la coordination de l'(inter)action sans que ne puisse, toutefois, être confiée aux acteurs la tâche de garantir l'intelligibilité de leur conduite en la renvoyant sous un ordre de configuration partagé, intériorisé par l'apprentissage et la socialisation.

Ce n'est ainsi qu'en nous tenant à une certaine approche praxéologique - resituant la venue de l'objet, du sujet et du sens au plus près de logiques d'action situées - qu'il nous sera ici possible de rendre compte des spécificités de ces processus organisationnels dont l'efficace est massivement redistribuée au dehors des utilisateurs - dans des interfaces, des formats d'énonciation, des procédures de vote, etc. informant leur action *en deçà de tout plan préalable à l'action*. La nécessité de cette approche praxéologique est donc dictée ici par le « pragmatisme technique » de ces régimes organisationnels : si l'organisation de l'(inter)action s'y attribue bien, en effet, à un projet humain - celui des concepteurs de ces plateformes - ces dispositifs s'efforcent d'en redistribuer les schèmes au devant des acteurs de telle sorte à soustraire leur coordination de toute nécessité à l'intériorisation préalable de la

représentation partagée d'un plan d'action[212]. Le redoublement épistémologique de ce « pragmatisme technique » se donne ainsi comme une condition nécessaire pour saisir les spécificités des processus cognitifs engagés par ces régimes organisationnels. Ce n'est que de là que nous pourrons, alors, rendre compte de la singularité des phénomènes d'ordre agençant ces foules - et par lesquels celles-ci se distinguent des régimes d'action collective hérités. L'attention aux artefacts in-formant la conduite de l'action en deçà de toute représentation partagée d'un plan d'action est ici le détour par lequel penser l'organisation intentionnelle d'une collaboration spontanée, neutralisant les dualismes hérités d'ordre voulu et d'ordre spontané (Dumouchel & Dupuy, 1983) ou d'organisation artefact et d'organisation émergente (Simon, 1969).

Il convient, donc, de déplacer à nouveau le plan de phénoménalité organisationnel tracé par l'analyse pour examiner, au plus près des conditions effectives d'exercice de l'action, les mécanismes techniques auxquels les utilisateurs délèguent, ici, la configuration de leur conduite - c'est-à-dire, aussi, son assujettissement à un ordre d'expérience, de sens et d'action partagé. Aussi ce déplacement appelle-t-il à un élargissement du spectre de phénomènes - et d'actants - auxquels il revient, ici, à l'analyse de faire droit.

Langage / Technique. Dedans / Dehors

On sait, en effet, l'attention portée par la sociologie de l'action et les approches communicationnelles de l'organisation aux interactions langagières. C'est qu'elles ont reconnu - sans doute à raison - dans « l'usage des ressources du langage ordinaire (en particulier, de ses relations grammaticales, de ses ressources conceptuelles et de ses "vocabulaires de motifs") » (Quéré, 1992, p. 150) un important mécanisme d'organisation de l'expérience et de coordination de l'action. Aussi ces recherches se

[212] c.f. chapitre 7.

sont-elles attachées à examiner avec un soin particulier la dimension organisante de séquences conversationnelles situées. Empruntant à l'ethnométhodologie, à l'analyse de conversation, à la pragmatique, ou à la narratologie leurs outils conceptuels, ces travaux se sont efforcés d'examiner les mécanismes d'ajustement interpersonnel ou les effets de composition et de présentification du collectif en jeu dans ce *talk-in-interaction* (Grosjean, 2010). Pourtant, comme le remarque Louis Quéré, « dans leurs interactions de la vie quotidienne, les acteurs sociaux ne cessent de produire des objets individualisés et relativement bien délimités les uns par rapport aux autres - des actions, des actes de parole, des relations ordonnées, des identités spécifiques, des séquences conversationnelles, etc. - sans avoir à les identifier discursivement "sous une description" » (Quéré, 1994, p. 31). Or cette dimension infra-discursive - ou a-discursive - de l'expérience praxéologique occupe, dans le fonctionnement de nos plateformes, une fonction déterminante.

L'organisation protocolaire de l'interaction

C'est, en effet, qu'il n'appartient pas aux utilisateurs de ces dispositifs de (re)négocier, chaque fois, dans la conversation, les configurations sous lesquelles organiser leurs interactions. Non pas, évidemment, qu'il n'y soit fait aucun usage des ressources ordinaires du langage, ni que cet usage n'intercède de façon décisive à l'élaboration d'un espace d'expérience et d'action partagé. Si ces dispositifs sollicitent effectivement un large spectre de gestes infra-discursifs - vote, like, retweet, etc. - on conçoit mal, en effet, qu'ils fonctionneraient encore si leurs utilisateurs ne partageaient rien d'un langage commun - l'anglais - et de quelques procédures interactionnelles rudimentaires. Mais ce qui importe, ici, est plutôt que ces actes d'énonciation s'articulent, toujours, à un agencement techno-sémiotique infra-discursif en sur-déterminant - en amont et hors de toute prise énonciative - le mode d'accomplissement et de réception ; que l'énonciation, donc, n'y survienne jamais qu'au contact d'un dispositif machinique lui assignant des procédures d'accomplissement et des configurations interprétatives spécifiques ; et que les

régimes d'(inter)action et les agencements d'énonciation sous lesquels ces énonciations s'exercent se voient ainsi soumis à des protocoles (Galloway, 2004) interactionnels en spécifiant une grammaire strictement formalisée. La notion de protocole peut être entendue, « dans le sens le plus large, comme des technologies qui régulent des flux, dirigent des espaces en réseaux, codent des relations et connectent des formes de vie » (Galloway & Thacker, 2007, p. 30). Nous en retiendrons toutefois une acception ici restreinte à un système de règles formelles articulant une composante technique et une composante interactionnelle. « Par exemple, Facebook fournit l'interface logicielle pour diffuser la communication entre des personnes ; Flickr code l'activité sociale d'échanger des photos ; eBay founit un environnement protocolisé pour vendre et acheter des biens ; et JobLink code les connexions professionnelles entre demandeurs d'emploi et employeurs »[213] (van Dijck, 2012, p. 4).

Il importe, alors, de prêter une attention toute particulière aux mécanismes techniques soumettant l'interaction à ces protocoles ; c'est, en effet, à l'extériorité[214] de ces mécanismes que s'attribue ici la con-formation des multiples initiatives individuelles sollicitées par ces plateformes à des formats et des procédures de coordination partagées[215]. Non pas, évidemment, que ces standards imposeraient autoritairement un usage univoque à ces dispositifs, mais qu'ils leur assignent une série d'opérations interactionnelles communes[216]. Comme le note Wanda J. Orlikowski :

---

213 « For instance, Facebook provides the software interface to channel communicative traffic between people; Flickr codes the social activity of exchanging pictures; eBay provides a protocolized environment for selling and buying goods; and JobLink codes professional connections between job seekers and employers. » Notre traduction.

214 C'est-à-dire à leur mode d'informer l'expérience et l'action du dehors, sans en appeler à aucune inclination subjective des acteurs : intériorisation de procédures interprétatives partagées, intériorisation d'une grammaire d'actions réciproques, intériorisation de critères de délibération et de décision communs, etc ;

215 Et dont on pourrait légitimement douter de la félicité s'il était substitué à ces dispositifs, disons, un simple bloc-notes en ligne.

216 Nous nous abstiendrons donc, ici, de réouvrir l'accablant débat du déterminisme technique …

> *« Si une approche centrée sur l'analyse des pratiques reconnait que l'usage des technologie est toujours situé et émergent, cela n'implique pas qu'un tel usage soit complètement unique. Au contraire, parce que l'usage régulier d'une même technologie tend à être récurrent, les gens tendent à adopter les mêmes pratiques des technologies - ou des pratiques similaires - au cours du temps. De cette façon, l'adoption des structures technologiques se transforme en routines, prises pour acquises, et parfois même, en certaines circonstances, institutionnalisées. »*[217] *(Orlikowski, 2000, p. 421)*

C'est donc à l'examen de ces mécanismes - plus qu'à la description des énoncés qu'ils agencent - que nous voudrions, ici, consacrer cette analyse. Il importe, alors, de ne pas rabattre la communication - comme milieu d'élaboration d'un espace d'expérience et d'action partagé - sur sa seule composante langagière, mais de l'appréhender dans toute son épaisseur infra-discursive, et de reconnaître à ces protocoles interactionnels une agentivité propre. Il s'agira donc d'accompagner ici les recherches qui, depuis quelques années, s'efforcent de réintégrer une certaine matérialité dans le champ des études communicationnelles (La Moënne, 2013 ; Leonardi, Nardi & Kallinikos, 2012) en analysant l'être-organisé des phénomènes comme le produit composite d'un plenum d'agentivité hybrides (Cooren, 2006).

Redistribuer la communication. En accueillir l'hétérogénéité

Cette attention à la matérialité du monde et à son mode d'intercéder à l'organisation de l'expérience n'a plus rien, en effet, de marginal dans le paysage théorique contemporain. On peut en discerner les origines dans divers prolongements de l'ethnométhodologie (Suchman, 1987 ; Cardon, 1997), dans la tradition néovygotskienne en psychologie (Engeström *et al.* , 1999), dans certains courants des

---

217 « While a practice lens recognizes that technology use is always situated and emergent, it does not imply that such use is completely unique. On the contrary, because regular use of the same technology tends to be recurrent, people tend to enact the same or similar technologies-in-practice over time. In this way, enacted technology structures become routine, taken for granted, and even institutionalized within certain circumstances. » Notre traduction.

sciences cognitives (Hutchins, 1995a, 1995b) ou encore dans la sociologie des sciences et des techniques (Akrich *et al.*, 2006 ; Latour, 2007). L'enjeu, toutefois, n'est pas de proposer une synthèse comparative de ces différentes approches[218], ni d'en privilégier une au détriment des autres. Il importe, en effet, de préserver ici la technicité propre de ces dispositifs du risque d'une totalisation mutilante à laquelle l'exposerait une pensée, trop abstraite, de LA technique. C'est, comme le note avec justesse quelques amis que les circonstances m'interdisent ici de nommer, que :

> *« Technophilie et technophobie forment un couple diabolique uni par ce mensonge central : qu'une chose telle que "la technique" existerait. On pourrait, paraît-il, faire le partage, dans l'existence humaine, entre ce qui est technique et ce qui ne l'est pas. Or non : il suffit de voir dans quel état d'inachèvement naît le rejeton humain, et le temps qu'il prend avant de parvenir à se mouvoir dans le monde comme à parler, pour s'aviser que son rapport au monde n'est en rien donné, mais plutôt le résultat de toute une élaboration. Le rapport de l'homme au monde, parce qu'il ne relève pas d'une adéquation naturelle, est essentiellement artificiel, technique, pour parler grec. Chaque monde humain est une certaine configuration de techniques, de techniques culinaires, matérielles, sacrées, littéraires, extatiques... Et c'est bien pourquoi il n'y a pas d'essence humaine générique : parce qu'il n'y a que des techniques particulières, et que chaque technique configure un monde, matérialisant ainsi un certain rapport au monde, une certaine forme de vie. »*

Nous préfèrerons donc, ici, élaborer nos descriptions aux plus près des phénomènes techniques examinés plutôt que de les con-former à un régime analytico-discursif générique et abstrait. Nous retiendrons - et reconduirons - toutefois de ces approches un certain mode de rompre, en deux points décisifs, avec les approches logocentrées : d'abord en renvoyant au dehors du sujet - et de son discours - l'origine de l'expérience ; ensuite en réévaluant le degré de réflexivité que sollicite sa mise en intelligibilité.

On sait, en effet, le souci de ces approches à redistribuer les mécanismes situés de production d'ordre depuis l'intériorité des acteurs vers l'irréductible positivité de leurs

---

218 Les lecteurs intéressés par une telle synthèse pourront se rapporter à (Licoppe, 2008).

énoncés (Foucault, 1966/1990), de leurs corps (Varela, 1989) et des artefacts qui les entourent (Norman, 1993). Là où les approches logocentrées tendent soit à dissocier la pensée des choses[219], soit à attribuer l'ordre des phénomènes sociaux à l'autorité exclusive d'un processus d'interprétation et de délibération intracranien[220], ces réflexions se sont attachées à faire droit à l'hétérogénéité des agentivités intercédant à l'organisation de l'expérience et à la pluralité des gestes qui les composent. Il s'agit donc, dans la continuité de cette posture, de prendre ici acte que la coordination du rapport à soi, au monde et à autrui n'advient jamais que de l'agencement situé d'une hétérogénéité de formes langagières, sémiotiques, corporelles et artefactuelles.

C'est plus spécifiquement, toutefois - au regard des spécificités de nos dispositifs - aux artefacts logiciels y in-formant l'énonciation que nous souhaiterions ici consacrer l'analyse. Il s'agira ainsi, dans un geste aujourd'hui classique de décentrement du regard en direction de l'extériorité du sujet, de reconnaître l'agentivité de ces artefacts, en examinant la manière dont les scripts (Akrich, 1993) qu'ils matérialisent organisent la perception des acteurs et intercédent à leurs actes d'écriture. Ces plateformes seront ainsi ressaisies comme des artefacts cognitifs équipant l'organisation située d'un espace d'expérience et d'action partagé, dont l'effectivité réside pour une large part « hors » des acteurs qui y participent.

[Excursus a-latourien]

Il importe toutefois d'affirmer ici notre différence à l'approche latourienne des techniques[221]. On sait, en effet, le réseau conceptuel élaboré par Latour et ses collègues du CSI (Akrich *et al.*, 2006) pour rendre compte du mouvement

---

219 Nous visons plus spécifiquement, ici, les approches informationnalistes de la communication (voir par exemple Sperber & Wilson, 1989).

220 Posture conduisant plus ou moins immédiatement à l'affirmation d'un constructivisme radical refusant toute positivité à la matérialité du monde objectal (voir par exemple Berger & Luckmann, 2012).

221 Les nécessités de l'écriture ont échoué à assigner une place déterminée à cet excursus. Il fallait pourtant bien lui trouver un lieu ; nous l'avons établi ici …

d'extériorisation technique et de son mode d'interférer - à distance spatio-temporelle - sur les actions d'autrui. Le geste technique est y ainsi conçu comme geste d'inscription, c'est-à-dire comme geste de matérialisation et de fixation d'un script ou d'un programme d'action à même un artefact technique. Une arme à feu, pour reprendre un des exemples favori de Latour (1994b), serait ainsi porteuse du « script de tirer ». La rencontre de plusieurs actants conduirait alors à une adaptation mutuelle de leurs scripts : l'association d'un homme en colère et d'un pistolet composerait ainsi un nouveau script - le script de tuer - distribué entre l'arme portée et la rage éprouvée. Ce mode d'énoncer la médiation technique nous semble, toutefois, altérer l'essentiel du geste technique. Il ramène en effet - et en dépit des déclarations d'intention parfois discordantes de Latour - le fait technique à l'intérieur d'un schème hylémorphique (Simondon, 2012) le soumettant à l'exercice d'une rationalité instrumentale s'efforçant d'imposer au réel les formes d'une volonté. L'artefact y est alors renvoyé au simple rang de moyen, comme un mode d'assigner à distance des programmes d'action en en *déléguant* la prescription à un artefact matériel autonome, invisibilisant - voire naturalisant - dans un mouvement de *black-boxing*, les intentions commandant à sa conception. Aussi ce mode d'examiner le geste - et la médiation - technique manque-t-il à rendre compte non seulement des matérialités qui, chaque fois, imposent - et de façon décisive - à la conception des artefacts leurs propres nécessités internes, mais aussi des effets non projetés et non voulus qu'exercent, toujours, ces artefacts sur les formes sociales qu'ils affectent. Si Latour a, récemment, su clarifier - par sa relecture de Souriau (2011) - son positionnement sur le premier élément de controverse discuté ici[222], on peut toujours douter que les effets sociaux exercés par ces dispositifs puissent être d'une quelconque façon saisis et énoncés sous la notion minimaliste et instrumentale de script. On préfèrera donc, ici, situer l'analyse au plus près des zones d'indiscernabilité qu'ouvre la rencontre des forces sociales de notre modernité, de la matérialité du silicium, et de la technicité du numérique : zones au-dedans desquelles

[222] Voir à ce propos son très bel article sur Simondon (Latour, 2010).

plus rien, sans doute, ne s'attribue plus à personne. Nous ne doutons pas que d'autres - redoutant, peut-être, de perdre ici quelque chose de la *responsabilité* d'un sujet - sauront justifier la nécessité de remonter, avec patience et application, aux intentions de conception que matérialisent ces dispositifs. Nous maintiendrons toutefois que « nous ne trouverons jamais le sens de quelque chose (phénomène humain, biologique ou même physique), si nous ne savons pas quelle est la force qui s'approprie la chose, qui l'exploite, qui s'en empare ou s'exprime en elle » (Deleuze, 1962/2014, p. 3) ; et qu'il revient alors à la pensée de tenir ces intentions au silence depuis lequel seulement se révèlent les forces macro-sociales et matérielles dont elles tirent leur effectivité. Nous laisserons donc à d'autres le soin d'assujettir la pensée à la forme-tribunal.

De la réflexivité au geste

Si le premier motif de cette rupture avec les approches logocentrées se laisse comprendre sans difficulté, le second geste que se divorce appelle passera sans doute pour plus métaphysique[223]. Il a trait à la façon dont les approches discursives d'inspiration ethnométhodologique entendent rendre compte de la compétence des membres instanciant des actes de configuration - ou des ethnométhodes. On sait le reproche souvent adressé à l'interactionnisme - et plus encore, peut-être, à l'ethnométhodologie - qui, dans son souci de renvoyer aux membres la prise en charge de l'ordre social, semble parfois en suspendre l'affirmation à l'exercice d'une réflexivité surévaluée. Dans sa préface aux *Studies,* Garfinkel écrit : « les études ethnométhodologiques analysent les activités quotidiennes des membres comme des méthodes qui rendent ces mêmes activités visiblement-rationnelles-et-rapportables-à-toutes-fins-pratiques, c'est-à-dire descriptibles *(accountable),* en tant qu'organisation ordinaire des activités de tous les jours ». La descriptibilité - l'accountability - de

[223] Disons, alors, qu'il relève d'une métaphysique empirique.

l'action n'est pas seulement, en effet, ce qui assure sa conformité à une forme-type reconnaissable ; elle est aussi ce qui l'attribue à un sujet susceptible de devoir s'en expliquer - dans le cas où cette reconnaissance échouerait. Comme le précise Nicolas Bencherki (2012), la notion d'*accountability* - souvent traduite en français par *descriptibilité* - pourrait aussi bien être traduite par imputabilité ou responsabilité :

> *« La puissance du terme anglais, qui n'est souvent pas traduit, lui vient du fait qu'il renferme un jeu de mot que l'on pourrait retrouver en français avec la tension "rendre des comptes/contes" (l'étymologie est d'ailleurs la même). L'anglais* accounting for something, *c'est en effet à la fois expliquer quelque chose et "produire un récit pour quelque chose". Il s'agit bien, cependant, d'une imput*abilité, *c'est-à-dire-dire de la* possibilité *seulement d'avoir à rendre des comptes/contes » (Bencherki, 2012, p. 40-41).*

Il importe donc, pour les ethnométhodologues, que toute action puisse être saisie - même si elle ne l'est pas nécessairement en fait - sous une description en assurant l'intelligibilité et la responsabilité. Aussi l'ethnométhodologie présume-t-elle une nécessaire traductibilité *discursive* et *réflexive* de l'ensemble des régimes d'organisation de l'expérience.

Nous rejetons pour notre propre compte cette hypothèse. Les motifs de ce désaccord ne pourront toutefois apparaître clairement qu'à l'issue de cette analyse : d'abord parce que nous nous efforcerons, en effet, d'y démontrer que la configuration de l'action ne fait pas, sur ces dispositifs, l'objet d'un processus de délibération subjectif, mais se trouve sollicitée, à un niveau infra-réflexif, comme une forme imposée à la perception ou à l'énonciation par le dispositif technique, à même la conduite de l'action ; ensuite parce que nous y verrons que la plupart des effets collectifs de l'action y est agencée de telle sorte à neutraliser ou à contourner les intentions - c'est-à-dire, aussi, la responsabilité - de ses sujets. Nous verrons plus tard qu'il ne s'agit pas de renvoyer ici les acteurs sociaux à leur statut « d'idiot culturel », mais de leur rendre leur liberté.

Il n'est pas le lieu, toutefois, d'examiner ici en détail les conséquences de ce désaccord

- sur la méthode ethnométhodologique, sur la réflexivité qu'elle attribue aux acteurs, sur sa volonté d'établir les catégories endogènes de l'action comme horizon indépassable de la description. Il suffit de dire que cette analyse - quel que soit son héritage - n'est *pas* ethnométhodologique.

Conclusion

On comprendra ainsi que, si cette analyse entend reconduire l'héritage d'une certaine sociologie pragmatique de l'action - en examinant les procédés de configuration située de l'expérience et de l'action - elle s'en démarquera toutefois par la place et la fonction que ces dispositifs octroient aux artefacts logiciels dans l'exercice de cet ordre. Ce n'est pas seulement, en effet, que les concepteurs de logiciels viennent ici déléguer la concrétisation de leurs intentions à un script technique immuable et tenace, mais que les acteurs sont eux-mêmes amenés à y déléguer la configuration et l'articulation de leurs contributions à ces artefacts - en dehors de toute prise réflexive. Si l'exercice de sa présence au monde est toujours dépendante d'un dehors - langage, ethnométhode, forme-de-vie, etc. - irréductible à l'individualité du sujet qui le convoque, ce qui importe ici est donc l'irréductibilité du mode d'existence, d'exercice et d'expérience de cette extériorité comme extériorité technique, son mode de faire face au sujet, et le rapport singulier à ce dehors - et par lui, à soi et à autrui - auquel cette irréductibilité incline.

Il importe donc, à ce point de l'analyse, d'examiner de plus près le fonctionnement de ces artefacts logiciels et d'analyser les formes propres qu'ils imposent à la configuration de l'interaction.

7 - Équiper la coordination

Sarrouy, Olivier. Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle - 2014

> *« En se développant, les forces de production de la société, ou forces productives du travail, se socialisent et deviennent directement sociales (collectives), grâce à la coopération, la division du travail au sein de l'atelier, l'emploi du machinisme et, en général, les transformations que subit le procès de production grâce à l'emploi conscient des sciences naturelles, de la mécanique, de la chimie, etc. appliquées à des fins technologiques déterminées, et grâce à tout ce qui se rattache au travail effectué et à une grande échelle, etc. […] Tout ce développement de la force productive du travail socialisé, de même que l'application au procès de production immédiat de la science, ce produit général du développement social, s'opposent au travail plus ou moins isolé et dispersé de l'individu particulier, et ce, d'autant que tout se présente directement comme force productive du capital, et non comme force productive du travail, que ce soit celle du travailleur isolé, des travailleurs associés dans le procès de production, ou même d'une force productive du travail qui s'identifierait au capital. » (Marx, 1971, p. 200)*

Il est sans doute un lieu commun d'affirmer que les utilisateurs de ces dispositifs n'articulent pas leurs contributions sous des formes quelconques ni ne suscitent entre eux des relations arbitraires. Il est toutefois plus délicat d'examiner les mécanismes assurant l'exercice de cet ordre. C'est en effet - nous l'avons déjà évoqué - aux protocoles implémentés par ces plateformes qu'est confiée la tâche de soumettre l'énonciation à des formats techniques spécifiques assurant leur conformité à une certaine grammaire d'action collective qui, dès lors, n'a plus à être prise en charge par les acteurs. S'il est offert aux utilisateurs de Quirky de coopérer sans partager aucune procédure interprétative ou organisationnelle commune, c'est que le dispositif technique vient équiper *du dehors* ce défaut, en assignant à l'action une série de procédures et de repères communs, spécifiant le mode de proposer une nouvelle idée de produit, d'y répondre, de la modifier, d'en articuler les différentes séquences, etc.

Notre intention dans ce chapitre est ainsi d'examiner les mécanismes d'organisation protocolaire de l'(inter)action implémentés par ces plateformes afin d'en dégager des schèmes transversaux. Il importe néanmoins, avant d'analyser la disposition de ces agencements protocolaires et le type d'interactions qu'ils in-forment, d'examiner les procédés qui en définissent les schèmes élémentaires de spécification. La formalisation

de ces protocoles est en effet indissociable d'un effort de discrétisation des objets-types et des actions-types autour desquels ces dispositifs organisent l'interaction, et des relations qui en règlent l'articulation. Aussi nous faut-il examiner ici avec attention les motifs de cette discrétisation, et les liens étroits qu'elle entretient au régime de technicité numérique qui l'instruit, avant d'analyser plus avant les choix de conception composant, depuis cette discrétisation, des agencements interactionnels spécifiques.

Discrétiser l'(inter)action

Un premier axe de discrétisation spécifie en effet la série d'objets-types autour desquels s'articulent les configurations interactionnelles assignées par le dispositif aux utilisateurs. S'il revient usuellement aux acteurs d'individualiser - à même la conduite de l'interaction - les objets par la composition desquels rapporter leur situation à une configuration intelligible - identité et fonction des interlocuteurs, ordre de leur relation, organisation de leur séquence conversationnelle, identification de leurs actes de parole pour ce qu'ils sont, etc. - c'est ici au dispositif technique qu'est confiée la tâche de disposer ces objets, toujours-déjà, au-devant d'eux. La spécification de ces objets-types est alors soumise à des procédés de formalisation excessivement stricts. Chaque objet-type y est, en effet, identifié sous une série déterminée d'attributs en spécifiant précisément les éléments différenciants[224]. Twitter articule ainsi l'interaction autour des objets-types *utilisateur* et *tweet* : chaque *tweet* y est défini par un numéro de série, un contenu limité à 140 caractères, et lié à un *utilisateur* tandis que chaque utilisateur y est défini par un numéro de série, un nom, une biographie limitée à 140 caractères, et lié à une série de *tweets* et d'autres *utilisateurs*. La plateforme de Quirky soumet quant à elle l'interaction à un quadrillage plus méticuleux ; elle spécifie ainsi une série plus étendue d'objets-types qu'elle lie sous un jeu complexe de relations : *utilisateur*,

[224] Ces attributs pouvant éventuellement traduire sa relation à d'autres objets-types.

proposition de produit, *proposition de design*, *vote sur une proposition de produit*, *vote sur une proposition de design*, *commentaire*, etc.

Ces objets-types fonctionnent ainsi comme des opérateurs de mise en forme des agencements sous lesquels se distribue l'énonçable, en rapportant les repères structurants de l'énonciation sous une série exclusive de catégories d'équivalence. Ils spécifient d'abord la série des repères composant les situations d'énonciation et informant leur identification : distinction des énonciateurs, disposition dans une séquence conversationnelle, etc. Mais ils définissent aussi le mode de discerner les actes d'énonciation - proposition de produit, vote, commentaire, etc. - en les redistribuant sous des types strictement différenciés et en leur assignant, chaque fois, un format propre. Twitter rapporte ainsi les segments énonciatifs à un seul format type limité à 140 caractères, incluant éventuellement une image, une vidéo ou un lien vers un site tiers là où Quirky offre une grammaire énonciative sensiblement plus riche : des propositions de produit limitées à 5000 caractères et à quelques images, mais aussi des propositions de design exclusivement photographiques, des commentaires textuels, etc. La spécification de ces repères interactionnels et de ces formats d'énonciation vient ainsi conférer un caractère ordonné à l'interaction sans que les acteurs n'aient à s'accorder discursivement[225].

Ce premier axe de discrétisation opère en outre en étroite relation à un second axe de discrétisation, spécifiant cette fois la série exclusive d'actions-types articulées à ces objets. On citera ainsi - à titre d'exemple et de façon non exhaustive - les actions-types *suivre un utilisateur*, *poster un tweet*, ou *retweeter un tweet* sur Twitter, les actions-types *évaluer un commerce* et *évaluer un avis* sur Yelp, ou encore les actions-types *soumettre une proposition de produit*, *modifier une proposition de produit*, *soumettre*

---

[225] Nous pourrions en ce sens renvoyer ces objets-types sous la notion d'« objet organisationnel », empruntée à Garfinkel (1967/2007) qui, s'il n'en a jamais proposé - à notre connaissance du moins - une définition explicite, semble toutefois chercher à désigner par ce terme « un mode de disponibilité du caractère ordonné, intelligible et sensé des phénomènes sociaux, différent de celui qu'organisent les artefacts sémantiques. » (Quéré, 1994, p. 31)

une proposition de design, *commenter une proposition*, *voter pour une proposition* sur Quirky. Cette discrétisation vient ainsi assigner à l'interaction des formes d'action-types imposant des procédures d'accomplissement spécifiques articulées à des objets-types distincts : la forme proposition-de-produit appelle par exemple à des commentaires que la forme vote exclut ; et la forme proposition-de-design ne peut-être instanciée sur une proposition de produit qu'une fois la phase de sélection achevée. Chaque plateforme impose ainsi une grammaire d'actions spécifique ramenant le spectre de gestes interactionnels à un ensemble fini de configurations formalisées. C'est de cette façon que le processus de conception d'un produit est techniquement articulé par Quirky autour de sept séquences distinctes - Research, Design, Enhance, Style, Name, Tagline et Price. Chaque séquence y est ainsi organisée autour d'une série d'objets-types et d'actions-types spécifique définissant ici le mode de répondre à un problème technique, là le mode d'élaborer collectivement le design d'un produit, et ailleurs le mode d'en fixer le prix de vente.

On pourrait évidemment contester l'emprise de ces procédés sur l'ordre effectif de l'interaction, et affirmer que les conversations conduites par les utilisateurs sont, chaque fois, capables de neutraliser l'autorité de ces mécanismes de configuration infra-discursive de l'interaction. On comprendra pourtant l'assymétrie qu'introduit la non-réciprocité de l'action de friending sur Twitter - contrairement à Facebook, par exemple. Le protocole interactionnel de la plateforme n'implique pas automatiquement, en effet, que les utilisateurs que je suis me suivent en retour, ni que je n'aie à me prononcer sur les utilisateurs qui me suivent[226]. Cette assymétrie spécifie ainsi de façon décisive les usages de la plateforme en favorisant des interactions non-réciproques et non-fondées sur une connaissance mutuelle préalable des acteurs. On comprendra, de la même façon, la distinction des configurations interactionnelles qu'assigne un dispositif autorisant les commentaires à se répondre l'un l'autre selon un

[226] Du moins selon le fonctionnement usuel de Twitter. Il est toutefois possible d'opter pour un compte privé offrant un droit de regard plus élaboré sur l'accessibilité de ses tweets.

fil ordonné - favorisant ainsi l'organisation d'une conversation - et un dispositif organisant les commentaires selon un strict séquençage temporel - interdisant l'individualisation de fils de conversation et favorisant donc, plutôt, une juxtaposition d'énonciations déliées les unes des autres.

Discrétisation et investissements de forme

Cette discrétisation protocolaire de l'interaction vient ainsi équiper les acteurs de procédures et de repères interactionnels communs - qui leur feraient autrement défaut - rapportant leurs situations interactionnelles sous une série de configurations impersonnelles toujours-déjà spécifiées et assignées du dehors - c'est-à-dire, ici, techniquement. Aussi ces protocoles fonctionnent-ils, du point de vue qui nous intéresse ici, comme des investissements de forme (Thévenot, 1986), c'est-à-dire des « instruments contribuant à façonner des similitudes [...] qui établissent des formes d'équivalence entre des choses ou entre des personnes au prix d'un certain coût d'établissement mais au bénéfice en retour d'une certaine coordination » (Thévenot, 1990).

Cette notion renvoie à la lecture, proposée par Laurent Thévenot, des principes de l'organisation scientifique du travail de Taylor (1929/2001), comme un manuel prescrivant les investissements[227] nécessaires « pour réaliser au mieux le modèle d'une fonction de production dans laquelle le facteur travail a la forme abstraite d'un temps de travail standard » (Thévenot, 1986). L'organisation scientifique du travail est la mise en oeuvre d'une série hétérogène « d'instruments de mise en forme » qui doivent « être étroitement ajustés entre eux pour produire les "mécanismes" de l'organisation scientifique » (Thévenot, 1986) : l'outil, dont il est prescrit qu'il soit constitué comme

[227] Entendus ici en une « définition élargie de l'investissement qui puisse rendre compte de toute cette gamme d'opérations de mise en forme, en même temps que des immobilisations de capital habituellement désignées par ce terme. » (Thévenot, 1986, p. 2)

outil type - c'est-à-dire standardisé - au vu des « formes données empiriquement », le châssis et l'échaffaudage réglable, la règle à calcul « établie pour l'usage optimal d'un tour », le chronomètre, la formule qui doit « guider les ouvriers dans le travail de chaque jour », la mesure et les expériences qui permettent « d'établir les règles et lois qui doivent être vérifiées et enregistrées systématiquement », la tâche qui spécifie quoi faire, comment le faire, et en combien de temps le faire, les instructions écrites sur une fiche remise à l'ouvrier « indiquant en détail la meilleure façon de faire chaque pièce », le tarif et la prime sous lesquels sont rémunérés les ouvriers chaque fois qu'ils accomplissent une tâche dans les délais fixés, le niveau requis d'éducation des ouvriers, leur procédure de sélection, l'organisation de la collaboration entre la direction et le personnel, etc.

Ces mécanismes de mise en forme sont ainsi ajustés de telle sorte à soumettre l'intelligibilité, l'analyse, et le contrôle de la division technique du travail à une même série de repères cognitifs abstrayant les spécificités de chaque activité sous les schèmes uniques de la tâche et du temps opératoire. « La chaîne passe ainsi d'un "organe de manutention" à un dispositif permettant de décomposer, de mettre en série et de rendre lisibles et contrôlables des opérations et des temps opératoires » (Thévenot, 1986). On comprendra évidemment l'économie cognitive, organisationnelle et politique que ce procédé vise à imposer à l'organisation et au contrôle du travail : en redistribuant un processus collectif en une série de tâches individuelles soumises à un même schéma d'évaluation et d'ajustement réciproque - le temps opératoire - ces mécanismes de mise en forme neutralisent les zones d'indiscernabilité et d'in-attributabilité inhérentes à tout effort collectif, ainsi que les obstacles que ces zones opposent à l'évaluation et au contrôle individuel - y compris à l'évaluation de soi par soi. L'assujettissement à un temps opératoire individualisé - à l'autorité duquel il n'est dès lors plus possible de se soustraire - fonctionne alors comme une implacable mécanique d'assignation au rendement ; « la loi la plus importante, peut-être […], est

l'effet que produit l'idée de tâche sur le rendement de l'ouvrier » (Taylor, 1929/2001, p.101, cité par Thévenot, 1986)[228].

Ce qui nous importe surtout ici est toutefois l'impersonnalité de ces mécanismes de mise en forme de l'action, et leur disposition à assurer *du dehors* son intelligibilité, en en soumettant l'accomplissement à des schèmes praxéologiques - in-formants et exhibés - standardisés et indifférents à l'individualité des agents auxquels se voit confiée sa conduite. Comme l'écrit Thévenot, c'est ainsi la tâche qui, dans le dispositif de Taylor, est « la forme-clé permettant le codage élémentaire du geste personnel de l'individu employé, forme stable équipée par l'instruction écrite, valable dans l'entreprise, *indépendamment des qualités constituant l'identité de cet individu* » (Thévenot, 1986, souligné par nous). La conduite d'une tâche - et la conformité de ses gestes aux formats que lui impose l'exigence de sa coordination à d'autres tâches et à d'autres gestes - se voit ainsi assujettie à une série de prescriptions - concordance aux instructions spécifiées par une fiche, utilisation d'un outil standardisé, respect d'un temps opératoire déterminé, etc. - renvoyant l'individualité et les qualités empiriquement déterminées de l'agent auquel elle se voit confiée au-dehors des repères perceptifs et cognitifs sur lesquels s'appuient son accomplissement et sa coordination.

Ces investissements de formes équipent ainsi l'expérience située de telle sorte à en rapporter les gestes, les conduites, les énonciations, etc. sous des schèmes perceptifs et praxéologiques consolidés, et à soustraire ainsi la coordination de l'action collective aux fragilités de l'ajustement intersubjectif conversationnel et aux défauts d'intelligibilité que seraient toujours suceptibles d'y introduire les idiosyncrasies des acteurs. Ils déplacent ainsi les conditions de félicité de l'action de la compétence et l'habitude - toujours trop précaires - des acteurs, vers les codes, les normes et les

---

228 Thévenot précise ainsi : « Taylor prescrit des méthodes pour mettre l'ouvrier à la tâche et le détacher de son activité singulière qui, si elle n'est pas dans la forme générale de l'équivalent-temps de l'entreprise, se pervertit nécessairement en une "flânerie" improductive. » (Thévenot, 1986)

standards qui lui assignent ces formats de coordination commun. L'acteur engagé dans l'action n'y est donc plus exposé comme une individualité déterminée mais comme « un être humain mis en forme pour une large et relativement impersonnelle coordination avec autrui » (Thévenot, 2011). Comme le precise ainsi Laurent Thévenot :

> *« Dans cette perspective, Taylor doit empêcher l'ouvrier d'investir dans des formes qui ne sont pas compatibles avec ce modèle, comme celles attachées à un engagement dans le groupe. Il prescrit de ne pas s'adresser à des ouvriers en groupe, de leur interdire de travailler plus de quatre ensemble, de se méfier des effets désastreux de la consultation collective et du vote. Il dénonce les investissements de groupe que les ouvriers avaient réalisés dans son atelier sous la forme d'une "entente". "Chaque nouvel arrivant était instruit par ses camarades de la manière dont il devait faire chaque espèce de travail et il était averti, en même temps, que s'il ne se conformait pas à ces instructions, il pouvait être sûr d'être expulsé, avant longtemps, de l'atelier" (p.47) […]. Taylor prescrit donc, avec insistance, la rupture avec les formes d'équivalence supposées dans la formation de groupes sociaux, quel que soit le degré de constitution, depuis les syndicats institués jusqu'aux groupes d'ouvriers peu formels qui se font et se défont sur le tas. » (Thévenot, 1986)*

Ce sont ainsi de pareils mécanismes qui équipent ici les contributions de nos plateformes[229] : leurs coûts de conception et de maintenance y sont engagés au bénéfice d'un pouvoir de coordination accru - et décisif - de leurs utilisateurs. Les formats d'équivalence instruits par ces protocoles interactionnels équipent en effet les acteurs de repères communs, les disposant à un régime de coordination impersonnel - car instruit du dehors - n'exigeant plus d'eux aucune familiarité réciproque. C'est parce que la plateforme de Yelp assigne à ses utilisateurs un format d'évaluation standardisé indifférent à leurs individualités et à leurs fantaisies qu'il leur est effectivement possible d'articuler leurs évaluations personnelles en une évaluation collective[230]. Et c'est encore

---

229 Il est toutefois évident que, contrairement aux principes de l'organisation scientifique du travail prescrits par Taylor, le temps opératoire n'y est plus un schème de mise en équivalence des actions.

230 Convenons que cette tâche serait plus délicate si les utilisateurs devaient s'accorder les uns les autres sur les critères d'évaluation des commerces et la note à leur attribuer selon ces critères …

parce que toute proposition de produit se voit soumise par la plateforme de Quirky à un même protocole organisationnel lui assignant un mode de sélection et de conception normalisé - ordonnancé autour des mêmes séquences, distribué selon un même jeu de modules, etc. - que ses utilisateurs n'ont ni à négocier ni à examiner, qu'il leur est possible de coordonner leurs efforts pour en préciser collectivement le concept et la réalisation - en dépit de leur multiplicité, de leur hétérogénéité, et de leur engagement disparate. Ces investissements de forme visent ainsi à « réduire l'incertitude par des formes conventionnelles assurant la cohésion du collectif »[231] (Thévenot, 2009, p. 797). Chacun peut alors prendre appui sur ces protocoles pour se soustraire aux coûts - et, franchie une certaine échelle, à l'impossibilité - d'une perpétuelle renégociation du sens commun. Ainsi mises en forme sous des objets-types et des actions-types communs, ces contributions se laissent transporter et saisir par d'autres sans qu'ils aient à se rapprocher intimement. Ces protocoles viennent ainsi équiper le multiple et l'hétérogène pour lui prêter *du dehors* - extérieurement à toute intériorité subjective - un mode commun d'organiser l'expérience et l'action, qui n'a dès lors plus à être pris en charge par les acteurs eux-mêmes.

On comprendra évidemment la nécessité qu'il y a, alors, à examiner la spécificité des formes auxquelles ces dispositifs soumettent les gestes de leurs utilisateurs - pour en assurer la solidité, pour en garantir aussi l'anonymat. Et on comprendra de la même façon l'importance qu'il y a à analyser, depuis cet examen, l'inflexion propre des régimes interactionnels que ces formes articulent - et leurs effets sur les régimes de subjectivation individuelle et collective qu'ils agencent. Cette analyse exige toutefois un détour - ou un retrait - préalable. Il importe moins, en effet, d'examiner à ce stade de l'argumentation les conséquences interactionnelles exercées par tel ou tel choix de conception que d'analyser les motifs techniques de cette discrétisation - et les formes propres qu'ils imposent à ces choix de conception (Kittler, 1995). Aussi nous faut-il

---

231 « I would suggest that it is necessary to channel uncertainty through conventional forms if the cohesiveness of communities is to be maintained (Thévenot, 2002). » Notre traduction.

suspendre ici - temporairement, du moins - l'analyse empirique de ces dispositifs pour re-situer préalablement l'analyse au plus près de la matérialité machinique concrète au contact de laquelle ces formes s'instaurent (Souriau, 2011).

Discrétisation et numérique

C'est, alors, dans les procédés de codage propres au numérique qu'il nous faut, ici, chercher l'origine de cette discrétisation et de ses effets sur l'interaction. Toute information numérique est en effet composée d'un codet de bits[232] ne pouvant prendre que deux valeurs distinctes[233] - abitrairement désignées 0 et 1[234]. La force de procédé tient d'abord à sa puissance d'abstraction : ainsi renvoyée sous un même alphabet binaire, toute information peut être soumise à un même ensemble d'opérations formellement identiques[235] [236] - c'est-à-dire indépendantes de la nature et du sens de l'information manipulée. C'est par la force de cette abstraction qu'un seul et même dispositif machinique - un ordinateur[237] - peut manipuler, indifféremment, du texte, de la photo, de la vidéo, des modèles 3D, etc. Mais cette abstraction n'opère qu'en sacrifiant la force sémantique de l'information[238]. Elle vient ainsi rompre l'immédiateté qui lie une représentation à son contenu et l'unité de sens qui lie un geste à ses effets. Un texte codé numériquement est illisible par un sujet humain ; et

---

232 Contraction de *binary digit*.

233 L'information est ainsi codée de telle sorte à être manipulable par un processeur dont les transistors ne gèrent que deux états - correspondant à deux niveaux de tension électrique.

234 Ces codets de bits peuvent éventuellement être regroupés par paquets de 8 - on parle alors d'octet - pour composer des données 16 bits, 32 bits, 64 bits, 128 bits, etc.

235 Des opérations arithmétiques sur des 0 et des 1.

236 Ces opérations sont définies par l'architecture matérielle du processeur.

237 C'est-à-dire une machine de Turing universelle.

238 Voir chapitre 10.

l'augmentation de luminosité d'une image sur Photoshop ne se traduit jamais que par une altération de ses codets sans aucun lien immédiatement intelligible avec l'opération visée. Le numérique assigne donc aux gestes textuels[239] la nécessité d'une médiation logicielle chargée d'une part de spécifier - et de mettre en oeuvre - des mécanismes de traduction conventionnelle[240] des codets effectivement enregistrés et composés par la machine en un percept intelligible par l'utilisateur, et, d'autre part, de lui offrir des procédures accessibles de manipulation des données ainsi codées. Comme le synthétise Lev Manovich :

> *« Toutes les données étant maintenant codées comme un ensemble de chiffres, il n'est plus possible d'y accéder que* via *des applications logicielles. Conséquemment, les 'propriétés' des médias numériques (comment peuvent-ils êtres édités, partagés, et analysés) sont maintenant définies par la particularité de ce logiciel plutôt que d'être seulement liées au contenu effectif (i.e. aux fichiers numériques). »*[241] *(Manovich, 2012, p. 30)*

Ce constat n'a rien d'original. On lui doit l'existence, aux États-Unis, du champ des *Software Studies*, consacré à l'étude « du rôle du logiciel dans la culture contemporaine, et des forces culturelles et sociales donnant forme au développement logiciel lui-même »[242] (Manovich, 2013, p. 10). Il nous importe toutefois moins, ici, d'examiner les forces sociales in-formant les choix de conception des éditeurs de logiciel - c'est-à-dire, pour ce qui nous concerne, des développeurs de plateformes

---

239 Notion par quoi nous entendons ici tout geste d'inscription, d'altération ou d'interprétation d'une trace.

240 Ce sont ces conventions de traduction qui définissent les formats de données - utf-8, mp3, jpeg, etc. - ou les structures de données gérées par les bases de données - c.f. infra.

241 « With all types of data now encoded as sets of numbers, they can only be efficiently accessed by users *via* software applications. As a result, the 'properties' of digital media (how it can be edited, shared, and analyzed) are now defined by the particular software as opposed to solely being contained in the actual content (i.e. digital files). » Notre traduction.

242 « Therefore, I think that Software Studies has to investigate the role of software in contemporary culture, and the cultural and social forces that are shaping the development of software itself. » Notre traduction.

web - que d'analyser les nécessités techniques auxquelles ces choix sont confrontés. Tout composant logiciel est, en effet, soumis à des nécessités internes, intimement liées au régime de technicité propre du numérique. C'est alors à ces nécessités, à leur mode d'in-former l'interaction textuelle et d'assujettir ses gestes à une série de déterminations techniques propres, qu'il nous faut, ici, prêter attention.

L'ontologie informatique

Comme l'explique en effet Lev Manovich, toute médiation logicielle distribue le réel sous une ontologie réduite « à deux types d'objets complémentaires […] : une structure de données et des algorithmes » (Manovich, 2010, p. 400). Ainsi « tout objet quel qu'il soit (population d'une ville, température sur une durée d'un siècle, chaise ou cerveau humain), est modélisé sous forme d'une structure de données » (Manovich, 2010, p. 400) ; et « tout processus ou tâche se réduit à un algorithme, à une succession d'opérations simples qu'un ordinateur peut accomplir pour exécuter une tâche donnée » (Manovich, 2010, p. 400). C'est depuis ce principe que doit, ici, être comprise la singularité des procédés de formalisation que le numérique impose aux concepteurs de logiciels. Si ces dispositifs soumettent l'interaction à une discrétisation de ses objets-types et de ses actions-types, ce n'est pas par l'effet d'une volonté de contrôle spontanée ; cette discrétisation est d'abord dictée par la nécessité technique d'y rapporter les composantes de l'interaction sous des structures de données algorithmiquement manipulables.

Ces structures de données sont définies en étroite relation aux informations qu'elles composent. Une structure de données représentant les noeuds d'un graphe - par exemple une ville sur un réseau routier - sera ainsi conçue de telle sorte à favoriser le parcours de ce graphe, tandis qu'une structure de données représentant une population sera plutôt conçue de telle sorte à faciliter des opérations relatives à ses attributs sociaux. Ces structures de données assurent ainsi l'interface entre l'espace sémantique qu'elles in-forment et l'espace arithmétique dé-sémantisé à l'intérieur duquel le processeur les manipule. Les objets-types assignés à l'interaction par ces

dispositifs correspondent ainsi aux structures de données spécifiées par leurs différents composants logiciels. Cette structuration est usuellement confiée à un système de base de données (Saleh, 1999) opérant comme « un instrument de mise en forme (Thévenot, 1986) permettant le stockage et le traitement d'informations structurées, c'est-à-dire classées sous des rapports prédéterminés et qui sont rendues accessibles » (Flichy & Parasie, 2013, p. 11). Ces systèmes de base de données assignent ainsi aux structures de données leurs formats propres[243], les exposant à des interfaces de manipulation algorithmiques formalisées.

Si ces systèmes de base de données assignent aux données des formats stricts - plutôt que de les stocker, par exemple, dans un fichier texte non structuré - c'est, en effet, pour les con-former aux procédures algorithmiques en charge de leur manipulation[244] : « effectuer des recherches, trier, combiner des variables pour en construire de nouvelles, retrouver une information, dénombrer, visualiser, etc. » (Flichy & Parasie, 2013, p. 11). Les algorithmes définissent ainsi la composante pragmatique de l'écriture logicielle, spécifiée par « une série précisément controlée d'opérations élémentaires dans l'accomplissement d'une tâche »[245] (Goffey, 2008, p. 16-17). Ce sont ces

---

243 On peut en effet distinguer différents modèles de base de données qui en définissent autant de mode d'inscription, d'organisation et d'accès : hiérarchique, en réseau, entité-association, objet et relationnel. Les données d'une base hiérarchique sont ainsi organisées autour de structures arborescentes là où une base de données en réseau accepte des associations entre tous les types d'enregistrements. Le modèle de base de données aujourd'hui le plus répandu reste toutefois le modèle relationnel (Saleh, 1994) ; les données y sont organisées autour de tables dont les colonnes définissent les attributs et les lignes des entrées.

244 On pourrait en effet nous objecter que rien n'interdit aux concepteurs de logiciels d'enregistrer les données sous des formats peu ou pas structurés - par exemple un fichier texte. On comprendra toutefois les difficultés auxquelles expose ce choix qui, en déstructurant les données, vient radicalement en complexifier la manipulation. Le degré de structuration des données est, en ce sens, intimement lié à la complexité des interactions qu'elles visent à organiser. Un simple forum se satisfera ainsi de données peu structurées - avec pour seuls objet-types la structure *utilisateur* et la structure *post*, elle-même réduite à un simple champ de texte - là où un dispositif comme Quirky réclamera en revanche un degré de structuration nettement plus avancé afin d'en assurer la manipulabilité : organisation architextuelle - c.f. infra - variable d'une page à l'autre, procédés d'intégration et de tri des contributions, analyse algorithmique des taux de participation individuels visant à redistribuer les bénéfices des ventes, etc.

245 « a precisely controlled series of steps in the accomplishment of a task ». Notre traduction.

procédures qui assignent aux agencements interactionnels articulés par ces dispositifs une grammaire formelle d'actions-types renvoyant à des procédures logicielles spécifiques[246]. La définition de ces procédures est étroitement liée à la spécification des structures de données qu'elles manipulent et aux modes d'accès qu'en offrent les systèmes de base de données. Comme le précise Lev Manovich, « les algorithmes et les bases de données sont en symbiose. Plus la structure des données d'un programme informatique est complexe, plus l'algorithme sera simple, et vice-versa » (Manovich, 2010, p. 400). Aussi la définition des structures de données et des procédures algorithmiques en fixant les modalités de manipulation sont-elles étroitement dépendantes l'une de l'autre[247].

Cette dépendance réciproque est la force qui soumet les interactions composées par ces dispositifs aux nécessités propres des schèmes techniques internes aux technologies numériques. La discrétisation de l'expérience et de l'action est d'abord, ici, l'effet du médium qui l'articule, et de la nécessité qu'il lui assigne de renvoyer ses composantes sous des structures de données formalisées et des procédures algorithmicisées. Le numérique marque ainsi la radicalisation d'un processus, déja ancien, qualifié par Bernard Stiegler (2004, 2005) de grammatisation.

Numérique et grammatisation

On sait que Stiegler emprunte le concept de grammatisation - en même temps qu'il en étend radicalement la portée - au philosophe du langage Sylvain Auroux. La grammatisation désigne chez Auroux « le processus qui conduit à décrire et à outiller

---

246 Que ces procédures sollicitent une intervention humaine ou qu'elle soient accomplies automatiquement par la machine.

247 C'est en ce sens que Lev Manovich précise : « Il pourrait sembler à première vue que les données sont passives et que les algorithmes sont actifs. […] La dichotomie passif/actif n'est cependant pas tout à fait précise, car les données n'existent pas d'elles-mêmes : il faut les produire. Les créateurs de données sont d'abord obligés de les rassembler et de les organiser ou de les créer *ex nihilo*. » (Manovich, 2010, p. 401)

une langue sur la base des deux technologies qui sont encore aujourd'hui les piliers de notre savoir métalinguistique : la grammaire et le dictionnaire » (Auroux, 1995, p. 28). La grammatisation ne doit pas, toutefois, être confondue avec une grammaticalisation du langage ; elle désigne plutôt le processus de littération qu'initie l'élaboration de l'alphabet et le « devenir-lettre du son de la parole » (Stiegler, 2005, p. 357). Ce processus renvoie donc d'abord au fait technique[248] d'une délinéarisation et d'une projection spatiale du flux de parole, précédant et conditionnant, de droit, toute théorie grammaticale. Comme le synthétise Bernard Stiegler, « ce ne sont pas les grammairiens qui inventent la grammatisation, mais bien la grammatisation, comme fait essentiellement technique, qui produit les grammairiens » (Stiegler, 2005, p. 357). C'est en ce sens, d'ailleurs, que le philosophe étend la portée du concept de grammatisation pour y reconnaître un mouvement historique - et plus ample - de discrétisation et de spatialisation des flux temporels qu'ex-posent l'action humaine : « j'appelle grammatisation un processus dont la littération n'est qu'un moment. Non pas un moment parmi d'autres, puisqu'il rend possible la pensée de la grammatisation elle-même, mais un moment dans une tendance à la discrétisation du continu, supportée par ce que je nomme des rétentions tertiaires, et qui s'est aussi exportée dans les machines et les appareils » (Stiegler, cité par Fauré, 2009).

Grammatiser, c'est donc discrétiser un signal et de ce fait pouvoir le reproduire. « Grammatiser, c'est isoler des grammes et des graphèmes (éléments constitutifs en nombre finis formant un système) » (Stiegler, 2005, p. 357). La grammatisation ne se dit donc pas seulement, pour Stiegler, du langage, mais aussi « des corps, des séquences temporelles en quoi consistent les gestes » (Stiegler, 2005, p. 357)[249], et des mouvements « (d'abord comme cinémato-graphie) qui sont aujourd'hui des objets de

---

248 Il est d'ailleurs possible d'identifier assez précisément les préoccupations pratiques commandant à ce fait technique. Voir par exemple (Herrenschmidt, 2007).

249 « La machine outil qui remplace le geste de l'ouvrier est un événement qui s'inscrit pleinement dans le processus de grammatisation. » (Fauré, 2009)

la grammatisation, à travers l'image et le son » (Stiegler, 2005, p. 357).

❧

Si le numérique poursuit donc un processus déjà ancien - initié il y plus de 5000 ans - il en marque toutefois une radicalisation et, simultanément, une certaine inflexion : une radicalisation parce que ses procédés de codage recouvrent de leur abstraction l'ensemble des techniques de grammatisation héritées ; une inflexion parce que la machine s'y voit confiée un rôle exclusif de médiation à la matérialité de phénomènes rendus à l'obscurité docte de son fonctionnement.

Numérique et interfaces

C'est, alors, au design des interfaces qu'est confié la tâche de soustraire l'utilisateur à la technicité de ces structures de données et de ces procédures algorithmiques en les exposant sous un plan de perception et de manipulabilité intelligible, retenant l'expérience au plus près des protocoles interactionnels qu'ils implémentent. Il convient, en effet, de prendre ici acte « de la rupture entre les formes traditionnelles de communication (imprimé, disque vinyle, photographie argentique) qui associent l'inscription et le support, et les formes numériques de communication qui dissocient la matérialité de l'inscription de celle du support de lecture [et d'écriture] » (Bonaccorsi , 2013, p. 127). En dérobant les inscriptions - et les procédures algorithmiques auxquelles est confiée leur manipulation - à toute expérience sensible, le numérique impose la médiation d'une interface visant à articuler la matérialité effective des données - et l'accomplissement de leurs procédures de manipulation - à un espace de représentation et de manipulation intelligible de l'utilisateur final. Comme le signale Lev Manovich « ceci a à son tour changé la façon dont les médias fonctionnent - leurs propriétés n'étant plus seulement contenues dans les données mais aussi dépendantes des interfaces fournies par les éditeurs de logiciel »[250] (Manovich, 2012, p.

[250] « This in its turn changed how media functions - its 'properties' were no longer solely contained in

30).

Si l'interface intercède, alors, à l'organisation de l'interaction, c'est d'abord en spécifiant le mode de composition des fragments sémiotiques qu'elle expose - ou soustrait - à l'utilisateur. On distinguera d'abord, parmi ces fragments, des éléments éditoriaux statiques : titre des pages, notes explicitant le fonctionnement du dispositif ou précisant la fonction d'un module donné, menus retraçant l'organisation du site, etc. Mais nous importe surtout, ici, le mode sous lequel l'interface agence les traces que lui abandonnent les utilisateurs : les contributions y sont-elles disposées en une série ordonnée ou présentées indépendamment les unes des autres ? La page de profil d'un utilisateur est-elle liée, ou non, aux pages des utilisateurs ayant contribué aux mêmes projets ? Les votes recueillis sont-ils rendus publics ou soustraits à la connaissance des utilisateurs ? Les motifs et les effets des procédures algorithmiques automatiquement exercées par le dispositif y sont-ils explicites ou tenus au secret[251] ? etc.

C'est à cet agencement visuel des traces, en effet, qu'est confié le soin de composer les énoncés sous des configurations perceptives en instruisant l'intelligibilité au plus près des protocoles interactionnels implémentés par chaque plateforme. Chaque contribution se voit ainsi révélée à l'expérience sous une disposition techno-sémiotique propre lui assignant un contexte, un format et des opportunités d'action spécifiques, en gouvernant le sens. Une suggestion de design, une proposition technique, un commentaire ou un vote se verront ainsi exposés par Quirky sous des interfaces visuellement différenciées composant des segments éditoriaux distincts, et

---

the data but were now also dependent on the interfaces provided by technology manufacturers. » Notre traduction.

[251] Google s'emploie ainsi à organiser l'indifférence de ses utilisateurs au fonctionnement de son algorithme, aux traces qu'il analyse, et aux effets qu'il exerce. C'est que la félicité même du PageRank suppose que les utilisateurs n'infléchissent pas leur comportement par anticipation de ses effets. Voir par exemple, sur cette question, (Cardon, 2013b)

sollicitant des actions chaque fois spécifiques. Là où une idée de produit exposera ainsi le profil de son auteur, une photo de la proposition, un résumé du problème auquel elle répond, et un exposé synthétique des solutions qu'elle lui apporte, sollicitant un vote positif ou négatif, une proposition de design, une contribution technique ou une suggestion de tagline synthétiseront l'intention du projet - et une simple photo de son auteur originel - à la droite d'une contribution disposée comme point d'entrée et de convergence du regard sur la page. Là où une suggestion de design synthétisera l'intention du projet et le rendu photographique de la proposition, une contribution technique laissera plus d'espace à l'exposé écrit des procédés suggérés. Et là où les commentaires se verront chaque fois disposés sous un espace soigneusement circonscrit en-dessous de la contribution à laquelle ils renvoient, les votes qui lui seront attribués se verront eux tenus au silence de l'interface - de telle sorte à neutraliser les effets de groupe.

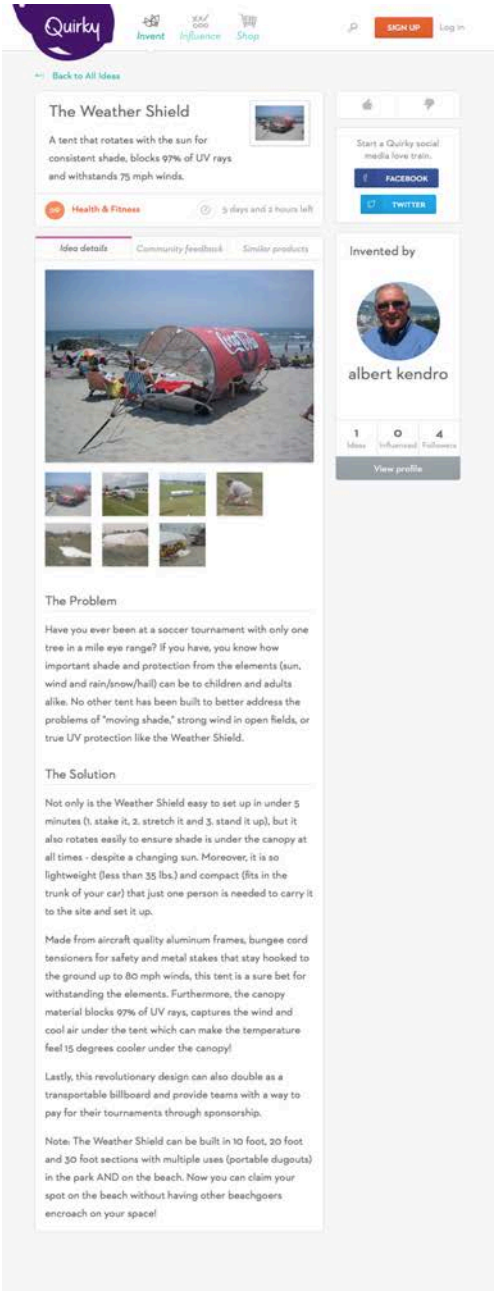

Figure 14. Proposition de produit sur la plate-forme de Quirky

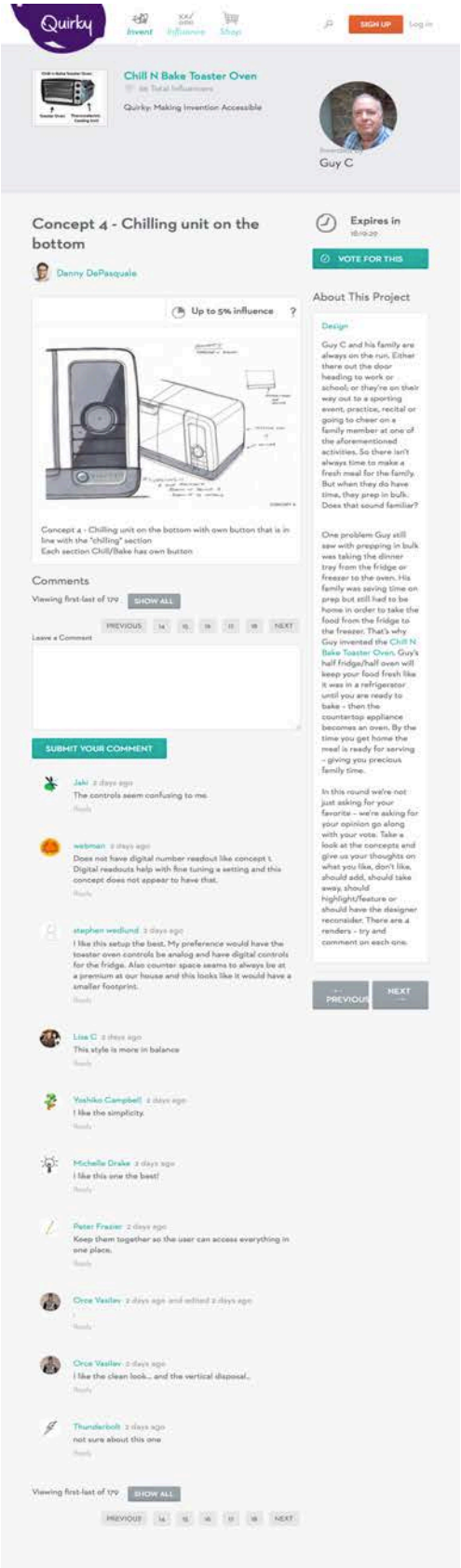

Figure 15. Proposition de design sur la plate-forme de Quirky

Chaque page vient ainsi agencer - sur un mode chaque fois spécifique - les contributions et les éléments éditoriaux de telle sorte à composer un espace praxéologique propre rapportant l'action sous des configurations toujours-déjà déterminées par le procotole qu'implémente la plateforme. En rapportant les contributions-types sous des formes sensibles en excitant visuellement la différenciation, en disposant les répères qui en spécifient la configuration expérientielle et cognitive de réception et d'interprétation et en distribuant les opportunités d'action que ces contributions sollicitent, ces dispositifs assignent techno-sémiotiquement à leurs utilisateurs des configurations praxéologiques partagées suppléant à la disparité originelle de leurs horizons expérientiels et cognitifs. C'est l'irréductible équivocité du langage - c'est-à-dire, ici, du contenu de ces contributions - qui se trouve ainsi maintenue à distance par l'assignation de situations praxéologiques articulées autour de repères infra-discursifs en surcodant et en surdéterminant le sens - réduisant ainsi les incertitudes mutuelles.

On dira, alors, que l'interface est ce qui ouvre - ou ferme - les visibilités autour desquelles s'organise l'interaction ; ou encore qu'elle distribue le plan d'évidences sensibles - le général et le singulier, le vu et le non vu, le sériel et l'individualisé, le personnel et l'impersonnel, etc. - par la composition desquelles des routines visuelles stimulent la perception directe de configurations interactionnelles (Ogien & Quéré, 2005). L'interface de Yelp distribue ainsi l'exposition de ses évaluations depuis deux plans de phénoménalité distincts, articulés autour d'un même format de notation normalisé. Les étoiles - de une à cinq - attribuées à un commerce par les différents utilisateurs s'y voient d'abord corrélées dans la composition d'une note collective disposée en haut à gauche de la page[252], immédiatement dessous le nom du commerce. Cet élément sémiotique in-forme ainsi la perception d'une énonciation impersonnelle - sans auteur attribué - disposant l'objet de l'évaluation au-devant de

[252] Point d'entrée du regard sur la page.

l'énonciation. Mais ces mêmes éléments d'évaluation se voient aussitôt redistribués, plus bas sur la page, en une série de notes et de commentaires individualisés par le nom et la photo de leur auteur. L'énonciation y est alors repersonnalisée sous un agencement distribuant la perception d'un goût ou d'un jugement individuel. L'interface articule ainsi l'un à l'autre un agencement d'énonciation impersonnalisant et un agencement d'énonciation personnalisant assignant à l'énonciateur - et à un niveau infra-discrusif - des « apparaître » distincts.

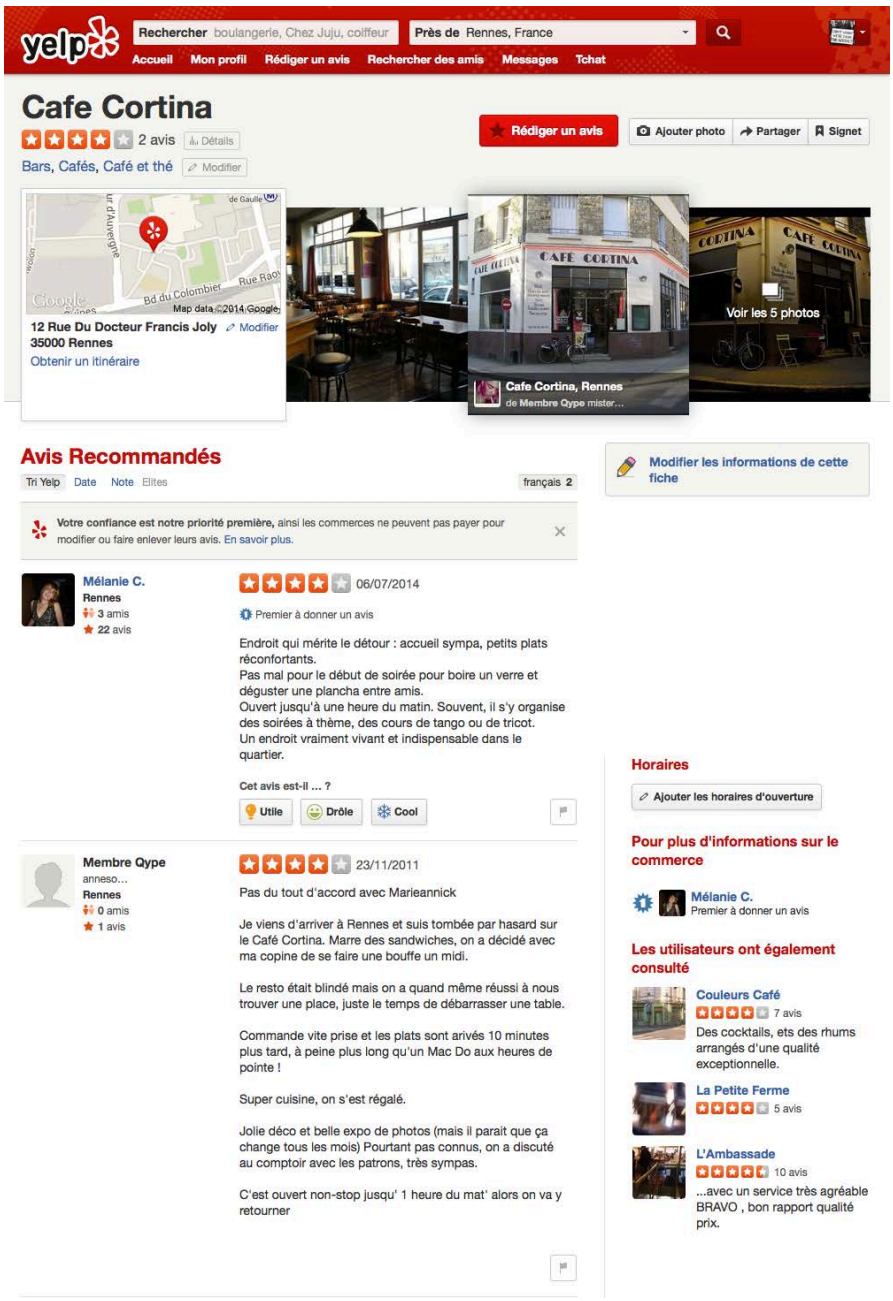

Figure 16. Articulation des agencements d'énonciation - impersonnalisant et personnalisant - sur Yelp

On comprendra, alors, que les visibilités distribuées par l'interface ne se rapportent pas à la manière de voir d'un sujet en position d'extériorité à l'apparaître qu'elles composent. Nous dirons, en paraphrasant Deleuze et son commentaire de Foucault, que « le sujet qui voit est lui-même une place dans la visibilité, une fonction dérivée de la visibilité ». En distribuant, aussi, un être-vu - les agencements perceptifs sous lequels les énoncés tombent - ces visibilités viennent en effet infléchir et moduler l'énonciation. Qu'elles sollicitent un geste réflexif du sujet - un ajustement intentionnel de ses régimes d'énonciation - ou qu'elles assignent autoritairement à l'énonciation la disposition infra-discursive de son apparaître, les manières de voir et de faire-voir sont ici indissociables de manières de parler et de faire-parler[253]. Les visibilités ne renvoient donc pas seulement, ici, à des signes qui s'exposent. Elles déploient un regard distribuant le voir dans le mince écart que l'écrit introduit entre l'énonciateur et l'énoncé : comme un mode d'ouvrir l'un dans l'autre le voir et le dire, pour aménager à la foule un mode d'apparaitre et de s'apparaitre instruisant, immédiatement, un mode de parler et de laisser parler.

La distribution de ces visibilités s'articule étroitement, d'ailleurs, aux mécanismes par lesquels ces interfaces équipent l'énonciation. Comme le signalent Yves Jeanneret et Emmanuel Souchier « la réalisation de l'écrit d'écran a ceci de particulier qu'elle n'est concevable qu'à partir d'outils textuels spécifiques. Du désormais banal "traitement de texte" au logiciel d'écriture multimédia, on ne peut élaborer une structure textuelle ou produire un simple texte à l'écran sans outils d'écriture situés en amont » (Jeanneret & Souchier, 1999, p. 103). Yves Jeanneret et Emmanuel Souchier proposent ainsi de qualifier d'architexte les mécanismes qui régissent la production de ces écrits. « Nous nommons architextes (de archè, origine et commandement), les outils qui permettent l'existence de l'écrit à l'écran et qui, non contents de représenter la structure du texte,

---

253 À la première ou à la troisième personne du singulier, à la première personne du pluriel, sous une énonciation indvidualisée ou impersonnalisée, selon des formats courts ou selon des formats longs, etc.

en commandent l'exécution et la réalisation. Autrement dit, le texte naît de l'architexte qui en balise l'écriture » (Jeanneret & Souchier, 1999, p. 103). S'il est ainsi possible de placer l'ensemble des composantes logicielles - structures de données, procédures algorithmiques, interfaces, etc. - sous cette notion, nous en restreindrons ici l'acception aux mécanismes accompagnant l'accomplissement de l'énonciation en la conformant aux formats d'énonciation types que spécifie le protocole interactionnel implémenté par chaque plateforme. Ainsi les propositions de produit de Quirky privilégient-elles - par l'interface qui s'offre à l'utilisateur - une contribution textuelle, éventuellement accompagnée d'une photo, quand une proposition de design sollicitera à l'inverse une contibution plus étroitement photographique. Et c'est d'une manière semblable, par les architextes qu'il dispose, que Yelp assigne à ses contributions un format textuel de moins de 5000 caractères, éventuellement accompagné d'une ou de plusieurs photos.

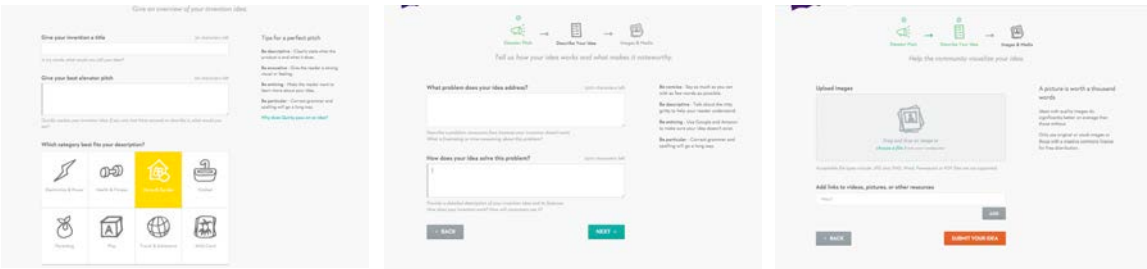

Figure 17. Interface de proposition d'un produit sur la plateforme de Quirky

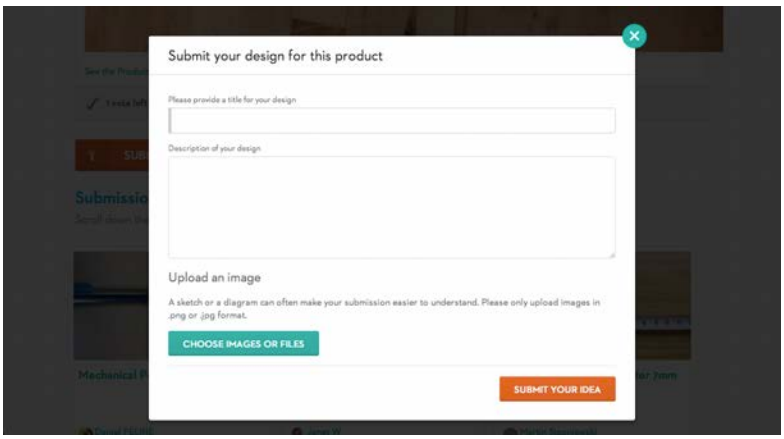

Figure 18. Interface de proposition d'un design sur la plateforme de Quirky

Ce n'est toutefois pas le seul format discursif des contributions qui se trouve ici spécifié par l'architexte depuis lequel elles s'accomplissent ; c'est aussi l'ensemble des énonciations et gestes infra-discursifs - vote, retweet, notes, etc.- dont la grammaire se trouve exposée à l'utilisateur par divers opérateurs techno-sémiotiques. Ces opérateurs peuvent ainsi être rapprochés des signes-passeurs (Souchier *et al.*, 2003) qu'Emmanuel Souchier, Joëlle Le Marec et Yves Jeanneret définissent comme « tout signe "outil" permettant d'agir directement sur le texte (bouton, icône, mot, phrase, etc.) et se donnant à lire comme tel par des opérations sémiotiques telles que le changement de couleur des caractères » (Bonaccorsi , 2013, p. 130). Un signe-passeur articule ainsi une double dimension « sémiotique et opératoire qui fait de lui un texte en pratique ; il synthétise les parts sémiotiques et logicielles en un même mot » (Bonaccorsi , 2013, p. 130). Ce sont ces signes-passeurs qui définissent alors les gestes infra-discursifs qu'offre le dispositif pour intercéder au collectif dans le silence d'une trace se refusant au langage.

❧

Ces dispositifs intercèdent ainsi à l'agencement des interactions selon deux mouvements distincts. Ils in-forment d'abord les gestes énonciatifs des sujets par la médiation de divers mécanismes archi-textuels en gouvernant l'accomplissement. C'est, alors, l'intention d'un sujet écrivant qui se trouve visée, et sa subjectivité qui se ici voit conformée à des schèmes d'énonciation pré-établis. Mais ces mécanismes de cadrage de l'*énonciation* n'épuisent pas, à eux seuls, l'autorité de ces dispositifs ; si ceux-ci intercèdent de façon décisive à l'interaction et à son sens - c'est aussi, en effet, par leur mode d'organiser et de révéler l'*énoncé* - en dehors, donc, de toute prise intentionnelle de l'énonciateur. En imposant à ces énoncés des formes d'apparaître[254], en leur assignant des schèmes de composition[255], et en en définissant les règles

[254] Individualisés, sérialisés, impersonnalisés, invisibilisés, etc.

[255] Listes, tableaux, ordonnés, non-ordonnés, etc.

d'articulation et de reprise[256], les protocoles qu'implémentent ces plateformes - et les interfaces qui les expriment - infléchissent le sens de l'énoncé en en fixant le contexte sémiotique, cognitif et praxéologique de réception - pour partie composé d'autres énoncés et donc non entièrement anticipable.

Ces dispositifs fonctionnent donc comme des agencements de « schèmes organisateurs » définis par Émile Flon et Yves Jeanneret comme « une construction structurelle qui assure un lien entre les dimensions technique, sémiotique et phénoménologique de la représentation, définissant ainsi certaines conditions déterminantes de la construction du sens des informations au sein d'un dispositif » (Flon & Jeanneret, 2010, p. 4). Les auteurs précisent ainsi que « le schème ne se réduit ni à une modalité sémiotique (comme l'écrit), ni à une forme (comme la liste), ni à une procédure cognitive (comme le classement) mais intègre ces différents niveaux en une construction singulière » (Flon & Jeanneret, 2010, p. 4)[257]. Ces schèmes viennent ainsi ramener l'énoncé sous des configurations de sens assignées du dehors par le dispositif technique, de telle sorte à équiper les acteurs de repères et de procédures interactionnels communs - et soustraits à la contingence de l'ajustement inter-individuel. Les formes assignées à l'interaction viennent de cette façon redoubler les intentions interactionnelles des acteurs d'une « intention dispositive » techno-sémiotiquement imposée et exprimée. Il convient donc d'examiner ici avec plus d'attention les spécificités de ces formes pour reconstruire les motifs de ces schèmes organisateurs et analyser leurs effets sur les processus de subjectivation individuelle et collective que ces dispositifs équipent.

---

256 Modifications, commentaires, votes, etc.

257 Les exemples de schèmes organisateurs analysés par Émile Flon et Yves Jeanneret sont ainsi le panorama et le synopsis.

Distribuer un plan d'action. Contourner la réflexivité

C'est, en effet, aux formes de ces schèmes organisateurs qu'est confiée la tâche d'équiper la coordination de la multiplicité fluide d'êtres-étrangers que sollicitent ces dispositifs. Cette tâche est d'abord assurée - nous l'avons déjà évoqué - par une méticuleuse redistribution des différents moments - logiques et séquentiels - de l'action, en autant de modules contributifs indépendants. La soumission d'une proposition de design, le commentaire d'une contribution, ou l'évaluation d'une idée s'exercent ainsi, sur la plateforme de Quirky, depuis des interfaces spécifiques exposant des repères praxéologiques distincts.

Cette modularisation agence d'abord - nous l'avons vu - la sollicitation et la distribution d'une division spontanée du travail, soustraite à toute exigence de synchronisation, d'investissement et d'engagement des acteurs, maximisant ainsi l'autonomie des contributeurs. Mais l'agencement techno-sémiotique de ces modules vise aussi à assurer la coordination de ces contributions selon un ordre et un séquençage organisationnels pré-établis. Leur spécification vient ainsi ajuster - au plus près de l'expérience située des acteurs - l'énonciation aux exigences et aux finalités fonctionnelles du dispositif. Les sept modules contributifs implémentés par la plateforme de Quirky - Research, Design, Enhance, Style, Name, Tagline et Prize - viennent ainsi con-former l'expérience située des utilisateurs - et leur conduite - à un plan d'action collectif pré-établi par ses concepteurs. Comme le note en effet Laurent Thévenot, « la cristallisation dans un plan se prête à une extériorisation et à des dépôts qui offrent des moyens de coordination » (Thévenot, 2006)[258]. Ainsi, « l'efficacité du plan tient aussi aux objets dont il organise la mise en œuvre et qui sont la condition d'exercice des capacités du planificateur. Le détour du planificateur est aussi un détour d'investissement qui requiert la confection de choses à l'état d'outil fonctionnel »

[258] Cet ouvrage ayant été consulté sous un format numérique non paginé, il nous est impossible d'indiquer les numéros de page des citations.

(Thévenot, 2006). La distribution protocolaire de ces modules contributifs est ainsi ce qui vient prolonger les plans du concepteur - c'est-à-dire un certaine visée fonctionnelle - dans un espace sémiotique et technique qui lui est extérieur.

La soumission d'une idée de produit, la proposition d'un design, le commentaire d'une contribution, ou l'évaluation d'un prix de vente s'exercent ainsi, sur la plateforme de Quirky, depuis des interfaces spécifiques in-formant des situations praxéologiques distinctes. En exposant chaque fois - et avec un certain souci de l'économie cognitive - les repères tout juste nécessaires à l'usage de chaque module et à sa coordination aux autres contributions, cette sémiotisation vient soustraire la conduite de la contribution de toute exigence d'ajustement réflexif aux nécessités complexes de la coordination. Ainsi la page incitant les utilisateurs à définir le prix de vente d'un produit synthétise-t-elle au plus près les quelques informations qu'exige cette décision - n'exposant qu'une simple photo et une courte description du produit - en prenant soin de tenir sous silence l'historique de sa conception, des diverses contributions qui le composent, et les cycles de développement qu'il lui reste à traverser.

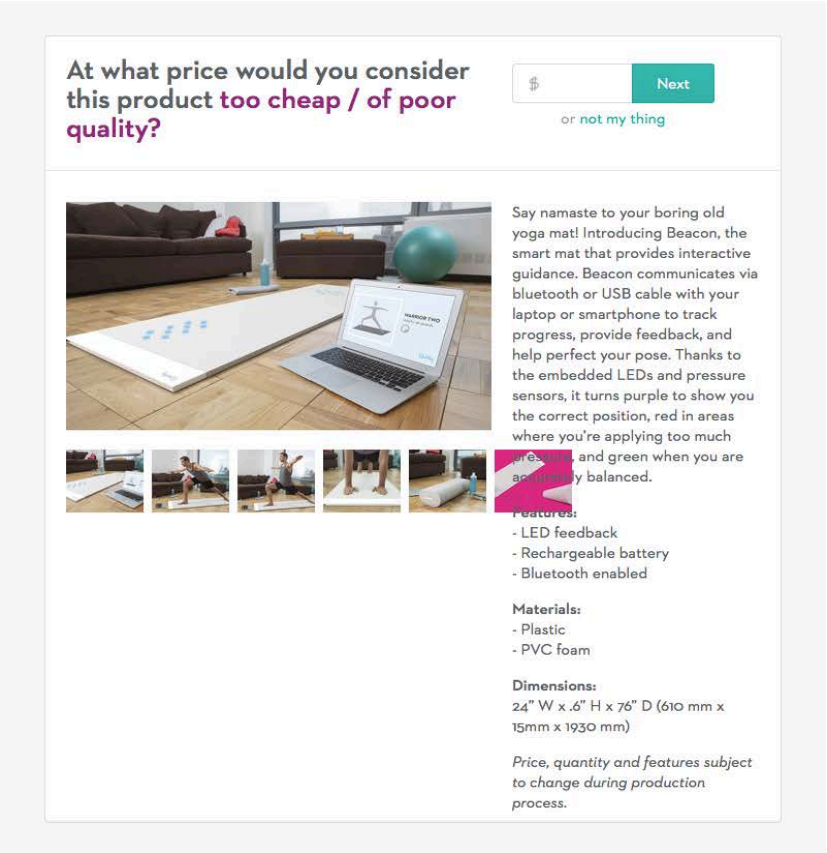

Figure 19. Interface de détermination des prix de vente sur la plateforme de Quirky

Aussi la conformation des contributions individuelles aux nécessités inhérentes à tout effort de coordination n'est-elle pas confiée, ici, à la réflexivité des acteurs. Leur autorité - ou plutôt son lieu d'exercice - s'y voit déplacée vers la série de repères perceptifs et cognitifs qu'agencent, de façon chaque fois spécifique, les architextes en équipant l'exécution. L'assujettissement expérientiel et praxéologique aux formes de la coordination est ainsi ré-articulé à une « habileté à faire avec l'environnement » équipée par la perception immédiate des configurations praxéologiques situées qu'informent ces repères - plutôt qu'à une disposition réflexive ou planificatrice des acteurs. La coordination de l'action - la distribution des différentes tâches, leur articulation séquentielle et logique, leur adéquation aux différentes temporalités du projet, leur conformité à des formats communs - est ainsi déléguée à un environnement technique dont l'extériorité vient décharger les acteurs des opérations mnésiques et planificatrices qu'exigerait autrement sa mise en oeuvre.

On comprendra ainsi que la division du travail et sa conformité à un plan d'action impersonnel ne sont ici spontanées que d'être toujours-déjà informées du dehors par l'univocité des opportunités d'action offertes par les modules qu'implémentent ces dispositifs, dont l'extériorité vient ainsi soustraire les acteurs à l'épreuve collective de la planification - quel plan d'action définir - et du commandement humain que requiert usuellement sa mise en oeuvre - comment mettre en oeuvre ce plan. En extériorisant une large partie des opérations cognitives attribuées à la planification ou au raisonnement, cette re-distribution modulaire de l'action est ainsi agencée de telle sorte à soustraire la contribution individuelle de toute exigence de prise en charge subjective des nécessités inhérentes à la planification de l'action collective. La coordination des contributions selon un plan pré-déterminé est alors assurée sans que les acteurs n'aient à en partager une représentation préalable ni qu'aucun coordinateur n'ait à suppléer à ce défaut.

❧

Ces mécanismes n'ont pas seulement pour effet de déplacer le lieu de conformation

de l'action aux nécessités de la coordination depuis la réflexivité d'un sujet vers l'extériorité d'un équipement technique ; ils sont aussi ce qui aménage aux acteurs des espaces praxéologiques s'offrant à un investissement individuel.

Soustraire l'individualité au collectif

Il convient en effet d'examiner ici les régimes d'engagement agencés par ces dispositifs. Cette notion, forgée par Laurent Thévenot, vise à rendre simultanément compte - et à rapporter sous un même dispositif analytique - les procédés de coordination de soi à soi, de soi à autrui, et de soi à l'environnement. La notion d'engagement permet ainsi de restituer à l'expérience praxéologique l'unité que les sciences sociales lui ont longtemps refusée en en dissociant les différentes composantes en autant de segments examinés indépendamment les uns des autres.

Laurent Thévenot propose ainsi, pour réarticuler l'une à l'autre l'analyse de ces différentes composantes, et pour rendre compte de leur étroite inter-relation, de définir les engagements comme « des investissements de pouvoirs de se coordonner, sur lesquels reposent des coordinations avec autrui d'inégale portée selon les régimes » (Thévenot, 2011). La distinction des régimes d'engagement - régime du plan, régime de la familiarité, régime de la justification en public, etc. - renvoie à plusieurs axes : « le bien que cherche à garantir l'engagement avec le monde ; le mode d'appréciation au regard de ce bien, de la réalité probante, des gages de l'engagement, soit aussi le format de ce qui fait information ; enfin, la figure de l'agent, spécifié dans ses capacités et son pouvoir à maintenir l'engagement » (Thévenot, 2006). L'engagement entretient ainsi un « bien assuré par la façon dont la personne se lie à elle-même via un certain rapport de dépendance au monde » (Thévenot, 2011). Cet engagement est alors « gagé par la réalité du corps de la personne et d'un environnement convenablement disposés, selon un format de l'approprié qui spécifie l'éprouvé » (Thévenot, 2011). Aussi cette approche n'appelle-t-elle pas à une enquête -

introspective ou psychologisante - sur les états mentaux des acteurs, mais à un déplacement de l'attention en direction de « l'identification des objets intervenant dans l'action et supportant son identification » (Thévenot, 1990). Il s'agira ainsi d'examiner les mécanismes d'in-formation des engagements que ces dispositifs exposent, et d'analyser par là, non plus seulement les procédés de coordination avec autrui que les acteurs s'y voient assigner, mais aussi les motifs de coordination à soi-même qu'ils se voient proposer.

Il importe en effet de comprendre que cet agencement modulaire de l'action collective n'a pas pour seul effet de soustraire la division du travail, et sa conformité à un plan d'action collectif, à l'ajustement réflexif des acteurs. Ces modules sont aussi conçus de telle sorte à affranchir la conduite individuelle de l'action de toute prise en charge subjective de ses déterminations collectives. Ceux-ci, en effet, sont chaque fois ajustés autour de configurations d'action peu engageantes et in-formant des régimes d'action favorisant l'expression d'une parole individuelle.

On notera d'abord que ces modules sont toujours organisés autour de tâches de faible complexité équipées d'interface venant encore réduire le coût temporel et subjectif de la contribution - c.f. supra. Mais on remarquera surtout que les opportunités d'action ainsi aménagées sont conçues de telle sorte à évacuer méticuleusement toute nécessité d'interaction collaborative. Il est ainsi remarquable qu'aucune des modalités de contribution proposées par la plateforme de Quirky - proposer un produit, proposer un design, évaluer une proposition, évaluer un prix de vente, etc. - n'exige d'effort coopérationnel préalable : la soumission d'un design pour une proposition d'idée n'appelle ainsi à aucune négociation avec l'auteur original de la proposition - ni d'ailleurs avec aucun autre utilisateur[259]. De la même façon, si TripAdvisor incite à évaluer la pertinence des commentaires proposés par les autres utilisateurs, cette

[259] Un utilisateur qui souhaiterait d'ailleurs conduire une telle négociation serait bien en peine de le faire puisque le dispositif ne propose aucun outil pour équiper cette interaction …

évaluation ne sollicite aucune interaction avec l'auteur originel du propos, mais est renvoyée à l'expression d'un jugement individuel équipé par un simple signe-passeur[260]. Ces modules contributifs sont ainsi construits de telle sorte à offrir un espace d'existence autonome à un acte dont le sens et les effets sont pourtant dépendants de leur articulation à un agencement d'éléments hétérogènes[261]. Ce procédé redistribue alors les différents moments de l'action collective en autant d'espaces praxéologiques sollicitant l'expression d'un jugement, d'un goût ou d'une proposition individuelle et rapporte ainsi la conduite de l'action collective sous un régime d'engagement individuel et expressiviste.

Mais, si ces dispositifs sont conçus de telle sorte à articuler les contributions d'une multiplicité d'individualités, ce n'est pas seulement parce qu'ils équipent la contribution autour d'espaces praxéologiques autonomes et indépendants ; c'est aussi que le processus d'intégration de ces contributions - quelle proposition retenir, quel commentaire mettre en avant, etc. - et les décisions collectives que ce processus appelle, y sont articulés autour de procédures de vote décentralisées neutralisant l'épreuve du collectif dans l'agrégation d'une multiplicité d'évaluations individuelles. Le choix des diverses propositions - de produit, de design, de solution technique, de branding, etc. - composant un projet sur Quirky est ainsi confié à un vote n'exigeant aucune confrontation des utilisateurs. Si l'espace de commentaires accompagnant chaque proposition est parfois saisi comme l'occasion d'une objectivation des motifs commandant à ces votes, ceux-ci sont le plus souvent tenus au silence, et ne font que très rarement l'objet d'une conversation explicite. Et c'est par un procédé analogue que Yelp ou TripAdvisor articulent l'évaluation des commerces à l'agrégation d'une multiplicité d'évaluations individuelles - elles-mêmes pondérées par l'évaluation des autres utilisateurs.

---

260 « cet avis vous a-t-il été utile ? »

261 Un vote ne prend sens qu'en rapport à la proposition qu'il évalue, un commentaire n'est intelligible qu'en lien à la proposition sur laquelle il porte, etc.

Chacune de ces occasions de confrontation subjective au collectif - autrement susceptible d'imposer, par exemple, aux acteurs, la négociation d'un régime de justification partagé - se voit de cette façon ré-articulée autour d'une série d'évaluations individuelles sollicitant l'affirmation d'un jugement, d'une évaluation ou d'un goût personnel laissant à la discrétion de chacun le soin de tenir au silence les motifs de cette décision. L'articulation de l'action collective est ainsi ajustée de telle sorte à la soustraire, le plus minutieusement possible, de toute nécessité d'accord - ou même d'interaction - des individualités qu'elle engage.

Conclusion

On comprendra évidemment l'intérêt de contenir sous cette sorte d'extériorité réciproque les contributions et les évaluations des acteurs. En inclinant à l'affirmation d'une proposition ou d'un jugement personnel, ce procédé situe d'abord la conduite de l'action collective au plus près des logiques d'individualisation contemporaines. La contribution y est ainsi disposée comme occasion d'une expression et d'une expérimentation de soi, se substituant ici aux rétributions financières comme dispositif de sollicitation des acteurs. Ces investissements de formes ne consistent donc pas en de simples investissements de « pouvoir de se coordonner » ; ils visent aussi à disposer au-devant des utilisateurs des formes à investir - subjectivement, comme investissement de soi - afin de susciter leurs contributions. Le retour sur investissement est donc, ici, double : comme pouvoir de se coordonner et comme pouvoir de capter et d'orienter les subjectivités des utilisateurs.

Mais ce qui importe ici est surtout que cette extériorité réciproque abaisse radicalement les coûts d'entretien en temps personnel - acquisition d'habitudes et de façons de faire collectivement partagées, intériorisation et affirmation d'un régime de justification commun, négociation et entretien de relations interpersonnelles, etc. - qu'impose usuellement la conduite de l'action collective. En neutralisant toute

nécessité - voire même toute occasion - de coopération intersubjective, ce procédé exonère les acteurs de l'investissement temporel qu'exigerait autrement l'intériorisation des codes conditionnant le succès de l'interaction. Il affranchit de cette façon la félicité de l'action collective de toute dépendance trop étroite à l'engagement d'acteurs spécifiques. Cette extériorité favorise ainsi une division spontanée du travail articulant une multiplicité de micro-contributions individuelles peu engageantes dont l'exécution n'exige aucun - et contient même tout - investissement subjectif à l'endroit du collectif.

L'extériorité réciproque des contributions et des évaluations auxquelles est confiée leur intégration est ainsi ce qui vient assurer la rigidité des formes de l'investissement - c'est-à-dire leur capacité à « résister aux efforts de déformation » (Thévenot, 1986). En neutralisant toute occasion de coopération intersubjective, cette individualisation de la contribution garantit en effet que les formes de coordination de l'action ne seront pas infléchies ou altérées par des ajustements interpersonnels contingents et précaires - car reposant sur l'engagement d'individualités spécifiques. Cette rigidité permet ainsi de maximiser et de préserver l'anonymat des formes de l'action - c'est-à-dire leur disposition à reconduire l'identité de leur conventionnalité dans l'indifférence aux individualités des acteurs dont elles in-forment les gestes. Cet anonymat est d'abord assuré par l'équipement dont l'extériorité vient conférer à ces formes une matérialité durable s'imposant aux gestes. C'est, comme l'explique Laurent Thévenot, qu'« un faible équipement rend, en effet, difficile l'anonymat de la forme qui reste fortement singularisée, corporelle à la limite, et implique des coûts d'entretien élevés en temps personnel. Ainsi en est-il du temps de la répétition qui ancre l'habitude ou d'une relation interpersonnelle sur laquelle on ne peut compter qu'en raison de la fréquentation et qui se défait plus rapidement qu'un outillage matériel » (Thévenot, 1986). Mais cet anonymat est surtout renforcé, ici, par la façon dont cet équipement assigne des formes et des procédés de coordination affranchis - autant que possible - de la disposition des individualités qu'ils engagent à s'accorder réciproquement. En libérant ainsi l'action collective de toute nécessité à l'ajustement intersubjectif,

l'anonymat imposé par ces dispositifs aux formes de l'action permet de tenir le collectif ouvert et de favoriser des contributions peu intensives et peu dépendantes de l'engagement des acteurs.

On comprendra, toutefois, les conséquences de ce procédé sur les formes du collectif ; en organisant l'agrégation d'une multiplicité de gestes individuels activement soustraits - dans l'ici et maintenant de leur accomplissement - aux nécessités du collectif[262], ces dispositifs articulent une action collective n'ayant plus - et ne pouvant que difficilement - être prise en charge et assumée comme telle par les sujets qu'elle engage. En affranchissant l'énonciateur de toute nécessité à soumettre l'énonciation aux formes du collectif, c'est à toute occasion d'incorporer ces formes que ces dispositifs soustraient le sujet. On ne s'étonnera pas, alors, que l'analyse des énoncés abandonnés par les acteurs à ces plateformes y révèle une absence radicale de symbolisation susceptible de ré-articuler l'énonciation individuelle à un tiers collectif - et de solliciter une mise en jeu de l'énonciateur dans cette réarticulation. Les énonciations y sont ainsi presqu'exclusivement conduites à la *première personne du singulier* et sur le mode d'une *affirmation autonome de l'individualité du sujet* - « je propose que, je pense que, il me semble que, etc. » - presque toujours vierge de toute présentification d'un passé ou d'un futur commun (Cooren & Fairhurst, 2004) susceptible d'ordonner son ici et maintenant à la durée d'une trajectoire d'existence partagée distincte de la rencontre fortuite (Bauman, 2013). La rencontre est ici une rencontre non-symboliquement médiée de pures individualités quelconques.

En assignant au collectif ses formes du dehors - par l'équipement qui en in-forme les gestes - et en en évacuant la possibilité d'une renégociation interpersonnelle de ces formes, ces dispositifs neutralisent jusqu'à la possibilité d'une épreuve du collectif

---

262 Conformation à un régime de justification partagé et assumé par l'énonciateur, articulation du « dit » à un passé et à un futur commun en infléchissant l'énonciation, affirmation d'un rôle projetant son particulier sous un agencement symbolique collectif, enrôlement derrière un projet exigeant la continuité d'un engagement, etc.

susceptible de se déposer, à l'intérieur des sujets, dans des formes subjectivement et corporellement endossées, les amenant à se reconnaître comme membres d'un collectif et à infléchir leur conduite depuis cette reconnaissance. Le « nous » ne renvoie plus, ici, à un sentiment subjectif d'appartenance partagée - inclinant à un certain engagement, au partage de valeurs communes, etc. - mais à la soumission commune des acteurs à des formats d'action partagés assignés du dehors par le dispositif technique.

❧

On conviendra que ce mode de renvoyer, toujours, le collectif au-dehors, n'a rien de foncièrement nouveau. On en discernera déjà le motif dans la longue trajectoire de délocalisation (Giddens, 2000) progressive des organisations productives. Comme l'explique en effet Christian Le Moënne :

> *« Comme dispositifs de déterritorialisation au sens de "déspatialisation" les organisations-projet sont des "systèmes de sémiotisation collective" (Guattari & Alliez, ibid). Mais comment dès lors penser le "dedans" d'une "machine sémiotique" ? L'organisation projet, comme dispositif artificiel orienté vers un but met "dedans" ceux qui participent du projet, mais qui peuvent, participant de plusieurs projets, être "dedans-dehors" ... Par extension, sont "dedans" ceux qui sont soumis à des normes communes : normes, règles, conventions, procédures deviennent l'indicateur, parfois flou et implicite, d'appartenance…. » (Le Moënne, 2004)*

Il importe donc, pour saisir la spécificité des processus de subjectivation individuelle et collective articulés par ces dispositifs, d'en réinscrire l'analyse dans un examen de l'histoire longue de l'industrialisme et de son mode propre de soumettre - pour répondre à diverses nécessités économico-organisationnelles - le vivant humain, ses interactions et son être-avec à des formes standardisées, extériorisées et anonymisées. Seulement pourrons-nous, alors, reconnaître la singularité de ces agencements dans leur mode de situer l'impersonnalisation du sujet au plus près des processus d'exposition de soi que sollicitent ces dispositifs.

8 - [Excursus] - Industrialisme et numérique

Sarrouy, Olivier. Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle - 2014

Ici comme ailleurs, la modernité n'en finit plus d'apparaître comme un interminable accident à l'intérieur duquel la vie, s'épuisant de toute part, serait destinée à s'échouer. Les causes de cet accident sont pourtant connues. Marx en avait déjà discerné l'origine, il y a plus d'un siècle, dans l'autorité conquise par la forme-marchandise[263]. On sait en effet que l'une des composantes caractéristiques de notre modernité renvoie au désencastrement de l'économie des autres sphères sociales qui, en s'arrachant de sa dépendance aux autres modes d'organisation du monde humain, a trouvé à s'établir comme régime régulateur de l'ensemble des affaires humaines (Polanyi, 1944/1983).

Nombreux, en effet, sont les historiens à avoir souligné l'absence des catégories structurantes de marchandise, de valeur, et de travail - abstraite des spécificités des différentes activités - dans les formations sociales pré-capitalistes : d'abord parce que la production y consistait principalement en une autoproduction ; ensuite parce que les modalités de redistribution du surplus social y étaient principalement réglées par des coutumes, des rapports sociaux, et des rapports de pouvoir immédiats et premiers par rapport à l'activité de production - et non par la marchandisation du travail lui-même. Le travail - qui n'existait donc pas comme « travail », mais comme ensemble d'activités différenciées - y était ainsi « encastré » dans des rapports sociaux manifestes, là où, sous le capitalisme, c'est le travail, dans sa dimension abstraite, se reflétant dans une certaine quantité d'argent indifférente à son contenu concret, qui assure l'auto-médiation de la marchandise à elle-même. La marchandisation des activités humaines - et notamment de la force de travail - est la disposition du travail comme activité automédiatisante et abstraite. Comme l'explique Anselm Jappe :

> « *Dans ces conditions, la socialisation ne se crée que* post-festum, *comme conséquence de l'échange d'unités de valeur, et non comme sa présupposition. Là*

[263] La forme-marchandise ne doit être pas être comprise, ici, comme une forme économique, mais comme une forme sociale, depuis laquelle seulement quelque chose comme l'économie peut s'instituer comme question et s'établir comme *politique* des modernes.

où la production est organisée autour du travail abstrait, on peut donc dire que le lien social se constitue d'une manière déjà aliénée, dérobée au contrôle humain, tandis que dans les autres sociétés, le travail est subordonné à un lien social établi d'une manière différente. » (Jappe, 2011, p. 138)

C'est cette qualité historiquement singulière qui différencie le travail sous le capitalisme du travail sous les autres formations sociales et détermine ainsi l'allure des rapports sociaux sous le capitalisme. « Ce qui crée le lien social dans le capitalisme n'est pas la variété infinie des travaux concrets, mais le travail dans sa qualité d'être un travail abstrait, toujours égal et soumis au mécanisme fétichiste de son accroissement » (Jappe, 2011, p. 138). Ainsi, si les marchandises sont des « choses sociales », ce n'est pas parce qu'elles dissimulent de « véritables » rapports sociaux, mais parce qu'elles *sont* les rapports sociaux des formations capitalistes, qu'« elles les organisent, fonctionnant alors, *via* le marché, comme lien médiateur entre les hommes » (Artous, 2010).

C'est des effets de ce désencastrement sur l'organisation de notre existence sociale dont Arendt s'est ainsi efforcée de rendre compte dans sa *Condition de l'homme moderne*. Elle discernait dans ce phénomène une substitution de la société au monde humain. La société, y affirmait-elle, est « la forme sous laquelle on donne une importance publique au fait que les hommes dépendent les uns des autres pour vivre et rien de plus ; c'est la forme sous laquelle on permet aux activités concernant la survie pure et simple de paraître en public » (Arendt, 2002, p. 86) tandis que le reste y est inéluctablement renvoyé à la sphère privée[264]. Il convient, alors, de prendre acte de l'étrange inflexion anthropologique à laquelle cette autonomisation aura été amenée à soumettre les modernes. En assujettissant l'être-avec des hommes - ses formes, ses gestes aussi - aux seules nécessités de leur interdépendance matérielle et de son

[264] Arendt procède toutefois, dans cet essai, à une certaine substantialisation des différents domaines d'activité qu'elle isole. Leur différenciation et leur essentialisation constituent pourtant un phénomène social s'attribuant plutôt à des configurations socio-économiques historiquement situées.

organisation sous l'autorité de la forme-marchandise - dans la plus complète indifférence, donc, à tout ses autres segments : culturels, affectifs, relationnels, etc. - cette autonomisation va progressivement soumettre le spectre entier de l'expérience humaine aux formes exclusives que lui imposeront, du dehors, les dynamiques d'expansion internes du capital : d'abord en sollicitant une extension continuée du réseau d'acteurs dont dépend la reproduction de l'existence sociale ; ensuite en exigeant une optimisation de ses procédés internes de coordination en vue de la maximisation du profit.

On sait en effet quels problèmes le développement industriel aura posé à réclamer à une échelle démesurée la coopération d'hommes absolument étrangers les uns aux autres[265]. Et on sait quelles difficultés aura soulevé la tentative d'encadrement industriel d'hommes plus habitués à la contingence et à la flexibilité précaire de l'ajustement interpersonnel. Dans un cas comme dans l'autre, il s'est alors agi de soustraire les formes de l'être-avec et du partage de l'action à la précarité de l'accord intersubjectif, de la négociation interpersonnelle, de la connaissance réciproque : bref, à l'intimité mutuelle des êtres. C'est en réponse à ce problème que s'imposera l'industrialisme, qui « présuppose, pour coordonner l'activité humaine, les machines, les inputs ou outputs de matières premières et de biens, *l'organisation sociale normalisée de la production* » (Giddens, 2000, p. 62, souligné par nous). Le numérique - et en particulier les procédés de standardisation de l'énonciation des plateformes collaboratives du web - se présentent ainsi comme une reconduction et une extension de ce processus de normalisation qui, depuis plus de deux siècles, vient intercéder à nos gestes pour soumettre l'exercice de notre être-avec à l'hypothèse préalable - juste ou non, en tout cas structurante - de notre extériorité réciproque. « Le régime industriel sera l'organisation définitive de l'espèce humaine », ne cessait d'affirmer Saint-Simon au lendemain de la Révolution française. L'Histoire aura donné raison sur au moins un

---

265 c.f. chapitre 3.

point à son catéchisme industriel : la modernité est la médiation du rapport entre les hommes depuis un ensemble de schèmes disposant l'exercice - par le sujet - de sa présence au monde, comme exposition à une *multiplicité radicalement absente*[266].

Il ne s'agit pas de refaire ici l'analyse de ce processus (voir à ce propos Marx, 1963, 1968 ; Simmel, 1999 ; Roubine, 2010 ; Lukács, 2010 ; Polanyi, 1944/1983 ; Vincent 1997 ; Jappe, 2003 ; Artous, 2006 : Postone, 2009) ni d'entreprendre une nième critique de l'économie - structurellement destinée à échouer tant qu'aucune alternative à l'économie n'aura été sérieusement établie. Il convient en revanche de prendre acte de ce que cet accident aura fait de nous et de réinscrire ainsi l'analyse des dispositifs de coordination de l'action des foules dans l'histoire longue de l'industrialisme et de ses effets anthropologiques.

Industrialisme et délocalisation

On aura en effet compris que, s'il s'agit ici de réinscrire l'analyse des technologies numériques dans une réflexion sur l'histoire longue de l'industrialisme, ce n'est pas en tant qu'il constituerait un processus de différenciation et de spécialisation fonctionnelle (Tönnies, Durkheim), mais un processus *de distribution et d'organisation de l'absence* - absence à soi et à autrui dans la conduite de l'action et de sa coordination. Cet effort de problématisation n'est pas foncièrement original ; on en trouvera notamment l'intuition chez Giddens. Comme l'explique en effet l'intellectuel britannique :

> « *Les sociologues ont maintes fois étudié la transition du monde traditionnel au monde moderne, en termes de "différenciation" et de "spécialisation fonction-*

---

266 Cette préoccupation se perçoit d'ailleurs - de façon plus ou moins explicite - dans plusieurs des propositions sociologiques théoriques les plus abouties de ces dernières décennies. On la trouvera ainsi au coeur de la notion de configuration chez Elias (1998) ou de la Théorie de l'Acteur-Réseau (Latour, 2007).

nelle". Ce point de vue considère le passage des systèmes de petite taille aux civilisations agraires, puis aux sociétés modernes, comme un mécanisme de diversification interne progressive. Ce point de vue comporte certaines insuffisances : […] surtout, et c'est très important […] il évite le problème de la dissociation spatio-temporelle. » (Giddens, 2000, p. 30)

Notre modernité se différencie en effet moins, pour Giddens, d'accentuer la division sociale du travail, que d'arracher les interactions à l'unité originelle de leur contexte spatio-temporel de co-présence pour les redistribuer dans l'espace et dans le temps. Le sociologue qualifie ce phénomène de « dé-localisation des interactions », définie comme « l'extraction des relations sociales des contextes locaux d'interaction, puis leur restructuration dans des champs spatio-temporels indéfinis » (Giddens, 2000, p. 29-30). Ainsi :

« L'avènement de la modernité distingue progressivement l'espace du lieu en favorisant les relations avec un autrui "absent", avec lequel on n'est jamais en situation de face-à-face. Dans le contexte moderne, le lieu est de plus en plus fantasmagorique : les différents "théâtres" sociaux sont complètement pénétrés et façonnés par des influences sociales très lointaines. Le site n'est plus seulement structuré par ce qui est présent sur scène ; la "forme visible" de la scène dissimule les relations à distance qui déterminent sa nature. » (Giddens, 2000, p. 27)

Cette délocalisation renvoie d'abord, pour Giddens, à une « séparation du temps et de l'espace » comme « condition d'une distanciation spatio-temporelle à portée indéfinie » fournissant « les moyens d'un découpage spatio-temporel précis »[267]

---

[267] Cette dissociation de l'espace et du temps relève pour Giddens d'un double mouvement. 1. D'abord un évidement des temporalités hétérogènes héritées et liées à des repères « socio-spatiaux » spécifiques (Giddens, 2000, p. 26). Cet évidement procède a. de « l'uniformisation dimensionnelle d'un temps "vide" quantifié de manière à permettre un découpage précis de la journée en différentes zones (par ex. la "journée de travail") » (Giddens, 2000, p. 26) - intimement lié à l'invention et à la diffusion du mouvement d'horlogerie à la fin du 18ème siècle ; et b. d'une « uniformisation de l'organisation sociale du temps » (Giddens, 2000, p. 26) opéré « entre l'essor de la modernité et notre siècle » (Giddens, 2000, p. 26) par la « standardisation planétaire des calendriers » (Giddens, 2000, p. 26). 2. Cet évidement renvoie enfin au développement d'un « espace vide » (Giddens, 2000, p. 27) pouvant s'interprêter comme une « dissociation entre lieu et espace » (Giddens, 2000, p. 27).

(Giddens, 2000, p. 59) - déjà en place au milieu du XIXème siècle - et est articulée autour de deux principaux mécanismes : les gages symboliques et les systèmes experts, regroupés sous la notion de systèmes abstraits. Les gages symboliques constituent « des instruments d'échange pouvant "circuler" à tout moment, quelles que soient les caractéristiques spécifiques des individus ou des groupes qui les manient. L'*argent* en est un » (Giddens, 2000, p. 30). Les systèmes experts sont quant à eux définis comme « des domaines techniques ou professionnels concernant de vastes secteurs de notre environnement matériel et social » (Giddens, 2000, p. 35). Cette notion de système expert recouvre, chez Giddens, un spectre de dispositifs passablement étendu, désignant tout domaine renvoyant à un savoir technique ou professionnel - une maison, un avion, le corps des avocats, etc. - auquel chacun est conduit, sous notre modernité, à s'en remettre et à accorder sa confiance sans connaissance nécessaire des savoirs ou des fondements techniques sur lesquels il repose[268]. Cette confiance est alors assurée par la médiation « des instances régulatrices et des associations professionnelles, destinées à protéger le consommateur des systèmes experts - organismes délivrant des certificats de conformité aux normes ou à la réglementation en vigueur » (Giddens, 2000, p. 37).

Ce qui nous importe ici est n'est pas tant, toutefois, d'examiner les ressorts institutionnels de ces systèmes abstraits, que d'analyser leurs effets sur l'organisation située de l'expérience et de l'action. Or c'est, alors, aux procédés de relocalisation de ces systèmes abstraits qu'il nous faut prêter attention, et à leur mode de soustraire l'expérience à l'éccéité de son contexte d'actualisation empirique. Comme l'explique Giddens :

> *« J'entends par [la notion de re-localisation] une réappropriation ou redistribution des rôles dans les relations sociales dé-localisées, visant à enraciner ces dernières (même partiellement ou provisoirement) dans un contexte spatio-temporel local.*

---

[268] Comme le précise Giddens, la mobilisation de ces sytèmes experts « ne dépend ni d'une initiation complète à ces processus, ni d'une maîtrise du savoir qu'ils génèrent » (Giddens, 2000, p. 37).

Je voudrais également faire la distinction entre ce que j'appellerai engagements face à face et engagements anonymes. Les premiers se réfèrent aux relations de confiance fondées sur ou exprimées dans des contacts sociaux établis dans un contexte de co-présence. Les seconds concernent le développement de la foi dans les gages symboliques ou les systèmes experts. » (Giddens, 2000, p. 85-86)

On discernera ainsi dans l'introduction de cette notion de re-localisation une esquisse de problématisation des mécanismes d'anonymisation et d'abstraction des configurations expérientielles sous lesquelles la modernité organise l'exercice de l'être-avec. Cette esquisse nécessite toutefois, pour s'articuler plus étroitement à nos propres préoccupations, un léger ajustement. Là où le sociologue s'efforce d'abord, en effet, d'identifier dans la diffusion des procédés de délocalisation/relocalisation une hégémonie tendancielle des relations distancielles sur les relations de face à face, c'est plutôt à l'impersonnalité ou à l'anonymat de ces mécanismes - c'est-à-dire à leur disposition à opérer dans l'indifférence aux individualités déterminées qui s'y exposent et à en relancer l'extériorité réciproque, en deçà, donc, de toute opposition du présentiel et du non présentiel - que nous souhaiterions, ici, prêter notre attention. Or si cette impersonnalisation des procédures interactionnelles apparaît historiquement déterminée par l'extension des relations distancielles - et notamment par l'extension des relations marchandes - elle n'y est pas conceptuellement réductible.

De la délocalisation de l'interaction à son anonymisation

On comprendra évidemment qu'il ne s'agit pas de refuser ici la paternité de ces mécanismes de délocalisation à l'extension spatio-temporelle des échanges commerciaux. Cette dynamique de dé-localisation des interactions est intimement liée à l'expansion et à l'industrialisation de la production capitaliste marchande - ainsi qu'à la multiplication corrélative des procédés de coordination administratifs de l'État[269], à

[269] L'état moderne a toujours entretenu - et entretient toujours - un fort rapport de co-dépendance au développement économique capitaliste. C'est qu'il constitue tout à la fois un opérateur de son développement - institution, environnement législatif, investissement dans les infrastructures autre-

l'accélération de l'urbanisation (Scott, 1986 ; Harvey, 2001) et au développement des médias de masse. Marx notait déjà en 1848 que :

> *« Plus la production repose sur la valeur d'échange, et donc sur l'échange, plus les conditions physiques de l'échange - moyens de communication et de transport - deviennent importantes pour elle. Il est dans la nature du capital de se propulser au delà de toutes les barrières spatiales. La création des conditions physiques de l'échange - des moyens de communication et de transport - devient donc dans une toute autre mesure une nécessité pour lui - l'anéantissement de l'espace par le temps. » (Marx, 2011, p. 484-485)*

Il importe toutefois peu - pour ce qui nous concerne du moins - de situer ici avec exactitude les différents épisodes de ce processus ; aussi nous contenterons-nous de signaler que ses effets seront effectifs, dans leur pleine actualité, dès la seconde moitié du XIXème siècle[270]. Il est en revanche plus significatif de signaler que c'est *par* et *dans*

---

ment délaissées par les investissements privés, reproduction de la main d'oeuvre, etc. - en même temps que son efficacité - ses moyens financiers, techniques, sa puissance militaire et policière, etc. - est en retour conditionnée par le développement économique capitaliste. Sur cette question, voir (Giddens, 2000 ; Artous, 2006 ; Boyer, 2000 ; Aglietta, 1997).

270 Il s'agit ici d'établir une datation - nécessairement approximative - de l'industralisation effective du monde occidental et non les origines de la révolution industrielle - souvent située quelque part dans l'Angleterre de la fin du 18ème siècle. Comme le note en effet Chandler à propos des États-Unis, « jusque dans les années 1840, la forme traditionnelle de l'entreprise était aussi généralement répandue dans la production que dans le commerce, et pour la même raison : le volume de l'activité était faible et les propriétaires d'une entreprise n'éprouvaient pas de difficultés à la diriger eux-mêmes » (Chandler, 1989, p. 57). Les causes de cette inertie - toute relative - sont bien connues. Elle s'attribue d'abord à un taux d'urbanisation réduit privant l'industrie de sa main d'oeuvre, mais aussi - et surtout - d'une grande part de ses marchés - les zones rurales s'appuyant sur diverses formes d'économie domestique traditionnelles. Ainsi, « en 1810, le secrétaire au Trésor, Albert Gallatin, estimait que près des deux tiers des vêtements, lingerie comprise, et du linge de table et de maison, portés et utilisés par les habitants des États-Unis résidant hors des villes, étaient le produit d'activités familiales » (Chandler, 1989, p. 59). Ce problème sera rapidement neutralisé par l'accélération de l'urbanisation - en partie « spontanée » et en partie imposée par divers dispositifs juridico-économiques, comme le mouvement des enclosures (Marx, 1963, 1968 ; Beckett, 1999 ; Neeson, 1999). Le second facteur de ce décollage industriel plus ou moins tardif est lié au franchissement de certains effets de seuil dans le développement technique et le déploiement des infrastructures nécessaires à l'extension de la production et des échanges. Jusqu'à la seconde moitie du 19ème siècle, la plupart des machines sont encore chères, peu performantes et peu fiables, et les infrastructures nécessaires au développement d'un système technique cohérent - co-dépendance des procédés de fabrication du métal, de la machine à vapeur, des réseaux de

le développement des infrastructures nécessaires au décollage industriel - notamment le développement des compagnies de chemin de fer et de télégraphe - que s'élaboreront et se diffuseront progressivement les procédés fondamentaux de cette dé-localisation. Le déploiement du chemin de fer et du télégraphe ont en effet fonctionné comme des catalyseurs et des moments d'expérimentation de la mise en forme des grandes firmes modernes et des mécanismes d'organisation de l'absence qui leur sont propres.

Divers travaux ont ainsi examiné les liens entretenus par l'extension de l'économie industrielle et marchande, le développement des technologies de communication, et la mise en oeuvre de procédures organisationnelles réflexives et standardisées (Bud-Frierman, 1994 ; Flichy, 1997 ; Flichy, 2004b ; Beniger, 1986 ; Chandler, 1989 ; Webster & Robbins, 1989). La plupart de ces recherches situe ainsi l'origine des grandes entreprises modernes dans le développement simultané du télégraphe électrique et du chemin de fer[271]. Ce développement entretient, par rapport aux autres secteurs d'activité industriels un double rapport de co-dépendance. L'évolution des technologies de communication et de transport sera d'abord sollicité par l'extension et l'intensification de la production industrielle. Ainsi, « le système de transport et de communication qui allait constituer la fondation d'un nouveau marché mondial et d'une nouvelle division internationale du travail était pleinement déployé entre 1850 et 1870 »[272] (Harvey, 2003, p. 104). Mais le développement de ces premières grandes

---

chemins de fer, des circuits de distribution du charbon, des systèmes de communication, etc. (Mitchell, 2013) - font encore défaut. Ainsi, « le grand établissement industriel, avec ses rangées de machines, de fonderies, ou de fourneaux, reliés à une source centrale d'énergie et de chaleur et manoeuvrés par un grand nombre d'ouvriers dépourvus de toute ressource hormis leur salaire, est resté une exception aux États-Unis jusqu'en 1840 » (Chandler, 1989, p. 58). De rapides progrès techniques et d'importants plans de développement - souvent nationaux - des infrastructures régleront rapidement ces problèmes.

271 Du point de vue de leurs formes organisationnelles, et non de leurs conditions techniques, économiques, et politiques de développement.

272 « The transport and communications system that was to be the foundation of a new world market

compagnies de chemin de fer et de télégraphe se donnera aussi comme l'occasion d'une expérimentation et d'une institu*tion* progressive (Castoriadis, 1975/1999) des premières formes organisationnelles multi-sites[273].

On sait notamment la fonction assurée par l'usage de l'écrit - et de sa formalisation - dans l'affirmation de ce processus de délocalisation et d'impersonnalisation des procédés de coordination de l'action (Boutet, Fraenkel & Delcambre, 1992 ; Zarifian, 1997 ; Borzeix & Fraenkel, 2005). Jack Goody (1986) et Levis Mumford (1964/2011) avaient déjà identifié dans la diffusion de l'écrit un des principaux leviers de la formation des États bureaucratiques. D'abord parce que la matérialité du support écrit permet de détacher l'exercice du commandement politique de l'ici et maintenant de son énonciation. La durabilité du matériau textuel favorise sa transmission et permet de la soustraire aux altérations que serait autrement susceptible de lui faire subir une chaîne de transmission orale. L'autonomie du signe inscrit dans le texte - sa textualité - autorise ainsi une dispersion de son agentivité lui permettant de contaminer des contextes d'interaction distribués dans l'espace et dans le temps. Comme le soulignent Putnam et Cooren, « puisque les textes peuvent soutenir la mémoire des traces, des documents et des signes, ils permettent à des interactions locales d'être reproduites hors de leur contexte de production original »[274] (Putnam & Cooren, 2004, p. 324-325). Mais ce n'est pas seulement que l'écriture autorise un détachement des effets de l'énoncé de l'ici et maintenant de son énonciation. C'est aussi que le document - et d'autant plus le document soumis à des normes énonciatives strictes - favorise une dissociation du *dit* de l'individualité du sujet écrivant. Comme l'expliquent

---

and a new international division of labor was broadly laid out between 1850 and 1870. » Notre traduction.

273 c.f. chapitre 3.

274 « Since texts can endure through memory traces, documents, and signs, they form a way for interactions at the local level to be reproduced apart from their original production. » Notre traduction.

ainsi Bailly *et al.* :

> *« Pour Max Weber l'une des caractéristiques de la bureaucratie est de dissocier la personne de sa fonction et d'établir ainsi des relations "universalistes" par opposition à des relations "particularistes". En retraçant dans des documents écrits les affaires de l'État, le fonctionnaire les sépare clairement de ses affaires privées. C'est ce qui assure la pérennité de l'organisation sociale au-delà de la présence physique des fonctionnaires et même de la vie du souverain. » (Bailly* et al.*, 2002, p. 240)*

Mais c'est aussi, et enfin, que l'écrit se prête à des procédés de normalisation[275] permettant de ramener la coordination des acteurs sous des schèmes et des procédures écrites formalisées en garantissant l'articulation et la con-formation à des règles strictes et impersonnelles. Les sociétés de chemin de fer et de télégraphe furent ainsi les premières à initier un long processus de généralisation et de formalisation de l'écrit comme médium privilégié de coordination. Comme l'explique Patrice Flichy :

> *« Les sociétés de chemin de fer [et de télégraphe] furent les premières à manipuler des données comptables et statistiques considérables. Chaque gare devait remplir des documents avec le détail de toutes les opérations effectuées dans la journée. Ces données étaient ensuite traitées au niveau régional et national. Des méthodes statistiques et comptables furent ainsi élaborées qui furent plus tard appliquées à des entreprises d'autres secteurs. Ce travail de bureau est effectué à la main, mais à la fin du XIXe siècle plusieurs machines vont apparaître qui vont permettre d'installer de nouveaux modes d'organisation du travail bureaucratique. Joanne Yates s'est notamment intéressée au développement de la machine à écrire, à la duplication par stencil, aux machines mécanographiques mais aussi aux dispositifs de rangement des dossiers, etc. » (Flichy, 1997, p. 157)*

Si les compagnies de chemin de fer et de télégraphe seront ainsi les premières à se voir confrontées aux nécessités de régimes organisationnels fortement délocalisés, le développement de ces infrastructures enclenchera en retour un rapide mouvement de dé-localisation spatiale et temporelle des autres activités productives, qui

---

[275] Auxquels la parole orale se plie moins aisément …

emprunteront alors aux grandes firmes de chemin de fer et de télégraphe leurs procédés organisationnels. La disposition nouvellement acquise à faire circuler des marchandises et des informations à l'échelle d'un pays ou d'un continent va rapidement requérir, en effet, l'élaboration de mécanismes de coordination complexes ne pouvant être délégués au marché (Coase, 1937). Comme le précise en effet Christian Le Moënne, c'est alors « l'exigence de coordination comme facteur central de la production qui décale très fortement la conception antérieure de la production. Durkheim avait bien aperçu la place centrale des facteurs de communication dans la mise en œuvre quotidienne de la division sociale du travail ; par extension, ce sont les modalités de conceptualisation de la coopération et de la coordination qui deviennent les facteurs stratégiques d'organisation et de pilotage des processus de production » (Le Moënne, 2004). La généralisation des grandes firmes multi-sites va ainsi exiger - comme le développement des compagnies de chemin de fer et de télégraphe l'avait exigé avant elles - l'adoption de procédés aptes à soustraire la coordination de l'action à la précarité de la socialisation implicite, de la connaissance réciproque et de l'ajustement interpersonnel. Ces firmes s'appriorieront rapidement les procédés organisationnels standardisés, impersonnels et hiérarchiques mis au point par les compagnies de chemin de fer et de télégraphe pour les ajuster à leurs propres contraintes[276]. Ainsi, « les moyens de communication offerts par le télégraphe et le chemin de fer permirent à d'autres activités industrielles de s'organiser selon le même modèle » (Flichy, 1997, p. 157). Dès lors, la délocalisation des interactions - et l'anonymisation des formes du collectif que cette délocalisation sollicite - s'imposera à l'ensemble des grandes firmes comme elle s'était imposée quelques années plus tôt aux compagnies de chemin de fer et de télégraphe.

> *« Avant le télégraphe, les relations d'affaire étaient personnelles ; c'est-à-dire qu'elles étaient médiées par des relations de face-à-face, des correspondances personnelles, par des contacts entre des personnes qui, pour la plupart, se con-*

[276] c.f. chapitre 3.

naissaient effectivement comme personnes … Avec le télégraphe et, bien sûr, le chemin de fer et les améliorations dans les autres techniques de transport et de communication, le volume et la vitesse des transactions demandèrent une nouvelle d'organisation constituée essentiellement de relations impersonnelles. »[277] *(Carey, 1989, p. 205)*

Il n'y aura dès lors plus trop à attendre pour que ce régime d'organisation réflexif et délocalisé - c'est-à-dire, aussi, abstrait et anonyme - de l'action collective, déborde la sphère des seules interactions à distance et étende son autorité à la sphère des interactions présentielles. L'intensification de la division technique du travail va rapidement interdire, en effet, toute possibilité de supervision directe de l'ensemble du procès de production. Une standardisation et une anonymisation analogue des gestes et des interactions internes aux unités de production devinrent alors nécessaires. Comme le notait déjà Thorstein Veblen en 1904, « ce qui n'est pas adéquatement standardisé requiert trop de compétence artisanale, de réflexion et d'élaboration individuelle, et n'est dès lors pas valable pour un usage économique »[278] (Veblen, 1904/2005, p. 11). C'est de cette exigence pratique que va progressivement naître la nécessité de soumettre un spectre toujours plus large de l'expérience humaine à des dispositifs de « sémiotisation collective » (Le Moënne, 2004) aptes à en conformer les gestes à des procédés de codification universaux et à soustraire ainsi la conduite de l'action collective à la singularité des individualités et aux aléas de l'ajustement inter-individuel - comme un mode d'organiser l'ici et maintenant de la rencontre autour de l'absence réciproque des sujets qu'elle engage. Cette necessité nouvelle va ainsi initier :

---

[277] « Before the telegraph, business relations were personal; that is, they were mediated through face-to-face relations, by personal correspondence, by contacts among people who, by and large, knew one another as actual persons ... With the telegraph and, of course, the railroads and improvements in other techniques of transport and communication, the volume and speed of transactions demanded a new form of organization of essentially impersonal relations. » Notre traduction.

[278] « What is not competently standardized calls for too much of craftsman like skill, reflection, and individual elaboration, and is therefore not available for economical use. » Notre traduction.

> *« un long processus d'invention et de légitimation de langages, de processus de codification divers, depuis la convention de représentation en deux dimensions que l'on appelle la perspective, l'invention sur deux ou trois siècles des conventions de représentation des pièces que l'on appelle le dessin industriel, l'adoption des étalons de mesure, jusqu'à l'invention, évidemment, des conventions de traduction des logiques d'action en temps élémentaire avec l'invention des machines à compter le temps court (chronomètre) et la segmentation des logiques de travail appelée "organisation du travail" ». (Le Moënne, 2013)*

La délocalisation des interactions examinée par Giddens ne doit donc pas seulement être comprise comme un phénomène de dislocation des situations de co-présence. Elle renvoie plutôt à un certain mode d'articuler l'(inter)action autour de procédés, de codes, de logiques d'action et de formats d'équivalence standardisés projetant les gestes des sujets dans des formats indifférents à leur individualité, communicables à des non-familiers, et assurant ainsi l'anonymat et la solidité des formes de l'action et du collectif. Ce mouvement, initié dès le 18ème siècle, ne cessera plus, alors, d'étendre tout au long du 20ème siècle son autorité à un spectre toujours plus large de phénomènes. Comme l'explique ici encore Christian Le Moënne :

> *« Le phénomène important de tout le XXe siècle est, sous cet aspect, l'émergence et la formalisation des normes techniques de marchés, et le développement corrélatif des institutions normatives nationales et internationales d'élaboration de ces normes, qui seront définies par l'ISO comme des dispositifs visant à la construction et au développement des relations marchandes à l'échelle mondiale. Normes de marché qui concernent finalement deux groupes d'institution ou de dispositifs : a. Les pratiques sociales organisées selon des buts volontaires, que l'on appelle couramment les « organisations », à l'origine des normes de « bonnes pratiques » ; b. Les objets et dispositifs matériels qui constituent le contexte de l'action ou qui se trouvent engagés dans l'action collective. Ceux-ci se trouveront de plus en plus finement décrits dans des cahiers des charges et cadrés par des standards et des lois visant à en délimiter les usages. Ces objets et dispositifs doivent, de ce fait, être considérés comme des éléments décisifs d'engagement des actions individuelles et collectives, et leur statut sous cet aspect doit être repensé à nouveau frais comme des dispositifs de facilitation de l'action en situation, des artefacts cognitifs, des dispositifs de mémoire. » (Le Moënne, 2013)*

Il ne s'agit évidemment pas de faire ici une analyse exhaustive de ce processus. Il

convient en revanche de prendre acte de ce que cet accident aura fait - et continue de faire - de *nous* ; en particulier en examinant les effets anthropologiques - non nécessairement projetés - exercés par cette trajectoire continuée de standardisation réflexive et d'anonymisation des configurations praxéologiques à laquelle aura été amenée à nous soumettre notre modernité - ce qui signifie, aussi, abandonner tout projet d'anthropologie pour saisir plutôt, dans une perspective constituante de la technique (Steiner, 2010), l'artificialité de l'homme et la spécificité des formes historiquement situées que lui aura imposées son développement économico-technique.

L'industrialisme comme inflexion anthropologique

L'industrialisation de l'expérience humaine n'a jamais été strictement circonscrite, en effet, à la seule sphère de la production. Comme le précise Giddens, « l'industrialisme touche non seulement les lieux de production, mais aussi les transports, la communication et la vie domestique » (Giddens, 2000, p. 62). Marx s'était déjà efforcé de saisir ce phénomène sous la notion de conditions générales de la production. Comme l'explique Jean Lojkine :

> *« [L']analyse bien connue des rapports entre développement des forces productives et accumulation du capital ne se limite nullement, comme on le croit parfois, au travail dans l'atelier, voire dans l'unité de production. La "socialisation" des forces productives consécutives au développement de la plus-value relative, n'est nullement limitée à la formation du "travailleur collectif" sur le lieu de la production ; pour Marx, au contraire, ce concept de socialisation s'étend en fait à la reproduction d'ensemble du capital social. Plus rigoureusement, on peut dire qu'elle touche à la fois la division technique du travail dans l'atelier et la division du travail dans l'ensemble d'une société. Aussi Marx est-il amené à développer un nouveau concept pour définir le rapport entre le procès immédiat de l'unité de production d'une part, et le procès d'ensemble et de de circulation du capital, de l'autre : c'est ce qu'il appelle les* conditions générales *de la production. » (Lojkine, 1972, p. 123)*

On pourra ainsi inscrire sous cette notion de conditions générales de la production

toute une série de phénomènes qui, s'ils ne renvoient pas immédiatement à l'organisation de la production, n'en soumettent pas moins l'organisation de l'existence sociale à ses nécessités propres : urbanisation, développement des infrastructures, discipline sociale, avènement des non-lieux, etc. Sans doute peut-on en reconnaître un des exemples les plus achevés dans la diffusion des premières horloges et des premières montres personnelles.

Thompson (2004) a ainsi dressé un magistral compte rendu de l'histoire des machines à compter le temps et de la fonction que l'Histoire leur aura prêté dans l'exercice de cette discipline singulière (Foucault, 1975/1993) à laquelle le monde industriel aura rapidement soumis les hommes. On sait en effet quelles difficultés auront, dès le 18ème et le 19ème siècle, les responsables d'usine, à rassembler et à faire tenir en un même lieu et sous un même intervalle de temps une main d'oeuvre encore imprégnée de temporalités rurales - orientées par la tâche, dira Thompson -, rétive aux horaires et encline à la déambulation (Beaune, 1983). L'horloge matérialisera, dans ce conflit pour la définition du temps et de sa mesure, une temporalité homogène et autonome, imposant son objectivité à des populations de travailleurs plutôt disposées, jusqu'ici, à abandonner leur vie au désordre des plaisirs et des peines qui s'y rencontrent[279]. L'enjeu des machines à compter le temps n'aura donc pas seulement été d'assurer la coordination de la production, mais bien de s'opposer, au plus près de l'expérience vécue, à ce que Foucault a pu qualifier « d'illégalisme de dissipation » par quoi l'ouvrier « pratique "l'illégalisme cette fois sur son propre corps, sur sa force de travail" (C73, 7 mars, p. 148). Il pille le capital à même sa propre vie qu'il épuise, dérobant par

---

[279] L'exemple le plus fameux en est sans doute celui de la Saint Lundi. « Il s'agit de la coutume de nombreux ouvriers de chômer volontairement le lundi, parfois même quelques jours de suite. En principe, ces ouvriers se rencontrent à la porte de l'atelier, ou sur le chemin du travail dans un "mastroquet". D'autres commencent le travail pour le quitter ensuite vers le midi et passer le reste de la journée du lundi en dehors de l'atelier. Quelquefois, ils se donnent aussi rendez-vous dans une guinguette sans se rendre sur leur lieu de travail. Cette coutume représente une véritable institution dans le monde du travail qu'on peut rencontrer un peu partout en Europe, dans les pays scandinaves et germaniques, en Catalogne comme en Andalousie, en Belgique comme en Angleterre. » (Beck, 2005)

là, non pas la richesse créée mais la condition même du profit » (Legrand, 2004, p. 37). La baisse de coût et la multiplication des horloges et des montres permettront rapidement, en effet, d'assurer l'intégration des temporalités subjectives aux temporalités objectives de l'usine et d'assurer leur unification dans un temps sans reste, assujettissant ces armées de travailleurs à un temps qui :

> *« n'est plus celui de l'existence individuelle comme réserve de possibilités librement accessibles (un temps "de leur plaisir, de leurs désirs, de leur corps" dit Foucault non sans lyrisme), mais celui de la continuité du procès de travail et des cycles de production : le temps de la machine et de la chaîne mais aussi celui des cycles longs de la production et de ses conjonctures. En somme : assujettir le temps de l'existence des hommes à ce système temporel du cycle de la production. » (Legrand, 2004, p. 40)*

Si la diffusion des machines à compter le temps trouve son origine dans une série de nécessités de coordination internes à l'usine, leurs effets relèvent ainsi bien plus d'une altération anthropologique profonde : le point où le jeu des nécessités économiques et politiques se rejoignent dans l'extériorisation matérielle d'une empreinte technique par quoi l'organisation de l'expérience vécue se trouve définitivement arrachée de tout rapport immédiat au corps et à sa situation, pour se voir aussitôt soumise aux procédés abstraits, standardisés, réflexifs et anonymes de l'industrialisme ; comme un étrange détour par lequel tous les hommes, sur cette terre, auront été amenés à faire la même épreuve du temps.

On comprendra évidemment que cette digression sur les machines à compter le temps ne vise pas tant à instruire le lecteur sur l'historique de ce phylum socio-technique, qu'à illustrer - à travers un exemple paradigmatique et extensivement étudié - l'un des moments fondateurs de cet étrange accident anthropologique par quoi l'organisation de l'existence humaine va se trouver progressivement équipée de toute une série de dispositifs dont l'origine est à trouver dans les exigences propres que l'organisation du monde industriel imposera rapidement au vivant humain. Car il convient, alors, de prendre la mesure de cette inflexion. Si tout processus de subjectivation consiste d'abord en une exposition personnelle à une forme ou à un

ordre impersonnel, alors notre modernité peut être comprise comme un processus de redéfinition techno-logique du mode d'inscription de l'humain biologiquement individué dans le monde social, opérant par un geste réflexif de formalisation, de discrétisation et d'externalisation des régimes d'itérabilité sous lesquels, seulement peuvent trouver à s'établir, conjointement, un certain rapport au réel, aux autres, et à soi.

Ce processus procède d'abord d'une formalisation et d'une standardisation réflexives de ces régimes d'itérabilité en un ensemble de règles objectivables en soustrayant l'intelligibilité à l'implicite trop souvent opaque par quoi s'ajustent usuellement les uns aux autres les gestes composant une forme de vie. Mais il renvoie aussi à un certain déplacement - une extériorisation - des procédés assurant la typicité et l'intelligibilité de ces gestes : depuis un sujet-inscrit-dans-une-forme-de-vie vers une-extériorité-s'imposant-au-sujet. La modernité est ainsi ce qui vient assigner du dehors - et depuis un effort de formalisation, d'anonymisation et de solidification - ce supplément que le monde social vient toujours-déjà déposer au-devant du vivant humain et par l'investissement duquel, seulement, il lui est possible de se constituer comme sujet.

Il en va alors dans cette extériorisation d'une certaine autonomisation des formes de l'expérience et de l'action aux intentions qui les commandent. Cette autonomisation est la condition d'une certaine indépendance de la conduite de l'(inter)action aux individualités qu'elle engage. En substituant une série de normes techniques[280] aux normes anthropologiques héritées[281] réglant usuellement l'ordre de l'interaction, elle permet d'en soustraire la félicité aux hasards fragiles de la connaissance réciproque, de l'intimité, et de l'ajustement interindividuel. Elle suspend ainsi la rencontre entre les êtres - l'exercice de l'*avec* - à un dehors impersonnel indifférent à toute intimité et imposant ses normes au sujet - plutôt que ces normes ne se voient définies par les

---

280 Objectivées et élaborées réflexivement en fonction d'une finalité déterminée.

281 Incorporées, implicites, et non intentionnellement élaborées par ceux qui les instancient.

individualités qui s'y rencontrent[282]. Le caractère impersonnel de tout geste n'a plus, alors, à être activement pris en charge et assumé comme tel par un sujet - c'est-à-dire qu'il n'a plus à affirmer, auprès de ceux qui s'y exposent, l'intimité d'une forme de vie localisée. D'abord parce que l'autonomisation de ces normes techniques soumet les gestes à des formes anonymes. Comme l'explique Lawrence Bush, « contrairement au pouvoir direct souvent exercé par un dirigeant, les standards affichent un pouvoir anonyme. Même si nous savons qui les a établi, les standards s'octroient une vie propre qui s'étend bien au-delà des autorités tout à la fois dans le temps et l'espace »[283] (Bush, 2011 p. 29). Ensuite parce que l'extériorité de ces normes techniques sollicite du sujet une délégation partielle de l'exercice de sa présence au monde - et une délégation d'autant plus appuyée que les dispositifs auxquels se voit confiée cette délégation manifestent un degré d'autonomie plus élevé : du format énonciatif standardisé aux actants algorithmiques autonomes, en passant par la machine outil. Comme le souligne en effet Bernhard Rieder :

> *« au cœur de cette notion [de délégation] se trouve l'idée d'une distanciation, qu'elle concerne l'espace, le temps, ou d'autres dimensions comme la compétence ou la bonne volonté. L'acteur chargé d'une mission agit* à la place *de quelqu'un pour compenser et, par conséquent, permettre* l'absence *de celui-là. […] C'est en ce sens que la délégation implique une décharge : elle permet de s'abstenir. L'attractivité de ce geste, mais aussi son danger, se fonde sur ce principe même. » (Rieder, 2006, p. 109)*

Cette délégation engage ainsi une mise à distance de soi positionnant le sujet comme

---

282 C'est en ce sens d'ailleurs, que les *infrastructure studies* posent l'existence des infrastructures techniques comme une condition même de notre modernité. Comme l'explique ainsi Paul N. Edwards : « infrastructures simultaneously shape and are shaped by—, in other words, co-construct—, the condition of modernity. By linking macro, meso, and micro scales of time, space, and social organization, they form the stable foundation of modem social worlds. To be modem is to live within and by means of infrastructures, and therefore to inhabit, uneasily, the intersection of these multiple scales. » (Edwards, 2004, p. 186)

283 « Unlike the direct power often exercised by a ruler, standards display *anonymous* power. Even if we know who established them, standards take on a life of their own that extends beyond the authorities in both time and space. » Notre traduction.

un intermédiaire - plus ou moins passif, plus ou moins actif - entre ce qu'il est - son individualité, et les règles d'une forme-de-vie située auprès de soi - et ce qu'il n'est pas - un jeu de formes externes et plus ou moins autonomes auquel il lui revient de déléguer la mise en intelligibilité de ses gestes. C'est alors dans le creux de cette étrange courbure qu'il nous faut repérer l'origine de ces artefacts aujourd'hui omniprésents que constituent les machines à calculer - dans une proximité au corps que la montre à gousset ne lui aurait pas enviée.

Numérique et industrialisme

Si nous nous sommes ici permis de négliger quelques instants notre objet, et de tourner plutôt notre regard vers l'histoire longue de l'industrialisme, ce n'est pas, en effet, par un souci naif d'historicité[284] ; mais, plutôt, pour réarticuler l'analyse des dispositifs numériques - et des formes imposées par nos dispositifs de coordination de l'action des foules - à l'étude de l'inflexion anthropologique enclenchée par l'essor de l'industrialisme, et que nous révèle, à rebours, et sous une lumière nouvelle - en la relançant et la radicalisant - l'avènement du web.

L'un des moments techniques fondateurs du phylum numérique tire en effet son origine d'un effort de transposition de la division et de la standardisation industrielle des gestes manuels aux opérations intellectuelles. Comme l'explique Armand Mattelart :

> *« Dès 1819, Charles Babbage (1792-1871) étend aux opérations de l'intelligence le concept de division du travail que Adam Smith n'avait appliqué qu'aux opérations mécaniques au sein de la fabrique. L'idée de l'extrapolation du concept smithien aux opérations intellectuelles est venue à Babbage en observant comment l'ingénieur français des Ponts et Chaussés Marie Riche de Prony (1755-1839) avait*

[284] L'histoire n'est pas un compte-rendu du passé, mais bien, toujours, un détour réflexif du présent sur lui-même.

procédé pour fabriquer les tables logarithmique et trigonométriques (à 14, 19 et 25 décimales) nécessaires au calcul du système métrique. Ce dernier avait en effet distribué les tâches en trois "ateliers" aux fonctions bien distinctes. Le principe de division du travail mental est à la base du projet de Babbage de construction d'un projet de machine à calculer. Prenant comme modèle les trames de perforation du métier à tisser pour véhiculer les données, il conçoit successivement une "machine à différence" (difference engine) *[1822] et une "machine analytique"* (analytical engine) *[1833]. Ces "moulins à chiffre" qui combinent la panoplie des techniques disponibles (machine à vapeur, moulin, automatismes à programmation, mécanique) "tisse des modèles algébriques tout comme le métier à tisser de Jacquard tisse des fleurs et des feuilles". » (Mattelart, 2009, p. 20-21)*

L'enjeu de Babbage sera ainsi d'organiser le calcul en une série d'opérations indépendantes, non seulement de ceux qui les instancient, mais aussi du contenu de ces opérations - c'est-à-dire de la signification qu'y projettent les sujets les faisant fonctionner.

Il n'est d'ailleurs pas un hasard que les premières machines à calculer destinées à un marché de masse aient d'abord été employées - près d'un siècle après la mise au point de la machine analytique de Babbage - à répondre aux nécessités bureaucratiques introduites au début du 20ème siècle par l'irruption des grandes firmes multi-sites. On doit notamment à Hermann Hollerith la mise au point et la commercialisation des premières tabulatrices bon marché. Répondant originellement à une commande du gouvernement américain - visant à accélérer le traitement des données issues du recensement - Hollerith va emprunter à la machine de Babbage la plupart de ses composants fonctionnels en les adaptant à une technologie nouvelle : l'électricité[285]. Ses tabulatrices électro-mécaniques, fiables et peu coûteuses, vont rapidement quitter

---

285 Hollerith va en effet reprendre le système de carte perforée de Babbage. Sur chaque carte, divisée en lignes et en colonnes, les perforations représentent, selon un code simple, les caractéristiques d'un individu : âge, sexe, métier, situation familiale, etc. Chaque carte est placée dans la machine au-dessus d'un ensemble de petits réservoirs remplis de mercure. La carte est alors explorée par une série d'aiguilles métalliques qui entrent en contact avec le mercure seulement en regard des positions perforées. Le contact établi provoque la fermeture d'un circuit électrique et l'excitation d'un compteur. La machine additionne ces données pour produire des statistiques.

les officines étatiques pour envahir le monde des affaires[286] : compagnies d'assurance, compagnies de chemin de fer, compagnies de télégraphe, etc. jusqu'à coloniser progressivement l'ensemble des secteurs d'activité. Comme l'expliquent en effet Webster et Robbins :

> *« Le système de consommation de masse (et la société de consommation) est dépendant de la récolte, de l'agrégation et de la dissémination d'information. Une conséquence de cette nécessité d'accumuler des données sur des schémas de consommation fut l'essor d'organisations d'étude de marché, spécialisées dans l'agrégation d'informations démographiques et socio-économiques, et dans l'enregistrement détaillé des tendances et des schémas des ventes. L'entreprise embryonnaire International Business Machines, développa rapidement les technologies pour servir des firmes conscientisées par ces enregistrements et par la surveillance. »*[287] *(Webster & Robins, 1989, p. 334-335)*

Henri C. Link, alors l'un des plus ardents promoteurs du marketing « scientifique », indique ainsi, dès 1932 :

> *« La technique la plus aboutie pour mesurer les comportements d'achat est celle rendue disponible par les machines de tri et de tabulation électriques. Ces ingénieux dispositifs ont rendu possible d'enregistrer et de classifier les comportements des publics d'acheteurs, de même que le comportement de ceux qui servent ce public, à une échelle jusqu'ici impraticable. Tandis que par les méthodes traditionnelles, des centaines de transactions pouvaient être enregistrées, par cette méthode, des milliers peuvent l'être avec une plus grande facilité. Non seulement des enregistrements intelligibles ont été rendus possibles, mais ce qui est plus important est que la déduction à partir de ces enregistrements*

---

286 En 1911, la Tabulating Machine Company d'Hollerith fusionnera avec trois autres compagnies pour former la Computing-Tabulating-Recording Company. En 1914, un certain Thomas J. Watson en prendra la direction. En 1924 son chiffre d'affaire aura triplé et Watson le rebaptisera Internal Business Machines Corporation » ou IBM.

287 « The system of mass consumption (and the consumer society) is dependent upon the collection, aggregation, and dissemination of information. One consequence of this imperative to accumulate data on patterns of consumption was the rise of market-research organizations, specializing in the aggregation of demographic and socioeconomic information, and in the detailed recording of trends and patterns in sales. The embryonic company, International Business Machines, quickly developed technologies to service record-conscious and surveillance-conscious corporations. » Notre traduction.

d'importants compte-rendus et de faits signifiants a été rendue relativement facile. La technique développée par divers commerçants, avec l'usage de ces dispositifs … est l'étude et l'analyse quantitative du comportement humain au nième degré. »[288] *(Link, 1932, p. 248)*

On comprendra ainsi que l'essor des machines à calculer - et du phylum numérique - est intimement lié aux contraintes internes des sociétés de masse et à la nécessité qu'elles imposent aux organisations marchandes de récolter et d'analyser de gigantesques quantités d'information pour articuler le plus étroitement possible leurs circuits de production, de distribution et de consommation. La diffusion de ces dispositifs est ainsi, dès l'origine, ordonnée à un projet de mise en forme réflexive, standardisée et mécanisée de l'expérience et de l'action humaine - en l'occurence l'expérience et l'action des consommateurs - propre à l'industrialisme.

Il faudra toutefois attendre l'appropriation militaire de ces technologies, et les investissements qui s'en suivirent, pour que, dès après la seconde guerre mondiale, diverses ruptures technologiques[289] ouvrent l'accès à l'informatique moderne puis à la micro-informatique personnelle. Il n'est pas nécessaire de refaire ici l'histoire de cet étrange détour par lequel la contre-culture californienne (Turner, 2013) suscitera - dès les années 1970 - un important mouvement de réappropriation personnelle de ces dispositifs[290] et radicalisera ainsi - en la portant à l'ensemble des sphères d'activité

---

288 « The most highly developed technique for measuring buying behaviour is that made possible by the electric sorting and tabulating machines. These ingenious devices have made it feasible to record and classify the behaviour of the buying publicas as well as the behaviour of those who serve that public, on a scale heretofore impracticable. Whereas by ordinary methods hundreds of transactions may be recorded, by this method thousands may be recorded with greater ease. Not only have comprehensive records been made possible but, what is more important, the deduction from these records of important summaries and significant facts have been made relatively easy. The technique developed by various merchants, with the use of these devices ... is the quantitative study and analysis of human behaviour in the *nth* degree. » Notre traduction.

289 Notamment le perfectionnement des transistors et le développement des circuits intégrés remplaçant les transistors à tube par des transistors imprimés à même le silicium.

290 Jusqu'ici fortement centralisés et surtout réservés aux services administratifs de l'Empire militaro-industriel américain.

sociales - cette altération anthropologique profonde initiée par l'essor de l'industrialisme. Il n'est qu'à examiner la multiplicité des procédés de standardisation et d'impersonnalisation auxquels l'avènement du numérique aura été conduit à soumettre chacun de nos gestes les plus quotidiens pour prendre la mesure de ce phénomène. Des protocoles de communication de plus bas niveau et aux domaines de validité les plus étendus - TCP/IP - jusqu'aux investissements de forme de plus haut niveau et aux domaines de validité plus restreints implémentés par chaque plateforme[291], en passant par les protocoles et les langages formels de niveau intermédiaire - HTTP/HTML, etc. - ou par les standards techniques de niveau applicatif mais de large domaine de validité - Facebook Connect, Open Graph, etc. -, l'ensemble de l'infrastructure numérique se présente comme une juxtaposition de couches protocolaires[292] renvoyant chacune - à différents niveaux d'abstraction et de formalisation - la conduite de l'interaction sous des schèmes standardisés[293]. Ce qui est souvent présenté comme une « révolution » n'apparaît ainsi que comme une reconduction et une extension - radicalisée, certes - d'un long processus d'expansion de l'industrialisme ; et l'hégémonie du crowdsourcing et des plateformes de coordination de l'action des foules comme un subtil raffinement des divers procédés informationnels par lesquels, depuis plus d'un siècle déjà, l'organisation de la production et de la consommation de masse s'efforce de ramener les consommateurs au plus près des circuits de production. Comme l'expliquent en effet Webster & Robbins :

---

291 c.f. chapitre 7.

292 Cette organisation en couche, assurant l'indifférence des protocoles de communication de bas niveau aux protocoles applicatifs de haut niveau est une caractéristique intentionnelle de l'architecture d'Internet, visant à renvoyant l'innovation en bout de chaîne - et à favoriser ainsi une incessante redéfinition de ses usages. Voir à ce propos la RFC 1958 : https://www.ietf.org/rfc/rfc1958.txt, consulté le 03/06/2014.

293 On sait d'ailleurs l'autorité des organismes de standardisation comme l'IETF et le W3C sur le développement de l'Internet et du web, et l'influence décisive des grands acteurs économiques du numérique sur leurs décisions et leurs choix stratégiques.

« Ce sont les représentants du Management Scientifique, en son sens le plus large, qui ont ouvert une révolution informationnelle. Ont été particulièrement importantes ici les stratégies des "ingénieurs de la consommation" visant à réguler les transactions économiques et les comportements des consommateurs. Ce sont les promoteurs de ces grosses entreprises qui se sont les premiers tournés vers une exploitation "rationnelle" et "scientifique" de l'information dans la société en son sens large, et ce sont leurs descendants, les publicitaires des multinationales, les analystes de marché, les sondeurs d'opinion, les courtiers de données, etc. qui ont été au coeur de la politique de l'information des années 1980. Ce sont eux qui ont promu et annexé les systèmes cablés, les communications par satellite, les liens de télécommunication, les ressources informatiques, etc. Leur objectif a été d'élaborer ce qui a été qualifié de "place de marché réticulaire", dans laquelle toujours plus de fonctions et d'activités ont été passées "en ligne" (éducation, commerce, divertissement, etc.). Ce qui est nouveau dans leur entreprise est son échelle, et aussi sa dépendance accrue à des technologies d'information et de communication avancées visant à rendre le management scientifique de la vie du consommateur plus efficace et automatique. »[294] *(Webster & Robins, 1989, p. 336)*

Conclusion

Cette analyse invite ainsi à une ré-évaluation du concept marxien de « general intellect », introduit au premier chapitre de cette thèse, par lequel Marx visait à rendre compte, par anticipation, de l'importance du développement social général dans les dynamiques de valorisation économique des phases avancées du capitalisme.

---

[294] « It was the exponents of Scientific Management, in its broadest sense, who unleashed an Information Revolution. And particularly important here were the strategies of the "consumption engineers" to regulate economic transactions and consumer behavior. It was these advocates of big business who first turned to the "rational" and "scientific" exploitation of information in the wider society, and it is their descendents the multinational advertisers, market researchers, opinion pollers, data brokers, and so on who are at the heart of informationpolitics in the eighties. It is they who are promoting and annexing cable systems, communications satellites, telecommunications links, computer resources, and so on. Their objective is the elaboration of what has been termed a global "network market place" in which ever more social functions and activities come "on-line" (education, shopping, entertainment, etc.). What is new in their enterprise is its scale, and also its greater reliance on advanced information and communications technologies to render the scientific management of consumer life more efficient and automatic. » Notre traduction.

Vers une acception renouvelée du concept de « general intellect »

Comme nous l'avons déjà expliqué, ce concept renvoie en effet, pour la plupart des théoriciens du capitalisme cognitif, à une dynamique de capitalisation des savoirs et à l'augmentation générale du niveau d'éducation dont procède le développement capitaliste. Cette dynamique contredirait les fondements mêmes de son assise en conférant au « capital humain », difficilement appropriable, une importance de plus en plus stratégique dans les processus de valorisation économique. Dans le prolongement de cette approche, les TNIC sont alors appréhendées sous l'angle d'une dialectique entre les capacités d'autonomisation - d'empowerment - intellectuelle et économique dont elles semblent porteuses, et les logiques de contrôle, d'expropriation, de rationalisation et de capitalisation des savoirs qu'elles servent dans nombre d'organisations. Quoique l'approche présentée ici n'invalide pas cette perspective, elle nous invite à en étendre le spectre en développant une conception élargie du concept de « general intellect » permettant de rendre compte du mouvement de formalisation, d'extériorisation et de socialisation des processus communicationnels d'organisation et de coordination qu'instruisent ces dispositifs, conférant à la question normative - technique, communicationnelle et organisationnelle - une importance de premier plan. La description des logiques d'organisation dans l'interaction portées par les dispositifs étudiés ici nous invite en effet à ne plus concevoir le « general intellect » comme quelque chose se situant dans la « tête » des sujets, ni même à appréhender les dynamiques de capitalisation comme le mouvement par lequel chaque organisation viserait, pour son propre compte, à transférer du « savoir » - sous une forme ou sous une autre - depuis un ensemble de sujets individués vers des supports « matériels » en favorisant l'appropriation et l'autonomisation. Dans la perspective développée ici, le concept de « general intellect » renvoie plutôt à une dynamique d'industrialisation progressive - transversale aux différents espaces sociaux - des dispositions interactionnelles, communicationnelles et organisationnelles, par laquelle les capacités de mise en ordre et de mise en sens des acteurs se trouvent progressivement intégrées à un

agencement technico-humain en assurant la mise en partage sous des formats standardisés et impersonnalisés favorisant la coordination entre des êtres non-intimes. Aussi pouvons-nous formuler l'hypothèse que - pour paraphraser Marx - tout ce développement de la communication socialisée, de même que le produit général de cette communication, tendra de façon croissante à s'opposer à la communication plus ou moins isolée et dispersée de l'individu particulier.

Penser le collectif dans l'impersonnalisation du sujet

On comprendra, toutefois, que notre intention n'est pas de situer ce concept de « general intellect » au-dedans d'un projet de réactualisation de la critique de l'économie politique marxienne, mais de l'articuler plutôt à une analyse des processus de subjectivation individuelle et collective qu'in-forment ces dispositifs de coordination de l'action des foules. Si l'avènement du general intellect nous intéresse ici, c'est en effet en tant qu'il positionne les procédés de standardisation et d'anonymisation des gestes hérités de l'industrialisme au plus près des processus d'exposition de soi que sollicitent ces plateformes - c'est-à-dire, aussi, au plus près de l'exercice, par le sujet, de sa présence au monde en tant qu'individualité. On aura tôt fait, alors, de ressasser l'éternelle critique de la rationalisation des formes de vie et de l'évidement existentiel. Il nous semble pourtant que c'est, à l'inverse, dans le repliement de cette étrange dialectique qu'il nous faut ici reconnaître la spécificité de ces collectifs et de leur épreuve subjective.

En agençant les unes aux autres des énonciations individuelles composant une énonciation collective n'ayant pas à être prise en charge et assumée comme telle, ces plateformes disposent en effet l'irréductible hétérogénéité des voix composant cette parole collective comme l'occasion d'un déplacement des effets et des significations individuellement visés par chacun des énonciateurs - c'est-à-dire aussi comme un opérateur de leur *déprise*. Le collectif n'y fonctionne donc pas du fait que les individus s'y rangent *a priori* derrière des valeurs, une identité, un projet, etc. partagés mais du fait qu'il vient y infléchir *a posteriori* le sens de l'énonciation individuelle. Nous dirons

ainsi synthétiquement[295] que, là où l'épreuve du collectif est traditionnellement liée à la nécessité d'y prendre la parole *au nom d'un tiers symbolique* (Cooren, 2013) - et d'avoir donc à prendre sur soi la conformation de ses gestes énonciatifs aux spécificités propres de ce tiers - cette épreuve est plutôt liée, ici, à ce que ce collectif y vient *me faire parler*, ou plutôt y vient faire parler mes traces, et par là me renvoyer, toujours, sur le bord de moi-même.

❧

Il revient ainsi à l'analyse, plutôt que de regretter la dissolution des formes héritées du collectif, d'accueillir ici la singularité de ces formes d'organisation de l'être-avec, en prêtant attention aux agencements d'énonciation qu'articulent ces plateformes, dans leur disposition à redoubler techno-sémiotiquement les énonciations individuelles qu'elles sollicitent sous des formats d'énonciation collectifs et impersonnels.

---

[295] Cette question est développée aux chapitres 10 et 11.

9 - Communiquer au dedans des foules

Sarrouy, Olivier. Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle - 2014

Un esprit facétieux trouverait sans doute un certain amusement de cette étrange obstination que manifestent nos contemporains à examiner le web comme un espace de conversation mondialisé. La plupart des recherches examinant les régimes communicationnels du web semble en effet s'efforcer d'y renvoyer, toujours, l'acte de communication à la forme privilégiée de l'acte conversationnel[296], renvoyant ainsi au-dehors de l'espace légitime des phénomènes communicationnels l'ensemble des gestes a-signifiants peuplant ces espaces de traces[297], et ignorant du même coup l'ensemble des procédures algorithmico-sémiotiques se voyant confié leur agencement. Il y a pourtant quelques raisons de douter de la validité de cette hypothèse. Une analyse plus minutieuse montre en effet que, plutôt que de poser l'autorité d'un sujet écrivant[298] comme principe organisant de la communication[299], ces dipositifs tendent à l'inverse à délier activement les traces que leur abandonnent leurs utilisateurs de tout énonciateur, de telle sorte à en précipiter l'autonomie et à les disposer comme des unités sémio-pragmatiques fonctionnant dans l'indifférence à toute une intériorité originelle - et donc à tout horizon conversationnel.

On identifiera ainsi dans cette obstination conversationnelle la reconduction d'un certain phonocentrisme[300], inapte à saisir la singularité des régimes communicationnels du web - mais aussi, et peut-être par là même, de toute communication possible[301]. On ne manquera pas, alors, de réactualiser le constat formulé il y a plus de trente ans déjà par Derrida, qui regrettait que l'écriture ne soit jamais pensée par ses pairs que

---

296 Un acte conversationnel adressant certes un large public, mais non moins conversationnel en tant que tel …

297 Évaluations, retweets, votes, etc.

298 Son identité, son intention de communication aussi.

299 Et de les configurer ainsi comme des situations de communication interpersonnelle.

300 C'est-à-dire de la priorité métaphysique historiquement accordée par la tradition philosophique occidentale à la parole au détriment de l'écriture.

301 Et par là la reconduction forcée de cet horizon métaphysique à l'intérieur duquel l'Occident s'obstine, depuis trop longtemps déjà, à aménager à l'Homme d'inutiles - et étouffants - refuges.

comme un *moyen* de communication, laissant l'essence de celle-ci intacte[302]. C'est qu'ici encore, le numérique n'est jamais examiné que comme un moyen d'étendre dans l'espace et d'accélérer dans le temps le champ de la communication orale - voire écrite - traditionnelle - ce qui revient encore à « présupposer une sorte d'espace homogène de la communication » (Derrida, 1972, p. 369).

Il importe pourtant, si l'architexte « génère, encadre le texte et participe à la production des énoncés [dans lesquels] se constituent les discours » (Monnoyer-Smith, 2013, p. 24), de déposer ici le privilège usuellement accordé au sujet, pour nous rendre sensible à la singularité de ces agencements énonciatifs et à leur mode de disposer l'énoncé comme une trace autonome infléchissant de façon décisive son mode de présence à la foule[303]. Seulement pourrons-nous, alors, accueillir la singularité des régimes de communication agencés par ces dispositifs et des conditions d'insertion du sujet dans le monde humain qu'ils définissent.

Les approches conversationnelles

On peut trouver la trace - et l'origine - de ce que nous appellerons ici l'hypothèse conversationnelle, dans toute une série de recherches qui, dès la fin des années 1990 en France, se sont efforcées de constituer Internet - et ses régimes de communication - comme un objet d'étude scientifique. Encore exceptionnels au début des années 2000, ces travaux vont rapidement gagner en visibilité et en consistance analytique jusqu'à délimiter aujourd'hui un champ de recherche cohérent. Jean-Samuel Beuscart, Éric Dagiral et Sylvain Parasie proposent ainsi, dans l'introduction du numéro 15 de la revue *Terrains & Travaux* (Beuscart *et al.*, 2009), une riche synthèse de ces recherches. Isolant,

---

302 Par rapport à une situation conversationnelle supposée originelle.

303 Mode de présence depuis lequel seulement peut être conduit l'analyse des processus de subjectivation qu'il instruit.

parmi trois axes de problématisation principaux[304], les travaux sur les formes d'interaction et de communication en ligne, ils en retracent une généalogie distribuée en trois grands domaines successifs : une analyse interactionniste et ethnométhodologique des interactions sur les forums et les chats, les travaux sur les blogs et la présentation de soi et, plus récemment, les travaux sur les réseaux sociaux numériques.

Les origines d'une hypothèse

Les premières recherches françaises sur les forums, les *chats*, et le courrier électronique sont publiées en 1999. Elles relancent - en en actualisant les objets et en en renouvelant les problématiques - une tradition de recherche qui, dès les années 1980 et autour de la revue Réseaux (Jouet, 2000, 2011), s'est efforcée d'examiner les mécanismes interactionnels (Fornel, 1989) et les modes de faire-collectif (Jouët, 1989) des premiers usages de la télématique - notamment du minitel - afin d'en examiner les dispositions socialisantes ou a-socialisantes - controverse encore vive au début des années 2000 (Casilli, 2010).

Valérie Beaudouin et Julia Velkovska publient ainsi, dès 1999, une série d'articles sur divers dispositifs de communication : forums, pages personnelles, messagerie, courrier électronique, etc. Il s'agit alors, en convoquant l'interactionnisme et l'ethnométhodologie, d'examiner les mécanismes interactionnels que mobilisent les acteurs pour élaborer un espace commun d'intercompréhension et d'exposition intersubjective en l'absence de toute coprésence physique (Beaudouin & Velkovska, 1999). Ces chercheures étudient par exemple le forum d'un fournisseur d'accès à Internet et montrent, en interrogeant ses participants, qu'il constitue le lieu

---

304 « Le premier axe a envisagé ces activités sous l'angle de l'interaction et de la communication, le deuxième axe dans la perspective de la coopération et de l'échange économique. Un troisième axe majeur les a abordées sous l'angle de la culture et des pratiques culturelles. » (Beuscart *et al.*, 2009, p. 4)

d'élaboration d'un savoir partagé supposant un certain mode de se comporter, acquis au fil des interactions (Beaudouin & Velkovska, 1999). Elles étudient encore comment s'établissent et se maintiennent les relations interpersonnelles sur les *chats* (Velkovska, 2002). Elles examinent ainsi les ethnométhodes qu'y manient les participants pour initier ces relations sans autre contact que textuel - se présenter (âge, sexe, ville), interagir en continu sur un mode question / réponse, etc. - ou analysent encore comment ces relations s'appuient sur l'élaboration d'un « personnage électronique » - pseudo, profil, etc.

C'est ainsi le passage à l'écrit et la dislocation spatio-temporelle d'un agencement conversationnel autrefois reservé aux interactions orales en situation de co-présence qui suscitent ici l'intérêt de la recherche. L'interaction interpersonnelle - et plus encore l'interaction interpersonnelle en situation de co-présence - est alors la situation de référence. Non seulement parce qu'elle dicte à l'analyse son cadre théorique - l'interactionnisme d'un Goffman, l'ethnométhodologie d'un Garfinkel, l'analyse de conversation d'un Sacks - mais aussi, et surtout, parce qu'elle fonctionne, dans l'examen des agencements interactionnels d'Internet, comme une situation-type première par rapport à laquelle il s'agirait implicitement d'analyser un écart : absence de coprésence physique, singularité des supports identitaires - pages personnelles, avatar, etc. Ce positionnement analytique n'est pas un choix arbitraire. L'interaction interpersonnelle en situation de coprésence est alors posée comme la situation communicationnelle vers laquelle les acteurs s'efforceraient en pratique - et par divers procédés - de se rapprocher, en dépit de leur irréductible absence réciproque. Le statut de situation communicationnelle première accordée par l'analyse à l'interaction interpersonnelle en situation de co-présence est ainsi légitimé par le caractère régulateur qu'elle est supposée occuper dans l'ordre effectif de l'interaction.

C'est ainsi l'agencement des présences - l'acte de commuer l'absence en présence - qui est ici posé comme le principe interactionnel premier qui fonde en retour le principe de l'analyse. Il s'agit alors d'examiner comment l'absence - absence de co-présence temporelle et / ou spatiale, mais aussi l'absence réciproque des acteurs à

eux-mêmes, leur être-étranger originel - est commuée en une forme de « co-présence écranique » par laquelle « chacun se rend présent à l'autre à travers ses inscriptions à l'écran » (Beaudouin, 2002, p. 218). Les traces numériques sont ainsi analysées comme ce par quoi les acteurs s'amènent à « partager un même contexte, une même situation définie par un ensemble de textes disponibles à l'écran » (Beaudouin, 2002, p. 219) en dépit de leur absence originelle - la disjonction de leur contexte de présence physique, l'irréductibilité de leur horizon expérientiel et intentionnel, etc.

Ce positionnement dictera - involontairement sans doute - le principe sous lequel s'organisera désormais l'analyse des agencements communicationnels d'Internet - et du web en particulier : d'abord en posant l'organisation de la présence comme mode de fonctionnement privilégié des traces numériques sur le web, amenant ainsi à confier au sujet de l'énonciation - à son identité, aux relations chaque fois spécifiques qu'il entretient avec ses interlocteurs - une importance toute particulière, et à soumettre l'élaboration des objets, des problématiques et des cadres conceptuels à l'examen des relations interpersonnelles supposées s'y développer ; ensuite en rapportant ce mode d'organisation de la présence à l'intention - au vouloir-dire - d'un sujet écrivant plutôt qu'au mode d'agencement que les dispositifs techniques impriment à ses traces.

On admettra que ce positionnement n'est pas tout à fait artificiel. Il correspond aux dispositifs et aux usages qui lui sont contemporains, et à la spécificité des agencements d'énonciation qui s'y expérimentent : d'abord parce que le succès des technologies de communication interpersonnelles - mail, messagerie, etc. - et de forums ne réunissant qu'un nombre restreint d'utilisateurs à l'engagement relativement prononcé témoignent de ce que, pour les usages de l'époque, la relation prime effectivement sur le contenu : « créer des liens, nouer de nouvelles relations, faire des rencontres sont les principales motivations de l'activité » (Beaudouin, 2002, p. 220) ; ensuite parce que le caractère techniquement peu structuré - relativement aux dispositifs actuels - des échanges médiés par ces dispositifs accorde effectivement aux ressources ordinaires du langage une fonction centrale dans l'organisation de l'expérience et fait ainsi reposer largement sur le sujet - sur son « dire » - l'intelligibilité

et la mise en agentivité de ses traces.

❧

Il ne s'agit donc pas de nier la disposition de ces approches à rendre effectivement compte des premiers usages d'Internet, mais d'en signaler le contexte singulier d'élaboration en ayant étroitement déterminé les modes de problématisation qui, peut-être, ne sont plus adéquats au web actuel. L'attention ici portée à la relation interpersonnelle tend, en effet, à congédier la réalité propre de la trace pour la renvoyer aussitôt à une intériorité supposée s'y objectiver ; sans accepter d'accueillir, donc, la positivité propre de ces régimes de communication qui, déjà sans doute, insistait à dissoudre l'indicialité de la trace dans la matérialité pleine de son autonomie. Aussi ces approches assujettissent-elles la trace et son analyse à l'interiorité d'un sujet, à un vouloir-dire dont elle ne constituerait jamais qu'une extériorisation, fragile, imparfaite sans doute, mais en tout cas seconde et ordonnée, pour les acteurs qui la reçoivent comme pour les analystes qui l'examinent, à la relation interpersonnelle qu'elle instaurerait et à la mise en co-présence qu'elle configurerait.

Or la complexification du web rend aujourd'hui cette hypothèse de plus en plus difficle à soutenir : d'abord parce que le développement de dispositifs de communication de masse est rapidement venu rompre l'intimité des utilisateurs pour les exposer plutôt comme multiplicité ; ensuite parce que l'organisation de cette multiplicité y a été de plus en plus confiée à des dispositifs reposant sur des interactions faibles ou des mécanismes d'organisation algorithmique des traces congédiant sans scrupule l'intention de communication du sujet. Ces analyses continueront pourtant d'influencer de façon décisive la construction des objets et des problématiques que se donneront, dès le début des années 2000, les premières recherches sur le web 2.0 - non encore qualifié comme tel. Se formule ainsi dès 2002 (Beaudouin, 2002) le constat d'une hétérogénéisation des usages d'Internet - et en particulier du web - « de la lecture de document à la conversation en temps réel, en passant par l'achat en ligne » (Beaudouin, 2002, p. 221). Il s'agit ainsi d'analyser l'hétérogénisation et

l'entrecroisement de plus en plus prononcé entre différents régimes de communication : publication de documents, conversation et partage de liens s'immisçant dans la réception, l'organisation, et l'évaluation des documents. Comme le constate alors Valérie Beaudouin, « dans les espaces numériques coexistent et s'entrelacent des pratiques d'écriture et de lecture de documents avec des pratiques de conversation par écrit qui sont une forme de transposition de la conversation en face à face. » (Beaudouin, 2002, p. 210).

Or, plutôt que de conduire à une reconceptualisation des régimes de communication qui prenne acte de l'hégémonie progressive de ces dispositifs de communication asynchrone many-to-many mobilisant un nombre important d'utilisateurs sous un engagement relativement faible et depuis une série d'interactions fortement structurées techniquement et algorithmiquement - dispositifs pourtant caractéristiques du web 2.0 - cette hétérogénéisation va conduire à l'inverse à une substantialisation de deux régimes de communication pourtant indifférenciés sur la plupart des plateformes du web 2.0, dissociant et renvoyant l'un contre l'autre l'organisation de l'information et la conversation[305] :

> « *La manière dont s'organisent ces espaces varie selon les modes d'écritures privilégiés : le* contenu *pourra être une ressource dans certains espaces, tandis que dans d'autres, c'est la* présence *qui sera centrale. Dit autrement, en reprenant les fonctions du langage proposées par Jakobson, tantôt prime la fonction référentielle, celle qui renvoie aux objets du monde, tantôt la fonction phatique, celle qui vise à s'assurer de la présence de l'autre. Il va de soi que les qualités attendues dans ces différents espaces ne sont pas les mêmes et que l'acquisition d'un statut élevé ne s'appuie pas sur les mêmes ressources.» (Beaudouin, 2002, p. 221)*

---

305 Il n'est d'ailleurs pas étonnant que dans la liste qu'elle dresse des divers régimes de communication qui s'expérimentent alors sur le web - communication de masse, forums d'habitués, technologie de communication interpersonnelle - Valérie Beaudouin exclut les dispositifs - existant déjà à l'époque - dont le contenu, produit par les utilisateurs - blogs collaboratifs, wikis, etc. - sont liés à des logiques d'exposition de soi, mais que la mécanique d'agencement des traces sépare définitivement d'un acte de mise en relation ou en co-présence - dispositifs qui ne rentrent donc ni dans la catégorie document ni dans la catégorie conversation.

Cette dichotomie relativement artificielle va ainsi conduire à restreindre progressivement l'analyse aux seuls dispositifs assujettissant leurs régimes communicationnels à l'exposition de l'individualité d'un ou de plusieurs sujets - blogs, réseaux sociaux, etc ; au détriment, donc, de toute une série d'autres dispositifs - Yelp, Quirky, TripAdvisor, etc. - pourtant paradigmatiques du web 2.0 qui, en agençant une multiplicité d'interactions faibles many-to-many et techniquement très structurées, articulent l'un à l'autre - plutôt qu'ils ne les opposent - ces deux composantes de la communication. Le choix de ces objets va ainsi conduire les chercheurs à accorder une attention privilégiée aux logiques d'exposition de soi et à reconduire ainsi un certain mode de penser le sujet écrivant comme origine et horizon de tout acte de communication - mais aussi de toute analyse. C'est ainsi, plus qu'un déplacement, un prolongement de ces problématiques que vont susciter l'expansion des blogs puis, dans un second temps, des réseaux sociaux numériques.

L'exposition de soi

Une première série de recherches va ainsi s'attacher à examiner les registres relationnels liés à l'essor des blogs. Il ne s'agit plus tant, alors, d'examiner les mécanismes d'organisation de l'interaction que d'analyser les modes d'exposition de soi que développent les acteurs - et les relations qui se nouent dans ce mode d'exposition. La plupart de ces recherches abandonnent ainsi le cadre interactionniste ou ethnométhodologique au profit d'une sociologie d'inspiration pragmatiste ou d'une théorie des régimes d'engagement (Thévenot, 2006).

On explore alors l'étendue - et l'éventuelle superposition - des registres relationnels que convoquent les auteurs de blogs : de l'intime - les Skyblogs des adolescents (Fluckiger, 2006) - au public - les blogs relatifs au traité constitutionnel européen (Fouetillou, 2007). Synthétisant ces recherches, Dominique Cardon et Hélène Delaunay-Teterel (2006) proposent ainsi une typologie des modes de relation que les auteurs de blogs s'essayent à instaurer avec leur public. Ils distinguent quatre régimes d'énonciation ideaux-typiques : la « communication des intériorités » (un énonciateur

anonyme évoque sa vie intime), la « communication continue » (des familiers ou de petits groupes d'adolescents s'adressent les uns aux autres), les « affinités électives » (l'énonciateur expose une passion ou une activité dans laquelle il a développé une expertise) et l'« espace public critique » (l'énonciateur prend la parole en tant que citoyen). D'autres travaux vont encore s'attacher à examiner la porosité croissante entre parole privée et parole publique (boyd, 2007, Cardon, 2010b). C'est alors la tension entre l'intimité des prises de parole et le caractère public de l'énonciation qui est mis en lumière. En s'efforçant de prendre en compte la pluralité - souvent construite activement par le blogueur - des publics, ces approches vont partiellement neutraliser la perspective de l'interpersonnalité en donnant à voir la spécificité du mode d'exposition de soi qu'engage la relation à un public relativement anonyme. Mais le choix des dispositifs analysés - intrinsèquement centrés sur l'individualité d'un énonciateur aux traces techniquement peu structurées - incite encore à reconduire un mode de problématisation implicitement centré sur l'exposition d'une singularité subjective. On s'intéresse ainsi aux modes d'exposition qui lient de façon priviégiée l'auteur à ses lecteurs les plus intensifs et les plus réguliers - ceux qui consultent le blog régulièrement, qui y abandonnent des commentaires, etc. - relativement minoritaires par rapport au « public silencieux » et aux lecteurs éphémères amenés sur ces blogs par des logiques sérendipitaires. La construction de l'objet - les dispositifs et les usages examinés - place ainsi, et encore, l'exposition d'un auteur empiriquement déterminé et des relations que nouent avec lui ses lecteurs au centre de l'analyse. L'auteur y « est à la fois quelqu'un d'extérieur, d'inatteignable, et simultanément quelqu'un qui partage des valeurs ("le pacte de lecture, c'est une lecture sympathique"), que l'on côtoie quotidiennement par des conversations électroniques, dans le cadre de messages laissés sur un livre d'or, la fréquentation de forums communs... » (Paldacci, 2003). Le discours est donc encore analysé comme intimement lié, dans sa réception, à une intériorité posée toute à la fois comme horizon de la communication, mais aussi comme sa source première - la communication comme intention d'un sujet.

Ici encore, ce positionnement analytique est étroitement lié au choix des dispositifs pris pour objet d'étude. Le caractère peu structuré des interactions - reposant principalement sur des productions textuelles peu organisées techniquement, et donc peu susceptibles d'autonomisation - fait encore reposer sur l'auteur le choix de son mode d'exposition dans ses traces. Certains auteurs analysent pourtant les mécanismes de décontextualisation de l'énonciation, en examinant la tension que révèle l'exposition publique d'une intériorité alors susceptible d'être resituée dans différents contextes sociaux habituellement disjoints (Cardon, 2010b ; boyd, 2014). Mais cette disposition à la décontextualisation, plutôt que d'être posée comme un élément constitutif et positif des régimes de communication sur le web, y est posée comme un problème. Ces choix méthodologiques et épistémologiques vont ainsi rabattre progressivement les recherches sur les régimes communicationnels du web à un questionnement relatif à l'exposition de soi.

Animés d'une intention souvent analogue, d'autres travaux vont en effet s'attacher à examiner, dès la seconde moitié des années 2000, les enjeux identitaires de la présentation de soi sur les réseaux sociaux. Il s'agit alors d'analyser les processus de mise en visibilité (Cardon, 2008 ; Granjon & Denouël, 2010) et de mise en scène de soi (Coutant & Stenger, 2010) depuis un cadre méthodologique et conceptuel souvent emprunté à la théorie de la reconnaissance d'Honneth (2006, 2007) ou à l'interactionnisme de Goffman (1973). Actualisant - de façon parfois implicite - certains travaux sur la réflexivité de l'individualisme contemporain ou les identités postmodernes, ces recherches s'attachent à examiner les pages de profils, les statuts, les contenus partagés, etc. comme autant de signes participant de l'élaboration d'une identité narrative (Ricoeur, 1990). Il s'agit ainsi d'examiner comment ces éléments procèdent d'une extériorisation des singularités individuelles - exposées à la reconnaissance d'autrui (Granjon & Denouël, 2010) - et la façon dont les utilisateurs tirent parti de la multiplicité et de la plasticité des identitèmes offerts par ces dispositifs - « âge, sexe, diplôme, profession, opinions politique et religieuse, orientation sexuelle, goûts, hobbies, récits intimes, photos de soirée, autoproductions,

quizz, applications, adhésions à des communautés électives, traces d'interaction, réseaux d'amis, etc. » (Granjon & Denouël, 2010, p. 28) - pour mettre en scène, avec une certaine liberté, divers traits identitaires projetés. Cette identité construite enregistre ainsi « certaines caractéristiques stables et durables des personnes, mais aussi et surtout des signes d'identité beaucoup plus diffus, mouvants et multiples que les participants déposent dans leurs goûts, leurs amis, leurs activités ou leurs œuvres » (Cardon, 2008, p. 99).

D'autre travaux s'attachent pour leur part à mettre en lumière le caractère pluriel des facettes identitaires ainsi offertes à l'hétérogénéité des regards - en fonction des différents sites et / ou des différents cercles de contact rassemblés sur une même plateforme - ou à examiner à l'inverse les effets que produit la réunion, sur une même scène, de personnes renvoyant usuellement à des contextes interactionnels distincts : amis, familles, relations professionnelles, etc. (boyd, 2014). Il s'agit encore, pour d'autre travaux, d'examiner comment les dispositifs techniques participent d'une mise en forme de cette exposition identitaire en définissant le format des identitèmes disponibles aux acteurs - texte, image, vidéo, etc. - ou d'analyser comment ceux-ci jouent des mécanismes d'exposition automatique de leurs activités - déclaration de nouveaux amis, participation à un événement - et des procédés de mise en calculabilité de leurs identités - nombre d'amis, de visites, de déplacements, etc. (Georges, 2009). L'enjeu est, alors, d'examiner les effets des protocoles interactionnels inscrits dans ces dispositifs sur les formes de l'identité. Dominique Cardon a ainsi proposé « un examen transverse des différentes familles de sites relationnels, qu'il s'agisse des services de rencontre, d'échanges entre amis, des communautés de goût ou d'intérêt, des plateformes de partage d'œuvres autoproduites ou des mondes virtuels, [permettant de montrer] que la manière dont les individus apparaissent et dont ils peuvent tisser des liens est souvent architecturée très différemment » (Cardon, 2008, p. 96).

Critique de l'approche conversationnelle

On comprendra donc que si nous entendons ici nous démarquer de ces approches - et ainsi en conduire, d'une certaine façon, la critique - ce n'est pas d'abord par opposition à leurs analyses, mais plutôt par différenciation à leurs objets. Par le choix des dispositifs qu'elles se donnent, c'est-à-dire, aussi, par le choix de ceux qu'elles excluent, ces recherches tendent en effet à poser comme règle communicationnelle ce qui ne constitue pourtant qu'une exception des agencements communicationnels du web.

Un esprit espiègle s'amuserait ainsi à constater que, parmi l'extrême hétérogénéité des dispositifs du web 2.0 - dispositifs algorithmiques comme Google ou HypeMachine, plateformes participatives comme Yelp ou TripAdvisor, plateformes collaboratives comme Local Motors, Quirky ou OpenIDEO, etc. - ces réflexions s'en tiennent le plus souvent à l'examen de dispositifs octroyant à l'individualité de l'énonciateur une importance singulière. Il en va en effet du fonctionnement même des blogs et des réseaux sociaux que d'enchaîner l'énonciation à une individualité singulière et d'inciter à des usages entièrement organisés autour de la mise en récit de cette individualité. Ce choix, probablement, n'est pas arbitraire. Il rend compte, sans doute, d'un certain engouement des utilisateurs pour ces dispositifs. Mais c'est aussi, plus implicitement peut-être, que ce choix consent à la pensée le privilège d'un certain héritage, disposant au devant d'elle tout le déjà-là d'un dispositif conceptuel et méthodologique familier - le sujet, l'interaction, l'identité - jouissant par ailleurs d'un certain prestige critique et institutionnel. L'interindividualité et l'exposition de soi étalent le regard sur un monde déjà plein d'un langage complice s'élevant sans effort d'une réalité toujours-déjà disposée à parler - et à être entendue.

Ce souci de l'individualité du sujet nous semble toutefois problématique. D'abord parce qu'il exclut un (très) large spectre des dispositifs du web 2.0 dont le mode d'agencer les traces accorde moins d'importance à l'individualité de leur auteur qu'à leur contenu. Ces analyses évacuent ainsi, comme le note Bernhard Rieder (2010), une

bonne partie des dispositifs du web 2.0 dont le fonctionnement ne repose que sur des interactions diffuses - non focalisées sur des individualités spécifiques - et des interactions faibles - formats courts, partages de liens ou de contenus, votes, folksonomies, analyses algorithmiques, etc. Mais c'est aussi qu'en ignorant ces dispositifs de coordination de l'action des foules, ces recherches neutralisent ce phénomène central des régimes de communication du web qu'est la rupture avec le contexte d'énonciation - l'ici et maintenant de l'énonciation, son horizon expérientiel et intentionnel, etc. - et les modes spécifiques de rencontre que cette rupture détermine. Le choix des objets vient ainsi légitimer un parti pris théorique consistant à attacher, toujours, la communication - et son mode de fonctionnement - à des individualités déterminées s'y exposant l'une à l'autre. Ce positionnement ne peut alors qu'échouer à accueillir la spécificité des agencements communicationnels numériques que révèlent nos dispositifs et leurs effets sur les processus de subjectivation individuelle et collective[306].

La foule ou l'être-côte-à-côte

On constatera, en effet, que nos dispositifs de coordination de l'action des foules règlent moins leur fonctionnement sur l'exposition de quelques individualités que sur l'agencement d'une multiplicité de traces d'abord organisées en fonction de leur contenu. Sur Yelp ou TripAdvisor, ce sont par exemple les pages descriptives des restaurants, des bars ou des hôtels autour desquelles s'organisent la recherche, l'exploration et l'exposition des traces. Sur Quirky, OpenIDEO ou Local Motors, ce sont les différents projets - leur thématique, leurs attributs, leur avancement - qui en règlent l'agencement. Sur Google et Hypemachine, c'est encore l'interconnexion des

[306] Notre positionnement pourrait ainsi être rapproché des efforts de Kittler (Kittler, 1999, 2009 ; Winthrop-Young, 2013) pour examiner les effets des médiums sur les processus de subjectivation. Nous nous en démarquons toutefois en tant que ce sont d'abord les processus de subjectivation collective qui nous intéressent ici.

contenus qui en définit le régime d'analyse et le mode d'exposition[307]. À l'encontre des usages supposés majoritaires des réseaux sociaux, où l'identité d'une individualité est établie comme point d'entrée et principe d'organisation de l'espace de traces - la navigation fonctionnant comme navigation entre des pages de profils constitutivement rattachées à l'individualité d'un auteur - c'est autour d'un contenu impersonnel que se distribue ici l'énonciation, sa classification, son exposition. Le *dit* y est donc assujetti - par le statut de commentaire que lui assigne l'architexte - à l'exposition d'un objet - lieux, projet, produit, etc. - suspendant l'énonciation - ce qu'*on* dit - à l'extériorité d'un monde - ce qui *est* dit.

Ce n'est pas tant, toutefois, la centralité du contenu qui nous importe ici, que le mode de rencontre qu'il organise. Car ce mode de ressaisir la composante référentielle des traces aux dépens de leur composante indiciaire n'en neutralise pas entièrement la force de contact. Il en modifie en revanche, et de façon décisive, le mode d'exercice. Ainsi, là où le fonctionnement des réseaux sociaux subordonne le contact à l'identification préalable d'une individualité constituée comme telle dans le geste d'isoler une page de profil - pour s'y abonner, pour y adresser une requête « d'amitié », etc. - la rencontre à autrui n'advient jamais sur ces dispositifs que comme un événement fortuit, accidentel, extérieur à l'être-là de sujets constitutivement étrangers. Cette extériorité est encore accentuée par la multiplicité inhérente des individualités engagées dans l'élaboration, la prolifération, et la dissémination de ces traces. Ainsi, là où les réseaux sociaux rassemblent un petit cercle de personnes, et favorisent de cette façon l'individualisation d'autrui et l'établissement de relations interpersonnelles, la multiplicité neutralise ici l'individualisation, le dévisagement, l'identification des sujets s'exposant dans ces traces. Les rencontres que distribuent

---

307 Les réseaux sociaux eux-mêmes s'exposent d'ailleurs à ce type d'usage. Sur Twitter, c'est souvent le hashtag qui articule un mode de sérialiser des tweets hétérogènes - plus que les mécanismes individualisant du following ; et sur Facebook c'est souvent d'une chaîne de dissémination anonyme de contenus que participent - plus ou moins consciemment - l'exposition de soi et le partage de liens, etc.

ces dispositifs y ressemblent donc moins à des rencontres de face-à-face qu'à cette multiplicité de rencontres fortuites, évanescentes, à laquelle nous a habitué la foule anonyme des grandes villes, exposant sous un rapport d'extériorité des subjectivités rapprochées par l'effet résiduel, contingent, de trajectoires expérientielles disjointes - comme une projection du sujet dedans-dehors une multiplicité inorganisée de personnes : *une multiplicité d'être-à-côté*.

Cette spécificité ne s'attribue pas, toutefois, à une inflexion intentionnelle des régimes d'énonciation convoqués par les auteurs. En effet, et comme cela a été régulièrement noté, cette énonciation est le plus souvent le lieu d'une exposition de soi. On y révèle ses affections , ses opinions, ses jugements ; souvent même, l'évaluation d'un lieu, la description d'un événement, le commentaire d'une proposition procèdent d'une mise en récit de sa propre intimité. L'objet du discours y est alors ramené auprès de soi, articulé à un événement personnel, rapporté à la circonstance d'une vie[308]. Mais l'individualité de cette énonciation n'est pas le principe qui en règle l'ex-position ; c'est l'extériorité et la multiplicité qui distribuent ici l'espace phénoménologique sur lequel tombe l'énonciation, annulant la singularité de chacun dans l'exposition d'un dire sans commencement. Rien de l'individualité d'un sujet, de la familiarité d'un visage, de la continuité d'une relation ne s'élève de ces traces ; c'est un lointain qui comparaît ici, une rencontre qui s'évite, une disparition qui insiste, un commencement aussitôt rejeté à l'horizon, dans le déploiement de cette étrange intimité qui lie ceux qui savent ne

---

[308] On peut trouver l'exemple d'une telle mise en récit dans certains commentaires de Yelp : http://www.yelp.fr/biz/sympatic-bar-rennes, consulté le 13/05/2014.

« Moi aussi j'ai "fait mes études" (l'essentiel) au Sympa (1965-1970) du temps de Jean et Yvette et j'ai quand même comme la plupart des habitués eu ma licence . Yvette nous attribuait des surnoms pour noter les ardoises. Le mien était "Pierre Droit". Le Sympa avait une clientèle un peu particulière, surtout des piliers qui arrivaient souvent à l'ouverture et faisaient aussi souvent la fermeture... On y trouvait quelques dizaines d'amis de toutes origines : de toutes les facs, mais pas que des étudiants, aussi des passionnés de moto ou de rallye auto. Je serais ravi de retrouver certains pour évoquer les souvenirs de pistes. Pierre »

« Dans les années 60, j'ai beaucoup fréquenté le Sympatic Bar,tenu par Jean et Yvette, rue Saint Michel. C'était un haut lieu des "pistes" rennaises dignes de celles de Joyce, Bukowsky et Lowry. Une nuit de 1965, il y eut la visite de Kerouac en transit pour Brest. »

rien partager. La rencontre est donc d'abord la rencontre à un sujet livré à l'indiscernabilité, à un devenir quelconque, suspendu à la multiplicité dans laquelle il se fond. Comme le signalait Simmel à propos des grandes villes, « à ce point, la quantité de la vie se transforme très immédiatement en qualité et en caractère spécifique » (Simmel, 1989, p. 246). La trace et sa réception ne sont plus, alors, ordonnées à l'intériorité d'un sujet y exposant un vouloir dire premier. C'est le sujet, à l'inverse, qui est ici produit par la trace, ressaisi comme son opérateur nécessaire, renvoyé à pur statut impersonnel d'être écrivant. Ici, les traces distribuent moins une présence qu'une absence et s'aménagent, dans ce suspens, un espace de fonctionnement affranchi de l'individualité de tout sujet. C'est ainsi à la lisière de cet anonymat, dont la multiplicité enveloppe ceux qui s'y exposent, que tombe, ici, l'énonciation.

La communication comme abandon de traces

L'analyse sérielle de ces différents dispositifs montre en effet que ce mode de renvoyer le sujet au-dehors de ses traces n'est pas une simple conséquence contingente de la multiplicité que convoquent ces plateformes. Ces traces y sont activement soustraites, par divers procédés techniques, à leurs auteurs, qui s'y voient ainsi délivrés - de l'intérieur de l'interaction - de leur position d'origine de l'énonciation.

On constatera d'abord, en effet, que la prise de parole - évaluation, proposition d'idée, commentaire, etc. - est le plus souvent articulée, sur ces dispositifs, à la distribution d'éléments sémiotiques a-signifiants (Guattari, 1992) - notes, étoiles, likes, etc. - suspendant l'énonciation individuelle à une énonciation collective (Delcambre, 1993) et impersonnelle. Les étoiles - entre 1 et 5 - attribuées par les utilisateurs de Yelp aux divers services recensés sont ainsi algorithmiquement agencés dans l'exposition d'une évaluation collective ; sur TripAdvisor, le même procédé est mobilisé et redistribué en différents axes spécifiés par la nature de l'établissement évalué ; sur Foursquare, c'est encore par l'attribution d'un « j'ai aimé » - signe-passeur symbolisé par un coeur - ou d'un « je n'ai pas aimé » - signe-passeur symbolisé par un coeur brisé

- que l'énonciation individuelle est liée à une évaluation collective. Articulée sous un format d'équivalence impersonnel, l'énonciation est ici prélevée sur l'individualité d'un sujet comme variable statistique agencée sous une énonciation collective et désautorialisée - sans sujet attribuable.

Cette « statistisation » des énoncés n'en neutralise pas , toutefois, l'individualisation. Les éléments infra-discursifs - étoiles, votes, etc. - sont le plus souvent associés, en effet, à des fragments discursifs - avis, commentaires, etc. - qui, dans la série qu'ils distribuent, ouvrent au sujet un espace de réappropriation individuelle de l'énonciation. Mais c'est alors la mécanique interactionnelle qui en spécifie l'articulation qui soustrait ces traces à l'individualité de leur auteur. Car cette exposition de soi s'exerce le plus souvent au contact d'un agencement interactionnel niant aussitôt au sujet tout forme d'autorité énonciative du sujet sur ses traces. D'abord parce qu'il n'appartient pas à ce sujet de décider de l'agencement interactionnel sous lequel s'exerce l'énonciation. La situation interactionnelle type qu'elle convoque et qui la spécifie - comme proposition d'idée, comme commentaire, etc. - tout comme les interactions auxquelles elle appelle - votes, évaluations, commentaires, etc. - sont fixées du dehors par un dispositif technique définissant une grammaire d'interaction soustraite au contrôle de l'énonciateur. Si tout acte d'énonciation convoque nécessairement, comme l'a signalé l'ethnométhodologie, un agencement interactionnel conventionnalisé, institutionnalisé, ritualisé - et donc partiellement autonome - le mode d'existence technique de cet agencement - son irréductible extériorité à l'énonciateur - le soustrait ici à tout ajustement situé. Il est ainsi refusé, par exemple, au sujet de substituer au commentaire, au vote, ou à l'évaluation de ses propositions, une négociation conversationnelle de son contenu. Figée en une trace immobile, l'énonciation ne s'accomplit jamais, sur ces dispositifs, qu'en acceptant de s'exposer à un agencement interactionnel toujours-déjà défini en amont et hors de sa portée. Mais ce n'est pas seulement que l'énonciation s'exerce, sur ces dispositifs, sous un agencement interactionnel autonome. C'est aussi, le plus souvent, que ces agencements dérobent minutieusement au sujet toute opportunité de contrôle sur ses

propres traces, lui soustraient toute occasion de correction ou de justification, lui refusent tout privilège de contrôle ou de rectification sur ce qui en *est dit* et ce qu'on leur *fait dire*. Sur Yelp, il s'agit ainsi, par la disposition de trois signes-passeurs, d'indiquer si on a jugé le commentaire « Utile », « Drôle », ou « Cool » ; sur TripAdvisor, il s'agit plus simplement encore d'indiquer si l'avis nous a été « utile » ; sur Foursquare, de « Liker » ou non les conseils rédigés par les autres utilisateurs ; sur Twitter, de « retweeter » ou non les messages, etc.. En aucun de ces cas, il ne s'agit donc de disposer ici l'interaction comme l'occasion d'un prolongement, d'un ajustement ou d'une explicitation d'une énonciation première, mais comme occasion d'une énonciation autre. Elle n'y précise pas un avis, n'y explicite pas une note, n'y émet pas une objection ; elle est un *autre* avis, une *autre* note, un *autre* commencement. Ainsi soustraites à l'autorité de leurs auteurs, les traces y fonctionnent alors comme des unités sémio-pragmatiques autonomes, offertes à la réapproprition d'un autrui extérieur, exhorté à les évaluer, à les rejeter, et à les faire parler *en son propre nom*. Elles cessent ainsi d'opérer dans l'écart d'un dire à un vouloir-dire originel, y insistant plutôt comme une réalité pleine, exposée comme *objet* d'une énonciation extérieure - passée ou à venir - renvoyant, dans cette autonomie, le sujet - sous vouloir-dire, son intention de communication - au dehors de l'énonciation.

Une mécanique semblable règle d'ailleurs le fonctionnement des plateformes plus étroitement collaboratives. Si ces dispositifs visent bien, en effet, l'élaboration d'un écrit collectif, ce processus n'exige - le plus souvent - aucun accord intersubjectif sur l'ordre de cet écrit. L'écriture collective y fonctionne plutôt par agencement de fragments textuels - formulation d'un problème, propositions de solutions, expositions de visuels, etc. - dont la composition et l'articulation - quelle proposition accepter, quelle proposition rejeter, quelles propositions associer, etc. - sont confiées à l'initiative individuelle et soumises à une évaluation extérieure des autres utilisateurs par une procédure de vote décentralisée neutralisant alors la nécessité d'un

ajustement interindividuel de l'écrit[309]. Nous avons déjà examiné plus haut le détail de ce processus sur la plateforme de Quirky, et montré que les utilisateurs n'y sont jamais amenés à s'accorder inter-individuellement sur le sens, le fondement et le devenir de ses projets. Sur OpenIDEO encore, l'élaboration d'une solution collaborative à un challenge sollicite d'abord la formulation - individuelle - d'« inspirations ». Il s'agit alors d'abandonner de courtes suggestions, encore abstraites et non immédiatement concrétisantes, redistribuées en différentes missions - collectes d'exemples inspirants, entretiens et partages d'expériences, etc. - génériques ou indexées à la spécificité du challenge. Les auteurs de ces inspirations sont incités à lier leurs propositions à des inspirations similaires pour composer une « carte collaborative » en exposant un graphe navigable par proximité thématique. Ces inspirations sont alors soumises aux votes et aux commentaires des internautes. Lors d'une seconde phase d'élaboration conceptuelle, les utilisateurs sont ensuite invités - en s'inspirant des suggestions formulées - à proposer des « concepts » - c'est-à-dire des réponses concrètes aux challenges - distribués en différents thèmes. Si les utilisateurs sont, ici encore, invités à lier leurs concepts aux suggestions les ayant inspirés - ou à d'autres concepts similaires - la rédaction de ces propositions n'y reste pas moins confiée à l'initiative individuelle d'utilisateurs sommés de faire parler en leur propre nom ces suggestions - d'imaginer à partir d'elles des solutions opératoires concrètes - sans que leurs auteurs originels ne disposent d'aucun contrôle sur ce qui en est fait et ce qui en est dit. Ces propositions sont à leur tour soumises aux votes des utilisateurs. Les propositions retenues font alors l'objet d'une ultime étape de perfectionnement durant laquelle les utilisateurs sont invités à soumettre des améliorations à ces concepts, elles-mêmes soumises au vote. Les perfectionnements retenus sont enfin implémentés. L'élaboration collaborative de ces propositions s'agence ainsi de telle sorte à n'exiger aucun accord intersubjectif des acteurs. Les suggestions, propositions, etc. y sont mobilisées comme autant de fragments autonomes dont les mécanismes de manipulation neutralisent

---

309 c.f. chapitres 3 et 7.

toute nécessité à reconstituer, derrière le dire, les intentions d'un sujet dans un procès d'alignement réciproque des horizons expérientiels des acteurs. Elles ne s'y répondent pas l'une l'autre dans l'élaboration d'un monde commun, mais fonctionnent comme des traces autonomes soumises à des actions *extérieures* d'autrui ; comme une machine signifiante souveraine qu'il convient pour elle-même d'évaluer, de rejeter, d'accepter, ou de faire dériver. La trace est ici ce qui advient dans *l'écart* qui sépare les sujets bien plus qu'elle ne vise à réduire cet écart.

Il est d'ailleurs significatif que, sur ces plateformes, les fragments énonciatifs - problèmes formulés, propositions d'idée, etc. - ne peuvent jamais être manipulés - acceptés, rejetés ou associés - que comme entités autonomes et indivisibles, ne pouvant faire l'objet d'aucune modification, d'aucune rectification, ni d'aucun ajustement collectif. S'il est souvent offert d'exprimer des commentaires sur ces fragments, ce n'est pas, en effet, pour en négocier un ajustement collectif - aucun mécanisme de rétroaction ne liant ces commentaires à une possible modification du fragment. La plupart de ces commentaires - très courts - n'en discutent d'ailleurs que superficiellement, préférant exposer un jugement, une opinion, ou une affirmation personnelle - sans effet immédiat : j'ai voté pour, je trouve dommage que, etc. Il est d'ailleurs remarquable que les acteurs violant ce mode d'utilisation des commentaires se voient immédiatement recadrés par les autres utilisateurs. Ainsi, sur Quirky, un inventeur ayant entrepris de répondre individuellement à chaque commentaire - pour s'expliquer sur sa proposition, pour se justifier de ses choix, etc. - se voit aussitôt accusé de spam par les autres utilisateurs.

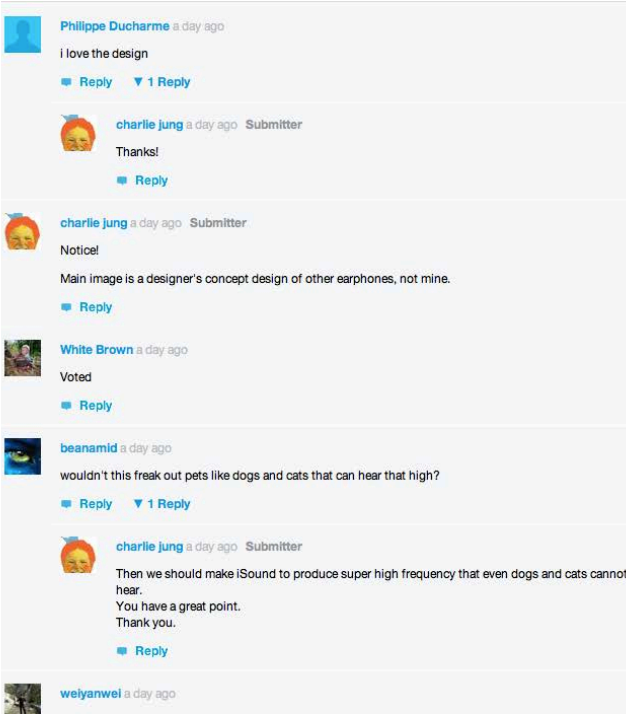

Figure 20. La conversation comme spam - 1/2

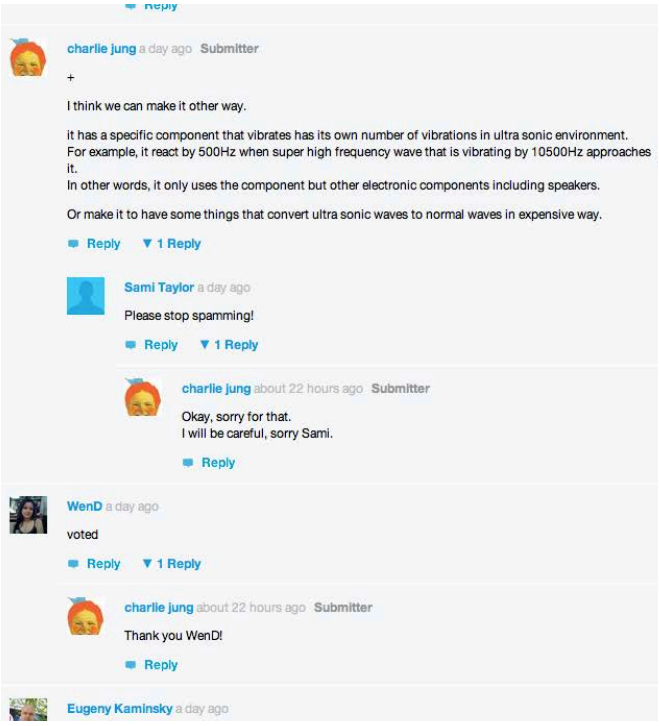

Figure 21. La conversation comme spam - 2/2

En neutralisant la disjonction entre le flux de la parole et l'autonomie matérielle de l'écrit, les traces agencées par ces dispositifs règlent ainsi des agencements interactionnels spécifiques. Rendue à son extériorité, la trace cesse, en effet, d'insister ici à la révélation d'un vouloir-dire originel, d'une intention de communication, d'un foyer subjectif d'énonciation. Le mode d'exposer ces traces ne convoque ainsi aucune fonction auctoriale susceptible de suspendre l'interaction à l'autorité d'une intention de communication, à la garantie d'une origine, à la continuité d'une co-présence - à l'affrontement d'un vouloir-dire et de son interprétation. Le dit, ici, n'est pas quelque chose qui s'échange mais quelque chose qui s'abandonne. Il ne s'agit donc pas seulement, en ouvrant la pensée à des plateformes extérieures à l'usuelle série forum / blog / réseaux sociaux, d'élargir l'espace de phénomènes que se donne l'analyse, mais, à leur contact, de réorganiser le regard qui les isole, et le langage qui les exprime. En se tenant à l'analyse de ces seuls dispositifs, et en reconduisant dans l'ordre de l'analyse l'importance que ceux-ci confient à la singularité du sujet de l'énonciation, les approches conversationnelles ont en effet été amenées à poser comme point d'entrée de l'analyse l'intention de communication d'un sujet, ses

stratégies énonciatives, sa recherche de reconnaissance, plutôt que la réalité nue des traces qu'il abandonne par ses gestes[310].

Du mode de fonctionnement des traces numériques

Or, et à l'encontre de la thèse soutenue par les approches conversationnelles, les traces qu'agencent nos dispositifs de coordination de l'action des foules ne fonctionnent pas exactement comme opératrices d'une mise en co-présence écranique. Elles y sont plutôt disposées sous deux modes de fonctionnement métastables (Simondon, 2011) les agençant simultanément sur le mode « de l'indice et du symbole, au sens percien du terme » (Merzeau, 2008, p. 155).

Combinées à divers repères sémiotiques - photos de profil, pseudonyme de l'utilisateur, lien vers une page personnelle, etc. - ces traces fonctionnent d'abord comme indices « attestant d'une présence » (Merzeau, 2008, p. 155) passée, restituant la singularité d'un sujet empiriquement unique et singulier, le révélant comme foyer de leur dispersion et principe de leur articulation, rétablissant ainsi une unité à peine altérée par l'effacement du corps. La réception de la trace est alors assujettie par ces repères sémiotiques à un geste de vectorisation du perçu spécifié par Yves Jeanneret comme « la capacité dans le présent de faire référence à un passé absent mais postulé » (Jeanneret, 2011, p. 61). L'unité énonciative des différents repères sémiotiques enchaîne ainsi la trace à l'intériorité d'un sujet empiriquement déterminée dont elle constitue l'expression. Cette unité expose alors la trace comme matérialisation d'un vouloir-dire qu'elle exhorte le lecteur à reconstituer en assujettissant le regard à un geste de réinsertion du sujet écrivant dans ses traces. Mais cette présence est aussitôt renvoyée au-dehors de la trace - et de l'agencement que la

---

310 Ce parti pris a d'ailleurs conduit à restreindre l'analyse de certains dispositifs aux usages les plus étroitement liés à l'individualité de leurs utilisateurs. On examine par exemple beaucoup plus aisément le caractère de réseau social de Twitter - following, etc. - que sa disposition à agréger des fragments discursifs épars et hétérogènes exposés à une certaine dérive par leur sérialisation - hashtag - ou par leur analyse algorithmique - Twitter Trend.

fait fonctionner.

En neutralisant l'autorité énonciative du sujet, ces dispositifs figent en effet l'énonciation dans une trace conquérant son autonomie par rupture à un horizon expérientiel et une intention de communication immédiatement perdus. Son origine - le vouloir-dire d'un sujet - est ici neutralisée. La trace n'invite plus, alors, à être reçue comme expression de l'intention d'un sujet dont la prise en compte configurerait le sens et les effets. Elle cesse de s'exposer comme moment d'un contact entre des intériorités et s'autonomise pour fonctionner comme une « unité discrète de sens » (Merzeau, 2008, p. 155) offerte au grand murmure des traces qui s'abandonnent. L'énonciation n'y est donc plus agencée sous un mode conversationnel où le sujet, renvoyé par autrui à l'irréductible écart à soi qu'ouvre l'ex-position de son intériorité dans l'extériorité d'une trace, serait enjoint de répondre de ce qu'*il* a dit ; cet écart est, à l'inverse, maintenu béant. Ce n'est pas l'intériorité du sujet qui est ici posée comme horizon de l'énonciation, mais l'extériorisation d'une trace offerte - sans aucun contrôle de l'auteur - aux transformations et aux réactions qu'y exercent *extérieurement* les autres utilisateurs. L'agencement des traces n'y est donc plus subordonné à l'intention d'un sujet, mais, à l'inverse, activement arraché à tout horizon intentionnel, de telle sorte à exercer des effets dont aucun auteur n'aura plus à répondre. Exposée à un agencement autopoiétique de signes évacuant l'auteur de l'opération d'élaboration du sens, la trace est ainsi défaite de sa force de mise en coprésence écranique. Elle dépose son sujet comme une singularité quelconque, comme un mince accroc à sa surface.

C'est en effet au contact de ce mode très spécifique d'agencer les traces, de les exposer, de les faire fonctionner aussi, que comparaît, ici, le sujet : renvoyé, sans cesse, sur le bord de cette disparition à venir, à laquelle le condamne l'articulation de ces deux modes de fonctionnement hétérogènes de la trace. Car ce n'est pas seulement, alors, que son intériorité se voit congédiée ; c'est aussi son mode de prendre place dans les traces qui est ici infléchi. En refusant au sujet de l'énonciation toute position de commencement, ces dispositifs maintiennent en effet leurs utilisateurs sous un

rapport d'extériorité - qui est bien, encore, un rapport - s'exerçant au contact d'un langage parlant *entre* eux. La trace cesse alors de fonctionner comme expression, comme milieu, comme vecteur d'établissement d'une intersubjectivité. Elle se donne plutôt comme le point de départ et le point d'arrivée autonome d'un processus communicationnel dont le sujet n'est plus qu'un résidu nécessaire. L'exposition à la foule n'a donc rien d'une juxtaposition de rencontres en face-à-face - fussent-elles distancielles. *L'avec* prend ici la forme privilégiée de *l'a-côté*.

Aussi notre désaccord avec l'hypothèse conversationnelle - et l'extension du champ de phénomènes que ce désaccord nous a conduit à opérer - ne relève-t-il pas d'une simple querelle théorico-théorique, opposant l'un à l'autre des cadres théoriques distincts mais laissant intacts leurs objets. C'est aussi - plus essentiellement sans doute, plus maladroitement à coup sûr - que se formule pour nous dans cette neutralisation de l'individualité, une injonction à penser ce que, de notre modernité, et de la condition à laquelle elle nous condamne, la thématique de l'interindividualité nous a conduit, depuis trop longtemps, à négliger.

Il y a plus d'un siècle déjà que Simmel diagnostiquait dans l'effondrement des agrégats sociaux hérités et l'irruption de l'individualisme[311] l'avènement de la masse - et sa substitution au groupe - comme mode d'être-avec privilégié de notre modernité. Sans doute est-il l'un des rares à avoir su - avec l'intelligence qu'on lui connaît - se préserver des sentences trop expéditives - et des postures confortables que celles-ci octroient - pour accueillir, dans toute sa singularité, dans ses écueils, dans ses promesses aussi, l'étendue de cette césure. Ainsi a-t-il a su identifier dans la forme-masse un mode d'articuler la nécessité de la forme - l'extériorité d'un être-en-commun,

---

[311] Cet individualisme n'appelle - ni pour Simmel, ni pour nous - à un jugement négatif. Il n'est qu'un mécanisme - à la fois cause et conséquence - du réagencement des formes sociales consacrées par la modernité. Pour une synthèse des différentes composantes de l'individualisme chez Simmel voir (Honneth, 2006, p. 305-323).

fragile sans doute, mais non moins obstiné[312] - et l'injonction moderne à suspendre le sujet individuel à l'expérience de son autonomie et de sa séparation - injonction adressée à l'instant même où l'extension de ses interdépendances et des multiplicités qu'elles convoient l'écartelait de toute part. Si Simmel prête tant d'attention aux grandes villes, à l'argent, à la mode, c'est qu'il y discerne un mode d'agencer les relations neutralisant ce qui, de la multiplicité, fait obstacle à la vie individuelle, et y entrouvrant - à l'inverse - un intervalle où l'être-avec et l'être-séparé se recouvrent : comme un moyen de congédier, au contact même de cette multiplicité, la présence d'autrui ; de le renvoyer au lointain - aussi proche qu'il puisse être - et d'accorder, dans ce geste même, sa dépendance au dehors et la quiétude de son intériorité : l'être-avec et la séparation de l'être-auprès-de soi.

S'il importe d'abandonner le cadre de l'interindividualité et de l'exposition de soi, c'est donc, aussi, pour se donner la possibilité de penser l'inflexion que ces dispositifs impriment à notre modernité ; comme un mode singulier de composer, par les traces qu'ils agencent, des individualités absolument étrangères les unes aux autres, ne partageant ni nécessairement de valeurs communes, ni nécessairement d'identité commune, mais qui, projetées dans un même monde, sont tout de même amenées à s'y exposer les unes aux autres. Si la masse fonctionnait dans la culture moderne comme un substitut fluide à la forme groupe - correspondant à ce qui reste de communauté sous cette modernité - la foule est sans doute ce qui se substitue ici à la masse comme mode de composer la typicité et la différenciation, la présence et l'absence, la rencontre et la séparation, l'avec et l'a-côté. Non pas que les foules du web s'identifient aux phénomènes de masse consacrés par la modernité[313] ; mais

---

312 C'est le propre de la modernité que de disposer, toujours, ce commun sur le bord de sa propre dissolution. Il n'est reste pas moins que ce celui-ci y insiste comme le dehors depuis lequel seulement se distribue un dedans - l'intériorité d'un sujet - par le geste même de s'y exposer - c'est-à-dire aussi, de l'ex-poser.

313 Les mots d'ordre de la masse ressortent d'une énonciation impersonnelle totalisante, les mots de passe de la foule d'une énonciation plurielle différenciante (van Dijk, 2012, pp. 43-48).

qu'elles fonctionnent toutes deux comme des formes d'agencer l'extériorité et la quantité des hommes - condition de notre modernité -, d'articuler leur individualité et leur inter-échangeabilité, et de substituer l'absence - l'être-à-côté - à la présence - l'être-en-face - comme mode d'être-avec privilégié.

Aussi ce faire-foule n'a-t-il rien d'un défaut à corriger ; que l'énonciation soit ici livrée à son impersonnalisation n'a rien d'un écart par rapport à une situation de communication interpersonnelle première, qu'il s'agirait de rectifier. Il est ce que le dispositif technique et l'agencement d'énonciation qu'il règle relance activement en tout point de l'énonciation ; et il est aussi ce qu'il nous faut saisir si nous voulons comprendre ce qui, peut-être, se joue sur le web d'une transformation singulière des modes de communiquer et de s'exposer. Ainsi, si c'est au corps - à la neutralité minutieusement rendue lisible d'une posture de passage, à l'indifférence méticuleuse d'un regard survolant, sans s'y arrêter, un visage (Goffman, 2013) - que la foule de la grande ville fait porter la tâche de négocier son mode de présence, c'est à un certain mode - largement extérieur au sujet - de s'exposer à et dans ces traces, que le web confie ici la consistance de ses foules, depuis cette disposition inhérente à toute trace à concilier la présence et l'absence, la présence dans l'absence.

Conclusion

On comprendra donc que, si nous nous sommes proposés ici de faire la critique des approches conversationnelles, ce n'est pas tant par souci d'exhaustivité empirique - pour étendre l'analyse à un spectre de dispositifs souvent ignoré de ces recherches - mais plutôt pour adhérer de plus près à notre présent et nous efforcer d'y discerner ce qui, du vacarme que suscite aujourd'hui l'irruption du web, mérite, plus que le reste peut-être, notre attention. C'est qu'en se restreignant à examiner les stratégies énonciatives des acteurs plutôt que d'analyser les différents procédés organisant l'autonomisation et la dérive de leurs traces, ces approches manquent à penser cette

caractéristique inhérente au web - déterminant tout à la fois la spécificité de ses régimes de communication et la singularité de ses formes d'action collective - qu'est l'autonomisation de l'énoncé.

Cette autonomisation n'est pourtant pas un phénomène accidentel ou résiduel de ces plateformes : d'abord - nous l'avons vu - parce qu'elle se voit activement précipitée par les protocoles interactionnels que ces dispositifs implémentent ; ensuite parce que cette disposition à la décontextualisation se donne comme une inclination spontanée du médium numérique et de son mode de formaliser l'écrit pour en favoriser la manipulabilité. La plupart de ces plateformes exposent par exemple une API - Application Programming Interface - spécifiant des procédures d'accès et de manipulation de leurs traces, à destination d'applications ou de plateformes tierces. Il s'agit ainsi de proposer des mécanismes de décontextualisation et de recontextualisation des traces en favorisant la circulation et l'agencement à des contextes énonciatifs nouveaux en infléchissant le sens et en ré-orientant les effets. Ainsi la plupart des dispositifs du web intègrent-ils aujourd'hui des modules de partage des contenus sur les réseaux sociaux comme Facebook ou Twitter. Sur Yelp, il est ainsi possible de partager la page ou le commentaire d'un établissement sur sa page Facebook ; sur Quirky, ce sont les différentes propositions de projets que la plateforme invite à redistribuer sur ces réseaux dans une visée d'exposition de ses propres projets ou - plus simplement - de publicisation des produits ; sur Threadless, ce sont encore les différents designs de t-shirt qui peuvent être partagés sur Facebook, Twitter, Google+, ou reddit. C'est bien, dans chacun de ces cas, une autonomisation des énoncés qu'il s'agit ici d'équiper, favorisant la décontextualisation d'une énonciation collective et sa recontextualisation sous un contexte énonciatif individualisant adressant un public autre. Mais c'est encore un principe identique qui expose les traces que nous abandonnons sur le web à divers procédés algorithmiques visant à les agréger, à les analyser et à les faire parler indifféremment à l'horizon expérientiel et intentionnel ayant commandé à leur élaboration. Et cette disposition vient in-former jusqu'aux formes culturelles du web : les mèmes ne constituent rien

d'autre, en effet, qu'un jeu de décontextualisation / recontextualisation de motifs humoristiques (Gunthert, 2013a, 2013b).

❧

Ce constat doit d'abord nous forcer à un ajustement méthodologique : non plus examiner les intentions de communication d'un auteur - et donc lui attribuer une position de sujet toujours-déjà définie et fixée en amont de l'analyse - mais étudier les configurations sous lesquelles ces dispositifs agencent les traces que leur abandonnent leurs utilisateurs et les positions de sujet que celles-ci leur *aménagent* et leur *affectent*. Mais l'influence de ces phénomènes de décontextualisation / recontextualisation doit aussi nous inciter à examiner ce qui, du médium numérique, vient précipiter cette disposition à l'autonomisation inhérente à toute trace, et travailler ainsi, sous une inclination particulière, la structure extatique du sujet humain. C'est de là, seulement, que nous pourrons alors analyser la spécificité des processus de subjectivation individuelle et collective qu'agencent ces dispositifs de coordination de l'action des foules.

10 - [Excursus] - Le numérique ou la communication extatique

Sarrouy, Olivier. Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle - 2014

Cette inclination de la trace à fonctionner en deçà - ou à côté - de tout vouloir-dire n'est pas exactement, en effet, une spécificité du numérique[314]. Il serait plus exact de dire ici que le web révèle et radicalise sur un mode propre une inclination en fait inhérente à toute écriture - et signalée il y a plus de quarante ans, déjà, par Derrida - à aménager à la matérialité du signe, un espace de fonctionnement autonome. Cette autonomie sémiotique de la trace écrite n'est pas une simple conséquence de son autonomie matérielle, ni un effet résiduel de cette disposition fondatrice de l'écrit à s'affranchir de l'ici et maintenant de la présence qui l'a fait être par l'irréductible insistance d'une extériorité qui « ne s'épuise pas dans le présent de son inscription et […] peut donner lieu à une itération en l'absence et au-delà de la présence du sujet empiriquement déterminé qui l'a, dans un contexte donné, émise ou produite » (Derrida, 1972, p. 377). L'autonomie matérielle de la trace ne saurait fonder à elle seule son autonomie fonctionnelle. Que la matérialité de la trace délivre son *existence* de l'exigence d'une présence ne signifie pas, en effet, qu'elle en libère son *fonctionnement* - elle signale, tout au plus, la nécessité fonctionnelle de cette libération. Ce qui importe ici est donc surtout que l'écrit « comporte une force de rupture [double, en réalité] avec son contexte, c'est-à-dire l'ensemble des présences qui organisent le moment de son inscription » (Derrida, 1972, p. 377).

L'autonomie de la marque

Cette force de rupture opère d'abord par autonomisation de l'écrit au contexte réel - c'est-à-dire à la situation extérieure effective - de l'énonciation ; comme sécession à « un certain "présent" de l'inscription » (Derrida, 1972, p. 377) d'abord, mais aussi - et surtout - à « la présence du scripteur à ce qu'il a écrit, tout l'environnement et l'horizon

[314] Les analyses présentées dans ce chapitre et le suivant sont l'objet d'une réflexion construite en étroite collaboration avec Cléo Collomb, doctorante en philosophie à l'UTC. Ce qui s'écrit ici lui appartient donc autant qu'à l'auteur de cette thèse - pour autant que l'écrit exige de se voir attribué à quiconque.

de son expérience et surtout l'intention, le vouloir-dire, qui animerait à un moment donné son inscription » (Derrida, 1972, p. 377). C'est que le signe - et notamment le signe écrit - engendre le sens après même toute rupture d'avec son contexte d'émission. Cooren (2013) illustre ce phénomène en montrant que la transcription écrite d'une interaction est toujours lisible pour elle-même, à défaut d'éléments contextuels complémentaires - qu'elle se donne toujours à elle-même son propre contexte par delà, ou à côté de, l'horizon expérientiel des acteurs qu'elle engage. « Comme tout bon analyste de conversation le sait parfaitement, il est souvent aisé de reconstruire certains aspects du contexte d'une interaction même si, bien entendu, d'autres aspects demeurent indéterminables. Loin de définir ce que signifie une interaction, un contexte peut souvent se voir (re-)*généré* à partir du texte lui-même (ou de la transcription) » (Cooren, 2013, p. 55-56).

Le contexte d'une énonciation est, en effet, largement construit par les textes - oraux ou écrits - qu'elle compose. Tout texte manifeste donc une certaine autonomie à ses conditions de production - à l'ici et maintenant de son émission, au vouloir dire qui s'y expose, etc. C'est « ce que Heritage (1984) et Schlegoff (1992, 1997) appellent *le caractère endogène de la parole*, et ce que Derrida (1990) appellerait, plus largement, *l'effet engendreur de tout signe* » (Cooren, 2013, p. 55). C'est d'ailleurs cet effet engendreur de tout signe que convoquent les développeurs web lorsqu'ils s'efforcent de fixer sémiotiquement - et selon une grammaire strictement codifiée - le contexte d'énonciation et de réception des traces en différenciant visuellement, par une disposition minutieuse de l'architexte, la proposition d'idée du commentaire, l'appréciation du commentaire de l'évaluation du produit, le vote de la prise de parole individuelle, etc. « Si l'influence du contexte existe, c'est uniquement *à travers d'autres textes, signes ou informations* supplémentaires qui *accroissent* (c'est une notion clé) la compréhension de ce qui est en train de se passer » (Cooren, 2013, p. 56).

En certaines situations, toutefois, cette autonomie contextuelle peut engendrer une altération du sens, laissant derrière elle certains repères significatifs du contexte de l'énonciation, et trahissant ainsi l'intention de communication qui la commande.

> *« N'importe quelle interaction, sous la forme d'écrits, de paroles ou de gestes, peut rompre avec tout contexte donné, non seulement parce qu'elle engendre, à bien des égards, son propre contexte, mais également parce qu'elle peut se réinscrire dans une infinité de nouveaux contextes sans pour autant perdre sa capacité (minimale) à fonctionner et à se laisser réinterpréter (et ce raisonnement est valable, bien entendu, pour toute marque et tout signe). Comme le note Derrida (1990), "cela ne suppose pas que la marque vaut hors contexte, mais au contraire qu'il n'y a que des contextes sans aucun centre d'ancrage absolu". » (Cooren, 2013, p. 57)*

Cette éventualité ne révoque donc en rien l'autonomie de la trace. Elle signale à l'inverse sa disposition à fonctionner sans garantie d'origine, sans commencement à honorer, sans vouloir-dire à préserver. Comme le rappelle Derrida, « il appartient au signe d'être en droit lisible même si le moment de sa production est irrémédiablement perdu et même si je ne sais pas ce que son prétendu auteur-scripteur a voulu dire en conscience et en intention au moment où il l'a écrit, c'est-à-dire abandonné à sa dérive essentielle » (Derrida, 1972, p. 377).

À cette première force de rupture de la marque d'avec le contexte externe de l'énonciation s'adjoint par ailleurs une seconde force de rupture - interne cette fois - à son contexte sémiotique - c'est-à-dire aux autres signes auxquels elle s'agence dans la composition d'un texte. Comme le signale Derrida :

> *« En raison de son itérabilité essentielle, on peut toujours prélever un syntagme écrit hors de l'enchaînement dans lequel il est pris ou donné, sans lui faire perdre toute possibilité de fonctionnement, sinon toute possibilité de "communication", précisément. On peut éventuellement lui en reconnaître d'autres en l'inscrivant ou en le* greffant *dans d'autres chaînes. Aucun contexte ne peut se clore sur lui. » (Derrida, 1972, p. 377)*

Si le contexte d'une énonciation - orale ou écrite - est engendré par les marques qu'elle compose, il est alors possible de les prélever et / ou de les agencer à d'autres

marques pour combiner un contexte distinct[315]. « Chacun de ces textes, marques ou signes doit, *logiquement et par définition*, devenir reconnaissables en tant que tels [...]. Nous sommes, par conséquent, confrontés à une logique d'*addition*, d'*assemblage* (que nous appellerons plus loin une logique de *configuration*), et non pas à une logique de détermination absolue » (Cooren, 2013, p. 57).

Cette force de rupture interne de la marque est d'ailleurs intensément convoquée par les dispositifs du web. C'est, en effet, la fonction même des API que d'exposer les traces à leur prélèvement et à leur réagencement à d'autres traces composant des contextes distincts. Et c'est encore le mode de fonctionnement de PageRank que de neutraliser le contexte énonciatif interne des liens hypertextes abandonnés sur le web - de neutraliser les chaînes énonciatives dont ils participent - pour les suspendre à un contexte algorithmique auto-référent sous lequel ils n'expriment plus rien d'autre que l'autorité du document vers lequel ils pointent - congédiant ainsi l'intention de communication première de leurs auteurs.

L'itérabilité ou la marque dans l'absence

On comprendra donc que cette inclination à l'autonomisation de la trace n'a rien d'un accident. Elle se donne plutôt comme une conséquence directe du mode de fonctionnement propre de la marque et tient « à l'espacement qui constitue le signe écrit » (Derrida, 192, p. 377) :

> *« espacement qui le sépare des autres éléments de la chaîne contextuelle interne (possibilité toujours ouverte de son prélèvement et de sa greffe), mais aussi de toutes les formes de référent présent (passé ou à venir dans la forme modifiée du présent passé ou à venir), objectif ou subjectif. Cet espacement n'est pas la simple*

---

315 Si cette disposition au prélèvement et au réagencement concerne en droit toute marque - orale ou écrite - c'est d'abord la matérialité et le mode d'existence graphique de l'écrit qui la révèle. Cet examen du mode d'existence de la marque n'apparaît que succinctement chez Derrida. C'est en effet que son projet vise moins l'étude des différentes technologies d'écriture qu'une analyse critique de la métaphysique du sujet - c.f. infra pour une discussion sur ce point.

négativité d'une lacune, mais le surgissement de la marque. » (Derrida, 1972, p. 377)

Cet espacement, en effet, s'attribue à l'itérabilité inhérente à tout régime de marques - pictographique, hiéroglyphique, idéographique, phonétique, ou alphabétique - s'exposant à « la reconnaissance et la répétition » (Derrida, 1972, p. 378). Toute marque exige, pour fonctionner, d'être reconnue, c'est-à-dire d'advenir à la perception sous l'identité d'une forme saisie comme graphème par delà l'eccéité de son tracé. Comme le signale François Cooren « ce qui est décisif dans cet argument tient au préfixe "re-" dans *reconnues*, qui présuppose le caractère itérable de ce qui est produit, sa répétabilité, son itérabilité » (Cooren, 2013, p. 53). Aussi toute marque est-elle assujettie à l'itérabilité d'un code *conventionnalisé* et *partagé* : « il n'y a pas de code - organon d'itérabilité - qui soit structurellement secret. La possibilité de répéter et donc d'identifier les marques est impliquée dans tout code, fait de celui-ci une grille communicable, transmissible, déchiffrable, itérable pour un tiers, puis pour tout usager possible en général » (Derrida, 1972, p. 375). C'est cette itérabilité - la possibilité d'identifier et de répéter la marque - qui, seule, retient l'évanouissement de la communication - et la refuse à tout langage privé. Mais c'est aussi cette itérabilité qui dispose la marque à fonctionner en l'absence de tout auteur et de tout destinataire empiriquement déterminé et expose l'écriture comme une réalité auto-référente. C'est ce que signale Derrida lorsqu'il affirme :

« Ecrire, c'est produire une marque qui constituera une sorte de machine à son tour productrice, que ma disparition future n'empêchera pas principiellement de fonctionner et de donner, de se donner à lire et à réécrire. Quand je dis "ma disparition future", c'est pour rendre cette proposition plus immédiatement acceptable. Je dois pouvoir dire ma disparition tout court, ma non-présence en général, et par exemple la non-présence de mon vouloir-dire, de mon intention-de-signification, de mon vouloir-communiquer-ceci, à l'émission ou à la production de la marque... » (Derrida, 1972, p. 376)

Il en va ainsi du mode d'existence même de l'écriture que de pouvoir fonctionner en l'absence non seulement de ce qu'elle figure - c'est là le propre du symbole - mais

aussi, et surtout, de tout auteur et de tout destinataire - c'est-à-dire de tout horizon expérientiel - empiriquement déterminés. Or cette absence, signale Derrida, n'est pas « une modification continue de la présence, c'est une rupture de présence, la "mort" ou la possibilité de la "mort" du destinataire inscrite dans la structure de la marque » (Derrida, 1972, p. 375). Elle est la dissolution du sujet dans l'exposition d'une marque toujours-déjà itérable. « Cette itérabilité — *(iter,* derechef, viendrait de *itara, autre* en sanskrit, et tout ce qui suit peut être lu comme l'exploitation de cette logique qui lie la répétition à l'altérité) structure la marque d'écriture elle-même [...]. Une écriture qui ne serait pas structurellement lisible — itérable — par-delà la mort du destinataire ne serait pas une écriture » (Derrida, 1972, p. 375).

Aussi la répétabilité de la marque est ce qui précipite - immédiatement, structurellement - son inclination à animer par elle-même, dans le mouvement nu de sa propre exposition, le régime de signe qu'elle objective. L'écriture expose toujours à une rupture d'avec « toute intention de signification actuelle, comme de toute intention de communication présente » (Derrida, 1972, p. 378). Elle est « l'ouverture d'un espace où le sujet écrivant ne cesse de disparaître » (Foucault, 2001e, p. 821).

> *« Pour qu'un écrit soit un écrit, il faut qu'il continue à "agir" et être lisible même si ce qu'on appelle l'auteur de l'écrit ne répond plus de ce qu'il a écrit, de ce qu'il semble avoir signé, qu'il soit provisoirement absent, qu'il soit mort ou qu'en général il n'ait pas soutenu de son intention ou attention absolument actuelle et présente, de la plénitude de son vouloir-dire, cela même qui semble s'être écrit "en son nom". » (Derrida, 1972, p. 376)*

Cette autonomie de la marque - son être-itérable indifféremment à toute intention de communication - est immédiate si l'on s'en tient à une acception courante de la notion d'écriture. Non pas seulement parce que l'écrit porte en lui même l'empreinte de l'absence - de l'auteur et / ou du destinataire - mais aussi parce que c'est la définition même de l'écriture que de constituer « un ensemble de signes qui possède un sens établi à l'avance par une communauté sociale et à son usage » (J. Février, cité par Higounet, 2003, p. 4). Écrire n'est jamais rien d'autre que d'assurer l'adhérence d'un

tracé à un certain code visuel, d'ajuster ses enchaînements sous un certain ordre, d'astreindre sa syntaxe à une certaine grammaire. Mais l'itérabilité de la marque n'est pas le propre de la trace écrite. Elle se donne plutôt comme composante structurelle de tout régime de signes - c'est-à-dire, aussi, comme condition de toute communication. Pas plus que de marques écrites, il n'existe de gestes, de paroles ou d'expressions qui ne doivent, pour être *re*connus - c'est-à-dire intercéder à la communication - convoquer l'identité d'un certain code ou d'une certaine forme. Sans doute ce code est-il souvent moins formalisable - ou en tout cas moins formalisé - que ceux auxquels se conforme usuellement la marque écrite. Il n'est reste pas moins que toute parole exige l'articulation d'un morphème identifiable ; tout geste, le tracé d'un mouvement reconnaissable ; toute expression, l'ajustement d'une visagéité déchiffrable ; toute interaction, la répétition d'une configuration intelligible. Tout acte de communication suppose ainsi le « caractère itérable de ce qui est produit, sa répétabilité, son itérabilité » (Cooren, 2013, p. 53) et n'appartient donc jamais en propre à celui qui l'accomplit. « Cette possibilité structurelle d'être sevrée du référent ou du signifié (donc de la communication et de son contexte) me paraît faire de toute marque, fût-elle orale, un graphème en général, c'est-à-dire comme non l'avons vu, la *restance* non présente d'une marque différentielle coupée de sa prétendue "production" ou origine » (Derrida, 1972, p. 378).

Ce mode d'existence inhérent à toute marque - même orale ou gestuelle - et la disposant comme graphème n'en suppose ni la soumission au régime du signifiant ni la descriptibilité sous un langage articulé[316]. Il signale simplement - sans s'opposer à l'irréductible hétérogénéité des régimes de signes - la transversalité d'une structure de le communication - voir, pour Derrida, de « toute "expérience" en général » (Derrida,

---

316 Il est des régimes de signes - infra-langagiers, infra-réflexifs - qui travaillent à même le corps ; il est encore des régimes machiniques qui n'appellent à aucun geste interprétatif du sujet ; etc. Que ces différents régimes puissent trouver à s'articuler les uns aux autres ne signifie évidemment pas qu'ils soient réductibles l'un à l'autre. Voir sur cette question (Deleuze & Guattari, 1980) et notamment leur plateau sur les régimes de signes et les postulats de la linguistique.

1972, p. 378) - chaque fois « réglée par un code, fût-il inconnu et non linguistique » (Derrida, 1972, p. 375).

C'est d'ailleurs à cette extension que s'est, d'une certaine façon - sans peut-être s'en rendre tout à fait compte - essayé l'ethnométhodologie, en montrant qu'il n'est jamais donné au sujet d'affirmer sa présence au monde qu'en organisant ses actions sous des configurations reconnaissables - par soi et par autrui - à partir de leur ordre exhibé ; c'est-à-dire sous des configurations activement exposées comme « typiques, générales, reproductibles, standardisées, indépendantes de leurs circonstances particulières et de leurs auteurs, bref comme impersonnelles et transcendant les conditions singulières de leur effectuation » (Kaufmann & Quéré, 2001, p. 378) renvoyant les gestes qui s'y conforment sous des régimes de formes munis « de règles de composition, de différenciation et de transformation » (Kaufmann & Quéré, 2001, p. 375) strictes. Comme le synthétise ainsi François Cooren, « en d'autres termes, nous devons [donc] reconnaître, en tant qu'analystes, qu'une certaine convention (toujours relative, limitée, et en évolution) est à l'œuvre dans n'importe quelle production textuelle ou sémiotique. Autrement, la communication serait impossible » (Cooren, 2013, p. 53).

La communication comme archi-écriture

C'est là, d'ailleurs, le sens de la proposition derridienne d'une archi-écriture : l'écriture « ne vient pas "après" (après la parole, après la préhistoire) […] ; elle est originaire, *toujours déjà* présente » (Ramond, 2001, p. 8). L'écriture - en son acception courante - occupe en effet dans la tradition métaphysique occidentale - et son élaboration de la figure du sujet - une position subordonnée à la parole : comme un « moyen de communication homogène à la parole sans doute, mais subordonné, utile seulement dans la mesure où il en permet l'extension, la projection, la diffusion dans le temps et dans l'espace » (Ramond, 2001, p. 9). C'est précisément ce mode de subordonner l'écriture à la parole que Derrida s'est, dans toute son oeuvre, appliqué à déconstruire : « l'idée spontanée, ou naturelle, selon laquelle l'écriture serait essentiellement

secondaire, ou "supplémentaire" par rapport à une communication plus authentique qui serait celle de la parole directement prononcée ou entendue » (Ramond, 2001, p. 10). Et c'est en faisant remarquer que l'absence - à soi et à autrui - est inhérente à tout acte de communication, et pas seulement à l'écriture, que Derrida va opérer ce retournement :

> *« Si en effet on choisit d'appeler "écriture" cette forme de communication dans laquelle le destinataire est absent, la thèse de Derrida consiste à soutenir (ou à faire remarquer) qu'en réalité il y a toujours nécessairement "écriture" (ou absence) dans toute forme de communication, même dans l'apparence de la co-présence. Par conséquent le modèle de toute communication est bien selon lui la communication dans l'absence, c'est-à-dire l'écriture, dont dépendrait ainsi, paradoxalement, la communication dite orale. C'est ce modèle que Derrida appelle* archi-écriture. *» (Ramond, 2001, p. 9-10)*

Chaque geste, signe, parole ou expression mobilisé pour communiquer ne fonctionne qu'en tant qu'il a été conventionnalisé dans l'itération pour porter des significations et des intentions qui n'appartiennent pas en propre à celui qui les convoque. Aussi n'est-il pas d'acte de communication qui ne s'exerce sans déléguer son exercice à un agencement de marques textuelles, de gestes, d'expressions, de signes agissant au nom du sujet. Comme le signale François Cooren :

> *« ceci correspond à ce que Derrida envisageait lorsqu'il proposait de concevoir n'importe quel acte de communication comme un acte de* télécommunication. *En effet, lorsque X interagit avec Y, X et Y communiquent dans la mesure où ils peuvent produire une série de signes ou de marques (gestes, intonations, expressions faciales, textes) qui vont agir en leur nom. […] la dimension matérielle est absolument irréductible. » (Cooren, 2013, p. 47-48)*

Toute interaction - y compris l'interaction en face-à-face - procède ainsi d'une forme de télécommunication ne s'accomplissant que dans cet irréductible écart entre les interactants qu'introduisent - en même temps qu'ils le peuplent - les mots, les gestes, les signes, les expressions que nous convoquons. Toute forme de communication s'opère donc dans - ou malgré - l'absence de ceux qu'elle engage.

> *« Cette thèse est bien plus facile à admettre et à comprendre qu'on ne pourrait le croire. […] Lorsque nous parlons à autrui, il ne nous est pas plus présent que nous ne sommes présent à nous-même : nous ne savons jamais exactement ni pourquoi nous parlons ni la portée exacte de nos paroles : par conséquent […], les paroles que nous adressons à quelqu'un de physiquement présent sont loin d'atteindre quelqu'un de réellement présent - et la présence à soi ou à autrui reste fanstamatique. » (Ramond, 2001, p. 10)*

L'itérabilité inhérente à tout régime de signes ouvre ainsi un nécessaire espacement - une différance du sujet à lui-même et à autrui - suspendu à l'autonomie de ses graphèmes - gestuels, oraux ou textuels - et donc à l'écart que ceux-ci introduisent entre le sujet et sa présence aux autres, au monde et à lui-même.

La structure extatique de la présence humaine

C'est la structure extatique de la présence humaine qui se révèle, alors, dans ce nécessaire espacement : c'est-à-dire le passage au-dehors - un dehors irréductible à l'intériorité de celui qui s'y ex-pose - que réclame tout acte de communication. La notion d'extase doit ici être comprise en son acception première : comme un se-tenir-en-dehors-de-soi-même[317]. Si la communication exhibe une structure extatique, c'est qu'il n'est pas d'acte de communication qui ne s'exerce sans déléguer son exercice à un agencement de marques partiellement autonomes ouvrant un double espacement du sujet - à autrui et à soi - dans l'exercice de sa présence et l'expression de son intention. Espacement - séparation - à autrui, d'abord, dans la mesure où les effets de la communication - l'exercice de sa présence au monde - sont toujours irréductibles à toute intention de communication. « Ce que *je* veux dire dépend toujours de ce que veut dire *ce que je dis* ou *ce que j'écris* » (Cooren, 2013, p. 53). C'est cette autonomie du communiqué à toute intention de communication qui expose ainsi les interactants à une incompréhension réciproque, c'est-à-dire à l'épreuve de leur séparation. Ce risque

---

317 Du grec ἐκ - en dehors - et ἵστημι - se tenir.

n'est évidemment, dans la plupart des situations, qu'un obstacle superficiel, dans la mesure où divers mécanismes de réparation - minutieusement étudiés par les analystes de conversation - permettent le plus souvent aux interactants de gérer, à toute fin pratique, ces incompréhensions. Mais, comme le signale François Cooren, « l'existence de tels mécanismes montre précisément que nous risquons constamment d'être trahis par ce que nous écrivons ou disons en vertu, justement de la relative autonomie des signes que nous produisons » (Cooren, 2013, p. 53). C'est ce phénomène qu'analysait ainsi Debord dans sa *Critique de la séparation*, en affirmant :

> *« On ne sait que dire. La suite des mots se refait et les gestes se reconnaissent en dehors de nous. Bien sûr il y a des procédés maitrisés, des résultats vérifiables ; c'est très souvent amusant. Mais tant de choses que l'on voulait n'ont pas été atteintes, ou partiellement, et pas comme on le croyait. Quelle communication a-t-on désirée, ou connue, ou seulement simulée ? Quel projet véritable a été perdu ? » (Debord, 1961)*

Aussi, quels qu'en soient les effets, c'est le mode de fonctionnement inhérent à toute marque qui se voit ici révélé, dans sa disposition à rompre avec toute origine pour déployer une agentivité autonome. C'est, d'ailleurs, le sens du concept de différance chez Derrida. « Chez Derrida, le terme "différance" désigne un mixte du fait de produire du différent et de différer le sens, c'est-à-dire de l'ouvrir à un espace échappant au contrôle de celui qui parle » (Jeanneret, 2011, p. 63).

Cette absence à autrui ne vient, toutefois, que redoubler une absence originelle à soi même, dans la mesure où le sujet n'est jamais tout à fait conscient de ce qu'il dit. Celui-ci, en effet, n'est jamais amené qu'à loger son expérience dans les configurations toujours-déjà là lui permettant d'y donner sens. Aussi la conscience n'est-elle pas première mais seconde ; comme un effet résiduel de ce passage au-dehors. Comme l'explique ainsi Derrida :

> *« On en vient donc à poser la présence - et singulièrement la conscience, l'être auprès de soi de la conscience - non plus comme la forme matricielle absolue de l'être mais comme une "détermination" et comme un "effet". Détermination ou effet à l'intérieur d'un système qui n'est plus celui de la présence mais celui de la*

différance, et qui ne tolère plus l'opposition de l'activité et de la passivité, non plus que celle de la cause et de l'effet ou de l'indétermination et de la détermination, etc., de telle sorte qu'à désigner la conscience comme un effet ou une détermination on continue, pour des raisons stratégiques qui peuvent être plus ou moins lucidement délibérées et systématiquement calculées, à opérer selon le lexique de cela même qu'on délimite. » (Derrida, 1972, p. 17-18)

Cette irréductible autonomie du signe scelle ce que Derrida a pu qualifier d'(im)possibilité de la communication : « que ce qui rend la communication possible - l'itérabilité des signes que nous produisons lorsque nous écrivons ou disons quelque chose - est aussi ce qui la rend impossible, dans une certaine mesure » (Cooren, 2013 p. 52-53). Un tel constat pourrait sans doute passer pour un acte de condamnation métaphysique à la séparation de l'être ; il ne signale rien d'autre que l'insuffisance du concept d'intersubjectivité à exprimer cette disposition ontologique de la communication à n'advenir jamais qu'entre des êtres isolés[318]. Se révèle ainsi, en elle, quelque chose du mode d'existence singulier du sujet, dont l'inscription dans le monde des humains ne peut jamais s'accomplir que par l'appropriation et l'attachement à un ordre de sens qui lui préexiste et organise le toujours-déjà là dans lequel le vivant humain se trouve jeté. Cet écart - et l'extase qu'il appelle - est ce qui sépare l'humain biologiquement individué du sujet : l'excès d'une forme de vie - impersonnelle car pré-individuelle (Simondon, 2005) - par l'intériorisation de laquelle le vivant humain s'ouvre à sa subjectivation. C'est en ce sens qu'Agamben affirme, « une subjectivité se produit là où le vivant, rencontrant le langage et s'y mettant en jeu sans réserve, exhibe en un geste sa propre irréductibilité à celui-ci. Tout le reste est

---

318 On trouve déjà une conscience de cette insuffisance chez Bataille : « *Etre isolé, communication*, n'ont qu'une seule réalité. Il n'existe nulle part d' "êtres isolés" qui ne communiquent pas, ni de "communication" indépendante des points d'isolement. Que l'on prenne soin d'écarter deux concepts mal faits, résidus de croyances puériles, à ce prix le problème le plus mal noué sera tranché » (Bataille, 1976, p. 553). On la retrouvera encore, exprimée sous un autre langage, chez Simondon, pour qui il n'existe de communication qu'entre des éléments disparates dont la rencontre provoque un état de métastabilité (Simondon, 2005). Nous aurons plus loin l'occasion d'examiner plus en détail le mode d'exercice de cette séparation. Il suffit de retenir ici que le mot même de communication, dans son acception courante, est vide de sens. Nous ne le conserverons donc que par facilité - et paresse - de langage.

psychologie et nulle part en psychologie ne trouvons-nous quelque chose comme un sujet éthique, une forme de vie » (Agamben, 2006).

Des limites d'une (anti-)métaphysique

On comprendra toutefois que l'enjeu n'est pas, ici, d'analyser abstraitement - ou pour elles-mêmes - les conséquences de ce constat, ni d'élaborer une métaphysique - fut-elle une anti-métaphysique - de substitution. Notre tâche - plus modeste, mais aussi, peut-être, plus actuelle - serait plutôt d'examiner comment le fonctionnement du web - sa matérialité numérique, son mode d'agencer l'énonciation - précipite effectivement cette autonomisation de la marque ; d'étudier, donc, comment le web révèle cette structure extatique de la présence humaine, et, en la révélant, la travaille et expose le sujet à des agencements de subjectivation individuelle et collective spécifiques. Aussi nous faut-il, à ce point de notre réflexion, contourner Derrida ; non pour contester frontalement sa pensée mais, tout contre lui, infléchir, par le jeu d'un double déplacement, son horizon.

D'abord en réinscrivant ses réflexions à l'horizon de notre propre questionnement. Or le problème n'est pas tant, alors, que Derrida n'ait pas examiné immédiatement notre objet, mais que, dans son effort pour affirmer la composante extatique de toute expérience, il ait fini par écarter la réalité concrète de cela même qui fondait sa réflexion : l'écriture et ses modes de fonctionner révélant, de façon chaque fois spécifique, et avec des effets distincts, l'autonomie de la trace. Comme le signale Anne-Marie Christin : « la question centrale de ce projet […] n'était pas l'écriture elle-même mais une définition nouvelle du sujet. Cependant, la nouveauté même de cette définition, qui brise l'individualisme logocentrique en introduisant l'autre dans le je, a dissimulé le fait que la pensée de la trace qui la justifie […] ne prend appui sur l'écrit que dans la mesure où il l'annule » (Christin, 1995, p. 16). C'est de cette perte qu'il s'agit, ici, de nous préserver, en nous tenant au plus près des phénomènes que nous adressent ces dispositifs. Derrida a certainement raison, en effet, de substituer l'absence à la présence comme fond de la communication, d'opposer la séparation

existentiale à l'intersubjectivité, d'affranchir le sujet de l'alternative factice de l'activité et de la passivité : sans doute l'extériorité et l'autonomie d'un régime de marques différentielles sont-elles effectivement les conditions - effectives et effectuantes - de tout acte de communication. Mais cette affirmation ne dit rien du mode sous lequel chaque agencement de communication vient, sous une inclination chaque fois spécifique, précipiter et articuler cette composante extatique de la communication ; c'est-à-dire de l'autonomie que son fonctionnement est effectivement conduit à accorder aux textes, aux expressions, aux paroles, aux gestes ou aux signes qu'y convoquent les acteurs. Que la communication fonctionne comme archi-écriture ne signifie pas, en effet, que la marque, quelle qu'en soit la matérialité, ne puisse se donner, pour ceux qui s'y exposent, pour ceux qui la reçoivent, comme expression d'une intériorité à déchiffrer. Que celui ou ceux à qui le sujet parlant destine ses mots ne lui soient pas plus présents qu'il n'est présent à lui-même, ne leur interdit nullement de se rapporter les uns aux autres depuis une volonté de mise en co-présence, d'élaborer et d'accueillir la parole comme expression d'un vouloir-dire, d'en enchaîner le sens à l'intériorité d'une conscience et de recevoir l'expérience de la parole comme expérience - sans doute projetée mais non moins réelle dans ses effets - d'une présence.

❧

Aussi nous faut-il suspendre ici - momentanément du moins - toute réflexion métaphysique pour examiner plutôt comment, sur le web, l'agencement des corps, leur multiplicité, leur (non)-histoire, leur (non)-intimité, leur positionnement énonciatif et relationnel mais aussi la matérialité numérique des traces qu'ils abandonnent, révèlent et agencent effectivement l'autonomie d'un régime d'itérabilité spécifique et, en le révélant, exposent les acteurs à des processus de subjectivation individuelle et collective spécifiques. Cette première infidélité à la pensée de Derrida en appellera immédiatement, alors, une seconde. En se refusant à analyser le mode singulier sous lequel chaque agencement d'énonciation vient travailler cette composante extatique de la communication, le philosophe a en effet été conduit à éluder tout

questionnement relatif aux effets subjectifs que sont ainsi susceptibles d'exercer ces agencements, en exposant, sous des inclinations distinctes, le sujet à sa propre structure extatique - en la dévoilant à son expérience. Nous verrons pourtant que c'est au creux de cette exposition - dans l'écart que révèlent et tiennent ouvert nos dispositifs entre le *dire* et le *dit* - que se joue l'essentiel de la singularité des processus de subjectivation articulés par ces plateformes.

Agencer la structure extatique du sujet

Si nous affirmons, ici, qu'il importe d'infléchir le projet intellectuel de Derrida, c'est d'abord - comme nous l'avons brièvement explicité ci-dessus - pour examiner le mode sous lequel chaque agencement interactionnel concret vient effectivement articuler et travailler cette composante extatique de la communication. Ce problème se laisse sans doute mieux comprendre, toutefois, par un bref détour à l'ethnométhodologie et à la distinction qu'elle a introduit entre auteur et énonciateur. L'ethnométhodologie a en effet montré qu'il n'existe aucune situation interactionnelle qui ne doive établir - dans l'exercice même de l'interaction - son caractère reconnaissable en articulant son écceité sous une configuration conventionnalisée. Illustrant ce phénomène par une interaction de présentation, Nicolas Bencherki explique ainsi comment un énonciateur convoquant par exemple l'expression « laissez-moi vous présenter François » configure une situation interactionnelle reconnaissable : « ce qu'il fait, c'est une introduction, c'est ce rituel, que lui et d'autres ont répété mille fois chacun, qu'il s'apprête à répéter encore une fois » (Bencherki, 2012, p. 21). Puisque tout acte de communication convoque une hétérogénéité d'expressions, de signes, de marques, de gestes, etc. qui, pour fonctionner, exigent encore d'être reconnus, l'énonciateur, suspendu à l'extériorité d'un agencement de signes institutionnalisés - qui ne lui appartiennent pas en propre - n'est donc jamais tout à fait l'auteur de ce qu'il dit et de ce qu'il fait. Une action dont l'énonciateur se poserait comme auteur intégral serait pleinement idyosyncratique et rejetterait le sujet au-dehors du monde - comme on imaginerait un

langage privé. Tout acte de communication peut donc être examiné sous deux perspectives distinctes. Une première description - remontant de l'aval vers l'amont - attribuera l'agentivité de l'énonciation à l'énonciateur. Une seconde description - redescendant de l'amont vers l'aval - attribuera à l'inverse l'agentivité de l'énonciation aux expressions, signes, marques, gestes, etc. conventionnalisés qu'invoque l'énonciateur et qui agissent en son nom. Ces deux descriptions ne s'excluent pas l'une l'autre ; leur superposition rappelle simplement que l'action est un phénomène hybride (Latour, 1994a, 1994b) articulant toujours un plenum d'agentivités hétérogènes (Cooren, 2006) sans origine immédiatement assignable (Latour, 2000, 2007 ; Cooren, 2004).

Il importe toutefois de comprendre que, s'il revient à l'analyse de rendre compte de cette indétermination sur l'origine de l'action, ce n'est pas tant pour lui apporter quelques motifs métaphysiques de résolution, que pour examiner les mécanismes d'attributabilité qu'articulent effectivement ses régimes d'exercice situés. Aussi le problème de l'attribution de l'action doit-il moins être compris comme un problème théorético-théorique que comme un phénomène endogène à la conduite de l'(inter)action, opératoire et subjectivant. Garfinkel (1967/2007) a ainsi montré, avec ses « breaching experiments »[319], comment les interactions interpersonnelles s'organisent le plus souvent de telle sorte à constituer les acteurs comme auteurs de leurs actions. L'interaction interpersonnelle distribue en effet des acteurs devant être aptes à répondre de leur comportement et à se justifier de leurs actions si celles-ci devaient en venir à s'écarter de la norme[320]. Comme le précise Nicolas Bencherki : « À qui demander l'explication ? Il faut bien que la personne devant soi puisse être tenue responsable et, donc, qu'elle soit constituée comme sujet de "son" action » (Bencherki, 2012, p. 23). En certaines situations, toutefois, cette assignation est

---

[319] Expériences examinant la réaction des acteurs face à la violation de normes interactionnelles implicites mais néanmoins prises pour acquises.

[320] C'est ce dont rend compte, d'ailleurs, la notion d'*accountability*.

minutieusement neutralisée. François Cooren a ainsi examiné les phénomènes de ventriloquie par lesquels les acteurs, en se positionnant comme porte-parole des valeurs, des principes ou des collectifs qu'ils convoquent dans leurs discours, congédient leurs positions d'auteur et attribuent - de l'intérieur même de l'interaction - leurs paroles à des entités tierces - leur conférant un poids et une autorité propres. Nicolas Bencherki a encore analysé les mécanismes par lesquels les acteurs prêtent vie à des entités collectives en leur attribuant certaines de leurs actions (Bencherki & Cooren, 2011 ; Bencherki, 2012). Il a ainsi montré comment, par l'imbrication de mandats et de programmes d'action, les acteurs rejettent l'origine de l'action vers une « organisation » effectivement posée comme agissante. En d'autres circonstances encore, ces procédés endogènes d'attribution de l'action cessent de fonctionner ; ils soulèvent alors une controverse explicite. Latour a par exemple illustré ce phénomène par une analyse des arguments ayant dressé les uns contre les autres les partisans et les opposants au contrôle des armes à feu aux États-Unis. C'est en effet, pour la National Rifle Association, l'acteur humain qui est responsable des effets des armes à feu - l'arme ne constituant jamais qu'un simple instrument, un « convoyeur neutre de volonté »[321] (Latour, 1994a, p. 31). À l'inverse, selon le slogan des partisans du contrôle des armes, les « armes tuent ». C'est donc bien aux armes que ceux-ci attribuent pour leur propre compte l'acte de tuer.

C'est ainsi la question du sujet - en ses différentes acceptions - qui ressurgit, chaque fois, dans l'écart qu'introduisent ces agencements expérientiels entre la fonction-auteur et la fonction-énonciateur. En re-distribuant l'origine de l'action, ces procédés constituent et épinglent un sujet - individuel ou collectif, technique ou humain - susceptible d'avoir à répondre de ses effets. C'est d'ailleurs en ce sens que Judith Butler (1997) examine ces procédés d'attribution endogène de l'action - par l'analyse de divers procès sur la parole raciste, l'homosexualité, etc. - comme autant de

[321] « neutral carrier of will ». Notre traduction.

mécanismes d'attribution juridique et politique de la responsabilité. Il nous importe toutefois moins, ici, d'étudier les effets de responsabilisation que détermine cette différenciation entre l'auteur et l'énonciateur, que d'examiner les effets de subjectivation plus extensifs[322] se jouant au contact du hiatus énonciatif auquel celle-ci expose le sujet.

❧

Nous avons vu, en effet, que nos plateformes articulaient des agencements d'énonciation spécifiques, exhortant les sujets à prendre la parole en leur propre nom[323], mais neutralisant en même temps leur position de sujet de l'énonciation[324], laissant là un dire sans origine, livré à son extériorité, et exposant activement sa déliaison - c'est-à-dire, aussi, exposant le sujet déposé par cette déliaison : l'exposant comme sujet-déposé. Il convient donc d'examiner ici - pour en analyser plus loin les effets (dé)subjectivants - les motifs de cette autonomisation. Comme nous l'avons déjà analysé plus haut, celle-ci semble d'abord précipitée, en effet, par divers procédés techniques - statistisation de la parole, organisation autour du contenu, neutralisation de l'autorité énonciative, etc. Mais il importe alors de remonter aux forces sur lesquelles, seulement, s'exercent ces procédés, et qui, donc, les précèdent : le multiple et le numérique.

Le multiple ou la condition extatique

Nous avons déjà examiné, en effet, au chapitre précédent, comment la multiplicité qu'exposent ces dispositifs - multiplicité inhérente à leur régime de fonctionnement - tend à y neutraliser l'individualisation perceptive et cognitive de l'énonciation. En exposant à l'interaction des sujets soustraits à toute connaissance réciproque, ces

---

322 Engageant la responsabilité mais ne s'y réduisant pas.

323 Les interpellant donc comme auteur.

324 Les renvoyant ainsi à leur pur statut d'énonciateur impersonnel.

agencements refusent en effet à la trace toute l'intimité de cette forme-de-vie partagée - histoires, gestes, idiosyncrasies, etc. communs - au-dedans de laquelle, seulement, fonctionne usuellement l'interaction interpersonnelle - comme l'agencement d'où elle tire son sens. Ce défaut, disposant la trace comme une unité sans fond auquel renvoyer, tend ainsi à neutraliser toute disposition à la recevoir comme l'expression d'une individualité déterminée. L'intimité, en se retirant, laisse la trace nue, comme une unité sémio-pragmatique autonome affranchie de toute origine.

C'est ainsi le plan de phénoménalité propre au multiple - et donc inhérent à notre modernité - que révèle, ici, le mode d'apparaître distribué par ces traces. En neutralisant le fond implicite depuis lequel seulement toute marque se laisse ré-articuler au plus près de l'individualité qui l'ex-pose - et ainsi saisir comme expression propre *de* cette individualité - le multiple vient impersonnaliser le sujet et ainsi le soumettre à l'expérience incarnée de son être-extatique - lui révéler, béantes, l'impersonnalité et l'extériorité du toujours-déjà là préindividuel depuis lequel, seulement, il lui est possible de s'affirmer comme singularité et être-individuel. Le multiple et la non-intimité des êtres est ainsi ce qui vient renvoyer, toujours, le sujet à son dehors, et l'y exposer comme à un certain mode d'être-avec-à-côté, le maintenant sur le bord d'un non-rapport - qui est précisément le rapport de la modernité[325] [326].

---

325 Cette intuition est déjà présente chez Simmel, quoique sous un langage évidemment distinct.

326 On trouvera un diagnostic analogue chez Tiqqun qui, articulant une analytique existentiale d'inspiration heidegerienne, une critique du Spectacle empruntée à Debord et une critique de la gouvernementalité empruntée à Foucault, s'efforce de repenser un rapport éthique / politique suspendu à la débâcle - supposée inévitable, et déjà partout manifeste - du sujet du Biopouvoir : le Bloom. « Sous l'empire du Biopouvoir et de la Publicité autonome - la tyrannie du ON -, la structure extatique de l'existence humaine devient manifeste sous la forme d'un état schizoïde généralisé. Chacun distingue désormais entre son "vrai moi", pur, détaché de toute manifestation objectivable, et le système de son "faux moi", social, joué, contraint, inauthentique. Dans chacune de ses déterminations - dans son corps, dans ses "qualités", dans ses gestes, dans son langage -, le Bloom sent bien qu'il sort, qu'il *est sorti* de soi. Et il *contemple* cette sortie. Et il *est* l'errance parmi ces attributs, dans cette contemplation. Son devenir est un devenir étranger », écrivent-ils (Tiqqun, 2004, p. 84). Mais, là où Tiqqun identifie dans ce mode d'organiser la structure extatique de la présence humaine, la marque d'un désastre s'attribuant d'abord à l'autorité du Spectacle - ce désastre fut-il porteur, pour eux, d'une promesse messianique - nous voudrions nous efforcer de

Nous avons déjà discuté longuement, toutefois, des effets du multiple sur l'apparaître du sujet - et sur l'inclination de sa présence aux autres et à lui-même - dans les précédents chapitres de cette thèse. Aussi souhaiterions-nous plutôt, ici, centrer notre analyse sur la matérialité du médium numérique, son régime de technicité, et son mode propre de composer ces forces du multiple.

Le numérique ou la communication démembrée

C'est, en effet, qu'il en va du fonctionnement même du web que de dissoudre l'ici et maintenant de l'énonciation dans la matérialité d'une trace, et d'exposer ainsi la parole ordinaire - son existence comme flux, son être-situé, son évanescence - à l'ontologie propre de l'écrit. On pourrait toutefois contester au numérique le statut d'écriture. Le code binaire ne forme évidemment pas la graphie d'une langue parlée, mais un « langage chiffré de traduction dont se sert la machine pour écrire à sa façon ce que l'utilisateur y fait pénétrer et qu'elle est préparée à recevoir » (Herrenschmidt, 2007, p. II). Comme nous l'avons vu au chapitre 7, l'avènement du numérique est, en effet, celui d'une formalisation radicale des schèmes organisants de l'expérience - code, texte,

---

dissocier pour notre propre compte ce qui y relève du Spectacle - dont nous laisserons à d'autres le soin de faire, mieux que nous, l'analyse - de ce qui y relève d'un mode spécifique de composer l'absence inhérent à l'être-multiple de nos sociétés industrielles. Il ne s'agit pas donc pas de nier ici la pertinence du diagnostic formulé par Tiqqun, ni l'étendue de ce que nous leur devons ; mais de substituer à leur critique messianique de l'économie - ne convoquant rien d'autre, en réalité, qu'une sortie de la société industrielle, suspendue à la supposée essence communautaire de l'individu - une pensée de l'être-avec comme être-à-côté adéquate à notre présent - irrévocablement industriel. Si le problème est que « le Bloom est un homme en qui tout a été socialisé, mais socialisé *en tant que privé*, » (Tiqqun, 2004, p. 93-94) la question n'est pas tant pour nous d'arracher le Bloom à l'étendue de sa socialisation, ni, d'ailleurs, à son mode individuel de se socialiser, mais d'identifier, de penser, et de déployer par cette pensée un potentiel de réarticulation de l'individuel au commun neutralisant ce problème. Aussi ce travail pourra-t-il être lu comme une tentative - désespérée sans doute, maladroite aussi, mais non moins nécessaire - d'esquisser les linéaments d'une micro-politique industrielle ; c'est-à-dire, aussi, d'une micro-politique de l'absence.

image, geste, mouvement, etc. - et d'un mode d'intervenir propre de la machine dans leur agencement. Certains ne manqueront pas de discerner alors dans cette spécificité une atteinte à la souveraineté du sujet : contraint de déléguer tout ou partie de ses actions à un dispositif technique, le sujet s'exposerait à une administration machinique toujours plus étroite de son existence[327]. Ce mode de fonctionnement de l'informatique ne signale pourtant rien d'autre que la radicalisation d'un processus déjà ancien inité il y a plusieurs millénaires par la littération.

Littération et décontextualisation

Les conséquences de cette littération ont été méticuleusement examinées par Jack Goody (1979, 1986, 2007) qui lui a attribué deux fonctions distinctes. Celle-ci vise d'abord assurer un « stockage de l'information, qui permet de communiquer à travers le temps et l'espace et qui fournit à l'homme un procédé de marquage, de mémorisation et d'enregistrement » (Goody, 1979, p. 145). Ce premier constat laisse toutefois à penser l'écrit comme reproduction à l'identique d'une parole laissée intacte par sa transcription. Or, comme le signale immédiatement l'anthropologue, « l'écriture transforme nettement et de plusieurs manières la nature même de la pratique du langage » (Goody, 1979, p. 143)[328]. En opérant « un passage du domaine auditif au domaine visuel » (Goody, 1979, p. 145) elle rend en effet possible « d'examiner autrement, de réarranger, de rectifier des phrases et même des mots isolés » (Goody, 1979, p. 145). C'est ainsi son mode propre de déployer le phénomène qui confère à l'écrit sa spécificité.

Un texte, en effet, n'est pas un enregistrement auditif. En délinéarisant le flux de la

---

327 On trouvera des exemples de ce raisonnement habituel des approches critiques des ou de la technique(s) dans (Sadin, 2013).

328 Goody précise que « si l'on accorde pas à ce fait l'attention qu'il mérite, c'est en partie parce qu'on accepte partout la dichotomie faite par les linguistes entre *langue* et *parole*, cette dernière relevant du mode de communication orale. » (Goody, 1979, p. 143)

parole et en le projetant sur une structure spatiale à deux dimensions, l'écriture substitue à l'évanescence de ce qui s'entend comme moment d'un enchaînement - et se dérobe aussitôt à la perception dans la continuation de ce mouvement - la matérialité d'une marque exposant une unité spatiale - et visuelle - s'offrant par et pour elle-même à la manipulation. Comme l'indique Jack Goody, le mode de déploiement phénoménologique de l'écrit :

> *« rend possible d'examiner autrement, de réarranger, de rectifier des phrases et même des mots isolés. Les morphèmes peuvent être extraits du corps de la phrase, du flux du discours oral, et mis à part comme des unités autonomes qu'on peut non seulement mettre en ordre au sein d'une phrase mais aussi indépendamment d'un tel cadre, de manière à les faire apparaître dans un contexte très différent et hautement "abstrait". J'appelerais volontiers cela une "décontextualisation", quoique le terme ne soit pas sans soulever certaines difficultés conceptuelles. » (Goody, 1979, p. 145-146)*

On sait que Goody s'est surtout efforcé d'examiner les conséquences cognitives de cette disposition de l'écrit à la décontextualisation[329]. Il s'agit toutefois moins, pour nous, d'analyser les effets que cette spécificité opère sur l'exercice de la pensée, que d'examiner les modes d'ex-position du sujet qu'elle appuie. C'est que l'écriture - comme procédé technique - est ce qui ouvre l'expérience à la structure extatique de la communication ; non pas seulement parce qu'elle donne voix à l'absence, mais parce que la formalisation de son procédé - ses règles de composition - et son mode de déploiement phénoménologique - la distribution d'un « apparaître ordonné » plutôt que d'un « entendre successivement » - dispersent l'unité du texte en une multiplicité

---

329 Le passage à l'écrit soutient pour Goody l'instauration d'une « raison graphique » - qu'il ne détermine pas mais qu'il conditionne - s'appuyant sur des structures conceptuelles inséparables de leur support et de son mode de déploiement matériel : la liste, le tableau et la formule. En substituant à « l'entendre successivement » un « voir ensemble » distribuant le regard sur un espace quadrillé et hiérarchisé, l'écriture équipe l'exercice d'une rationalité classificatoire et rend possible l'élaboration de langages formels - c'est-à-dire la manipulation aveugle de signes sur le papier (Husserl & Derrida, 2010). Le support n'est donc pas neutre, puisqu'il détermine le sens des inscriptions. L'hypothèse que propose Bruno Bachimont est ainsi que le numérique, comme nouveau support, a nécessairement pour corrélat une nouvelle rationalité, la raison computationnelle (Bachimont, 2004).

d'unités autonomes - lettres, morphèmes, expressions, phrases, etc. - s'offrant à des manipulations syntaxiques formelles indifférentes à tout vouloir-dire originel. Le numérique apparaît alors, sous cet aspect, comme la continuation et la radicalisation du processus de formalisation et de redéploiement phénoménologique de la communication initié par la littération.

Informatique et formalisme

On peut ainsi distinguer, à la suite de Bruno Bachimont (1999), trois étapes dans la naissance de l'informatique. La mise au point de la logique formelle, qui s'est efforcée - à la suite de la logique classique - d'abstraire les opérations du raisonnement de leurs significations, en est la première. À la fin du 19ème siècle, et face aux paradoxes de la théorie des ensembles, le mathématicien allemand David Hilbert entreprend en effet de refonder les mathématiques sur une approche formelle empruntée à la logique. Comme le remarque Bruno Bachimont, « la solution qu'il proposa, géniale, est pourtant fort simple. Il suffit de remarquer que, quand on est mathématicien, on manipule des symboles sur un support matériel d'écriture » (Bachimont, 2004, p. 95). Ainsi, « faire des mathématiques reviendrait [...] à coucher des traces noires sur la feuille blanche, et à manipuler ces traces, c'est-à-dire les réécrire, en fonction de leur type. Ainsi doit-on traiter toutes les traces représentant la lettre "a" comme pouvant être soumises aux mêmes manipulations puisqu'elles possèdent le même type » (Bachimont, 1999, p. 4).

L'intention de Hilbert est ainsi de projeter les phénomènes analysés à l'intérieur d'un espace de manipulation purement formel. Quelle que soit la complexité des significations effectivement associées à ces opérations, il suffit de considérer qu'elles consistent en une manipulation simple et calculatoire portant sur des symboles « purement formels » et « vides de sens » (Bachimont, 2004, p. 95). « Mais, pour cela, il faut dissocier la manipulation des symboles de la compréhension qu'on en a. Et c'est là l'essence du "formalisme" hilbertien : considérer que l'on peut manipuler les symboles mathématiques de manière purement formelle, c'est-à-dire uniquement en fonction de

leur forme syntaxique et indépendamment de leur signification sémantique » (Bachimont, 2004, p. 95). Il s'agit ainsi de rapporter la consistance du raisonnement au seul respect d'un ensemble de règles d'écriture - abstraction faite des opérations qu'elles expriment et des objets auxquels elles renvoient[330]. « Autrement dit, le formalisme hilbertien permet de construire une technique de manipulation des écritures, quand on les considère formellement » (Bachimont, 2004, p. 96). Ce projet formaliste n'est pas une originalité de Hilbert ; on en trouve déjà les linéaments chez Leibniz. Il revient toutefois au mathématicien allemand d'avoir posé pour la première fois une théorie des systèmes formels : « systèmes » puisqu'y est en jeu une description systématique de toutes les manipulations et transformations possibles ; « formels » puisque ces manipulations sont fixées indépendamment du sens véhiculé par les symboles. Le programme de Hilbert - refonder les mathématiques - sera rapidement interrompu par Gödel. Ce mathématicien austro-américain montrera en effet en 1931 qu'il est « impossible de réduire la vérité mathématique à la sûreté du calcul arithmétique » (Bachimont, 1999, p. 4). Les fondements de l'informatique auront toutefois été posés : « le principe d'arithmétiser le raisonnement mathématique était acquis : une partie de l'activité mathématique pouvait être réduite à celle de compter sur ses doigts » (Bachimont, 1999, p. 4).

Cette arithmétisation du raisonnement constitue ainsi, pour Bruno Bachimont, la seconde étape du développement de l'informatique. Ainsi, « les travaux de Gödel, répondant à la question posée par le programme de Hilbert, ont permis d'arithmétiser les notions métamathématiques formalisées ; par exemple, le fait d'être une formule démontrée par une démonstration donnée peut se représenter par une propriété arithmétique que vérifient deux nombres entiers, l'un représentant la formule, l'autre la démonstration » (Bachimont, 1999, p. 4). Or, il existe des machines permettant de

---

330 Bruno Bachimont explicite cette idée par l'exemple suivant : « On apprend à l'école qu'il ne faut pas additionner des choux et des carottes. Mais pourquoi faut-il l'apprendre ? Précisément parce que, par définition, on peut le faire : l'arithmétique permet d'additionner les nombres 2 et 3, que ces derniers représentent des choux ou des carottes. » (Bachimont, 2012)

compter.

L'arithmétisation du raisonnement mathématique va ainsi ouvrir à la possibilité de sa mécanisation : la troisième et ultime étape du développement de l'informatique. « Si le raisonnement peut être réduit à un calcul sans intelligence, alors une machine peut le prendre en charge. C'est cette dernière étape que propose la machine de Turing » (Bachimont, 1999, p. 4). Si le raisonnement peut être arithmétisé et ramené à une manipulation de symboles vides de sens, il peut très bien, en effet, être mécanisé. Dès lors, « la matérialité abstraite du mécanisme de la machine de Turing se trouvait inscrite dans la matérialité concrète et effective ; c'est à l'issue de ces travaux fondateurs que devait naître l'ordinateur, cette machine concrète réalisant dans l'effectivité physique le principe abstrait de la calculabilité turingienne » (Bachimont, 1999, p. 4).

❧

S'il ne s'agit pas, ici, d'examiner plus avant l'histoire de l'informatique, il nous revient en revanche d'analyser les effets exercés par cette généalogie sur son mode de manipuler les traces ; tâche ennuyeuse, sans doute, mais qui s'impose à quiconque entreprend d'isoler les motifs techniques appuyant aujourd'hui l'autonomisation des traces numériques - leur déliaison d'avec toute intention de communication.

Discrétisation, désémantisation et manipulabilité

C'est d'abord, en effet - et nous l'avons déjà évoqué - que toute information destinée à être manipulée par un ordinateur doit être exprimée sous une forme numérique. Cette numérisation opère d'abord par discrétisation du contenu. Elle est sa décomposition en une série d'unités discrètes indépendantes : des données binaires. Ces unités sont évidemment spécifiées distinctement selon qu'il s'agit de numériser un texte, une photo, une vidéo, un modèle 3D, une position géographique, etc. Mais ce qui importe ici est que cette discrétisation expose les données à une même grammaire d'opérations - c'est-à-dire à un ensemble fini d'opérations indépendantes des

informations manipulées et matériellement spécifiées par l'architecture électronique du processeur. Toute manipulation informationnelle est de la sorte rapportée - quel qu'en soit le contenu sémantique : un « re-tweet », un « like », la modification d'une photo de profil, l'analyse d'un lien hypertexte, etc. - à une succession d'opérations arithmétiques binaires - des opérations arithmétiques sur des 0 et des 1 . La discrétisation est ainsi « l'opération selon laquelle un contenu est inscrit en un langage constitué d'unités discrètes indépendantes les unes des autres pouvant être manipulées dans le cadre d'opérations strictement syntaxiques, c'est-à-dire de manière algorithmique ou numérique » (Bachimont, 1999, p. 5). On ne peut donc « désolidariser le calcul du discret : il n'y a de calcul que sur du discret, et du discret que pour du calcul » (Bachimont, 2004, p. 102).

Cette discrétisation est, en effet, ce qui permet de redistribuer les données dans un espace de manipulation formel - c'est-à-dire désémantisé. Comme le précise Bruno Bachimont, le numérique « est par définition constitué de symboles arbitraires formels et vides de sens, que l'on peut manipuler mécaniquement de manière aveugle. Les 0 et les 1 de notre codage binaire ne signifient rien. Des textes, sons, mesures, enregistrements que l'on effectue, on obtient des 0 et des 1 que l'on peut manipuler de manière totalement décorrélée du fait qu'il s'agisse de sons, vidéos, mesures, etc. » (Bachimont, 2012). La plasticité de l'informatique tient donc d'abord à ce qu'elle « est une fantastique machine à dé-sémantiser les données pour les rendre calculables » (Bachimont, 2012). Ainsi posé comme un pur objet de manipulation, le signe informatique est donc soumis à une certaine « ascèse » (Bachimont, 2012). Il « n'existe pas en vue de sa signification mais en vue de sa manipulation » (Bachimont, 2004, p. 101). L'a-signifiance est ici la condition de la manipulabilité. C'est parce que le sens s'efface derrière le formalisme de l'opération que des manipulations symboliques hétérogènes peuvent être projetées sur un même espace arithmétique. Ainsi, « l'ordinateur est d'abord une machine à traduire, puis à calculer et à écrire » (Herrenschmidt, 2007, p. 394). Dans cet espace de manipulation, la donnée ne représente plus rien d'autre, alors, qu'elle même - c'est-à-dire rien. Elle rompt avec

tout horizon sémantique et ne se déploie plus que comme réalité purement formelle - ou purement physique, comme signal électrique - strictement homogène à toute autre. La manipulation combinatoire opère en effet sur des signes vides - et non sur des significations. La donnée est de la sorte déliée de tout horizon humain, de tout projet de communication ; elle est pour elle même - comme signal - ce qui se manipule. Se révèle ici ce que Bruno Bachimont a pu qualifier d'autothéticité de la donnée numérique. Le signe informatique, ne fonctionnant que de sa forme, ne pose jamais rien d'autre que lui-même. Cette autothéticité s'oppose à l'orthothéticité de l'écriture alphabétique, fonctionnant comme écriture de mots - et non comme écriture de choses : les inscriptions alphabétiques désignent une réalité symbolique - les mots qui désignent les choses - et non une réalité objectale - les choses elles-mêmes. Comme le précise Bruno Bachimont, « cela permet en particulier de conserver tous les aspects non référentiels de la parole, qui sont perdus si l'on réduit l'écriture à une fonction de désignation symbolique » (Bachimont, 1999, p. 7). Le signe informatique n'est donc pas le signe de la sémiotique, et encore moins le signe alphabétique : l'écriture alphabétique pose exactement la parole qu'elle inscrit ; le signe informatique, lui, ne pose jamais rien d'autre que sa propre effectivité calculatoire.

Tout ce que nous pouvons donc savoir d'un contenu numérique, c'est qu'il a été manipulé - quoique nous ne puissions pas nécessairement retracer l'historique de ces manipulations : « le contenu ne porte pas sur lui les traces de sa manipulation : il ne véhicule pas sur lui sa genèse ni les étapes de sa construction. L'état binaire ou numérique d'un document ne permet pas de savoir comment il a été construit, par quelles opérations il a été réalisé » (Bachimont, 2004, p. 102). Cette composante essentielle du numérique conduit ainsi Bruno Bachimont à affirmer que le noème du numérique est : « ça a été manipulé » (Bachimont, 2004, p. 102). Le numérique ne fonctionne donc que d'expulser, à son niveau opératoire et machinique, toute signification - c'est-à-dire aussi, toute intention de communication. Cette rupture sémantique n'est évidemment pas propre au numérique : elle concerne en droit tous les langages formels - et notamment le langage arithmétique sur lequel se fonde

l'informatique. Mais ce qui importe ici n'est pas tant de différencier la logique interne du numérique que d'examiner les effets que celui-ci opère - en étendant l'autorité de cette désémantisation à un spectre toujours plus large de phénomènes - sur l'organisation de la communication sociale, par l'intercession logicielle qu'il lui impose.

L'organisation logicielle de la décontextualisation

Cette désémantisation n'est jamais, en effet, exercée sauvagement - on ne désémantise pas les données n'importe comment. Son organisation est, à chaque fois, confiée à un actant logiciel spécifique - un programme - chargé non seulement d'assurer la consistance sémantique de ces données et de leur manipulation[331], mais aussi de les exposer sous une interface intelligible à l'utilisateur[332]. Aussi l'élaboration d'un programme consiste-t-elle à définir d'une part un mode de traduire - le plus efficacement possible - une information *a priori* porteuse de sens en un code binaire désémantisé - une structure de données - et d'autre part à spécifier la grammaire d'opérations algorithmiques à laquelle ces données pourront être soumises avant d'être rendues au sens sous une interface - visuelle, sonore, etc.- déterminée. Si, comme nous l'avons déjà expliqué au chapitre 7, ce procédé vient soumettre la trace numérique à l'ontologie propre du machinisme informatique, il nous importe surtout, ici, que ce régime ontologique soit irrémédiablement tendu, alors, vers un certain démembrement de l'acte communicationnel.

La définition d'une structure de données ne consiste pas seulement, en effet, à définir son mode de traduction sous un ensemble de types binaires primitifs ; elle consiste aussi à spécifier, à un niveau logique supérieur, son mode d'articulation à d'autres données et les opérations algorithmiques abstraites auxquelles il s'agit de l'exposer en

---

331 En suivant l'exemple introduit plus haut, nous dirons ainsi que c'est au programme de spécifier comment sont codés un chou et une carotte, et de s'assurer qu'ils ne seront pas additionnés l'un à l'autre.

332 c.f. chapitre 7.

en redistribuant le contenu en une pluralité de segments - en constituant les attributs - indépendants les uns des autres[333]. Un commentaire sur un forum verra ainsi son inscription redistribuée en différents fragments manipulables indépendamment les uns des autres : son contenu, le moment de sa création - heure et date par exemple -, sa position dans un cours énonciatif - répondant ou non à d'autres commentaires -, les votes qu'il aura éventuellement reçus, ou encore l'identifiant de son auteur, qui pointera lui-même vers une seconde structure de données indiquant par exemple son pseudonyme, son courriel, sa date d'inscription et des pointeurs vers tous ses autres messages. Chacun de ces différents segments pourra ainsi être soumis à des manipulations distinctes : le contenu du message pourra par exemple être affiché avec ou sans le pseudonyme de son auteur ; les messages d'un même auteur pourront être explorés et hiérarchisés selon différentes relations d'ordre ; les séquences d'une même conversation pourront être déliées les unes des autres pour être exposées dans des contextes distincts ; ou le contenu d'un message analysé pour-lui même - indifféremment à ses autres attributs - par un actant algorithmique visant à en extraire les liens hypertextes. La définition d'une structure de données est ainsi toute entière tendue vers la manipulabilité algorithmique de ses différents segments.

❧

L'ontologie numérique vient ainsi démembrer l'unité de l'énonciation pour en redistribuer les différentes composantes en autant d'unités discrètes offertes à des opérations logicielles distinctes. En radicalisant le formalisme qui sous-tendait déjà le processus de littération, l'informatique ex-pose l'autonomie de la trace numérique tout à la fois comme la condition et la conséquence de sa manipulabilité. La disposition à la déliaison de la trace numérique est donc constitutive de son mode d'existence technique.

---

333 C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la plupart des logiciels ne reposent pas sur des procédés bruts d'inscription des traces numériques mais sur l'utilisation de bases de données les exposant plus adéquatement à leur manipulation algorithmique.

Conclusion intermédiaire

La trace numérique est ainsi, de par son mode même de fonctionnement, ce qui s'expose à la manipulation - c'est-à-dire, aussi, à la rupture d'avec tout horizon de communication originel. L'exercice de cette manipulation, dont les motifs sont techniquement fixés, peut bien être confié à un sujet humain - partage sur les réseaux sociaux, protocoles interactionnels soumettant les gestes à des agencements d'énonciation spécifiques, etc. - ou délégué à des actants algorithmiques - PageRank, Twitter Trends, etc. Ce qui importe ici est que, dans chacun de ces cas, la force de rupture externe et interne inhérente à toute marque - et examinée par Derrida - s'y voit radicalisée par une numérisation disposant au-devant d'elle toute une série de leviers favorisant son actualisation : formalisation des inscriptions et protocoles interactionnels en spécifiant l'agencement, API, etc. Le numérique est ainsi, et toujours, l'écart à venir d'une différance techniquement organisée : l'intercession du machinique dans le mince interstice qu'aménage au dehors la structure extatique de la présence humaine et de la communication.

❧

Si nous nous sommes ainsi efforcés, dans ce dernier chapitre, d'infléchir la pensée de Derrida en examinant la disposition du numérique à travailler et à révéler de façon spécifique cette structure extatique - la pensant donc comme un phénomène empiriquement organisé, plutôt que comme un simple donné métaphysique - c'est pour en initier, immédiatement, un second déplacement. Derrida, en effet, a écarté dans sa réflexion tout questionnement sur les effets (dé)subjectivants s'éprouvant au contact de ces modes chaque fois spécifiques d'exposer le sujet à sa structure extatique - de l'y exposer à même son expérience située, et non pas seulement théoriquement. Aussi voudrions-nous faire ici notre, cette critique adressée par Foucault à Derrida, qui y voyait le représentant d'un certain système de pensée :

« *Système dont Derrida est aujourd'hui le représentant le plus décisif, en son ul-*

time éclat : réduction des pratiques discursives aux traces textuelles ; élision des événements qui s'y produisent pour ne retenir que des marques pour une lecture ; invention de voix derrière les textes pour n'avoir pas à analyser les modes d'implication du sujet dans les discours ; assignation de l'originaire comme dit et non dit dans le texte pour ne pas replacer les pratiques discursives dans le champ des transformations où elles s'effectuent. » (Foucault, 2001f, p. 1135)

Il importe donc de quitter ici Derrida pour examiner plutôt - avec Foucault - les modes d'implication au langage que le web impose au sujet en révélant - et opposant - au-devant de lui la nudité de son être-extatique. C'est de là seulement, en effet, que nous pourrons alors nous risquer à qualifier la spécificité des processus de subjectivation individuelle et collective qu'agencent ces dispositifs.

Écriture et (dé)subjectivation

Il est d'usage de reconnaître deux moments distincts dans l'élaboration de la problématique foucaldienne du sujet. Se dessinerait d'abord - jusqu'à la fin des années 1960 - un minutieux travail de déconstruction de la figure humaniste du sujet - posée comme substance anhistorique supportant une expérience originaire. Se reconnaîtrait ensuite un certain retour au sujet, examiné cette fois comme produit historiquement situé de deux séries de procédés : d'un côté l'assujetissement aux mécanismes d'objectivation des nappes de savoir-pouvoir ; de l'autre l'affirmation d'un certain souci de soi s'appuyant sur différentes techniques de subjectivation. On peut pourtant deviner chez Foucault, en deçà et transversalement à ces axes de problématisation, les linéaments d'une pensée du sujet s'organisant moins autour d'un effort de définition du soi qu'autour d'une certaine éthique de la désubjectivation - de la déprise de soi. Comme le synthétise ainsi Giorgio Agamben :

« Dans les derniers travaux de Foucault, il y a une aporie qui me semble très intéressante. Il y a d'une part tout le travail sur le "souci de soi" : il faut se soucier de soi, dans toutes les formes de pratique de soi. Et en même temps, à plusieurs reprises, il énonce le thème apparemment opposé : il faut se déprendre de soi. Il dit

plusieurs fois : "On est fini dans la vie si l'on s'interroge sur son identité ; l'art de vivre, c'est détruire l'identité, détruire la psychologie." Donc il y a bien ici une aporie : un souci de soi qui doit aboutir à une déprise de soi. Une manière dont on pourrait poser la question, c'est : qu'est-ce que c'est qu'une pratique de soi, non pas comme processus de subjectivation, mais qui n'aboutirait au contraire qu'à une déprise, qui trouverait son identité uniquement dans une déprise de soi ? » (Agamben, Grelet & Potte-Bonneville, 2000)

C'est ainsi depuis un examen de cette tension animant la pensée de Foucault que nous souhaiterions ici donner à lire la singularité des processus de (dé)subjectivation agencés par nos dispositifs et leur inclination à précipiter l'autonomie des traces que leur abandonnent leurs utilisateurs.

L'écriture comme dispersion de soi

Il n'est pas un hasard que cette pensée de la désubjectivation s'origine chez Foucault dans une problématique de l'auteur. Le philosophe discerne en effet dans l'écriture la possibilité d'une disparition - ou d'un effacement - de l'individualité de l'auteur derrière l'extériorité du *dit*. Il affirme ainsi que :

« l'écriture d'aujourd'hui s'est affranchie du thème de l'expression : elle n'est référée qu'à elle-même, et pourtant, elle n'est pas prise dans la forme de l'intériorité ; elle s'identifie à sa propre extériorité déployée. Ce qui veut dire qu'elle est un jeu de signes ordonné moins à son contenu signifié qu'à la nature même du signifiant ; mais aussi que cette régularité de l'écriture est toujours expérimentée du côté de ses limites ; elle est toujours en train de transgresser et d'inverser cette régularité qu'elle accepte et dont elle se joue ; l'écriture se déploie comme un jeu qui va infailliblement au-delà de ses règles, et passe ainsi au-dehors. Dans l'écriture, il n'y va pas de la manifestation ou de l'exaltation du geste d'écrire ; il ne s'agit pas de l'épinglage d'un sujet dans un langage ; il est question de l'ouverture d'un espace où le sujet écrivant ne cesse de disparaître. » (Foucault, 2001e, p. 820-821)

Or, si Foucault reconnaît dans cette indifférence de l'écriture à l'individualité du sujet écrivant, un des principes fondamentaux de l'auctorialité contemporaine, il y discerne aussi un des principaux motifs des processus de (dé)subjectivation qu'elle appuie. Cet

effacement énonciatif, en effet, ne renvoie pas seulement, pour Foucault, à un geste interprétatif - à une indifférence volontaire du lecteur à l'individualité de l'auteur, visant à préserver la positivité propre de ce que son propos affirme. Il est ce qui guide - par anticipation - l'écriture même, et détermine ainsi le mode de contact du sujet écrivant au langage. Ainsi :

> *« L'écriture est maintenant liée au sacrifice, au sacrifice même de la vie ; effacement volontaire qui n'a pas à être représenté dans les livres, puisqu'il est accompli dans l'existence même de l'écrivain. L'oeuvre qui avait le devoir d'apporter l'immortalité a reçu maintenant le droit de tuer, d'être meurtrière de son auteur. […] Ce rapport de l'écriture à la mort se manifeste aussi dans l'effacement des caractères individuels du sujet écrivant ; par toutes les chicanes qu'il établit entre lui et ce qu'il écrit, le sujet écrivant déroute tous les signes de son individualité particulière ; la marque de l'écrivain n'est plus que la singularité de son absence ; il lui faut tenir le rôle du mort dans l'écriture. » (Foucault, 2001e, p. 820-821)*

C'est en ce sens que l'effacement énonciatif constitue pour Foucault « un des principes éthiques fondamentaux de l'écriture contemporaine » ; et de rajouter, « je dis "éthique", parce que cette indifférence [...] est une sorte de règle immanente, sans cesse reprise, jamais tout à fait appliquée, un principe qui ne marque pas l'écriture comme résultat mais la domine comme pratique » (Foucault, 2001e, p. 820-821). L'écriture est ainsi le lieu où s'affirment les contours d'une éthique de la disparition : « la littérature est le lieu où l'homme ne cesse de disparaître au profit du langage. Où "ça parle", l'homme n'existe plus » (Foucault, 2001g, p. 572).

Cet effacement ne consiste toutefois pas en une pure et simple négation, de la part de l'auteur, de sa position de sujet. Comme l'explique Blanchot :

> *« Le sujet ne disparaît pas : c'est son unité, trop déterminée, qui fait question, puisque ce qui suscite l'intérêt et la recherche, c'est sa disparition (c'est-à-dire cette nouvelle manière d'être qu'est la disparition) ou encore sa dispersion qui ne l'anéantit pas, mais ne nous offre de lui qu'une pluralité de positions et une discontinuité de fonctions (on retrouve ici le système de discontinuités qui à tort ou à raison a paru durant quelque temps propre à la musique sérielle). » (Blanchot, 1986a, p. 29)*

Plutôt que d'identifier dans la fonction-auteur la garantie d'une origine unique, Foucault discerne en effet dans l'écriture, l'occasion d'un démembrement de la figure unitaire du sujet à l'intérieur des agencements d'énonciation que l'oeuvre lui aménage. L'irréductible séparation de l'oeuvre à son auteur est ainsi ce qui ouvre sur la possibilité d'une redistribution des *locus* d'où l'oeuvre parle ; c'est-à-dire, aussi, sur la possibilité d'une dispersion du sujet écrivant en ces différents *locus* : comme un moyen de parler - et d'être - depuis plusieurs lieux. Comme le synthétise ainsi Foucault dans son commentaire de Bataille :

> *« L'œuvre de Bataille la montre de bien plus près, dans un perpétuel passage à des niveaux différents de parole, par un décrochage systématique par rapport au Je qui vient de prendre la parole, prêt déjà à la déployer et à s'installer en elle : décrochages dans le temps ("j'écrivais ceci", ou encore "revenons en arrière, si je refais ce chemin"), décrochages dans la distance de la parole à celui qui parle (journal, carnets, poèmes, récits, méditations, discours démonstratifs), décrochages intérieurs à la souveraineté qui pense et écrit (livres, textes anonymes, préface à ses propres livres, notes ajoutées). » (Foucault, 2001h, p. 271)*

L'écriture introduit ainsi un débrayage aménageant à l'auteur - à la condition de son effacement préalable - des positionnements énonciatifs hétérogènes re-définissant - de l'intérieur du discours - sa situation de sujet parlant. Ainsi, « c'est à l'intérieur de ce lieu des différentes dispositions de la parole, loin d'être le lieu d'une pure origine, que nous trouvons ce par quoi il lui modifie sa structure en tant que sujet parlant » (Amironesei, 2011, p. 150). L'auteur est alors conduit à laisser son individualité se déplacer entre les différentes positions que lui propose le déploiement de l'écrit : comme « une intégration et une modification la position de l'auteur par l'oeuvre » et « un effacement de l'auteur par l'oeuvre » (Amironesei, 2011, p.151-152). Ainsi :

> *« Ce déplacement de la position du sujet à l'intérieur du discours prend la forme de la déprise de soi dans le sens où le lieu d'émergence du discours n'est pas identique ou bien superposable avec la position de sujet, mais en constitue seulement la trace visible. […] Ce que nous pouvons appeler d'une manière rétrospective déprise de soi chez Foucault pendant les années 1960 se comprend comme une expérience limite de perte de visage à partir de la disparition de*

l'auteur comme figure unitaire qui entraîne dans l'ordre du discours des déplacements différentiels des positionnements subjectifs de type stratégique. » (Amironesei, 2011, p.155-156)

L'oeuvre est ce qui vient offrir au sujet la possibilité de se nier comme être-déterminé - de refuser sa position d'origine toujours-déjà fixée comme foyer unitaire de l'énonciation - pour, dans cet effacement, se laisser affecter et déborder par les dispositions autonomes du langage.

Vers une éthique de la (dé)subjectivation

L'examen de cette déprise ne se réduit toutefois pas, chez Foucault, à un simple questionnement théorico-philosophique ; elle renvoie d'abord, en effet, à une recherche éthique incarnée. On peut ainsi discerner dans l'écriture du philosophe - dans son mode de s'exposer à l'écriture - un souci d'exposition active à cette expérience-limite de l'effacement de soi[334]. On sait en effet que Foucault manifeste à de nombreuses reprises - notamment dans son magistral discours d'ouverture au Collège de France - la volonté de s'effacer « derrière un langage qui parlerait tout seul »[335] ou encore « d'écrire pour n'avoir plus de visage » (Foucault, 1969/2008, p. 28). Le philosophe explicitera les motifs de cette disposition dans un entretien accordé en

---

334 L'essentiel de cette analyse est empruntée - quoiqu'en la resituant au plus près d'un questionnement communicationnel et énonciatif - à l'excellent essai d'Erik Bordeleau (2012). Nous ne le remercierons jamais assez de nous avoir ouvert les yeux - par son ouvrage, par ses discussions aussi - sur ce versant de la philsophie foucaldienne.

335 Les mots de Foucault étant inimitables, nous nous permettons ici de rapporter cette longue citation d'ouverture de l'*Ordre du discours* : « Dans le discours qu'aujourd'hui je dois tenir, et dans ceux qu'il me faudra tenir ici, pendant des années peut-être, j'aurais voulu pouvoir me glisser subrepticement. Plutôt que de prendre la parole, j'aurais voulu être enveloppé par elle, et porté bien au-delà de tout commencement possible. J'aurais aimé m'apercevoir qu'au moment de parler une voix sans nom me précédait depuis longtemps : il m'aurait suffi alors d'enchaîner, de poursuivre la phrase, de me loger, sans qu'on y prenne bien garde, dans ses interstices, comme si elle m'avait fait signe en se tenant, un instant, en suspens. De commencement, il n'y en aurait donc pas ; et au lieu d'être celui dont vient le discours, je serais plutôt au hasard de son déroulement, une mince lacune, le point de sa disparition possible. » (Foucault, 1971, p. 8)

1980 au journal Le Monde (Foucault, 2001i)[336] à l'occasion duquel Foucault demandera à conserver l'anonymat. Interrogé sur les raisons de ce choix, il répond en effet : « Les yeux se portent avec prédilection sur les figures qui vont et viennent, surgissent et disparaissent. Pourquoi vous ai-je suggéré que nous utilisions l'anonymat ? Par nostalgie du temps où, étant tout à fait inconnu, ce que je disais avait quelques chances d'être entendu. Avec le lecteur éventuel, la surface de contact était sans ride. […] Le nom est une facilité » (Foucault, 2001i, p. 923). Foucault entend ainsi préserver par l'anonymat la positivité propre de son discours ; comme un moyen d'exposer là une parole sans origine, dont il n'y aurait plus, dès lors, à reconstituer, pour la comprendre, quelque intention cachée, quelque intuition première, quelque vouloir-dire originel. Il précise d'ailleurs un peu plus loin - en s'adressant directement au lecteur cette fois-ci : « puisque tu ne sais pas qui je suis, tu n'auras pas la tentation de chercher les raisons pour lesquelles je dis ce que tu lis ; laisse-toi aller à te dire tout simplement : c'est vrai, c'est faux. Ca me plaît, ça ne me plaît pas. Un point, c'est tout » (Foucault, 2001i, p. 925).

Il s'agit ainsi, pour Foucault, d'utiliser cette disposition à la rupture contextuelle inhérente à tout régime d'itérabilité, comme une occasion de laisser fonctionner le discours en deçà de toute auctorialité - de le laisser produire des effets indépendants des intentions que seraient susceptibles d'y discerner les lecteurs. Foucault entend ainsi s'effacer derrière l'exposition nue des régimes de signification, des ordres discursifs, et des agencements d'énonciation qui, seuls, l'autorisent à parler et qui, parlant depuis lui, ne renvoient dès lors plus à l'intériorité d'un sujet constitué *a priori*, mais à l'extériorité d'une formation sociale. En neutralisant sa position de sujet, Foucault dévoile ici un langage nu et autonome ; et c'est en retour par exposition à cet « être du langage » qu'il lui est offert d'affirmer sa disparition. « *L'experimentum linguae*, l'expérience du langage en tant que tel, met à mal le sujet parlant : elle en

[336] Entretien intitulé « Le philosophe masqué ».

dissout l'unité apparente et ébranle l'évidence d'une intériorité absolue dans laquelle le sujet pourrait se replier. Inversement, l'être du langage n'apparaît pour lui-même que dans la disparition du sujet » (Bordeleau, 2012, p. 14). Cet effacement se donne ainsi comme l'occasion d'une sortie de soi par laquelle « l'auteur fait l'expérience du passage du *je* à l'anonymat du *il* » (Bordeleau, 2012, p. 43). Comme la possibilité - et peut-être même la nécessité - d'un passage au dehors, c'est-à-dire d'une dissolution de son intériorité : une désubjectivation. Foucault rend explicitement compte de ce rapport au dehors du langage dans ses recherches sur la littérature - et en particulier dans ses recherches sur Blanchot. Il reconnait en effet dans la littérature quelque chose d'une expérience propre au langage, à son mode d'être, qui vient saisir le sujet du dehors pour l'arracher à son intériorité. C'est ainsi que Foucault dit - en parlant de Blanchot : « Au moment où l'intériorité est attirée hors de soi, un dehors creuse le lieu même où l'intériorité a l'habitude de trouver son repli et la possibilité d'un repli : une forme surgit - moins qu'une forme, une sorte d'anonymat informe et têtu - qui dépossède le sujet de son identité simple (...) le dépossède de son droit immédiat à dire Je » (Foucault, 2001j, p. 562).

(Dé)subjectivation et déprise de soi

Aussi, si c'est l'écrit, comme mécanique autonome, que Foucault s'efforce ici de révéler à ses lecteurs dans la déliaison de sa position d'auteur, cet effacement n'est pas une simple stratégie énonciative. Il est aussi l'occasion d'une mise en jeu éthique par exposition à l'indétermination de ce qui s'affirme dans son propos. Foucault précise ainsi, dans ce même entretien, que ce procédé d'anonymisation vise d'abord à retrouver l'époque où - parce qu'il était tout à fait inconnu et que son intention philosophique était alors sans importance - « avec le lecteur éventuel, la surface de contact était sans ride. Les effets du livre rejaillissaient en des lieux imprévus et

dessinaient des formes auxquelles je n'avais pas pensé » (Foucault, 2001i, p. 925)[337]. Si Foucault souhaite donc s'effacer derrière le langage, c'est d'abord pour offrir à ce qui y est dit la possibilité de fonctionner comme une expérimentation collective renvoyant conjointement - par exploration de son sens et des effets subjectifs que ceux-ci exercent - l'auteur et ses lecteurs sur le bord d'une expérience-limite. « L'expérience chez Nietzsche, Blanchot, Bataille a pour fonction d'arracher le sujet à lui-même, de faire en sorte qu'il ne soit plus lui-même ou qu'il soit porté à son anéantissement ou à sa dissolution. C'est une entreprise de désubjectivation » (Foucault, 2001c, p. 862). En révélant un langage affranchi de toute origine - c'est-à-dire, aussi, affranchi de toute garantie et de toute détermination - Foucault entend ici disposer l'autonomisation du *dit* comme l'occasion d'une déprise collective de soi. « Ne me demandez pas qui je suis et *ne me dites pas de rester le même* : c'est une morale d'état civil ; elle régit nos papiers. Qu'elle nous laisse libres quand il s'agit d'écrire » (Foucault, 1969/2008, p. 28, souligné par nous) affirmera-t-il ainsi dans *L'archéologie du savoir*.

Aussi cette exposition à l'autonomie du langage ne se donne pas exactement comme l'occasion d'une disparition. Il faut plutôt y reconnaître la possibilité d'une mise en jeu vers le dehors : d'une (dé)subjectivation. Comme l'explique ainsi Maurice Blanchot, « il ne suffit pas de dire que les choses disparaissent et que le poête s'efface, il faut dire encore que les uns et les autres, tout en subissant le suspens d'une destruction véritable, s'affirment dans cette disparition même et dans le devenir de cette disparition - l'une vibratoire et l'autre élocutoire » (Blanchot, 1986b, p. 309-310). Si Foucault abandonne sa parole au grand murmure des discours qui se tiennent, c'est d'abord pour l'exposer à sa reconduction, à son prolongement, à son déplacement, à sa dérive. La neutralisation de sa position d'auteur est ici ce qui vient disposer l'écart

---

[337] Foucault affirmera ainsi, en conclusion d'un entretien préparatoire à son débat avec Noam Chomsky : « Je ne dis pas les choses parce que je les pense ; je les dis plutôt dans une fin d'auto-destruction, pour ne plus les penser ; pour être bien sûr que désormais, hors de moi, elles vont vivre une vie ou mourir une mort où je n'aurai pas à me reconnaître. » Consulté le 04/06/2014 à https://www.youtube.com/watch?v=qzoOhhh4aJg.

que le langage introduit de soi à autrui et de soi à soi - l'(im)possibilité de la communication - comme l'occasion d'une mise en défaut de soi : comme la promesse d'un devenir.

Aussi cette disparition appelle-t-elle ici - et paradoxalement - à un geste actif du sujet ; comme on précipiterait intentionnellement son effacement. C'est de cet étrange paradoxe dont rend ainsi compte Foucault dans sa discussion de la célèbre formule de Beckett : « qu'importe qui parle, quelqu'un a dit qu'importe qui parle » (Foucault, 1971). Cette formule, explique-t-il, opère en deux temps : le « n'importe qui parle » y ouvre sur la possibilité d'une expérience collective anonyme, sur un devenir-quelconque, comme un passage pour sortir de la forme de l'individualité. Mais cette expérience qui, dans un premier temps, semble s'imposer du dehors, se trouve immédiatement ressaisie d'un « quelqu'un a dit [qu'importe qui parle] » qui fait retour en direction d'un sujet et laisse entrevoir un geste *actif* d'accomplissement de ce passage. C'est en ce sens que Foucault discerne dans l'écriture le lieu d'une pratique éthique : en tant que geste *actif* de déprise de soi dans l'exposition à ce qu'autrui - un autrui anonyme et indéterminé - est susceptible de m'y faire dire ; comme une disposition éthique à accueillir l'expérience de cette puissance commune que révèle l'être du langage ; et comme inclination à se laisser affecter par les lignes de force qui s'y dessinent.

Conclusion

Se devine ainsi dans le mouvement de cette exposition la promesse d'une éthique extatique ; une éthique ne procédant pas tant de l'élaboration d'un rapport de soi à soi que de l'exposition de son propre inachèvement et de sa disposition au rapport : une éthique de la dissémination. On nous dira, sans doute, que les principes de cette éthique n'entretiennent qu'un rapport lointain à ceux qui règlent le fonctionnement du web - un web prétendument ordonné à « l'exposition de soi ». Mais d'où nous parlons,

cette distinction se perçoit à peine : que cette désubjectivation - et la déprise à laquelle elle incline - se donne comme un principe réglant le moment de l'écriture, ou qu'elle s'impose au sujet par la force d'un agencement d'énonciation précipitant par devant lui l'autonomie de ses traces importe peu. Seul compte ici que cet effacement ouvre et maintienne - en l'exposant - un écart du sujet à ses traces ; et qu'il force, par là, à un certain mode de contact du sujet au langage. On admettra toutefois que ce positionnement nous force ici à un geste spéculatif : soumettre l'analyse de nos objets - et la description des processus de (dé)subjectivation incarnés qu'ils articulent - à un vocabulaire extérieur, et relativement étranger, au langage des acteurs. Il serait en effet légitime de nous objecter que cet effort de théorisation n'en finit pas de s'épuiser dans de laborieux détours n'ayant d'autre finalité que d'esquiver l'évidence de l'empirie : les acteurs seraient encore les mieux placés pour décrire leur expérience du collectif et, plutôt que d'en passer par les divagations d'esthète d'un Foucault, il eût été plus heureux de nous en tenir à ce que ces acteurs en disent.

Ce geste spéculatif ne s'attribue toutefois pas à une simple affection théorique ; il tient sa nécessité de l'objet même qu'il s'efforce de donner à penser, et du silence sous lequel celui-ci tient ses acteurs. Nous avons en effet envisagé, au début de cette thèse, d'examiner ces collectifs - leur mode d'être éprouvé - en donnant la parole aux acteurs. Cette entreprise nous a conduit d'une part à élaborer un questionnaire - en fait conçu par des étudiants de Master 1 dans le cadre de leur dossier de spécialisation, et ajusté par nos soins (Baude *et al.*, 2013) - et d'autre part à solliciter des entretiens auprès d'utilisateurs de la plateforme de Quirky. Or ces procédés méthodologiques se sont rapidement avérés inadaptés ; non parce qu'ils seraient venus infirmer nos intuitions, mais parce que s'y révélait, béante, l'impuissance de ces collectifs à se dire - la non-coïncidence des langages hérités aux réalités de ces dispositifs. Sur la centaine d'utilisateurs de Quirky que nous avions contactés, seule une petite dizaine a ainsi accepté de répondre à notre invitation - plus de soixante-dix mails sont restés sans retour, et les quelques vingt utilisateurs restant nous ont affirmé, malgré notre insistance et nos explicitations, ne pas se sentir suffisamment impliqués

dans les activités de la pateforme pour avoir quoi que ce soit à en dire. Aucun des utilisateurs ainsi interrogés n'a toutefois su répondre de façon convaincante aux questions que nous leur avions adressées. Si ceux-ci semblaient à l'aise tant que nous ne discutions que des motifs de leur impliciation, l'explicitation de leur rapport au collectif s'y épuisait chaque fois dans des paroles bredouillantes manquant à l'évidence à rendre compte de façon satisfaisante de leur expérience propre. C'est un constat analogue que nous a conduit à dresser l'analyse de notre questionnaire. Sur environ deux-cents répondants, la moitié y affirmait en effet se sentir participer, sur ces plateformes, d'un effort collectif, tandis que l'autre moitié y certifiait à l'inverse s'y sentir dégagée de toute obligation à l'endroit d'un quelconque collectif. Plutôt que d'attribuer cette ambivalence au caractère nécessairement subjectif de ces réponses - neutralisant tout possibilité d'en extraire des régularités - il nous est ici apparu que la question était en fait mal posée. Les mots que nous articulions pour la formuler - tout comme les paroles que nos enquêtés s'efforçaient de poser sur leur vécu - ne recoupaient jamais tout à fait ce qu'il y avait ici à désigner ; chargés de l'imaginaire que faisaient résonner en eux les collectifs hérités, ceux-ci manquaient, toujours, à exprimer l'expérience en sa singularité. C'est depuis ce constat que fut ainsi décidé d'assumer le geste spéculatif que cet écart du langage à l'expérience sollicite : plutôt que de forcer obstinément les acteurs à dire leur expérience sous un langage mutilant, il importe au contraire de leur proposer de nouvelles façons de la dire - qui ne peuvent donc, en tant que tel, s'appuyer sur leurs témoignages. Aussi le geste spéculatif proposé ici ne doit-il pas être compris comme un simple délire théorique, mais comme une réponse à cette injonction adressée par nos dispositifs à leur proposer - au plus près d'une analyse située de leur fonctionnement - un nouveau plan d'énonciation : non plus le sujet et la communauté, mais la désubjectivation et le désoeuvrement.

❧

Certains s'inquièteront peut-être de cette double disparition du sujet - techniquement organisée, et non seulement méthodologique. Disparition du sujet individuel d'abord, posé depuis Descartes au moins - et effectivement constitué par nos institutions -

comme « origine et certitude » (Nancy, 1999, p. 16) d'un atomisme inconséquent. Celui-là est ici dissout dans l'autonomie d'une trace dont les effets débordent toute intention. Disparition du sujet collectif ensuite, posé comme entité supra-sociale subsumant les consciences individuelles et les assujetissant à un dessein partagé. Celui-ci est activement neutralisé par les divers procédés techniques auxquels se voit ici confiée l'articulation des intitiatives individuelles. Il n'y a rien, toutefois, à soupçonner dans cet abandon d'un quelconque renoncement ; il n'y a pas non plus à redouter qu'y disparaisse quelque chose d'un hypothétique Sujet. Nous avons fait il y a longtemps le deuil de cette étouffante fiction. Il faut aujourd'hui nous tenir à sa disparition ; avec ceux qui, du crépuscule du 19ème siècle jusqu'à l'aube du 21ème siècle, se sont appliqués à effacer méthodiquement - à la limite de la mer - ce visage de sable que la modernité s'était ingéniée à édifier comme origine de tout chose ; comme on se tiendrait à la joie d'une exécution nous laissant, enfin démunis, un peu plus légers.

Ce n'est que dans l'espace ouvert par cette exécution que nous pourrons en effet rendre compte de l'irréductible impersonnalité du dehors au contact duquel se joue, ici, la singularité des processus de (dé)subjectivation que la matérialité et le fonctionnement de nos dispositifs soumettent à leurs nécessités internes. On entendra déjà l'intuition d'une telle pensée chez un auteur comme Agamben, lorsqu'il affirme :

> *« […] on pourrait appeler désubjectivation cette expérience qu'on fait tous les jours de côtoyer une puissance impersonnelle, quelque chose qui en même temps nous dépasse et nous fait vivre. Voilà, il me semble que la question de l'art de vivre, ce serait : comment être en rapport avec cette puissance impersonnelle ? Comment le sujet saura être en rapport avec sa puissance, qui ne lui appartient pas, qui le dépasse ? […] Le sujet ne serait ni le sujet conscient, ni la puissance impersonnelle, mais ce qui se tient entre les deux. La désubjectivation n'a pas seulement un aspect sombre, obscur. Elle n'est pas simplement la destruction de toute subjectivité. Il y aussi cet autre pôle, plus fécond et poétique, où le sujet n'est que le sujet de sa propre désubjectivation. » (Agamben, Grelet & Potte-Bonneville, 2000)*

Si Agamben nous enjoint à prêter attention à toute cette « mystique quotidienne très

banale » où « un sujet assiste à sa débâcle, côtoie sa désubjectivation » c'est ainsi pour accueillir toutes ces micro-épreuves qui viennent le forcer, en le tenant au contact de cette puissance impersonnelle, à se laisser affecter par ce qui n'est pas exactement soi. Il n'est donc pas suffisant de se débarrasser ici de la fiction humaniste du sujet, de nier sa qualité de substance anhistorique, d'en affirmer l'inachèvement. Il s'agit aussi de dépasser les différentes tentatives d'en penser les procédés historiques d'élaboration comme procédés de subjectivation ; de nous ouvrir, donc, à une pensée de l'*avec* comme désubjectivation, mise en défaut du sujet et affirmation de son inachèvement constitutif. Car c'est de là, seulement, que se déploiera, alors, le plan d'où énoncer les collectifs qu'agencent les forces sociales et matérielles d'où nos dispositifs tirent leur effectivité.

11 - La foule ou la puissance du désoeuvrement

Sarrouy, Olivier. Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle - 2014

On comprendra à ce point de notre réflexion que ces plateformes ne disposent - contrairement aux affirmations usuelles - ni à un pur individualisme narcissique ni à un simple renouveau communautaire - du moins si on vise par là à désigner quelque chose d'une certaine intimité s'affirmant dans une manière d'être commune, un sentiment d'appartenance partagé à une entité supra-individuelle ou l'engagement derrière un projet collectif. Aussi importe-t-il de neutraliser ici cette étrange disposition à laquelle incline la pensée occidentale à hypostasier simultanément, dès lors qu'il s'agit de penser l'être-avec, l'individu et le commun en renvoyant l'un contre l'autre l'atomisme d'un individualisme béat et le fantasme d'une métaphysique communielle. Cette alternative n'a rien, en effet, d'une bifurcation exclusive - et réelle - de l'être-avec ; elle nous parvient plutôt comme défaut hérité d'une métaphysique occidentale qui « nous » - ce « nous » qu'il s'agit précisément de penser - entrave encore, aujourd'hui, à accueillir l'*avec* de l'être dans son antécédence ontologique effective. L'hypostase de l'individu et du collectif enclot en effet l'être-avec sous l'alternative mutilante de la société - cet *avec* du capital sous lequel rien ne s'expose plus que le fantasme de l'individualité privée et de la juxtaposition des êtres - et de la communauté fusionnelle - le « groupe social » sous l'*avec* duquel l'individu est supposé soluble dans le « tout » de la communauté.

Comme le signale en effet Jean-Luc Nancy, l'hypostase de l'individu, tout comme l'hypostase de la communauté, ne sont que deux modes distincts d'évacuer la question du sujet et de l'existence comme *rapport*. Pas plus que l'être-avec ne peut être pensé depuis « un atomisme inconséquent, qui oublie que l'enjeu de l'atome est celui d'un monde » (Nancy, 1986/1999, p. 17), il ne peut être pensé depuis la nostalgie d'une « métaphysique communielle » : « l'immanence ou l'intimité ne peut pas être *retrouvée*, et [...] en définitive, elle *n'est pas* à retrouver » (Nancy, 1986/1999, p. 50). Il est suffisamment évident - de cette sorte d'évidence que ne s'interdit assurément pas de nier quotidiennement la forme absurde de l'existence libérale et de l'individualité privée - qu'« on ne fait pas un monde avec de simples atomes » (Nancy, 1986/1999, p. 17) pour n'avoir pas à y accorder ici trop d'attention. C'est qu'« il y faut un clinamen. Il

faut une inclinaison ou une inclination de l'un vers l'autre, de l'un par l'autre ou de l'un à l'autre » (Nancy, 1986/1999, p. 17). Il importe en revanche de comprendre ici que la pensée du collectif comme communion dégrade avec autant de force - et d'un geste identique - l'*avec* de l'être.

Penser l'être-avec

La pensée de l'être-avec s'est depuis trop longtemps enfermée, en effet, dans une métaphysique fusionnelle qui, en énonçant le collectif - la communauté, le commun, l'être-ensemble - depuis la nostalgie d'une intimité ou d'une communion supposée perdue, nous a interdit d'accueillir ce qui advient effectivement *entre* nous. « Cet "entre", comme son nom l'indique, n'a ni consistance propre, ni continuité. Il ne conduit pas de l'un à l'autre, il ne fait pas tissu, ni ciment, ni pont. […] L' "entre" est la distension et la distance ouvertes par le singulier en tant que tel, et comme son espacement de sens. Ce qui ne tient pas à distance d' "entre" n'est rien qu'immanence effondrée en soi, et privée de sens » (Nancy, 1996/2013, p. 23).

Aussi cette nostalgie communielle est-elle précisément ce qu'il nous faut aujourd'hui congédier pour nous tenir à hauteur de la communauté *en tant qu'elle est la tâche que nous assigne notre modernité*. C'est - nous l'avons déjà vu - que la notion de communauté n'apparaît jamais, du moins dans le sens que nous lui connaissons aujourd'hui, qu'avec l'avènement de la modernité. La communauté est ce qui se révèle à l'esprit des modernes dans l'épreuve de sa - supposée[338]- dissolution. Elle est -

[338] On peut en effet douter de la disposition de la notion de communauté à dire autre chose que le fantasme d'une communion supposée perdue. Nancy avance à ce propos qu'« il serait plus juste sans doute, coupant court à tous les revirements de l'interprétation ethnologique et à tous les mirages d'origine ou d' "autrefois", de dire que la Gesellschaft — la "société", l'association dissociante des forces, des besoins et des signes — a pris la place de quelque chose pour quoi nous n'avons pas de nom ni de concept, de quelque chose qui procédait à la fois d'une communication beaucoup plus ample que celle du lien social (avec les dieux, le cosmos, les animaux, les morts, avec les inconnus), et d'une segmentation beaucoup plus tranchée, beaucoup plus démultipliée

comme notion - ce qui apparaît à la conscience dans l'expérience - imaginale - de sa dissolution : la communauté est comme perte éprouvée, quoique fictive sans doute, ce qui nous advient comme épreuve fondatrice de notre modernité[339]. La conscience de cette épreuve est celle de Rousseau : la communauté est ce qui doit être perdue - dans la souffrance et par la force - pour gagner sa liberté. Elle est ce qui est sacrifié pour produire une association souveraine de citoyen libre. « Si bien que la communauté, loin d'être ce que la société aurait rompu ou perdu, est ce qui nous arrive — question, attente, événement, impératif — à partir de la société » (Nancy, p. 1986/1999, p. 34) et que « ce qui, de la communauté, est "perdu" — l'immanence et l'intimité d'une communion — est perdu en ce sens seulement qu'une telle "perte" est constitutive de la "communauté" elle-même » (Nancy, 1986/1999, p. 35).

Car c'est bien seulement depuis l'absence de communion que quelque chose comme un *avec* peut s'exposer et s'éprouver - comme réalité, mais aussi comme question et comme tâche. « Le commun, l'avoir-en-commun, ou l'être-en-commun exclut de lui-même l'unité intérieure, la subsistance et la présence en soi et par soi. Être avec, être ensemble et même être "unis", c'est tout justement ne pas être "un". » (Nancy, 1996/2013, p. 179). Aussi la « perte » - réelle ou fictive, peu importe - de l'immanence fusionnelle est la condition de l'épreuve de l'*avec* comme tel : « ce n'est pas une perte : l'immanence est au contraire cela même qui, si cela avait lieu, supprimerait à

---

de ce même rapport, entraînant souvent des effets plus durs (de solitude, de rejet, d'avertissement, d'inassistance) que ce que nous attendons d'un minimum communautaire dans le lien social. La société ne s'est pas faite sur la ruine d'une communauté. Elle s'est faite dans la disparition ou dans la conservation de ce qui — tribus ou empires — n'avait peut-être pas plus de rapports avec ce que nous appelons « communauté » qu'avec ce que nous appelons "société". » (Nancy, 1986/1999, p. 34)

339 Comme nous l'avons déjà indiqué au chapitre 4, cette opposition individu / communauté est elle-même un résidu de la société marchande et de son mode de renvoyer l'un contre l'autre, l'individualité privée et les abstractions de la Valeur, du Travail, et de la Société. La communauté n'est jamais qu'une interpellation de ces totalisations abstraites - posant l'individu comme simple mécanisme d'un super-sujet collectif - que l'économie dispose tout autour de nous comme des coquilles vides.

l'instant la communauté, ou encore la communication, comme telle » (Nancy, 1986/1999, p. 35). Aussi, pour qu'il puisse même y avoir un rapport, « il faut que la communauté soit originellement déchirée, les voix partagées, l'absolu absout ou sacrifié. Il faut que l'Un se soit toujours déjà écarté de lui-même » (Neyrat, 2013, p. 34).

Qu'elle absolutise le sujet individuel ou qu'elle hypostasie la communauté, la métaphysique occidentale a ainsi fait du sujet un être « absolu, parfaitement détaché, distinct et clos, sans rapport » (Nancy, 1986/1999, p. 17-18) ; un être incapable, donc, de toute exposition à ce qui n'est pas lui. « Ou bien, en effet, le prédicat "ensemble" n'est qu'une qualification extrinsèque aux sujets, il n'appartient pas à l'apparaître de chacun comme tel, et il désigne une pure juxtaposition indifférente, ou bien, au contraire, il ajoute une qualité particulière, douée d'un sens propre et qui doit s'effectuer pour tous les sujets "ensemble" et comme "ensemble" » (Nancy, 1986/1999, p. 80-81). L'immanentisme, en effet, n'est qu'une manière de contourner le problème de la multiplicité et de l'irréductible hétérogénéité des existences que distribue - et contracte en les projettant les unes vers les autres - notre modernité[340], et que le web ré-affirme aujourd'hui en sa pleine évidence sensible. Énoncer une pensée - et une politique - de la communauté fondée sur une métaphysique de l'immanence n'est jamais que dissoudre l'épreuve du multiple et de l'irréductible hétérogénéité qui le hante. Qu'on nomme le motif de cette dissolution Histoire (Marx), Agir communicationnel (Habermas), Multitude (Negri), Forme-de-vie (Tiqqun), Commune (Comité Invisible), etc. n'y change rien : l'immanence y est chaque fois l'évitement du problème de l'irréductibilité et le surgissement - encore, de nouveau - du motif de l'Un[341]. Comme une facilité à écarter, toujours, la question de ce qui, à l'intérieur de

---

340 On saît que la pensée de Nancy - à laquelle nous emprunterons ici l'essentiel de notre propos - entretient un rapport étroit à la phénoménologie des grands nombres - ou des ensemble inorganisés. Si Nancy n'objective que rarement ce lien - excepté en son dernier ouvrage (Nancy, 2014) - la plupart des phénomènes sur lesquels il appuie son analyse sont immédiatement tirés de non-lieux : ville, train, etc.

341 C'est la raison pour laquelle le multiple et l'hétérogène - inhérents à notre objet - sont ici examinés depuis une métaphysique existentielle destinée à fonctionner comme « un antidote à tous les

cette multiplicité, se tient entre l'interaction interpersonnelle - ou même une micro-politique des groupes (Vercauteren, 2011) - et l'abstraction de l'Un, de l'Ensemble, du Commun qui y annule l'aspérité du multiple et de l'hétérogène.

❧

Ce qui nous importe alors est que le web révèle à l'expérience - comme objet empirique - la réalité d'un mode d'exercice de l'*avec* n'exigeant rien de l'intimité des êtres qui s'y exposent - rien d'une fusion communielle - sans les enfermer toutefois sous un pur rapport d'extériorité ; comme un mode d'exercice industriel de l'*avec* accueillant - par l'intercession de divers dispositifs techniques - la multiplicité des êtres comme principe de leur exposition - c'est-à-dire de l'épreuve incarnée de leur être comme *rapport*. Ces dispositifs opposent ainsi à la pensée un plan de phénoménalité se refusant aux facilités de l'immanence ; le lieu empirique d'où penser l'*avec* en son affirmation propre : l'exposition de l'être-en-rapport.

L'exposition à la foule ou la communauté désoeuvrée

En leur refusant cette intimité, nos dispositifs exposent en effet leurs utilisateurs à un rapport qui n'exige ni ne dispose à aucune compréhension réciproque, à aucune intimité immédiate, à aucune reconnaissance subjective, à aucun sentiment d'appartenance partagé. Sans doute même condamne-t-il le sujet qui s'y expose à relancer - dans l'ex-poser même de ce rapport - l'inachèvement et la séparation qui en conditionnent l'exercice. Mais que le collectif soit ici indifférent à toute intersubjectivité

---

excès relationnels » (Neyrat, 2013, p. 12). C'est que « [...] l'existence, pour Nancy, n'est possible que grâce à un dehors qui, intérieur à chaque être, le rapporte à ce qui échappe à tout rapport tout en en étant sa condition de possibilité. *Là où l'interconnexion conduit aux affres de la contagion, le rapport exige la séparation.* » (Nancy, 2013, p. 12, souligné par nous)

ou à tout projet partagé ne signifie pas l'absence de collectif - ou l'absence d'épreuve du collectif. Il signale plutôt son insistance comme expérience-limite d'une séparation à soi dans l'épreuve de l'extériorité - de l'antécédence ontologique - de *ses* traces, et comme débâcle de son individualité dans l'exposition à leur dérive - mouvement qui, comme débâcle, n'a jamais à se résoudre dans rien. L'abandon de trace par quoi opère ici l'expérience du collectif n'advient jamais, en effet, que sur une ligne de fracture du sujet ; comme exposition à une zone impersonnelle - l'agencement de traces depuis quoi précipite un espace de sens et d'action autonome - au contact de laquelle le sujet fait l'épreuve de son inachèvement. La neutralisation de l'intention de communication d'où ces traces se déposent - c'est-à-dire, aussi, l'*exposer* de ces traces comme plan de phénoménalité ontologiquement originel - et la dérive du sens dont elle retient l'évanouissement - qu'elle tient *ouverte* - est ici ce qui expose le sujet à sa finitude première : à son incapacité à clore par et pour lui-même le sens. L'espacement du sens - pris comme épreuve incarnée et non pas seulement comme hypothèse (anti-)métaphysique - est ici ce qui suspend le sujet à l'*avec* - un *avec* nu et éprouvé dans sa nudité - et l'expose ainsi comme rapport, débordé d'un dehors porté en lui comme excès - comme ouverture d'un possible toujours relancé. C'est pourquoi il importe, pour examiner ces collectifs, de neutraliser l'alternative mutilante de l'individu et du social et de nous situer plutôt - comme Simondon nous y a déjà invité il y a maintenant plus de cinquante ans - au plus prêt de cette « zone obscure » et intermédiaire d'où se déroulent les processus d'individuation[342] et que ne peut, comme le signale Bernard Aspe, prendre en vue « ni la psychologie, même là où elle se fait "sociale", ni la sociologie, même là où elle se fait "micro" » (Aspe, 2011).

Il ne s'agit pas plus, en effet, de renvoyer ici à un foyer originaire - fut-il affecté par quelques phénomènes « sociaux » - que d'objectiver des structures ou des régularités

---

[342] On sait que cette zone obscure renvoie d'abord pour Simondon à une couche affectivo-émotive. Notre propre problématique - et le positionnement existentialiste qu'elle appelle - nous conduira à ignorer ici cette proposition.

sociales - puissent-elles reposer sur la réflexivité d'un « sujet » ou les compétences d'un « membre » - mais d'accueillir l'existence d'un « dehors qui, intérieur à chaque être, le rapporte à ce qui échappe à tout rapport tout en en étant sa condition de possibilité » (Neyrat, 2013, p. 12)[343]. Aussi importe-t-il, ici, d'interrompre un instant le privilège accordé au sujet, à ses stratégies, à ses intentions ; et, dans le silence aménagé par ce suspens, de se laisser incliner hors de soi, vers l'extériorité de la trace et de ses agencements : comme on s'ouvrirait à la promesse d'un dehors dans lequel ce silence n'aurait plus à retomber. Seulement pourrons-nous, alors, penser simultanément - l'un par l'autre et l'un dans l'autre - les formes de collectif qu'articulent ces dispositifs et l'*avec* à hauteur duquel notre présent nous assigne de nous tenir : celui qui « repose sur *l'assomption de la séparation, de l'exposition et de la finitude* » (Tiqqun, 2004, p. 60).

Exposition et désoeuvrement

On trouvera ici encore trace d'une telle pensée chez Jean-Luc Nancy[344] pour qui la communauté - qui ne s'entend que comme communauté *désoeuvrée* - ne relève ni de l'assujettissement à une identité commune ni de l'appropriation d'un projet collectif, mais d'une certaine disposition du sujet à (s')exposer (à) son propre inachèvement : la communauté comme expérience extatique du dehors. Nancy précise ainsi qu'« en ce sens, Bataille est sans aucun doute celui qui a fait le premier, ou de la manière la plus aiguë, l'expérience moderne de la communauté : ni œuvre à produire, ni communion perdue, mais l'espace même, et l'espacement de l'expérience du dehors, du hors-de-soi » (Nancy, 1986/1999, p. 50). « La communauté est la conscience extatique de la nuit

---

343 Fidèle ici à Nancy, nous le sommes aussi à Simondon, pour qui l'existence d'une réalité transindividuelle portée en lui par le sujet - le débordant - est ce qui le distingue de l'individu - du biologiquement individué - et l'élève comme *plus qu'un*.

344 On conviendra évidemment que Nancy n'a pas élaboré ces concepts afin d'examiner les agencements collectifs du web. Nous lui emprunterons ici parce que nos dispositifs nous semblent se présenter comme des exemples paradigmatiques de ce que Nancy s'efforce de penser.

de l'immanence, *en tant qu'une pareille conscience est l'interruption de la conscience-de-soi.* » (Nancy, 1986/1999, p. 52, souligné par nous). Chaque geste par lequel les internautes abandonnent des traces se voit en effet soumis à l'éventualité d'une suspension de l'intention de communication d'où elles se déposent - d'une rupture de l'horizon expérientiel depuis quoi elles surgissent - par la négation de toute autorité énonciative et le réagencement technique du *dit* à une énonciation collective n'exigeant aucun accord intersubjectif - c'est-à-dire aussi aucun geste de reconnaissance de qui y advient comme collectif. Comme chez Nancy, l'expérience du collectif n'est pas ici celle d'une union fusionnelle ou d'une oeuvre à produire - d'un projet collectif - mais l'expérience d'un dehors se révélant depuis une certaine inclination à suspendre, comme sujet, la fiction - sans doute nécessaire - de son individualité, et à se laisser affecter, dans ce geste, par ce qui n'est pas exactement soi. Aussi comprendra-t-on que Nancy ait progressivement abandonné - depuis son article séminal (1986/1999) - le terme de communauté pour penser « l'amphibologique, l'équivoque et peut-être l'aporie, mais aussi l'insistance obstinée, non nécessairement obsessionnelle » (Nancy, 2001a, p. 27) que traîne ce mot. Il lui préfèrera ainsi, dans ses réflexions ultérieures, les « expressions disgracieuses » (Nancy, 2001a, p. 42) de l'« avec », « l'être-avec », « l'être-avec-à-plusieurs », après « l'être-ensemble » ou « l'être-en-commun ». Tout énoncé de la « communauté » se risque, en effet, à l'hypostasier, et dans ce geste, à précipiter l'évanouissement sur le bord duquel, toujours, elle se - et nous - tient : la communauté, en ce sens, est l'inavouable (Blanchot, 1984). Loin d'être - ici ou ailleurs - une oeuvre supposant « que l'être commun, comme tel, soit objectivable et productible (dans des lieux, des personnes, des édifices, des discours, des institutions, des symboles : bref, dans des sujets » (Nancy, 1986/1999, p. 78), elle est plutôt ce qui s'impose à chacun comme tâche, comme nécessité éthique à s'exposer à l'expérience limite et fugitive de sa propre suspension - expérience dont l'exercice ne neutralise en rien l'interpellation toujours relancée en quoi, avant toute autre chose, la communauté con-siste. C'est pourquoi Nancy précise que « la communauté est faite de l'interruption des singularités, ou du suspens de ce que sont les êtres singuliers. Elle n'est pas leur œuvre, et elle ne les a

pas comme ses œuvres, pas plus que la communication n'est une œuvre, ni même une opération des être singuliers : car elle est simplement leur être - leur être suspendu sur sa limite » (Nancy, 1986/1999, p. 79). L'expérience de la communauté dont il s'agit ici est donc d'abord l'expérience d'un passage au dehors ; d'une mise en suspens du sujet sur le bord de ce qui, en lui, le dispose au rapport - langage, affect, forme de vie, au contact desquels seulement quelque chose comme un sujet peut advenir - mais qui signale en même temps, en lui, quelque chose d'un inachèvement constitutif - que ce qui le fait être ne lui appartient jamais en propre mais advient toujours *entre* des êtres[345] : la nécessité d'une ex-position.

On dira ainsi que le désoeuvrement est la condition de l'exposition : l'affirmation de l'inachèvement et de la disposition au rapport. Le désoeuvrement, en effet, est ce qui retient l'absolutisation du collectif et force à l'ex-position par retrait de l'immanence - la négation de l'immédiateté et de la coïncidence du lien de soi à autrui et de soi à soi. Ainsi, il n'y a paradoxalement de dehors que si l'être s'ouvre ; et l'être ne s'ouvre que s'il se voit mis en défaut. C'est l'insistance de ce défaut qu'assure ici le désoeuvrement. C'est parce que celui-ci interdit, en effet, le dénouement de l'inachèvement dans un tiers symbolique - collectif, valeur, forme-de-vie, intimité, projet, etc. partagé - susceptible de neutraliser la séparation depuis laquelle seulement une individualité peut-être suspendue - et suspendue *comme* individualité - qu'il est ici la circonstance du rapport. L'absence d'oeuvre est ce qui vient retenir la clôture de la communauté : relancer l'éprouver de l'inachèvement et ré-affirmer l'inachèvement de la tâche en quoi elle consiste - comme cet inachèvement même. Le désoeuvrement désigne ainsi « le mouvement de l'oeuvre qui l'ouvre au-delà d'elle-même, qui ne la laisse pas s'accomplir en un sens achevé mais l'ouvre à l'absentement de son sens ou du sens en

---

345 Comme l'explique Giorgio Agamben depuis sa perspective propre : « Le dehors n'est pas un autre espace qui git au-delà d'un espace déterminé, mais il est le passage, l'extériorité qui lui donne accès - en un mot : son visage, son eidos. Le seuil n'est pas, en ce sens, une autre chose par rapport à la limite ; celle-ci est, pour ainsi dire, l'expérience de la limite même, l'être-dans un dehors. Cette ek-stasis est le don que la singularité recueille des mains vides de l'humanité. » (Agamben, 1990/2001, p. 56)

général. Le désoeuvrement est ce par quoi l'oeuvre n'appartient pas à l'ordre de l'achevé, ni d'ailleurs de l'inachevé : elle ne manque de rien tout en étant rien d'accompli » (Nancy, 2014, p. 27).

L'organisation technique du désoeuvrement

Il importe alors de prendre ici acte - pour ré-articuler cette réflexion à l'analyse de nos dispositifs - du conditionnement technique de ce désoeuvrement et du mode d'être-avec qui en résulte. Si ces dispositifs viennent en effet retenir l'absolutisation du collectif, c'est parce que son affirmation - ce qui, sur ces dispositifs, advient de non-individuel - s'y voit techniquement articulée de telle sorte à ce que ses sujets individuels n'aient jamais à s'y accorder mutuellement - et donc à se reconnaître dans une identité, des valeurs, un projet, etc. partagés. Ce sont ainsi les artefacts techniques auxquels se voit confié ce geste d'agencement du collectif qui lui interdisent de précipiter dans un tiers symbolique susceptible d'en rompre le désoeuvrement. Or c'est depuis ce défaut seulement que l'agencement des traces ici imposé aux sujets[346] - c'est-à-dire, aussi, la dérive à laquelle elles se voient soumises[347] - vient les forcer à un geste d'ex-position : non pas seulement parce que cet agencement vient relancer, comme nous l'avons examiné plus haut, l'écart du *dit* - ce que ces dispositifs viennent faire dire à ces traces - à l'intention de communication ; mais parce que cette neutralisation du collectif, en interdisant de résoudre ce hiatus par le détour d'un tiers collectif extérieur au sujet, insiste à l'inverse à le tenir ouvert comme écart du sujet à lui-même. Ce n'est pas autre chose qui est ici amené à parler à travers moi, mais bien moi qui suis conduit - par l'agencement de mes traces - à dire ce que je n'avais pas nécessairement visé. La dérive de mes traces n'est pas ici leur articulation sous un ordre collectif dans lequel il me serait proposé de me reconnaître, mais la mise en

---

346 Alors conduits à s'y affirmer comme des individualités séparées.

347 En leur faisant collectivement affirmer autre chose que ce qu'elles visaient originellement à exprimer.

défaut de mon individualité, *comme* individualité ; ce qui vient relancer mon inachèvement - la non-clôture du sens - à l'instant même où je cherche en autrui sa résolution ; ce qui vient reconduire ma séparation - l'(im)possibilité de la communication - dans le mouvement même de la résoudre - l'abandon de trace : l'affirmation de mon être comme rapport. Le désoeuvrement est ici ce qui incline le sujet à se laisser affecter au contact d'un langage - activement autonomisé - le forçant à une déprise de *son* individualité - un mouvement au dehors.

On examinera donc ici le désoeuvrement comme l'affirmation de ce que Gilles Deleuze (1969/2000) a pu qualifier, dans *Différence et répétition*, « d'éthique des qualités intensives », visant à disposer l'apparaîre d'autrui non pas comme individualité actuelle mais comme « expression d'un monde possible »[348]. On sait que cette éthique est construite autour de deux principes : d'abord « affirmer même le plus bas, ne pas (trop) s'expliquer » - il s'agit ici de « ne pas trop s'expliquer avec autrui » et aussi de « ne pas trop expliquer autrui » ; ensuite « maintenir ses valeurs implicites », les siennes et celles d'autrui - condition essentielle afin de « multiplier notre monde en le peuplant de tous ces exprimés qui n'existent pas hors de leur expression » (Deleuze, 1969/2000, p. 335). On comprendra ainsi le principe de cette éthique : affirmer, et laisser s'affirmer, l'exprimé - le dit, le geste, etc. - en neutralisant toute inclination à le disposer[349] comme moyen d'accès à l'actualité supposée de l'individualité dont il constituerait l'expression - comme affirmation de valeurs, d'intentions, d'identités, etc. présumées premières et toujours-déjà déterminées. Ce n'est en effet qu'au-dedans de cet écart - cette différance - qu'ouvre, toujours, la non-coïncidence de l'exprimé à toute intention d'expression, qu'est susceptible d'être introduite une zone d'indétermination ex-posant les êtres à leur dehors ; comme une occasion, donc, de

---

348 Ce rapprochement s'est imposé à nous par le commentaire qu'Erik Bordeleau (2013) a proposé de ce texte. C'est ici sa lecture et son propos que nous nous appliquerons donc à réarticuler à notre propre réflexion. Nous le remercions au passage de nous avoir transmis cet article.

349 Pour celui qui l'exprime comme pour celui qui le reçoit.

disposer autrui comme *possibilité* d'un monde, et non comme monde déterminé, mais aussi de lui renvoyer ses mots comme occasion d'une déprise : comme une occasion de n'y être plus tout à fait soi[350].

C'est en ce sens d'ailleurs que Muriel Combes (1999) affirme, depuis la perspective simondienne qui est la sienne, que l'individu ne peut s'exposer à ce dehors impersonnel - insistant au-dedans de lui à le déborder dans son individualité propre - que par la rencontre à un être absolument quelconque, c'est-à-dire un être dont « les identités, les fonctions, tout le réseau du commerce humain » qui assignent « à chacun sa place au sein de l'espace social » sont suspendus (Combes, 1999, p. 30). L'exposition au dehors exige une suspension momentanée de toute relation interindividuelle. Il lui faut donc un événement exceptionnel « qui suspend la modalité fonctionnelle de la relation à autrui » pour que se laisse éprouver par et pour lui-même ce dehors débordant de chaque individualité. « Un tel événement, qui brise le rapport interindividuel fonctionnel et engendre la nécessité d'une épreuve, est, pour le sujet qui y fait face, désindividuant : il provoque une mise en question du sujet qui prend nécessairement la forme d'une déprise momentanée de l'individualité constituée » (Combes, 1999, p. 29).

Si cet événement n'advient usuellement que sous des agencements collectifs restreints - amour, amitié, etc. - on comprendra ici l'extension nouvelle de l'échelle à laquelle ces dispositifs relancent l'affirmation de ce principe éthique. En neutralisant, par la multiplicité qui en détermine le plan de phénoménalité, par les procédés techno-sémiotiques auxquels s'y voit soumis, aussi, l'énoncé - neutralisation de l'autorité énonciative du sujet, décontextualisation algorithmique des traces, etc. - ces plateformes inclinent, en effet, à une affirmation nue de l'exprimé forçant une

---

350 On dira donc autrement qu'il s'agit ici d'inverser le principe de la forme-tribunal et de son mode de fixer l'exprimé comme affirmation irrévocable d'une conscience déterminée qu'il s'agirait de sonder.

multiplicité d'êtres-étrangers à une série de (micro-)épreuves désindividuantes[351].

Ces (micro-)épreuves viennent ainsi situer l'épreuve incarnée du collectif en deçà des formes inertes - le projet, la valeur, l'opinion, etc. - par la reconnaissance mutuelle desquelles celui-ci est usuellement supposé précipiter. Ce qui est plutôt en jeu dans ce suspens de l'individualité - dans ce suspens de la conscience de soi - c'est la disposition du sujet à *s'ex*poser au - c'est-à-dire ici à éprouver - et *à* exposer le commun impersonnel depuis lequel seulement il lui est possible d'exister comme sujet ; à faire l'épreuve, donc, de ce qui, en lui, unit le séparé - son individualité propre - à un commun qui n'existe jamais que comme une réalité - langage, affect, forme de vie, etc. - n'advenant qu'*entre* les êtres.

La séparation comme condition de l'exposition

Aussi, si quelque chose comme une inclination du collectif doit ici être perçue, c'est d'abord en tant que s'y révèle la structure extatique de l'existence humaine - c'est-à-dire en tant que le sujet y fait *l'épreuve* de son être-extatique - en disposant au-devant de lui, dans le dehors sensible d'une trace abandonnée à sa dérive, l'extériorité du sens. La neutralisation techno-collective de l'intention de communication y est ce qui expose ici le sujet à son inachèvement originaire : à l'impossibilité de clore par et pour lui-même le sens. C'est ce qu'affirme, sans doute, Blanchot lorsqu'il écrit que[352] :

> *« L'être cherche, non pas à être reconnu, mais à être contesté : il va, pour exister, vers l'autre qui le conteste et parfois le nie, afin qu'il ne commence d'être que dans cette privation qui le rend conscient (c'est là l'origine de sa conscience) de*

---

351 On admettra ici le problème que l'exercice de ce principe éthique se voit délégué à des artefacts techniques plutôt que confié à la volonté d'un sujet s'y mettant intentionnellement en jeu - quoique ses effets ne s'imposent pas moins à lui. Cette délicate question nécessiterait un examen plus soigné des modes d'affection du sujet. Nous n'en discuterons pas ici et l'abandonnerons donc comme une zone obscure - à clarifier - de notre réflexion.

352 Les avocats de la théorie de la reconnaissance auraient ici à comprendre que celle-ci ne désigne rien qui n'ait à être atteint mais plutôt ce qui n'insiste que de l'échec, qui, toujours, la guette.

l'impossibilité d'être lui-même, d'insister comme ipse *ou, si l'on veut, comme individu séparé : ainsi peut-être ex-istera-t-il, s'éprouvant comme extériorité toujours préalable, ou comme existence de part en part éclatée, ne se composant que comme se décomposant constamment, violemment et silencieusement.* » *(Blanchot, 1984, p. 16)*

On nous dira que la neutralisation de l'interaction interpersonnelle et le désoeuvrement inhérent à ces collectifs vident ce rapport de tout contenu ; et sans doute condamnent-ils effectivement le sujet qui s'y expose à relancer, dans l'ex-poser même de ce rapport, l'inachèvement et la séparation qui en conditionne l'exercice. Mais c'est que le passage au dehors ne fonctionne jamais qu'à l'horizon d'une promesse ; c'est-à-dire, aussi, depuis l'épreuve d'une promesse *maintenue* à l'horizon ; comme exposition d'un rapport nu - certains diraient : d'un rapport vide - et intransitif dont la réalité ne tient jamais qu'à sa seule ex-position. Aussi « l'insuffisance ne se conclut pas [ici] à partir d'un modèle de suffisance. Elle ne cherche pas ce qui y mettrait fin, mais plutôt l'excès d'un manque qui s'approfondit à mesure qu'il se comblerait » (Blanchot, 1984, p. 20). C'est que l'*avec* de l'être ne se révèle que dans le partage de ce qui, précisément, échappe au partage (Blanchot, 1984, p. 33) et qui dans, l'épreuve même de cette impossibilité - ce reste insistant de l'exposition, où la séparation est ce qui se révèle à même le geste qui s'efforce de la rompre - révèle l'irréductible absence des individualités qu'elle ne suspend paradoxalement qu'en les renvoyant à la solitude.

Aussi nous faut-il cesser de percevoir cette absence comme un défaut et en accueillir plutôt la positivité comme fond de toute communication : il n'y a jamais de communication que depuis l'exposition à l'insupportable absence d'autrui - la menace préalable de sa disparition. C'est l'*avec* de la communication - c'est-à-dire aussi l'irréductible hétérogénéité des foyers subjectifs dont elle provoque la rencontre fugitive - qui s'expose dans ce qui, en chaque acte de communication, en révèle l'incommunicable. Il faut prendre l'inachèvement, écrit Nancy :

« *comme un terme actif, désignant non l'insuffisance ou le manque, mais l'activité*

du partage, la dynamique, si on peut dire, du passage, ininterrompu par les ruptures singulières. C'est-à-dire, à nouveau, une activité désœuvrée, et désoeuvrante. Il ne s'agit pas de faire, ni de produire, ni d'installer une communauté ; il ne s'agit pas non plus d'y vénérer ou d'y redouter une puissance sacrée — mais il s'agit d'inachever son partage. » (Nancy, 1986/1999, p. 87)

La séparation - l'absence qui se révèle à même l'exposition - est en effet ce qui maintient ouvert la question de l'existence - c'est-à-dire aussi ce qui maintient l'existence comme question. « Si l'existence humaine est existence qui se met radicalement et constamment en question, elle ne peut tenir d'elle seule cette possibilité qui la dépasse » nous dit Blanchot, « sinon il manquerait toujours une question à la question (l'auto-critique n'est évidemment que le refus de la critique de l'autre, une manière de s'autosuffire en se réservant le droit à l'insuffisance, l'abaissement devant soi qui ainsi se surélève). » (Blanchot, 1984, p. 20).

La séparation est ici est la condition de la finitude ; non pas comme limite ou frontière de l'être - comme délimitation d'un *ailleurs* ou d'un *au-delà* qui en assignerait la direction - mais comme « non-fixation » de son sens - c'est-à-dire aussi comme *puissance* de laisser ce sens ouvert (Nancy, 2001b). Il n'y a donc rien à regretter du vide que révèle ici l'exposition aux traces. Ce vide est l'expérience-limite - le précipité - de la négation et du déchirement qui conditionne toute exposition ; ce qui, en neutralisant toute clôture intersubjective, relance l'inaccomplissement du sens, et dispose ainsi la rencontre à autrui non pas comme moment d'élaboration d'un sens partagé mais comme puissance de laisser ouverte sa non-fixation. Ce vide est ce qui laisse être « le sens comme dehors ouvert au beau milieu du monde, au beau milieu de nous et entre nous comme notre commun partage » (Nancy, 2008, p. 36). Aussi la séparation - l'absence comme mode de présence ou la présence comme mouvement de se dérober - se donne-t-elle comme condition de cette expérience-limite exposant le sujet à sa négation, à son déchirement, à son passage au dehors : l'affirmation de son être-en-rapport originel.

Conclusion

Certains identifieront peut-être dans la nudité de ce rapport un défaut. Sans doute même s'autoriseront-ils de ce diagnostic pour prendre un peu la pose ; celle-là même que la parole concède quand on lui prête - à tort ou à raison - une tournure critique. On pourrait en effet reconnaître dans la nudité de ce rapport l'anomie d'un monde ayant définitivement épuisé l'être face-à-face dans l'être côte-à-côte. Et, sans doute, ce diagnostic ne serait pas tout à fait inexact : on ne fait pas corps bien longtemps dans la seule exposition d'un rapport nu. Il n'en reste pas moins urgent de déposer ces stratégies énonciatives. Non pas que cet abandon serait chose facile : il exige, pour qui s'y confronte, de répondre par avance aux accusations qui ne manqueront pas de lui être adressées à s'appuyer de la sorte sur les modes d'existences propres aux formes avancées de la modernité - tout entier tendus vers leur valorisation économique - pour articuler l'esquisse d'une etho-politique à venir ; privilège du locuteur dont les mots tombent sur le présent comme un acte de condamnation : quiconque les écarte se voit aussitôt assigné, dans le grand partage de ceux qui se résignent et de ceux qui résistent, une place du côté des beâts et des satisfaits. Dans un monde du capital sans dehors, on gagnerait pourtant un peu de répit à se demander quel sens il y a à vouloir encore distinguer ce qui, ici, s'attribue aux forces du capital de ce qui, là-bas, serait supposé y échapper. Ce là-bas, comme actualité, n'existe plus ; c'est tout juste s'il survit encore, comme ouverture maintenue à la force de l'existence, entres les corps de ceux qui s'efforcent de neutraliser, ne serait-ce qu'un instant, ce présent qui, partout, insiste. Aussi - pour le web comme, sans doute, pour le reste - il ne reste rien à révéler à la conscience des hommes qu'ils ne savent déjà que trop bien. Il importe plutôt de parvenir à tracer, à même le réel - dans un geste interne de description - des lignes de fractures susceptibles de retenir, ici et maintenant, ces possibles qui, partout, nous échappent.

Le présent ou la révélation historique de l'originaire

C'est en ce sens que nous nous sommes efforcés ici, plutôt que de conduire une nième critique du capital, d'examiner la spécifité des processus de (dé)subjectivation auxquels ces dispositifs soumettent leurs utilisateurs - c'est-à-dire, aussi, d'examiner par là ce que le capital et la condition qu'il nous assigne, font actuellement de nous. En renvoyant les gestes énonciatifs sous des formes visant à en composer - et à en exposer - la multiplicité et l'hétérogénéité, ces artefacts techniques ré-affirment l'exercice de l'*avec* comme épreuve d'un inachèvement originel, d'une non-coïndence à soi, d'une impossibilité à clore par et pour soi-même le sens ; comme une exposition nue au dehors et aux devenirs qu'ouvre son épreuve.

On pourrait évidemment reconnaître un paradoxe dans ce mode de situer l'*avec* au plus près de la séparation que le capital impose à ses sujets. Pourtant, « l'intuition enfouie dans Marx s'est sans doute située elle-même dans cette ambivalence : le capital expose en même temps l'aliénation générale du propre - la désappropriation généralisée, ou l'appropriation de la misère en tous les sens de l'expression -, et la mise à nu de l'*avec* comme trait de l'être ou comme trait du sens » (Nancy, 1996/2013, p. 86). Le capital, en effet, est tout à la fois ce qui condamne le sujet à la séparation - ou plutôt le renvoie sans cesse à sa condition d'être-séparé - et ce qui ré-affirme partout, en l'assujettissant aux nécessités propres de la marchandise, sa socialisation : le singulier dans l'impersonnalisation, l'impersonnalisation du singulier. En neutralisant ainsi l'intimité depuis laquelle seulement un dehors peut-être ramené auprès de soi[353], le capital est ce qui dispose l'*entre* de cette socialisation - sens, langage, imaginaire, etc. - à fonctionner comme épreuve toujours relancée d'une non-coïncidence à soi[354]. Or cette non-coïncidence n'a rien d'un défaut :

---

[353] Comme on échouerait à discerner une forme-de-vie des individualités déterminées qui l'expriment.

[354] Plutôt que comme lieu d'une confirmation collective de l'identité à soi.

> *« cette déficience sans recours se comprend elle-même comme la positivité ultime, qui s'exprime ainsi : je suis l'intermédiaire entre ce que je suis et ce que je ne suis pas. [Le sujet contemporain] recouvre cette différence originaire, celle de savoir que nous ne sommes pas ce que nous sommes, qu'aucun prédicat ne peut épuiser notre puissance. L'incomplétude est le mode d'être de ce qui se tient en contact avec la puissance, la forme d'existence de tout ce qui est voué au devenir. » (Tiqqun, 2004, p. 37)*

En soustrayant les hommes à l'immédiateté du monde - identités, habitudes, familiarités, etc. - que la tradition disposait au-devant d'eux, le capital est venu relancer l'irréductible écart à soi qu'introduit la composante extatique de l'existence humaine, et ré-affimer ainsi la puissance de tenir le sens ouvert - c'est-à-dire, aussi, la *question* en quoi, seulement, l'existence consiste.

> *« On peut dire que le processus de valorisation capitaliste libère les humains des entraves de la tradition - du réseau d'habitudes, de familiarités, de lieux et de liens qui leur donnent à chacun leur consistance. Ou qu'il les arrache à leur monde pour les mettre au travail, et met ces mondes en pièces pour les vendre au détail. Dans tous les cas, c'est le Bloom qui en résulte [et] ce qui vient à nu, avec lui, c'est la structure extatique même de la présence humaine, la pure disponibilité à se laisser affecter. » (Tiqqun, 2004, p. 142)*

Le capital a ainsi fonction de « révélateur ontologique - à ceci près qu'il réduit la singularité à la particularité et la circulation ontologique de l'être et du sens aux transactions marchandes » (Neyrat, 2013, p. 52). La composante extatique de l'existence humaine ne se révèle en effet à l'expérience, comme donné métaphysique et condition originelle, que sous la condition de multiplicité, d'hétérogénéité et de non-intimité que nous assigne le capital. L'originaire n'est ici que l'effet ou le résidu de forces historiques ; c'est-à-dire, aussi, le point que notre présent nous indique comme *son* origine. « Ce n'est pas que les hommes auraient, négativement, "perdu leurs repères", c'est qu'ils sont *positivement devenus des Bloom*. LE BLOOM EST L'AFFLEUREMENT FINAL DE L'ORIGINAIRE » (Tiqqun, 2004, p. 20).

Le collectif comme pure puissance

Il n'y a donc ni à craindre ni à espérer des modes de faire-collectif du web. Il importe plutôt de recevoir l'originaire qui y affleure et la légèreté qui s'y révèle. En disposant la fluidité, la multiplicité et l'hétérogénéité des acteurs comme condition de félicité de l'action collective - et en retenant ainsi la clôture du collectif - ces dispositifs viennent en effet affranchir le rapport à autrui des nécessités que celui-ci prescrit usuellement à ses sujets ; nécessité à se tenir à hauteur de ses exigences - de ses valeurs, de ses projets, de ses obligations ; nécessité à y supporter, aussi, l'épreuve mutilante de la condescendance pesante sous laquelle celles-ci s'imposent au soi.

En situant l'épreuve du collectif en deçà de l'accord intersubjectif, en deçà de l'engagement, etc., ces dispositifs retiennent en effet toute disposition du collectif à précipiter dans des formes externes susceptibles de s'autonomiser - des valeurs, une identité, un projet, etc. - et de contraindre ainsi ses membres à une certaine déférence : d'abord parce qu'en déléguant à des artefacts techniques le soin de soumettre les gestes énonciatifs à des procédures interactionnelles formalisées, ces plateformes soustraient leurs utilisateurs de toute nécessité à prendre sur eux leur conformation à des schèmes praxéologiques partagés ; ensuite parce qu'en situant techniquement la rencontre des individualités en deçà de l'intersubjectivité, et en tenant à l'inverse ouvert l'écart à soi et à autrui qu'introduit, toujours, l'extériorité du langage, ces dispositifs affranchissent leurs utilisateurs de toute nécessité à se reconnaître mutuellement dans une intention, un projet, une forme de vie, un régime de justification, etc. partagés.

Ces plateformes viennent ainsi soustraire le collectif au partage d'un plan de représentations pour en situer plutôt l'articulation au plus près du plan de l'exprimé - un exprimé préservé comme tel. L'agencement technique de cette éthique des qualités intensives est ainsi ce qui pose le collectif comme mouvement plutôt que comme réalité objectivable et objectivée. Le collectif n'a plus, ni ne peut, dès lors, précipiter dans rien ; il n'insiste plus auprès du sujet que comme une pure puissance

d'affection, révélant au-devant de lui sa finitude originelle ; comme un mouvement toujours relancé par l'impossibilité à clore par et pour soi-même le sens.

12 - Conclusion

Sarrouy, Olivier. Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle - 2014

Il nous est possible, à l'issue de ce tapuscrit, d'en retracer la trajectoire analytique comme suit. Après avoir spécifié les contours de notre objet d'étude, nous nous sommes efforcés de re-situer l'actuelle hégémonie des plateformes de crowdsourcing au plus près des dynamiques de recomposition longues des formations capitalistes avancées. Ayant ainsi examiné l'intimité de ces dispositifs aux mutations socio-économiques contemporaines, nous nous sommes alors appliqués à justifier notre positionnement : étudier, à travers l'analyse de ces plateformes, les effets exercés par la rencontre historiquement située de forces économiques, techniques et sociales sur les formes de l'être-avec.

Nous avons ensuite initié cette analyse en examinant les spécificités organisationnelles de ces dispositifs de coordination de l'action des foules. Nous nous sommes en particulier efforcés d'analyser, alors, la disposition de ces plateformes à déplacer les conditions de félicité de l'action collective depuis la planification, le mandat et l'obligation individuelle, vers la fluidité, la multiplicité et l'hétérogénéité des contributions. Nous avons ainsi précisé notre problématique - par le détour d'une discussion critique avec les approches communautaires du web - et justifié de notre intention d'examiner ces dispositifs dans une volonté d'analyse critique de notre modernité et de la condition de multiplicité, d'hétérogénéité et d'extériorité réciproque que l'industrialisme y impose à l'exercice de l'être-avec.

Nous avons alors pu poursuivre notre analyse en étudiant les procédés techniques que ces dispositifs se donnent - et assignent aux acteurs - pour assurer la coordination de cette multiplicité fluide de contributions. Nous avons notamment examiné les mécanismes assurant la modularité de ces contributions et l'individualisation des décisions collectives que sollicite leur tri. Nous nous sommes alors appliqués à re-situer l'analyse de ces procédés d'anonymisation et de solidification des formes de l'action collective[355] dans une histoire longue de l'industrialisme - entendu ici commme

[355] C'est-à-dire, ici, leur disposition à ramener les gestes énonciatifs des sujets sous des formats indifférents à leur individualité et communicables à des non-familiers.

inflexion anthropologique procédant d'un mouvement continué de formalisation et d'extériorisation des schèmes organisants de l'expérience.

Nous avons ensuite analysé la spécificité des agencements d'énonciation articulés par ces mécanismes, et notamment leur disposition à précipiter l'autonomie des traces ainsi offertes à ces dispositifs - ou plutôt leur disposition à retenir ces traces sous deux états métastables superposés : celui de l'indice et celui du symbole. Ayant alors examiné les fondements communicationnels[356] et techniques[357] de cette autonomisation, nous nous sommes efforcés de penser - en assumant ainsi un geste plus spéculatif - les effets subjectifs de ces procédés d'anonymisation les processus d'exposition et de construction du soi sollicités par ces dispositifs.

Nous nous sommes ainsi appliqués à penser, avec Michel Foucault, la singularité des processus de (dé)subjectivation suscités par ce démembrement énonciatif, avant d'interroger, avec Jean-Luc Nancy, les formes de l'être-avec ainsi in-formées par cette exposition ex-tatique.

Limites méthodologiques

Nous admettrons toutefois les limites de cette réflexion. Sa méthodologie, en particulier, aurait pu profiter de quelques ajustements. On comprendra en effet la difficulté à adapter les principes de l'enquête ethnographique aux spécificités de ces non-lieux. En assignant du dehors des formes énonciatives, interactionnelles et existentiales au sujet, ces dispositifs forcent le chercheur à un déplacement du plan de phénoménalité depuis lequel construire l'observation : depuis les intentions et les procédures interprétatives des acteurs, vers les mécanismes externes qui les sur-

---

356 L'itérabilité inhérente à toute marque.

357 La radicalisation numérique de la décontextualisation inhérente à toute grammatisation.

codent. Ce déplacement se laisse opérer sans trop de difficultés tant qu'on s'en tient à analyser les agencements interactionnels et énonciatifs que ces dispositifs articulent. Il ne cesse en revanche de soulever d'interminables problèmes dès lors qu'on entreprend d'examiner les effets subjectifs que ces procédés exercent sur l'expérience de ceux qui s'y exposent. Ceux-ci - nous l'avons vu - in-forment en effet des processus de subjectivation procédant d'un démembrement de l'énonciation - et sollicitant du sujet une déprise dans l'épreuve de ce démembrement. Si ces processus de subjectivation engagent donc bien une certaine mise en jeu du sujet - le plus souvent sollicitée au plus près des dynamiques d'individualisation expressive contemporaines - ils n'opèrent toutefois qu'en deçà de toute intention ou de toute stratégie explicite. L'ambiguité de cette articulation[358] place ainsi l'analyste dans une position délicate, le forçant à renvoyer à l'extériorité d'un agencement technique, l'intériorité des effets que celui-ci exerce sur l'expérience du sujet[359]. Cette difficulté nous a notamment conduit à admettre la nécessité d'un geste spéculatif - explicité en conclusion du chapitre 10 - dans les derniers chapitres de cette thèse.

Il apparaît toutefois, à l'issue de ce travail, que cette nécessité aurait pu être contournée - ou du moins que nous aurions pu en minimiser les effets - en nous efforçant de discerner avec plus de soin les traces de ce démembrement, et de ses effets subjectifs, à même les interactions des acteurs : utilisateurs discutant des effets non anticipés de leurs propositions, objectivation de critères d'acceptation ou d'opposition à cette dérive, etc. Le sens de cet ajustement ne pouvait toutefois apparaître distinctement qu'à l'issue de notre réflexion. Les conditions matérielles et temporelles de cette recherche nous ont donc interdit de l'intégrer au présent

---

358 Une ambiguité dont l'insistance se donne comme une caractéristique propre de ces processus de subjectivation.

359 Si le motif de cette articulation est ici particuler, cet apparent paradoxe n'a, en tant que tel, rien d'original. Il aura par exemple fallu attendre Foucault et son analyse des sociétés disciplinaires pour que nous soyons enfin capable d'énoncer l'expérience de ce contrôle des corps dont tout un chacun est pourtant conduit, depuis plusieurs siècles, à faire quotidiennement l'expérience.

tapuscrit. Cet écueil devra faire l'objet d'une réflexion plus avancée dans nos recherches à venir.

Nous espérons toutefois que cet effort doctoral - par delà ces limites - aura su ouvrir de nouveaux horizons analytiques : d'abord en affirmant - souvent implicitement, parfois plus explicitement - la singularité d'une approche communicationnelle ; ensuite en faisant signe par elle vers de nouvelles perspectives de recherche.

Vers une approche communicationnelle des phénomènes sociaux

Cette enquête a été étroitement guidée, en effet, par un certain souci du dehors - milieu, médiation - depuis lequel seulement les phénomènes sociaux adviennent, et qui en infléchit donc, de façon décisive, la forme et l'articulation. Ce souci du dehors a d'abord été assuré par le choix des « observables » retenus comme points de départ de l'analyse : non pas l'agent, l'acteur ou l'énonciateur, mais la valeur, l'organisation et la trace. Si cet effort nous a conduit à affirmer une acception élargie du concept de communication, il nous a aussi - et peut-être surtout - amené à défendre une conception renouvelée, ou du moins singulière, du sujet - différenciant ainsi strictement notre analytique communicationnelle de toute entreprise sociologique.

C'est en effet à l'épreuve même de l'ex-istence - comme expérience incarnée d'une extériorité préalable à toute intériorité - que la limite de la (micro-)sociologie[360] s'exprime sans doute le plus clairement. L'examen de cette limite importe d'autant plus que celle-ci ne s'impose pas à la (micro-)sociologie comme une sorte d'opposition

[360] Notion par quoi nous entendons désigner ici une certaine tradition sociologique remontant - disons - de Simmel à l'interactionnisme symbolique et à l'éthnométhodologie.

externe[361], mais comme une limite interne[362], renvoyant précisément ce qu'elle se donne pour objet d'analyser - le mode de contact du sujet au social - au dehors de sa pensée - ou comme l'indicible de son régime discursif. À se donner pour tâche de dégager de l'observation des comportements individuels des régularités dites « sociales »[363] la (micro-)sociologie n'a d'autre option, en effet, que de poser l'individu comme particulier d'un ensemble dont il lui reviendrait de dégager les règles - c'est-à-dire de poser l'individu comme analytiquement homogène à ce qui le précède : langage, norme, etc. En examinant ce dehors comme un substrat social indistinct qu'il serait précisément confié au sociologue de soustraire à l'obscurité de la conscience par quelques procédés d'objectivation[364], elle nie donc nécessairement, quoique le plus souvent implicitement[365], l'hétérogénéité de ce dehors à l'intériorité du sujet - c'est-à-dire aussi l'épreuve ex-istentielle de ce dehors comme non-soi-en-soi ou comme ce qui déborde l'individualité du sujet. Aussi la (micro-)sociologie ne peut-elle qu'échouer à penser la non-coïncidence du sujet à ce dehors intérieur - c'est-à-dire l'épreuve subjective de cette non-coïncidence comme ce qui écarte le sujet à lui-même - et donc échouer à penser l'ex-istence - l'ouverture au sens et au devenir à laquelle cet écart l'expose. Nous ne disons évidemment pas ici que les sujets seraient supposés porter en eux la « théorie sociologique » - comme ressource réflexive

---

361 Comme dévoilement depuis une position d'extériorité de l'impensé inhérent à tout effort théorique.

362 Comme ce qui neutralise, de l'intérieur même de la démarche sociologique, l'accomplissement, ou l'aboutissement, de son projet.

363 Qu'on nomme ces régularités « structures », « réalités symboliques », « sens » ou « ethno-méthodes » importe ici assez peu.

364 Certains identifieront peut-être dans ce geste quelque chose du fondement de toute sociologie critique. Ce ne serait toutefois - à notre humble avis - que réduire la pensée de l'*avec* à l'horizon étroit de ce qui adresse la conscience et non le rapport du sujet à ce dehors intérieur. Il n'est sans doute pas le lieu de retracer ici l'histoire de cette tradition ni d'examiner - avec le soin et l'attention que mériteraient la plupart des oeuvres qui s'y inscrivent - ce que cette position porte d'implicite sur la définition du politique comme ce qui élève à l'Universel par la venue à la conscience. Nous avons préféré ici suivre un chemin de pensée déplaçant le politique en direction de son versant éthique et existentiel - et débordant en tant que tel tout acte de conscience.

365 En posant cette négation comme un axiome analytique et méthodologique.

inculquée par l'instruction - mais que la sociologie échoue à examiner l'autonomie qu'elle confère au social[366] comme une épreuve effective, vécue, concrète, ordinaire, d'un sujet qui n'ex-iste que de son contact.

À nous en tenir au langage, nous dirons ici que l'expérience ordinaire de l'extériorité - ou de l'irréductibilité - du *dit* à toute intention de communication - cette expérience-limite de ce que parler, c'est chaque fois s'exposer à ce que nos paroles nous fassent dire autre chose que ce que nous visions - ne peut qu'échapper à la sociologie. Sans doute un sociologue saura-t-il, en effet, examiner ce phénomène. Sans doute même saura-t-il en proposer une théorie - et il ne s'agit pas de nier ici l'intérêt de cette hypothétique proposition. Mais il ne pourra qu'échouer à accueillir la *singularité* advenant de l'exposition à cet écart, le requalifiant en un particulier duquel dégager - à nouveau, encore, toujours - des régularités - comblant donc, maladroitement, cet écart d'un discours en neutralisant la force d'écartement existentiel. Il n'y a, en effet, de « Je singulier que par l'écart *internalisé* d'un "Je" et d'un "Autre" » (Neyrat, 2013, p. 36, souligné par nous). Ainsi, « il y a singularité quand en elle s'écarte, se distingue ce qu'elle est et ce que l'Autre est, ce qui précède (le langage, les parents, les normes) et ce qui viendra (tout arrivant possible, tout autre que je pourrais rencontrer). C'est donc que l'écart n'est ni celui d'un individu, ni l'effet d'une production sociale - mais alors, quel est-il ? […] L'écart est la marque du dehors intérieur » (Neyrat, 2013, p. 37). Si l'existence est l'incompatible de la sociologie, c'est ainsi qu'elle est la « perpétuelle hachure du monde, le criblage continuel de transcendance venant interrompre toute équivalence » (Neyra, 2013, p. 31) - Neyrat insiste : « exister n'est sans doute que cela : interrompre toute continuité » (Neyrat, 2013, p. 31). C'est cette non-équivalence que la sociologie s'est, par sa méthode, par son ontologie implicite aussi, interdit de saisir, et dont elle est même allée jusqu'à faire, à l'occasion, un motif de scientificité orgueilleux.

---

366 Autonomie postulée par sa démarche et objectivée en ses théories.

On comprendra que ce nous disons ici ne vise pas à condamner d'avance tout discours s'efforçant d'approcher le singulier ; nous affirmons seulement qu'il n'y a rien à dire de la singularité qui ne se tienne au plus près de son indicibilité, de sa non-coïncidence au dehors, et de ce que cette non-coïncidence renferme - comme Blanchot avoue l'inavouable de la communauté. Si la sociologie ne peut rien dire de la singularité, c'est qu'il n'y a rien à en dire depuis le motif sociologique de la sérialisation, de l'équivalence, de la régularité et de la redistribution homogène du Même. Car ce qui échappe alors à cette sérialisation, c'est le possible - la puissance de maintenir le sens ouvert - à quoi expose la rencontre de ce qui, en et entre chaque singularité, insiste de non-sérialisable, de non-équivalent et de non-homogène - et vient ainsi faire enrayer la machinerie sociologique : le contact des singularités et l'exposition à l'*avec* qui les ouvre en en ré-affirmant la non-coïncidence au dehors intérieur. La sociologie ne sait rien - ne peut - rien dire d'autre que l'inerte : elle est comme méthode d'élaboration du vrai, ce qui soustrait le sujet aux devenirs qui le constituent et l'exposent à l'indétermination : un dispositif de neutralisation de la puissance destituant le réel de tout possible. *La vérité de la sociologie n'est jamais que la vérité du toujours-déjà mort*.

Cette difficulté interne à la sociologie ne serait en effet qu'un amusant problème théorique si elle ne contribuait pas elle-même à répandre la mort qu'elle croit voir partout - et *qu'elle donne à voir* en chaque phénomène. Car à disposer ainsi au-devant du sujet un dehors inerte - objectal, lui refusant comme discours, ou théorie, toute consistance expérientielle - la (micro-)sociologie ne peut que neutraliser toute disposition de l'écriture - et de la lecture - à suspendre les singularités au dehors qu'elle expose et à ré-ouvrir, à son contact, l'écart constitutif de toute ex-istence. En énonçant un dehors soustrait à toute intériorité[367], la (micro-)sociologie refuse au lecteur tout contact subjectivant à ce dehors. « Le Ptoléméen, en regardant au dedans

[367] Plutôt qu'en énonçant le rapport de l'intériorité au dehors.

de lui-même, ne trouvait que deux phénomènes : la sociologie et le vide » (Tiqqun, 2004, p. 37), énonce ainsi Tiqqun. Aussi la (micro-)sociologie interdit-elle à l'écriture - et au discours de vérité qu'elle porte - de fonctionner comme un opérateur de déprise collective de soi exposant à la puissance d'un devenir. Or, on ne trouve rien qui ne se tienne au contact de cette puissance qui puisse ressembler à quelque chose comme un sujet éthique.

On nous dira peut-être qu'il s'agit là d'un problème méthodologique ; qu'il n'existe simplement aucun procédé ouvrant l'accès à cette indicibilité - l'indicible est aussi, après tout, le non-partageable. Nous répondrons que l'enjeu n'est pas ici d'accéder ou non à cette indicibilité, mais de renégocier le rapport du *vrai* à ce qui lui échappe : non plus nier l'indicible comme un défaut à rejeter dans l'obscurité, mais le retenir au plus près du vrai, comme le silence qui porte sa parole. C'est en ce sens exact - où la singularité, l'ex-istence et l'indicible affirment ensemble leur proximité au savoir - qu'Agamben affirme :

> *« tandis que les hommes réfléchissent depuis des siècles sur la manière dont ils peuvent conserver, améliorer, et rendre leurs connaissances plus certaines, il manque jusqu'au principe d'un art de l'ignorance. Épistémologie et science de la méthode cherchent et fixent les conditions, les paradigmes et les statuts du savoir, mais sur la manière dont on pourrait articuler une zone de non-connaissance, il n'y a pas de recettes. En effet, articuler une zone de non-savoir, cela ne veut pas dire tout simplement ne pas savoir ; il ne s'agit pas seulement d'un manque ou d'un défaut. Cela signifie, au contraire, se tenir dans une relation juste avec une ignorance, permettre qu'une inconnaissance guide et accompagne nos gestes, qu'un mutisme réponde limpidement pour nos propres paroles. Ou, pour recourir à un vocabulaire désuet, que ce qui est pour nous le plus intime et le plus nourrissant, n'ait pas la forme de la science et du dogme, mais de la grâce et du témoignage. L'art de vivre, est, en ce sens, la capacité de se tenir dans une relation harmonique avec ce qui nous échappe. » (Agamben, 2009, p. 162)*

Peut-être une science de la communication - si un tel syntagme n'est pas, alors, une contradiction dans ses termes - pourrait-elle consister en un discours de vérité qui aurait intégré ce rapport ; et il lui reviendrait alors de se tourner vers les objets

nouveaux qu'aura révélé au devant d'elle cette intégration.

De quelques objets de recherche à venir

S'il s'agit en effet de tenir l'analyse au plus près de cette indicibilité - et d'affirmer, donc, son insistance - ce n'est pas seulement par souci éthique, mais aussi pour examiner la façon dont les agencements sociaux contemporains travaillent cette indicibilité et la font jouer à même l'expérience des acteurs. Il importerait ainsi d'examiner avec plus d'attention ce qui, sur le web, s'expérimente comme nouvelles manières d'organiser le silence, de préserver l'indicibilité, de taire les intentions des acteurs, de neutraliser toute nécessité d'accord intersubjectif, etc. et d'incliner ainsi, par toute une série de (micro-)procédés organisationnels et énonciatifs, le politique vers une éthique de la singularité.

On pourra par exemple trouver la trace de cette éthique dans l'hégémonie progressive que la série acquiert aujourd'hui comme forme culturelle : sérialisation visuelle des commentaires, des tweets, des images de profil, etc.[368] Walter Benjamin l'affirmait déjà il y a plus d'un siècle : les façons de percevoir et de se percevoir - comme sujet individuel mais aussi comme sujet collectif - sont historiquement in-formées par des dispositifs techniques - photographie, cinématographie, etc. - infléchissant de façon décisive les formes de l'être-avec. La série - dont les spécificités sont non seulement liées aux dynamiques expressivistes du web, à la spécificité de ses foules, mais aussi aux formes techniques du médium numérique : base de données, etc. - semble en effet s'affranchir aujourd'hui des industries du web 2.0 qui en ont précipité le sacre, pour s'imposer partout comme un motif de représentation privilégié de la foule et de son irréductible hétérogénéité[369]. On la trouvera par exemple dans l'émission Rising

---

368 Voir par exemple le chapitre 7 pour la sérialisation des avis sur Yelp.

369 Se substituant ainsi à la forme-masse et à son mode propre de représenter le multiple : sondage

Star - le nouveau télé-crochet de la chaine M6 - qui sérialise sur le mur de son plateau les photos de profil des différents votants[370]. Et on en reconnaîtra encore l'empreinte dans le projet « Inside Out » du célèbre artiste JR, proposant à chacun d'imprimer son portrait en grand format noir et blanc pour participer à la composition d'une gigantesque mosaïque de visages sur les murs de diverses villes.

Figure 22. Plateau de l'émission « Rising Star »

ou vote impersonnel dans les émissions télévisées, figure du zombie impersonnalisé et déshumanisé dans les séries Z, etc.

370 Plutôt que d'exposer simplement le verdict anonyme des votes ainsi recueillis comme cela était, jusqu'ici, l'usage.

Figure 23. Le projet « Inside Out » de l'artiste JR

C'est précisément cette indicibilité du singulier que la forme-série vient en effet exposer comme motif d'articulation du percept. La série organise ainsi la perception de ses éléments - commentaires, tweets, photos de profil, visages, etc. - comme expérience d'une tension - d'une irréductibilité. Le regard y est d'abord conduit à saisir ses éléments comme des segments différenciés, renvoyant chaque fois à des individualités distinctes. Ceux-ci se donnent alors à voir comme expression d'une intention, d'un état d'âme, ou d'une opinion propre : ils font ici signe vers l'intériorité d'un sujet empiriquement déterminé. Mais ces éléments ne se laissent jamais percevoir de la sorte, toutefois, que dans l'épreuve d'une certaine insuffisance, d'un certain défaut, d'une certaine impossibilité à pouvoir entièrement les soustraire de la série dont ils participent. C'est toute l'irréductibilité du multiple qui, à l'instant même où le regard s'essaye à en isoler les différents éléments, résiste en effet à son démembrement. La disposition sérielle de ces éléments invite alors à en suspendre tout effort de différenciation pour en saisir plutôt l'agencement général - et dissiper ainsi l'individualité de l'élément dans l'anonymat du nombre. L'erreur serait toutefois d'identifier dans cette tension quelque chose d'une inconsistance, ou d'une contradiction appelant une résolution. Il importe au contraire d'y reconnaître une

singularité constitutive du mode d'apparaître des foules. Comme le remarque en effet Yves Citton dans le commentaire d'une série de photographies, « on ne sait pas voir une foule » :

> *« La tentation est grande d'y regarder des visages ou des corps les uns après les autres. Mais les photographies sont composées et cadrées de façon à faire sentir l'insuffisance, voire l'impossibilité d'un tel regard individuant : une foule apparaît alors - sensiblement - comme ce qui ne se laisse pas réduire à une somme d'individus. D'où une tension centrale de l'expérience proposée par ces images : comme face au dessin de canard/lapin qui nous force à basculer d'une Gestalt à une autre, on oscille sans cesse entre une attention à telle figure individuée, qui fait disparaître l'effet-foule, et un balayage général, qui vise certes l'ensemble, mais qui sent douloureusement qu'il ne voit rien - rien à quoi se raccrocher, rien qu'il ait l'habitude de voir, de saisir, de mesurer, de comprendre. » (Citton, 2010)*

La série est ainsi un mode d'organiser visuellement - et de travailler par cette organisation - la perception simultanée de l'irréductibilité du singulier - c'est-à-dire, aussi, de son indicibilité - et de l'extériorité qui le déborde. Elle neutralise d'abord toute inclination à l'hypotase du collectif en affirmant l'irréductibilité des individualités qui le compose et en se refusant à les occulter derrière des totalités supposées en épuiser la singularité : qualité, identité, opinon, etc. partagées. Mais en sérialisant silencieusement ces individualités, elle interdit en même temps au regard de les isoler, affirmant ainsi l'incapacité de la singularité à se clôre définitivement sur elle-même, à se soustraire à l'*avec* qui dicte ici son mode d'apparaître. La série se donne toujours à lire au milieu : elle est l'organisation visuelle d'une épreuve extatique disposant la singularité comme ce qui n'existe que de l'écart qu'elle affirme au dehors : *son mode chaque fois spécifique d'exposer son irréductibilité à l'unité sérielle dont elle participe.*

Mais on pourrait encore examiner sous cette perspective d'autres objets de recherche, distincts dans leurs qualités mais relativement proches dans leurs façons d'articuler cet écart. On pensera en particulier au groupe Anonymous, dont on sait que le collectif - c'est là sa spécificité - ne défend, du moins explicitement, aucun programme, aucune identité, ni aucune valeur supposément partagée, mais fonctionne plutôt comme un

tiers symbolique s'offrant à ceux souhaitant agir en son nom - se reconnaissant donc implicitement, sans doute, dans cette absence même du programme, d'identité, etc. Anonymous vient en effet soustraire le collectif à la nécessité de tout accord interpersonnel et ainsi exposer ceux qui s'y reconnaissent, à l'imprévisible devenir que lui imprimeront les initiatives à venir - non planifiées - de ceux qui, peut-être, seront conduits à s'en réclamer. On sait que cette indétermination n'a pas toujours été sans poser problème dans l'histoire des Anonymous : de nombreuses actions conduites au nom du collectif ont en effet été démenties par ses membres - par exemple les menaces d'attaque sur les serveurs de Facebook[371], ou les intrusions sur les serveurs gourvernementaux de la Corée du Sud[372]. Ces controverses révèlent sans doute le caractère quelque peu théâtral du mode d'existence des Anonymous : si Anonymous est supposé « être » quiconque s'en réclame, on comprend mal comment Anonymous pourrait démentir une action conduite en son nom[373]. Mais se devine aussi dans cette tension quelque chose de plus essentiel : un certain mode d'organiser la consistance du collectif en deçà de l'opinion commune, de l'accord intersubjectif, et du programme partagé ; comme une façon d'en suspendre l'épreuve à l'indétermination et au risque d'un désaccord silencieux. Le collectif n'est pas ici la fusion des subjectivités, mais à l'inverse l'affirmation d'un *écart* du sujet à l'extériorité internalisée du groupe dans laquelle il se reconnaît, tenu ouvert par la possibilité que cette extériorité offre à chacun de l'infléchir sans nécessité d'un accord préalable.

❧

Sans étendre plus avant la liste des possibles objets de recherche que cette

---

371 http://www.meltybuzz.fr/anonymous-dement-vouloir-pirater-facebook-actu68209.html, consulté le 14/08/2014.

372 http://www.melty.fr/coree-du-sud-cyberattaque-contre-des-sites-gouvernementaux-a189464.html, consulté le 14/08/2014.

373 De même qu'on comprend mal qui aurait l'autorité de communiquer ce démenti si Anonymous est supposé être tout le monde …

perspective nous semble donc à même d'éclairer, nous espérons ainsi avoir su convaincre de son intérêt et de sa disposition à susciter des questionnements de recherche nouveaux qui, nous l'espérons, s'avèreront fructueux.

Bibliographie

Sarrouy, Olivier. Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle - 2014

Abélès, M. (2008). *Anthropologie de la globalisation*. Paris: Payot.

Agamben, G. (1990/2001). La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque. Paris: Seuil.

Agamben, G., Grelet, S. & Potte-Bonneville, M. (2000). *Une biopolitique mineure*. Récupéré le 01/02/2013 de : http://www.vacarme.org/article255.html.

Agamben, G. (2009). *Nudités*. Paris: Payot.

Agamben, G. (2006). *Profanations*. Paris: Payot.

Aglietta, M. (1997). *Régulation et crises du capitalisme*. Paris: Odile Jacob.

Aguiton, C. & Cardon, D. (2007). The Strength of Weak Cooperation. An Attempt to Understand the Meaning of Web 2.0. *Communications & Strategies*, *65*, 51-65.

Akrich, M. (1993). Technique et médiation. *Réseaux*, *11*(60), 87-98.

Akrich, M., Callon, M. & Latour, B. (2006). *Sociologie de la traduction*. Paris: Presses de l'École des Mines.

Allard, L., & Vandenberghe, F. (2003). Express yourself ! Les pages perso. *Réseaux*, *1*(117), 191-219.

Allard, L. (2007a). Blogs, Podcast, Tags, Mashups, Cartographies, Locative Medias. Le tournant expressiviste du web. *Médiamorphoses*, (21), 57-62.

Allard, L. (2007b). Émergence des cultures expressives, d'internet au mobile. *Médiamorphoses*, (21), 19-25.

Alter, N. (2002). L'innovation : un processus collectif ambigu. Dans N. Alter (dir.), *Les logiques de l'innovation* (p. 13-40). Paris: La Découverte.

Alter, N. (2010). *Donner et prendre. La coopération en entreprise*. Paris: La Découverte.

Amironesei, R. (2011). La déprise de soi chez Michel Foucault comme pratique

d'écriture et enjeu de l'identité subjective. Symposium, 15(1), 146-169.

Arendt, H. (2002). *Condition de l'homme moderne*. Paris: Pocket.

Artières, P. & Zancarini-Fournel, M. (2008). *68 : une histoire collective [1962-1981].* Paris: La Découverte.

Artous, A. (2006). *Le fétichisme chez Marx*. Paris: Syllepse.

Aspe, B. (2011). *Le démoniaque, probablement.* Consulté le 05/02/2014 à http://www.cip-idf.org/article.php3?id_article=5608.

Aspe, B. (2013). *Horizon inverse*. Paris: NOUS.

Augé, M. (1992). *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil.

Auroux, S. (1995). *La révolution technologique de la grammatisation*. Paris: Mardaga.

Bachimont, B. (1999). De l'hypertexte à l'hypotexte : les parcours de la mémoire documentaire. Dans C. Lenay & V. Havelange (dir.), *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire* (p. 195-225). Toulouse: Érès.

Bachimont, B. (2004). Arts et Sciences du numérique : ingénierie des connaissances et critique de la raison computationnelle (Mémoire d'Habilitation à diriger les Recherches). UTC, Compiègne.

Bachimont, B. (2012). Pour une critique phénoménologique de la raison computationnelle. *Dossier INA Expert*. url: http://www.ina-expert.com/e-dossier-de-l-audiovisuel-l-education-aux-cultures-de-l-information/pour-une-critique-phenomenologique-de-la-raison-computationnelle.html.

Bailly, F., Blanc, M., Dezalay, H. & Peyrard, C. (2002). Écrits électroniques, arrangements sociétaires et communautaires : la notion de communauté est-elle pertinente ? Dans B. Chapelain (dir.), *Écritures en ligne : pratiques et communautés*. Université Rennes 2,

Rennes.

Barabási, A.-L. (2002). *Linked. How Everything Is Connected to Everything Else and What It Means for Business, Science, and Everyday Life*. New York, NY: Penguin.

Baschet, J. (2014). *Adieux au capitalisme*. Paris: La Découverte.

Bataille, G. (1976). *Œuvres complètes VII*. Paris: Gallimard.

Baude, C., Dupré, C., Fay, C., Feret, M.-C., Manière, A., Roger, M., Theil, B., Usova, A. & Veyrières, N. (2013). *Crowdsourcing. Action collective et mode d'existence des collectifs en ligne* (Dossier de spécialisation). Université Rennes 2, Rennes.

Bauman, Z. (2003). *La vie liquide*. Paris: Pluriel.

Bauman, Z. (2013). La vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité. Arles: Éditions du Rouergue.

Beaudouin, V. & Velkovska, J. (1999). Constitution d'un espace de communication sur Internet (forums, pages personnelles, courrier électronique...). *Réseaux*, (97), 121-177.

Beaudouin, V. (2002). De la publication a la conversation. *Réseaux*, *6*(116), 199-225.

Beaudouin, V. (2011). Prosumer. *Communications*, *1*(88), 131-139.

Beaune, J.-C. (1983). *Le vagabond et la machine. Essai sur l'automatisme ambulatoire : médecine, technique et société en France 1880-1910*. Paris: Champ Vallon.

Beck, R. (2005). Apogée et déclin de la Saint Lundi dans la France du XIXe siècle. *Revue d'histoire du XIXe siècle*, (29). url: http://rh19.revues.org/704.

Beck, U. (2001). *La société du risque*. Paris: Aubier.

Beckett, J. V. (1999). La propriété foncière en Angleterre aux XVIIe et XVIIIe siècles. *Histoire, économie et société*, *18*(1), 25-41.

Bencherki, N. & Cooren, F. (2011). Having to be: The possessive constitution of

organization. *Human Relations*, *64*(12), 1579-1607.

Bencherki, N. (2012). *Avoir ou ne pas être. La constitution possessive de l'organisation* (Thèse de Doctorat). Université de Montréal, Montréal et Sciences Po, Paris.

Beniger, J. R. (1986). *The Control Revolution. Technological and Economic Origins of the Information Society*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

Benkler, Y. (2002). Coase's Penguin, or, Linux and The Nature of the Firm. *The Yale Law Journal*, *112*(369), 370-399.

Benkler, Y. & Nissenbaum, H. (2006). Commons-based Peer Production and Virtue. *Journal of Political Philosophy*, *14*(4), 394-419.

Benjamin, W. (2000). *Oeuvres III*. Paris: Gallimard.

Benkler, Y. (2009). *La richesse des réseaux. Marchés et libertés à l'heure du partage social*. Lyon: Presses Universitaires de Lyon.

Berger, P. & Luckmann, T. (2012). *La Construction Sociale de la Réalité*. Paris: Armand Colin.

Bernays, E. (2007). *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie*. Paris: Zones.

Beuscart, J.-S., Dagiral, É. & Parasie, S. (2009). Sociologie des activités en ligne. *Terrains & Travaux*, *1*(15), 3-28.

Blanchot, M. (1984). *La communauté inavouable*. Paris: Les Éditions de Minuit.

Blanchot, M. (1986a). *Michel Foucault tel que je l'imagine*. Paris: Fata Morgana.

Blanchot, M. (1986b). *Le livre à venir*. Paris: Gallimard.

Boltanski, L. & Chiapello, È. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris: Gallimard.

Bonaccorsi, J. (2013). Approches sémiologiques du web. Dans C. Barats (dir.), *Manuel*

d'analyse du web (p. 125-146). Paris: Armand Colin.

Borch, C. (2006). The Exclusion of the Crowd: The Destiny of a Sociological Figure of the Irrational. *European Journal of Social Theory*, *9*(1), 83-102.

Bordeleau, E. (2009). [E]scape. *Anonymat et politique à l'ère de la mobilisation globale : passage chinois pour la communauté qui vient* (Thèse de Doctorat). Université de Montréal, Montréal.

Bordeleau, E. (2012). Foucault Anonymat. Québec, QC: Le Quartanier.

Bordeleau, E. (2013). Rêver l'obscur : présence spéculative et politique de la contraction. Communication présentée au colloque *Gestes spéculatifs*, Cerisy, France.

Borzeix, A. & Fraenkel, B. (dir.) (2005). *Langage et Travail. Communication, cognition, action*. Paris: CNRS Éditions.

Borzeix, A. & Cochoy, F. (2008). Travail et théories de l'activité : vers des workspace studies ? *Sociologie Du Travail*, *50*(3), 273-286.

Bouillon, J-L., Bourdin, S. & Loneux, C. (2007). De la communication organisationnelle aux « approches communicationnelles » des organisations : glissement paradigmatique et migrations conceptuelles. *Communication et organisation*, *31*, 7-25.

Bouquillion, P. & Matthews, J. T. (2010). *Le Web collaboratif. Mutations des industries de la culture et de la communication*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Boutet, J., Fraenkel, B. & Delcambre, P. (1992). *Langage & Travail. Cahiers no. 6 : les écrits au travail*.

boyd, d. & Ellison, N. (2007). Social Network Sites : Definition, History, and Scholarship. *Journal of Computer-Mediated Communication*, *1*(13), 210-230.

boyd, d. (2007). Social Network Sites: Public, Private, or What? *Knowledge Tree*, (13). url: http://kt.flexiblelearning.net.au/tkt2007/?page_id=28.

boyd, d. (2014). *It's Complicated: The Social Lives of Networked Teens*. New Haven, CT: Yale University Press.

Boyer, R. & Orléan, A. (1991). Les transformations des conventions salariales entre théorie et histoire. D'Henry Ford ou fordisme. *Revue économique*, *42*(2), 233-272.

Boyer, R. (2000). *Théorie de la régulation*. Paris: La Découverte.

Bratman, M. E. (2003). Intention partagée et obligation mutuelle. Dans B. Raynaud (dir.), *Les limites de la rationalité. Tome 2 : les figures du collectif* (p. 246 - 266). Paris: La Découverte.

Brin, S. & Page, L. (1998). The anatomy of a large-scale hypertextual Web search engine. *Computer networks and ISDN systems*, *30*(1), 107-117.

Bruns, A. (2008). *Blogs, Wikipedia, Second Life, and Beyond: From Production to Produsage*. New York, NY: Peter Lang.

Bruns, A. & Schmidt, J.-H. (2011). Produsage: a closer look at continuing developments. *New Review of Hypermedia and Multimedia*, *17*(1), 3-7.

Bruns, Axel (2013). Exploring the Pro-Am interface between production and produsage. Dans F. L.F. Lee, L. Leung, J. L. Qiu & D. S.C. Chu (dir.), *Frontiers in New Media Research* (p. 241-258). Routledge: New York, NY.

Bryant, S., Forte, A. & Bruckman, A. (2005). Becoming Wikipedian: transformation of participation in a collaborative online encyclopedia. Dans *Proceedings of the 2005 international ACM SIGGROUP conference on Supporting group work* (p. 1-10). New York, NY: ACM Press.

Brynjolfsson, E. & McAfee, A. (2011). *Race Against The Machine. How the Digital Revolution is Accelerating Innovation, Driving Productivity, and Irreversibly Transforming Employment and the Economy*. Cambridge, MA: Digital Frontier Press.

Bud-Frierman, L. (1994). *Information Acumen. The Understanding and Use of*

Knowledge in Modern Business. London: Routledge.

Bush, L. (2011). *Standards. Recipes for Reality*. Cambridge, MA: The MIT Press.

Butler, J. (1997). Excitable speech : a politics of the performative. New York, NY: Routledge.

Cardon, D. (1997). Les sciences sociales et les machines à coopérer. *Réseaux*, *15*(85), 13-51.

Cardon, D. (2005). De l'innovation ascendante. *internetactu.net*. url: http://www.internetactu.net/2005/06/01/de-linnovation-ascendante.

Cardon, D. & Delaunay-Téterel, H. (2006). La production de soi comme technique relationnelle. *Réseaux*, *4*(138), p. 15-71.

Cardon, D. (2008). Le design de la visibilité. Un essai de cartographie du web 2.0. *Réseaux*, (152), 93-137.

Cardon, D. (2009). Vertus démocratiques de l'Internet. La vie des idées. url: http://www.laviedesidees.fr/Vertus-democratiques-de-l-Internet.html.

Cardon, D. (2010a). La démocratie Internet. Promesses et limites. Paris: Seuil.

Cardon, D. (2010b). Confiner le clair-obscur : réflexions sur la protection de la vie personnelle sur le web 2.0. Dans F. Millerand, S. Proulx & J. Rueff (dir.), *Web social. Mutation de la communication* (p. 315-328). Québec: Presses de l'Université du Québec.

Cardon, D. (2013a). Préface. Dans F. Turner. *Aux sources de l'utopie numérique. De la contre culture à la cyberculture*. Paris: C&F Éditions.

Cardon, D. (2013b). Dans l'esprit du PageRank. *Réseaux*, *1*(177), 63-95.

Carey, J. W. (1989). *Communication as culture. Essays on media and society*. Boston, MA: Unwin Hyman.

Casilli, A. (2010). *Les liaisons numériques* . Paris: Seuil.

Castells, M. (2002). *La galaxie Internet*. Paris: Fayard.

Castoriadis, C. (1975/1999). *L'institution imaginaire de la société*. Paris: Seuil.

Chandler, A. (1989). *La main visible des managers*. Paris: Economica.

Chesbrough, H. (2003). *Open Innovation. The New Imperative for Creating and Profiting from Technology*. Harvard, MA: Harvard Business School Press.

Chesbrough, H., Vanhaverbeke, W. & West, J. (2008). *Open Innovation. Researching a New Paradigm*. Oxford: Oxford University Press.

Christin, A-M. (1995). *L'image écrite ou la déraison graphique*. Paris: Flammarion.

Citton, Y. (2010). Foules, nombres, multitudes : qu'est-ce qu'agir ensemble ? *La Revue Internationale des Livres et des Idées*. url: http://www.revuedeslivres.fr/articles.php?idArt=527.

Citton, Y. & Quessada, D. (2011). Du commun au comme-un. *Multitudes*, *2*(45), 12-22.

Coase, R. H. (1937). The nature of the firm. *Economica*, *4*(16), 386-405.

Collin, P. & Colin, N. (2013). *Mission d'expertise sur la fiscalité de l'économie numérique*. Paris: Ministère de l'économie et des finances.

Combes, M. (1999). Simondon, Individu et collectivité. Pour une philosophie du transindividuel. Paris: Presses Universitaires de France.

Comité Invisible (2007). *L'insurrection qui vient*. Paris: La fabrique.

Cooren, F. & Fairhust, G. T. (2004). Speech Timing and Spacing: The Phenomenon of Organizational Closure. *Organization*, *11*(6), 793-824.

Cooren, F. (2004). Textual Agency: How Texts Do Things in Organizational Settings. *Organization*, *11*(3), 373-393.

Cooren, F. (2006). The Organizational World as a Plenum of Agencies. Dans F. Cooren, J. R. Taylor & E. J. Van Every (dir.), *Communication as organizing. Empirical and Theoretical Explorations in the Dynamic of Text and Conversation* (p. 81-100). Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.

Cooren, F. (2011). *Les approches constitutives*. Dans S. Grosjean & L. Bonneville (dir.), *La communication organisationnelle. Approche, processus et enjeux* (p. 140-175). Montréal: Chenelière Éducation.

Cooren, F. (2013). *Manières de faire parler. Interaction et ventriloquie*. Lormont: Le Bord de l'eau.

Coriat, B. (1994a). *L'atelier et le robot. Essai sur le fordisme et la production de masse à l'âge de l'électronique*. Paris: Christian Bourgois.

Corsani, A., Lazzarato, M. & Negri, A. (1996). *Le bassin de travail immatériel (BTI) dans la métropole parisienne*. Paris: L'Harmattan.

Coutant, A. & Stenger, T. (2010). Processus identitaire et ordre de l'interaction sur les réseaux socionumériques. *Les Enjeux de l'Information et de la Communication*, (1), 45-64.

Coutant, A. & Stenger, T. (2012). Les médias sociaux : une histoire de participation. *Le Temps des médias*, *18*(1), 76-86.

Cova, B. (2006). L'hyperconsommateur, entre immersion et sécession. Dans N. Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne* (p. 199-213). Paris: ERES.

Czarniawska, B. (2007). Complex Organizations Still Complex. *International Public Management Journal*, *10*(2) 137-15.

Debord, G. (1961). *Critique de la séparation*. url: http://www.youtube.com/watch?v=bDkLPyHp0q0

Debord, G. (1967/1996). *La Société du Spectacle*. Paris: Gallimard.

Delcambre, P. (1993). Comment parler d'énonciation à propos d'écrits réalisés en contexte de travail ? *Études de communication*, Supplément 1993, 67-72.

Deleuze, G. (1962/2014). *Nietzsche et la philosophie*. Paris: Presses Universitaires de France.

Deleuze, G. (1969/2000). *Différence et répétition*. Paris: Presses Universitaires de France.

Deleuze, G. (1986/2004). *Foucault*. Paris: Les Éditions de Minuit.

Deleuze, G. & Guattari, F. (1980). *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*. Paris: Éditions de Minuit.

Demsetz, H. (1967). Toward a Theory of Property Rights. *The American Economic Review*, *57*(2), 347-359.

Derrida, J. (1972). *Marges de la philosophie*. Paris: Éditions de Minuit.

Dewey, J. (1993). *Logique. La théorie de l'enquête*. Paris: Presses Universitaires de France.

Dewey, J. (2010). *L'art comme expérience*. Paris: Gallimard.

Dieuaide, P., Paulre, B. & Vercellone, C. (2003). Le capitalisme cognitif. *Journées d'étude MATISSE*. url: http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00226409.

Dumouchel, P. & Dupuy, J.-P. (1983). L'auto-organisation. De la physique au politique. Paris: Seuil.

Durkheim, É. (1893/2013). *De la division du travail social*. Paris: Presses Universitaires de France.

Edwards, P. N. (2004). Infrastructure and Modernity. Force, Time and Social Organization in the History of Sociotechnical Systems. Dans T. J. Misa, P. Brey & A. Feenberg (dir.), *Modernity and Technology* (p. 185-225). Cambridge, MA: The MIT

Press.

Elias, N. (1998). *La société des individus*. Paris: Pocket.

Engeström, Y., Miettinen, R. & Punamäki, R-L. (1999). *Perspectives on Activity Theory*. Cambridge, MA: Cambridge University Press.

Engeström, Y. (2008). Quand le centre se dérobe : la notion de knotworking et ses promesses. *Sociologie Du Travail*, *50*(3), 303-330.

Estellés-Arolas, E. & González-Ladrón-de-Guevara, F. (2012). Towards an integrated crowdsourcing definition. *Journal of Information Science*, *38*(2), 189-200.

Etzioni, A. (2004). On virtual, democratic communities. Dans A. Feenberg & D. Barney (dir.), *Community in the Digital Age* (p. 225-38). Lanham: Rowman & Littlefield.

European Commission (2013). *Open Innovation 2013*. Luxembourg: Publications Office of the European Union.

Fauré, C. (2009). Le devenir algorithmique. *Hypomnemata : supports de mémoire*. url: http://www.christian-faure.net/2009/04/26/le-devenir-algorithmique/.

Feenberg, A. & Barney, D. (2004). *Community in the Digital Age*. Lanham: Rowman & Littlefield.

Flichy, P. (1997). La question de la technique dans les recherches sur la communication. *Sociologie de la communication*, *1*(1), 243-270.

Flichy, P. (2001). *L'imaginaire d'Internet*. Paris: La Découverte.

Flichy, P. (2004a). L'individualisme connecté entre la technique numérique et la société. *Réseaux*, *2*(124), 17-51.

Flichy, P. (2004b). *Une histoire de la communication moderne. Espace public et vie privée*. Paris: La Découverte.

Flichy, P. (2010). *Le sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère*

numérique. Paris: Seuil.

Flichy, P. & Parasie, S. (2013). Sociologie des bases de données. Présentation. *Réseaux*, *2*(178-179), p. 9-19.

Flon, É. & Jeanneret, Y. (2010). La notion de schème organisateur, outil d'analyse sémio-pragmatique des écrits d'écran. *Revue Des Interactions Humaines Médiatisées*, *11*(1), 3-33.

Florida, R. (2012). *The Rise of the Creative Class. Revisited*. New York, NY: Basic Books.

Floris, B. (1996). *La communication managériale. La modernisation symbolique des entreprises*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.

Floris, B. & Ledun, M. (2005). Le marketing, technologie politique et forme symbolique du contrôle social. *Études de communication*, (28), 125-140.

Floris, B. & Ledun, M. (2013). *La vie marchandise. Du berceau à la retraite, le marketing veille sur vous*. Paris: La Tengo.

de Fornel, M. (1989). Une situation interactionnelle négligée : la messagerie télématique. *Réseaux*, *7*(38), 31-48.

Foster, H. (2008). *Design & Crime*. Paris: Les Prairies Ordinaires.

Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris: Gallimard.

Foucault, M. (1966/1990). *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Paris: Gallimard.

Foucault, M. (1969/2008). *L'archéologie du savoir*. Paris: Gallimard.

Foucault, M. (1973). *Ceci n'est pas une pipe*. Paris: Fata Morgana.

Foucault, M. (1975/1993). *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.

Foucault, M. (1976/1994a). *Histoire de la sexualité I. La Volonté de savoir*. Paris:

Gallimard.

Foucault, M. (1984/1994b). Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs. Paris: Gallimard.

Foucault, M. (2001a). La naissance de la médecine sociale. Dans M. Foucault, *Dits et Écrits II : 1976- 1988* (p. 207-236). Paris: Gallimard.

Foucault, M. (2001b). Les mailles du pouvoir. Dans M. Foucault, *Dits et Écrits II : 1976-1988* (p. 1001-1020). Paris: Gallimard.

Foucault, M. (2001c). Entretien avec Michel Foucault. Dans M. Foucault, *Dits et écrits II* (p. 860-814). Paris: Gallimard.

Foucault, M. (2001d). Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur des corps. Dans M. Foucault, *Dits et écrits II* (p. 228-236). Paris: Gallimard.

Foucault, M. (2001e). Qu'est-ce qu'un auteur ? Dans M. Foucault, *Dits et écrits I* (p. 817-849). Paris: Gallimard.

Foucault, M. (2001f). Mon corps, ce papier, ce feu. Dans M. Foucault, *Dits et écrits I* (p. 1113-1136). Paris: Gallimard.

Foucault, M. (2001g). *L'homme est-il mort ?* Dans M. Foucault, *Dits et écrits I* (p. 568-572). Paris: Gallimard.

Foucault, M. (2001h). Préface à la transgression. Dans M. Foucault, *Dits et écrits I* (p. 261-278). Paris: Gallimard.

Foucault, M. (2001i). Le philosophe masqué. Dans M. Foucault, *Dits et écrits II* (p. 923-929). Paris: Gallimard.

Foucault, M. (2001j). La pensée du dehors. Dans M. Foucault, *Dits et écrits I* (p. 546-567). Paris: Gallimard.

Foucault, M. (2004). *Naissance de la Biopolitique. Cours au collège de France (1978-*

1979). Paris: Seuil.

Fouetillou, G. (2007). Le web et le traité constitutionnel européen. Écologie d'une localité thématique compétitive. *Réseaux*, *5*(144), 279-304.

Fluckiger, C. (2006). La sociabilité juvénile instrumentée. L'appropriation des blogs dans un groupe de collégiens. *Réseaux*, (138), pp. 109-138.

Freud, S. (1924/2010). *Psychologie des masses et analyse du moi*. Paris: Presses Universitaires de France.

Fuchs, C. (2010). Labor in Informational Capitalism and on the Internet. *The Information Society*, *26*, 179-196.

Fuchs, C. (2011). Foundations of Critical Media and Information Studies. New York, NY: Routledge.

Fuchs, C. (2014). *Digital Labour and Karl Marx*. New York, NY: Routledge.

Galloway, A. R. (2004). *Protocol. How Control Exists after Decentralization*. Cambridge, MA: The MIT Press.

Galloway, A. R. & Thacker, E. (2007). *The Exploit. A Theory of Networks*. Minneapolis, MN: University of Minnesota Press.

Garcia, A. C., Standlee, A. I., Bechkoff, J. & Cui, Y. (2009). Ethnographic Approaches to the Internet and Computer-Mediated Communication. *Journal of Contemporary Ethnography*, *38*(1), 52-84.

Garfinkel, H. (1967/2007). *Recherches en ethnométhodologie*. Paris: Presses Universitaires de France.

Gartner (2013). *Gartner Top Predictions for IT Organizations and Users for 2014 and Beyond*. url: http://www.gartner.com/newsroom/id/2603215.

Gensollen, M. (2004). Économie non rivale et communautés d'information. *Réseaux*,

2(124), 141-206.

Georges, F. (2009). Représentation de soi et identité numérique. *Réseaux*, *2*(154), 165-193.

Ghitalla, F. (2008). *L'atelier de cartographie. Pratique et enjeux des cartographies thématiques de documents web*. url: http://ateliercartographie.com/ateliercartographie.pdf.

Giddens, A. (1991). Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age. Cambridge: Polity Press.

Giddens, A. (2000). *Les conséquences de la modernité*. Paris: L'Harmattan.

Goffey, A. (2008). Algorithm. Dans M. Fuller (dir.), *Software Studies. A lexicon* (p. 15-20). Cambridge, MA: The MIT Press.

Goffman, E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1: La présentation de soi*. Paris: Les Éditions de Minuit.

Goffman, E. (2013). *Comment se conduire dans les lieux publics*. Paris: Economica.

Goldhaber, M. H. (2007). The attention economy and the Net. *First Monday*, *2*(4). url: http://firstmonday.org/article/view/519/440.

Goody, J. (1979). *La raison graphique*. Paris: Éditions de Minuit.

Goody, J. (1986). *La Logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*. Paris: Armand Colin.

Goody, J. (2007). L'oralité et l'écriture. *Communication & Langages*, (154), 3-10.

Granjon, F. & Denouël, J. (2010). Exposition de soi et reconnaissance de singularités subjectives sur les sites de réseaux sociaux. *Sociologie*, *1*(1), 25-43.

Grosjean, S. (2010). Du « linguistic turn » à aujourd'hui : héritage théorique et

perspectives contemporaines. Dans C. Loneux & B. Parent (dir.), *Communication des organisations. Recherches récentes*. (vol. 2, pp. 267-283). Paris: L'Harmattan.

Guattari, F. (1992). *Chaosmose*. Paris: Galilée.

Gunthert, A. (2013a). Notes sur la décontextualisation. *Culture Visuelle*. url: http://culturevisuelle.org/icones/2720.

Gunthert, A. (2013b). La culture du partage ou la revanche des foules. *Culture Visuelle*. url: http://culturevisuelle.org/icones/2731.

Harvey, D. (2001). *Spaces of Capital. Towards a Critical Geography*. New York: Routledge.

Harvey, D. (2003). *Paris, capital of modernity*. London & New York: Routledge.

Héas, S. & Poutrain, V. (2003). Les méthodes d'enquête qualitative sur Internet. *Ethnographiques.org*, (4). url: http://www.ethnographiques.org/2003/Heas,Poutrain.

Heidegger, M. (1927/1986). *Être et Temps*. Paris: Gallimard.

Heritage, J. (1984). *Garfinkel and ethnomethodology*. New York, NY: Polity Press.

Herrenschmidt, C. (2007). *Les trois écritures. Langue, nombre, code*. Paris: Gallimard.

Higounet, C. (2003). *L'écriture*. Paris: Presses Universitaires de France.

Hine, C. (2000). *Virtual ethnography*. Thousand Oaks, CA: SAGE Publications.

Hine, C. (2008). Virtual ethnography: Modes, varieties, affordances. Dans N. Fielding, R. M. Lee & G. Blank (dir.), *The SAGE Handbook of Online Research Methods* (p. 257-270). Thousand Oaks, CA: SAGE Publications.

Honneth, A. (2006). *La Société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*. Paris: La Découverte.

Honneth, A. (2007). *La Réification. Petit traité de théorie critique*. Paris: Gallimard.

Howard, P. N. (2002). Network ethnography and the hypermedia organization: new media, new organizations, new methods. *New Media & Society*, *4*(4), 550-574.

Howe, J. (2006). The Rise of Crowdsourcing. *Wired News*. url: http://www.wired.com/wired/archive/14.06/crowds.html.

Howe, J. (2009). *Crowdsourcing. Why the Power of the Crowd is Driving the Future of Business*. New York, NY: Crown Business.

Hugon, S. (2011). Communauté. *Communications*, *1*(88), 37-45.

Humphreys, A. & Grayson, K. (2008). The Intersecting Roles of Consumer and Producer: A Critical Perspective on Co-production, Co-creation and Prosumption. *Sociology Compass*, *2*(3), 963-980.

Husserl, E. & Derrida, J. (2010). *L'origine de la géométrie*. Paris: Presses Universitaires de France.

Hutchins, E. (1995a). *Cognition in the Wild*. Cambridge, MA: The MIT Press.

Hutchins, E. (1995b). How a Cockpit Remembers Its Speed. *Cognitive Science*, *19*, 265-288.

Idixa (2011). Le messianisme aujourd'hui, c'est un désir d'hospitalité à l'égard de l'avenir. *Idixa.net*. url: http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-1101132215.html.

Isckia, T. & Lescop, D. (2011). Une analyse critique des fondements de l'innovation ouverte. *Revue française de gestion*, *1*(210), 87-98.

Jacomy, M. & Ghitalla, F. (2007). *Méthodologies d'analyse de corpus en sciences humaines à l'aide du Navicrawler*. Paris: Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme.

Jappe, A. (2003). *Les aventures de la marchandise. Pour une nouvelle critique de la valeur*. Paris: Denoël.

Jappe, A. (2011). *Crédit à mort. La décomposition du capitalisme et ses critiques*. Paris: Nouvelles Éditions Lignes.

Jeanneret, Y. & Souchier, E. (1999). Pour une poétique de « l'écrit d'écran ». *Xoana*, (6), 97-107.

Jeanneret, Y. (2011). Complexité de la notion de trace. De la traque au tracé. Dans B. Galinon-Mélénec (dir.), *L'Homme trace* (p. 59-86). Paris: CNRS Éditions.

Jenkins, H. (1992). Textual Poachers. Television Fans and Participatory Culture. New York, NY: Routledge.

Jenkins, H. (2004). The cultural logic of media convergence. *International Journal of Cultural Studies*, *7*(1), 33-43.

Jenkis, H. (2008). *Convergence Culture. Where Old and New Media Collide*. New York, NY: New York University Press.

Jenkins, H. (2009). "Geeking Out" For Democracy. *Confessions of an Aca-Fan*. url: http://henryjenkins.org/2009/05/geeking_out_for_democracy_part.html

Jensen, K. B. & Helles, R. (2011). The internet as a cultural forum: Implications for research. *New Media & Society*, *13*(4), 517-533.

Jones, S. (1997). Virtual Culture. Identity and Communication in Cybersociety. London: Sage.

Jouët, J, (1989). Une communauté télématique : les axiens. *Réseaux*, *7*(38), 49-66.

Jouët, J. (2000). Retour critique sur la sociologie des usages. *Réseaux*, *18*(100), 487-521.

Jouët, J. (2011). Des usages de la télématique aux Internet Studies. Dans J. Denouël & F. Granjon (dir.), *Communiquer à l'ère numérique* (p. 45-90). Paris: Presses des Mines.

Karpf, D. (2012). Social Science Reseach Methods Over Internet Time. *Information, Communication & Society*, *15*(5), 639-661.

Kaufmann, L. & Quéré, L. (2001). Comment analyser les collectifs et les institutions ? Dans M. de Fornel, A. Ogien & L. Quéré (dir.), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale* (p. 361-390). Paris: La Découverte.

Kendall, L. (2011). Community and the Internet. Dans M. Consalvo & C. Ess (dir.), *The Handbook of Internet Studies* (p. 309-325). Oxford: Blackwell.

Kessous, E., Mellet, K. & Zouinar, M. (2010). L'économie de l'attention : entre protection des ressources cognitives et extraction de la valeur. *Sociologie du Travail*, *52*(3), 359-373.

Kittler, F. (1995). There is No Software. *CTHEORY*. url: http://www.ctheory.net/articles.aspx?id=74.

Kittler, F. (1999). *Gramophone, Film, Typewriter*. Standford, CA: Stanford University Press.

Kittler, F. (2009). *Optical Media*. London: Polity Press.

Kleemann, F., Voß, G. G. & Rieder, K. (2008). Un(der)paid Innovators: The Commercial Utilization of Consumer Work through Crowdsourcing. *Science, Technology & Innovation Studies*, *4*(1), 5-26.

Lafrance, J.-P. (2013). L'économie numérique : la réalité derrière le miracle des NTIC. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, *3*. url: http://rfsic.revues.org/639.

Laplantine, F. (1996). *La description ethnographique*. Paris: Nathan Université.

Latham, R. & Sassen, S. (2005). *Digital Formations. IT and New Architectures in the Global Realm*. Princeton: Princeton University Press.

Latour, B. & Woolgar, S. (1979/2005). *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*. Paris: La Découverte.

Latour, B. (1994a). Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité. *Sociologie du Travail*, *36*(4), 587-606.

Latour, B. (1994b). On Technical Mediation - Philosophy, Sociology, Genealogy. *Common Knowledge*, *3*(2), 29-64.

Latour, B. (2000). Factures/Fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement. Dans A. Micoud & M. Peroni (dir.), *Ce qui nous relie* (p. 189-208). La Tour d'Aigues: Éditions de l'Aube.

Latour, B. (2007). *Changer de société, refaire de la sociologie*. Paris: La Découverte.

Latour, B. (2010). Prendre le pli des techniques. *Réseaux*, *5*(163), 11-31.

Latour, B. (2012). *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*. Paris: La Découverte.

Lazzarato, M. & Negri, A. (1991). Travail immatériel et subjectivité. *Futur Antérieur*, (6), 86-99. url: http://multitudes.samizdat.net/Travail-immateriel-et-subjectivite

Lazzarato, M. (1992). Le concept de travail immatériel : la grande entreprise, *Futur Antérieur*, *2*(10). url: http://multitudes.samizdat.net/Le-concept-de-travail-immateriel

Lazzarato, M., Moulier Boutang, Y. & Negri, A. (1993). *Des entreprises pas comme les autres : Benetton en Italie, le Sentier à Paris*. Paris: Publisud.

Lazzarato, M. (2004). *Les révolutions du capitalisme*. Paris: Les Empêcheurs de Penser en Rond.

Leadbeater, C. & Miller, P. (2004). *The Pro-Am Revolution. How enthusiasts are changing our economy and society*. Londres: Demos.

Le Bart, C. (2009). *L'individualisation*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.

Le Bon, G. (1895/2003). *Psychologie des foules*. Paris: Presses Universtaires de France.

Lebraty, J.-F. & Lobre, K. (2010). Créer de la valeur par le crowdsourcing : la dyade

Innovation-Authenticité. *Système d'Information Et Management*, *15*(3), 9-40.

Le Breton, D. (2008). *L'interactionnisme symbolique*. Paris: Presses Universitaires de France.

Le Deuff, O. (2007). *Le succès du web 2.0 : histoire, techniques et controverse*. url: http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00133571/PDF/web2.0.pdf

Legrand, S. (2004). Le marxisme oublié de Foucault. *Actuel Marx*, *2*(36), 27-43.

Le Moënne, C. (2004). Quelles conceptions de la communication organisationnelle à l'heure de la dislocation spatio-temporelle des entreprises ? *Sciences De La Société*, (62), 209-224.

Le Moënne, C. (2013). Entre formes et normes. Un champ de recherches fécond pour les SIC. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, *2*. url: http://rfsic.revues.org/365

Leonardi, P. M., Nardi, B. A. & Kallinikos, J. (2012). *Materiality and Organizing. Social Interaction in a Technological World*. Oxford: Oxford University Press.

Levrel, J. (2006). Wikipédia, un dispositif médiatique de publics participants. *Réseaux*, (138), 185-218.

Lévy, P. (1985). Wittgenstein et la cybernétique. *Cahiers du CREA*, (7), 257-285.

Licklider, J. C. & Taylor, R. W. (1968). *The computer as a communication device*. Science and Technology, *76*(2), 1-3.

Licoppe, C. (2008). Dans le « carré de l'activité » : perspectives internationales sur le travail et l'activité. *Sociologie du Travail*, *50*(3), 287-302.

Link, H. C. (1932). *The New Psychology of Selling and Advertising*. New York, NY: Mac-Millan.

Lipietz, A. (1982). Derrière la crise : la tendance à la baisse du taux de profit. *Revue*

Économique, *33*(2), 195-233.

Lipovestsky, G. (2003). La société d'hyperconsommation. *Le Débat*, *124*, 74-98.

Lipovestsky, G. (2006). *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*. Paris: Gallimard.

Lipovetsky, G. & Serroy, J. (2013). *L'esthétisation du monde. Vivre à l'âge du capitalisme artiste*. Paris: Gallimard.

Loilier, T. & Tellier, A. (2011). Que faire du modèle de l'innovation ouverte ? *Revue française de gestion*, *1*(210), 69-85.

Lojkine, J. (1972). Contribution à une théorie marxiste de l'urbanisation capitaliste. *Cahiers Internationaux de Sociologie*, *52*, 123-146.

Lukács, G. (2010). *Histoire et conscience de classe*. Paris: Éditions de Minuit.

Maffesoli, M. & Perrier, B. (2012). *L'homme postmoderne*. Paris: François Bourin Éditeur.

Malin, É. & Pénard, T. (2010). *Économie du numérique et de l'Internet*. Paris: Vuibert.

Manovich, L. (2010). *Le langage des nouveaux médias*. Paris: Les presses du réel.

Manovich, L. (2012). Media After Software. *Journal of Visual Culture*, *12*(1), 30-37.

Manovich, L. (2013). *Software Takes Command*. New York, NY: Bloomsbury.

Marazzi, C. (1997). *La place des chaussettes. Le tournant linguistique de l'économie et ses conséquences politiques*. Paris: Éditions de l'Éclat.

Marcotte, J.-F. (2001). Communautés virtuelles : la formation et le maintien des groupes sur Internet. *Esprit Critique*, *3*(10). url: http://www.espritcritique.fr/0310/article5.html

Marcus, G. E. (1995). Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-

Sited Ethnography. *Annual Review of Anthropology*, *24*, 95-117.

Marx, K. (1971). *Un chapitre inédit du Capital*. Paris: Union Générale d'Éditions.

Marx, K. (1963). *Oeuvres. Économie I*. Paris: Gallimard.

Marx, K. (1968). *Oeuvres. Économie II*. Paris: Gallimard.

Marx, K. (2011). *Manuscrits de 1857 - 1858 dits « Grundrisse »*. Paris: Les Éditions Sociales.

massolution (2011). *Enterprise crowdsourcing research report*. url: http://www.crowdsourcing.org/editorial/enterprise-crowdsourcing-research-report-by-massolution/11736

Mattelart, A. (2009). *Histoire de l'utopie planétaire. De la cité prophétique à la société globale*. Paris: La Découverte.

Matthews, J. T. (2010). Quelques pistes de réflexion en vue d'une approche critique du web collaboratif. Dans F. Millerand (dir.), *Web social : mutation de la communication* (p. 329-340). Montréal: Presses Universitaires du Québec.

McKinsey (2012). *The social economy: Unlocking value and productivity through social technologies*. url: http://www.mckinsey.com/insights/high_tech_telecoms_internet/the_social_economy

McPhee, R. D. (2004). Text, Agency, and Organization in the Light of Structuration Theory. *Organization*, *11*(3), 355-371.

Merzeau, L. (2008). Présence numérique : du symbolique à la trace. *Médiation Et Information*, (29), 153-163.

Mitchell, T. (2013). *Carbon Democracy*. Paris: La Découverte.

Mitra, A. (1999). Characteristics of the WWW Text: Tracing Discursive Strategies. *Journal of Computer-mediated Communication*, *5*(1). url: http://www.

ascusc.org/jcmc/vol5/issue1/mitra.html.

Mitzuko, I. (2010). Hanging Out, Messing Around, and Geeking out. Kids living and learning with New Media. Cambridge, MA: MIT Press.

Mongardini, C. (2008). L'idée de masse chez Simmel et l'expérience contemporaine. *Sociétés*, *3*(101), 105-112.

Monnoyer-Smith, L. (2013). Le web comme dispositif : comment appréhender le complexe. Dans C. Barats (dir.), *Manuel d'analyse du web* (p. 12-31). Paris: Armand Colin.

Moulier Boutang, Y. (2008). *Le capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*. Paris: Éditions Amsterdam.

Moulier Boutang, Y. & Rebiscoul, A. (2009). Peut-on faire l'économie de Google ? *Multitudes*, *1*(36) , 83-93.

Moulier Boutang, Y. (2010). *L'abeille et l'économiste*. Paris: Carnets Nord.

Mumford, L. (1964/2011). *La cité à travers l'histoire*. Paris: Agone.

Nancy, J.-L. (1986/1999). *La communauté désoeuvrée*. Paris: Christian Bourgois.

Nancy, J.-L. (1996/2013). *Être singulier pluriel*. Paris: Galilée.

Nancy, J.-L. (2000). *Corpus*. Paris: Métailié.

Nancy, J.-L. (2001a). *La communauté affrontée*. Paris: Galilée.

Nancy, J.-L. (2001b). L'ethique originaire de Heidegger. Dans J.-L. Nancy *La pensée dérobée*. Paris: Galilée. url: http://elprestamoeslaley.blogspot.fr/2009/09/nancy-lethique-originaire-de-heidegger.html.

Nancy, J.-L. (2008). *Vérité de la démocratie*. Paris: Galilée.

Nancy, J.-L. (2014). *La communauté désavouée*. Paris: Galillée.

Neeson, J. M. (1999). La clôture des terres et la société rurale britannique : une revue critique. *Histoire, économie et société*, *18*(1), 83-106.

Negri, A. & Hardt, M. (1996). Mutation d'activités, nouvelles formes d'organisation. *Bloc Note*, (12). url: http://1libertaire.free.fr/negri2.html

Negri, A. & Hardt, M. (2004). *Empire*. Paris: 10/18.

Negri, A. & Hardt, M. (2006). *Multitude*. Paris: 10/18.

Negri, A. (2006). *Fabrique de porcelaine : pour une nouvelle grammaire du politique*. Paris: Éditions Stock.

Negri, A. (2010). À la recherche du Commonwealth. *Rue Descartes*, *1*(67), 6-17.

Neyrat, F. (2013). *Le communisme existentiel de Jean-Luc Nancy*. Paris: Éditions Lignes.

Nicolas-Le Strat, P. (2000). L'exode du travail hors de sa condition salariale. *le-commun.fr*. url: http://www.le-commun.fr/index.php?page=l-exode-du-travail-hors-de-sa-condition-salariale.

Norman, D. (1993). Les artefacts cognitifs. Dans B. Conein, N. Dodier & L. Thévenot (dir.), *Les objets dans l'action. De la maison au laboratoire* (p. 15-34). Paris: Éditions de l'EHESS.

Ogien, A. & Quéré, L. (2005). *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*. Paris: Ellipses.

O'Reilly, T. (2005). *What is Web 2.0 ?* url: http://oreilly.com/web2/archive/what-is-web-20.html

Orlikowski, W. J. (2000). Using Technology and Constituting Structures: A Practice Lens for Studying Technology in Organizations. *Organization Science*, *11*(4), 404-428.

Page, L., Brin, S. & Motwani, R. (1999). *The PageRank citation ranking: Bringing order to the web. Internal Tech Report*. Standford, CA: Standford University.

Paldacci, M. (2003). Les quatre mondes du journal intime en ligne. Analyse statistique d'un corpus de journaux intimes écrits et publiés sur Internet. *Terrains & Travaux*, 5, 7-30.

Park, H. W. (2003). What is Hyperlink Network Analysis? New Method for the Study of Social Structure on the Web. *Connections*, *25*(1), 49-62.

Park, H. W. & Thelwall, M. (2003). Hyperlink Analyses of the World Wide Web: a Review. *Journal of Computer-Mediated Communication*, *8*(4). url: http://www.ascusc.org/jcmc/vol8/issue4/park.html.

Parsons, T. (1951/1991). *The Social System*. London & New-York, NY: Routledge.

Péraldi, M. & Perrin, É. (1996). *Réseaux productifs et territoires urbains. Cultures urbaines, marchés, entreprises et réseaux.* Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.

Perrin, É. & Rousier, N. (2000). *Ville et emploi : le territoire au cœur des nouvelles formes de travail*. Paris: Éditions de l'Aube.

Plihon, D. (2004). *Le nouveau capitalisme*. Paris: La Découverte.

Polanyi, K. (1944/1983). *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*. Paris: Gallimard.

Porter, E. (2004). A typology of virtual communities. A multi-disciplinary foundation for future research. *Journal of Computer-Mediated Communication*, *10*(1). url: http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/j.1083-6101.2004.tb00228.x/abstract

Postone, M. (2009). *Temps, travail et domination sociale. Une réinterprétation de la théorie critique de Marx*. Paris: Mille et une nuits.

Prahalad, C. K. & Ramaswamy, V. (2004). Co-creation experiences: The next practice in value creation. *Journal of Interactive Marketing*, *18*(3), 5-14.

Proulx, S. & Latzko-Toth, G. (2000). La virtualité comme catégorie pour penser le

social : l'usage de la notion de communauté virtuelle. *Sociologie et sociétés*, *32*(2), 99-122.

Proulx, S. (2006). Communautés virtuelles : ce qui fait lien. Dans S. Proulx, L. Poissant & M. Sénécal (dir.), *Communautés virtuelles. Penser et agir en réseau* (p. 13-26). Québec: Presses Universitaires de Laval.

Proux, S. (2014). *La contribution dans l'univers des médias numériques. Pratiques participatives à l'ère du capitalisme informationnel*. Québec: Presses de l'Université du Québec.

Putnam, L. & Cooren, F. (2004). Alternative Perspectives on the Role of Text and Agency in Constituting Organizations. *Organization*, *11*(3), 323-333.

Pütz, O. (2012). From Non-Places to Non-Events. The Airport Security Checkpoint. *Journal of Contemporary Ethnography*, *41*(2), 154-188.

Quéré, L. (1988). Sociabilité et interactions sociales. *Réseaux*, *6*(29), 75-91.

Quéré, L. (1991). D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique. *Réseaux*, *9*(46-47), 69-90.

Quéré, L. (1992). Le tournant descriptif en sociologie. *Current Sociology*, *40*(1), 139-165.

Quéré, L. (1994). Sociologie et sémantique: le langage dans l'organisation sociale de l'expérience. *Sociétés contemporaines*, *18*(1), 17-41.

Ramond, C. (2001). *Le vocabulaire de Derrida*. Paris: Ellipses.

Rheingold, H. (1994). The Virtual Community. Finding Connection in a Computerised World. London: Seeker and Warburg.

Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil.

Ridings, C. M. & Gefen, D. (2004). Virtual community attraction. Why people hang out online. *Journal of Computer-Mediated Communication*, *10*(1). url:

http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/j.1083-6101.2004.tb00229.x/abstract

Rieder, B. (2006). *Métatechnologies et délégation* (Thèse de doctorat). Université Paris 8, Paris.

Rieder, B. (2010a). Pratiques informationnelles et analyse des traces numériques : de la représentation à l'intervention. *Études de communication*, *2*(35), 91-104.

Rieder, B. (2010b). De la communauté à l'écume : quels concepts de sociabilité pour le « web social » ? *tic&société*, *4*(1). url: http://ticetsociete.revues.org/822

Rifkin, J. (2005). *La fin du travail*. Paris: La Découverte.

Ritzer, G. (1983). The "McDonaldization" of Society. *Journal of American Culture*, *6*, 100-107.

Ritzer, G. & Jurgenson, N. (2010). Production, Consumption, Prosumption. The nature of capitalism in the age of the digital 'prosumer'. *Journal of Consumer Culture*, *10*(1), 13-36.

Rock. P. (1979). *The making of symblic interactionism*. London: The Macmillan Press.

Rogers, R. & Marres, N. (2000). Landscaping Climate Change: a Mapping Technique for Understanding Science and Technology Debates on the World Wide Web. *Public Understanding of Science*, *9*(2), 141-63.

Rogers, R. & Marres, N. (2002). French Scandals on the Web, and on the Streets: a Small Experiment in Stretching the Limits of Reported Reality. *Asian Journal of Social Science*, *30*(2), 339-53.

Rosa, H. (2013). *Accélération. Une critique sociale du temps*. Paris: La Découverte.

Roubine, I. I. (2009). *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*. Paris: Syllepse.

Sadin, E. (2013). L'humanité augmentée. L'administration numérique du monde. Paris: L'échappée.

Sack, W. (2005). Discourse Architecture and Very Large-scale Conversation. Dans R. Latham & S. Sassen (dir.), *Digital Formations : IT and New Architectures in the Global Realm* (p. 242-282). Princeton, NJ: Princeton University Press.

Saleh, I. (1994). *Bases de données relationnelles*. Paris: Hermès.

Saleh, I. (1999). *Les bases de données pour l'Internet et l'Intranet*. Paris: Hermès Lavoisier.

Sarrouy, O. (2012). Des algorithmes comme actants interactionnels : formes organisationnelles et normes techniques dans le contexte des nouveaux médias. Dans *Communiquer dans un monde de normes : l'information et la communication dans les enjeux contemporains de la mondialisation* (p. 173-177). Université Lille 3; Lille. url: http://hal.univ-lille3.fr/hal-00839242

Sarrouy, O. (2013). Critique marxienne de l'économique politique et devenir-usine des sociétés capitalistes avancées. *Communication*, *31*(1). url: http://communication.revues.org/3880.

Schaap, F. (2002). *The words that took us there: Ethnography in virtual reality*. Amsterdam: Askant Academic Publishers.

Schenk, E. & Guittard, C. (2011). Towards a characterization of crowdsourcing practices. *Journal of Innovation Economics*, *1*(7), 93-107.

Schlegoff, E. A. (1992). Repair after next turn. The last structurally provided defense of intersubjectivity in conversation. *American Journal of Sociology*, *97*(5), 1295-1345.

Schlegoff, E. A. (1997). Whose text? Whose context? *Discourse & Society*, *8*(2), 165-187.

Scholz, T. (2013). *Digital Labor. The Internet as Playground and Factory*. New York, NY: Routledge.

Scott, A. J. (1986). Industrialization and urbanization: a geographical agenda. *Annals of the Association of American Geographers*, *76*(1), 25-37.

Sennett, R. (1998). The corrosion of character. The personal consequences of work in the new capitalism. London: W. W. Norton.

Shirky, C. (2005). *Institution vs. collaboration*. Communication présentée à la Conference TED. url: http://www.ted.com/talks/clay_shirky_on_institutions_versus_collaboration

Shirky, C. (2008). *Here comes everybody. The Power of Organizing Without Organizations*. New York, NY: Penguin Books.

Simmel, G. (1989). *Philosophie de la modernité*. Paris: Payot.

Simmel, G. (1999). *Philosophie de l'argent*. Paris: Presses Universitaires de France.

Simon , H. (1969). The Sciences of The Artificial. Cambridge, MA: The MIT Press.

Simondon, G. (2005). *L'individuation à la lumière des notions de formes et d'information*. Paris: Jérôme Millon.

Simondon, G. (2012). *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris: Aubier.

Smith, A. (1776/2000). *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Paris: Economica.

Smythe, D. W. (2001). On the Audience Commodity and Its Work. Dans M. G. Durham & D. M. Kellner (dir.), *Media and Cultural Studies Keyworks* (p. 230-256). Malden, MA: Blackwell.

Souchier, E., Jeanneret, Y. & Le Marec, J. (2003). *Lire, écrire, récrire*. Paris: BPI.

Souriau, É. (2011). *Les différents modes d'existence*. Paris: Presses Universitaires de France.

Steiner, P. (2010). Philosophie, technologie et cognition. État des lieux et perspectives. *Intellectica*, *1-2*(53/54), 7-40.

Stenger, T. & Courant, A. (2011). Web 2.0 et médias sociaux. Dans T. Stenger & S.

Bourlatiaux-Lajoinie (dir.), *E-marketing et E-commerce. Concepts, Outils, Pratiques* (p. 63-115). Paris: Dunod.

Stiegler, B. (2004). *De la misère symbolique. 1. L'époque hyperindustrielle*. Paris: Galilée.

Stiegler, B. (2005). Individuation et grammatisation : quand la technique fait sens … *Documentaliste-Sciences de l'Information*, *6*(42), 354-360.

Stone, A. (1995). The War of Desire and Technology at the Close of the Mechanical Age. Cambridge, MA: MIT Press.

Suchman, L. (1987). *Plans and situated actions. The problem of human/machine communication*. Cambridge, MA: Cambridge University Press.

Surowiecki, J. (2005). *The Wisdom of Crowds*. New York, NY: Anchor Books.

Tapscott, D. & Williams A. D. (2007). Wikinomics. Wikipédia, Linux, YouTube... comment l'intelligence collective collaborative bouleverse l'économie. Paris: Pearson.

Taylor, C. (1989). *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*. Paris: Seuil.

Taylor, C. (1999). *Le malaise de la modernité*. Paris: Éditions du Cerf.

Taylor, F. W. (1929/2001). *The Principles of Scientific Management*. Mineola, NY: Dover Publications.

Taylor, J. R. & Van Every, E. J. (2000). *The Emergent Organization. Communication as Its Site and Surface*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.

Thévenot, L. (1986). Les investissements de forme. Dans L. Thévenot (dir.), *Conventions économiques* (p. 21-71). Paris: Presses Universitaires de France.

Thévenot, L. (1990). L'action qui convient. Dans P. Pharo & L. Quéré (dir.), *Les formes de l'action* (p. 39-69). Paris: Éditions de l'EHESS.

Thévenot, L. (2002). Conventions of Co-Ordination and the Framing of Uncertainty. Dans E. Fullbrool (dir.), *Intersubjectivity in Economics Agents and Structures* (p. 181-197). London: Routledge.

Thévenot, L. (2006). *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*. Paris: La Découverte.

Thévenot, L. (2009). Governing Life by Standards. *Social Studies of Science*, *39*(5), 793-813.

Thévenot, L. (2011). Grand résumé de L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement, Paris, Éditions La Découverte, 2006. *SociologieS*. url: http://sociologies.revues.org/3572

Thompson, E. P. (2004). *Temps, travail et capitalisme industriel*. Paris: La fabrique.

Tiqqun (2001). *Premiers matériaux pour une Théorie de la Jeune-Fille*. Paris: Fayard.

Tiqqun (2004). *Théorie du Bloom*. Paris: La fabrique.

Toffler, A. (1980). *The Third Wave*. New York, NY: William Morrow.

Tönnies, F. (1887/1997). *Communauté et société*. Paris: Presses Universitaires de France.

Turkle, S. (1995). Life on the Screen. Identity in the Age of the Internet. New York, NY: Simon and Schuster.

Turner, F. (2013). *Aux sources de l'utopie numérique. De la contre culture à la cyberculture*. Paris: C&F Éditions.

van Dijck, J. (2012). Facebook and the Engineering of Connectivity. A multi-layered approach to social media platforms. *Convergence*, *19*(2), 141-155.

van Dijk, J. (2012). *The Network Society*. London & Thousand Oaks, CA: SAGE Publications.

Van Maanen, J. (1988). *Tales of the Field. On Writing Ethnography*. Chicago, IL: University of Chicago Press.

Varela, F. (1989). *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant*. Paris: Seuil.

Veblen, T. (1904/2005). *The Theory of Business Enterprise*. New York, NY: Cosimo, Inc.

Velkovska, J. (2002). L'intimité anonyme dans les conversations électroniques sur les webchats. *Sociologie Du Travail*, *44*(2), 193-213.

Vercauteren, D. (2011). Micropolitiques des groupes. Pour une écologie des pratiques collectives. Paris: Les Prairies Ordinaires.

Verdier, H. & Colin, N. (2012). *L'âge de la multitude. Entreprendre et gouverner après la révolution numérique*. Paris: Armand Colin.

Vernant, J.-P. (1965/1988). *Mythe et pensée chez les Grecs*. Paris: La Découverte.

Vincent, J. M. (1987). *Critique du travail*. Paris: Presses Universitaires de France.

Virno, P. (1992). Quelques notes à propos du general intellect. *Futur Antérieur*, *2*(10). url: http://www.multitudes.net/Quelques-notes-a-propos-du-general

Virno, P. (2002). *Grammaire de la multitude. Pour une analyse des formes de vie contemporaines*. Paris: Éditions de l'Eclat.

Virno, P. (2004). Les anges et le général intellect. *Multitudes*, *4*(18), 33-45.

von Hippel, E. (2006). *Democratizing innovation*. Cambridge, MA: MIT Press.

von Hippel, E. (2007). Horizontal innovation networks - by and for users. *Industrial and corporate change*, *16*(2), 293-315.

Weber, M. (1922/2003). *Économie et société*. Paris: Pocket.

Webster, F. & Robins, K. (1989). Plan and Control. Towards a Cultural History of the Information Society. *Theory and Society*, *13*(3), 323-351.

Weick, K. E. (1995). *Sensemaking in Organizations*. Thousand Oaks, CA: SAGE Publications.

Weick, K. E. (2001). *Making Sense of the Organization*. New York, NY: John Wiley & Sons.

Wellman, B. (2001). Physical Place and Cyberplace. The Rise of Personalized Networking. *International Journal of Urban and Regional Research*, *25*(2), 227-252.

Wellman, B., Quan-Haase, A., Boase, J., Chen, W., Hampton, K., Díaz, I. & Miyata, K. (2003). The Social Affordances of the Internet for Networked Individualism. *Journal of Computer-Mediated Communication*, *8*(3). url: http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/j.1083-6101.2003.tb00216.x/abstract

Willmott, H. (2010). Creating « Value » Beyond the Point of Production. Branding, Financialization and Market Capitalization. *Organization*, *17*(5), 517-542.

Winthrop-Young, G. (2013). *Kittler and the Media*. London: Polity Press.

Wittel, A. (2001). Toward a Network Sociality. *Theory, Culture & Society*, *18*(6), 51-76.

Yanow, D., Ybema, S. & van Hulst, M. (2012). Practicing Organizational Ethnography. Dans G. Symon & C. Cassell (dir.), *The Practice of Qualitative Organizational Research. Core Methods and Current Challenges*. London: SAGE Publications.

Zacklad, M. (2014, à paraître). Régimes de coopération dans les comportements collectifs médiatisés. Dans S. Parrini-Alemanno (dir.), *Communication Organisationnelle, Management et Numérique*. L'Harmattan: Paris.

Zarifian, P. (1997). Travail, langage et civilité. *Futur Antérieur*, (39-40). url: http://philippe.zarifian.pagesperso-orange.fr/page116.htm.

Zask, J. (2004). L'enquête sociale comme inter-objectivation. Dans B. Karsenti & L. Quéré (dir.), *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme* (p. 141-163). Paris: Éditions de l'EHESS.

Annexes

Sarrouy, Olivier. Faire foule : organisation, communication et (dé)subjectivation à l'ère hyperindustrielle - 2014

OpenIDEO

OpenIDEO[374] est une plateforme de crowdsourcing lancée en août 2010 par la firme IDEO et spécialisée dans la résolution de problématiques sociales, écologiques, etc. Elle se décrit elle-même comme une « plateforme d'innovation ouverte pour le bien commun ». Son processus de conception est divisé en cinq étapes : challenge, research, ideas, refinement, evaluation. La phase de challenge consiste en la formulation d'un problème[375] - souvent sollicité par une organisation tierce. La phase de recherche sollicite ensuite les internautes dans la collecte d'histoires, d'outils, d'études de cas, etc. visant à fournir une meilleure compréhension du problème et à inspirer des solutions innovantes. Durant ces phases, des missions - recueillir des témoignages, analyser des solutions existantes, etc. - sont soumises aux utilisateurs. La phase d'idéation s'efforce ensuite de solliciter des solutions abstraites - et non immédiatement concrétisantes - au problème formulé en s'inspirant des éléments collectés pendant la phase de recherche. Les internautes sont alors invités à « applaudir » ces idées pour en sélectionner les plus pertinentes. La phase d'affinement vise alors à préciser et à concrétiser collaborativement les quelques idées retenues à l'issue de cette première sélection. Une ultime séquence d'évaluation sollicite enfin les votes des internautes afin de sélectionner les meilleures solutions ainsi élaborées.

---

374 https://www.openideo.com, consulté le 13/08/1014.

375 Par exemple : comment les familles issues de communautés à faibles revenus peuvent-elles assurer la prospérité de leurs enfants pendant leurs cinq premières années ?

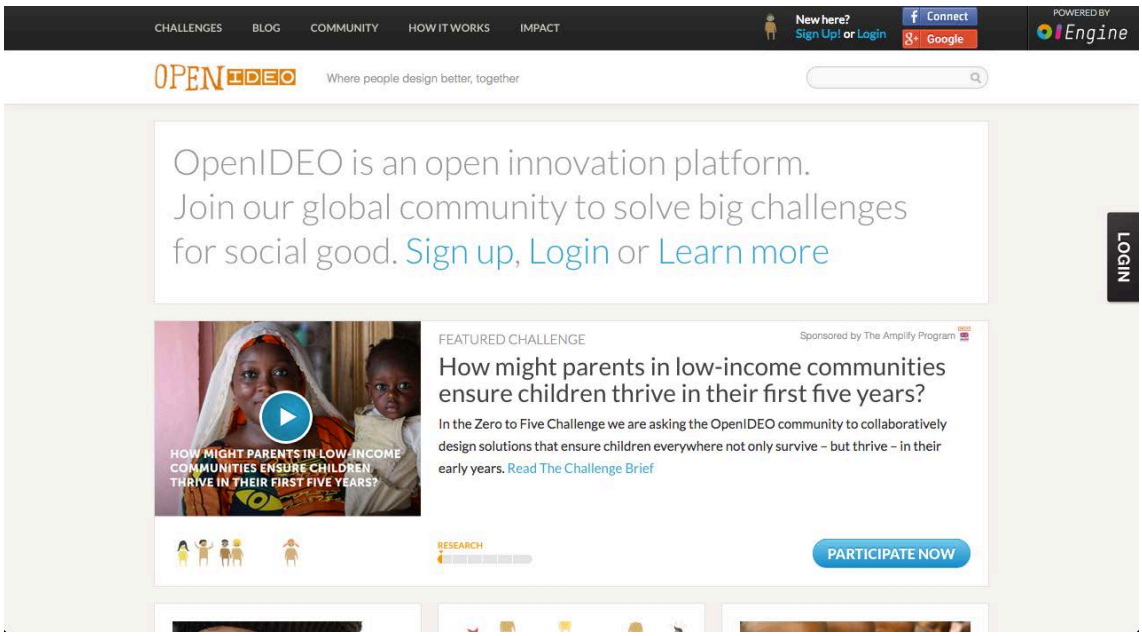

Figure 24. La plateforme d'OpenIDEO

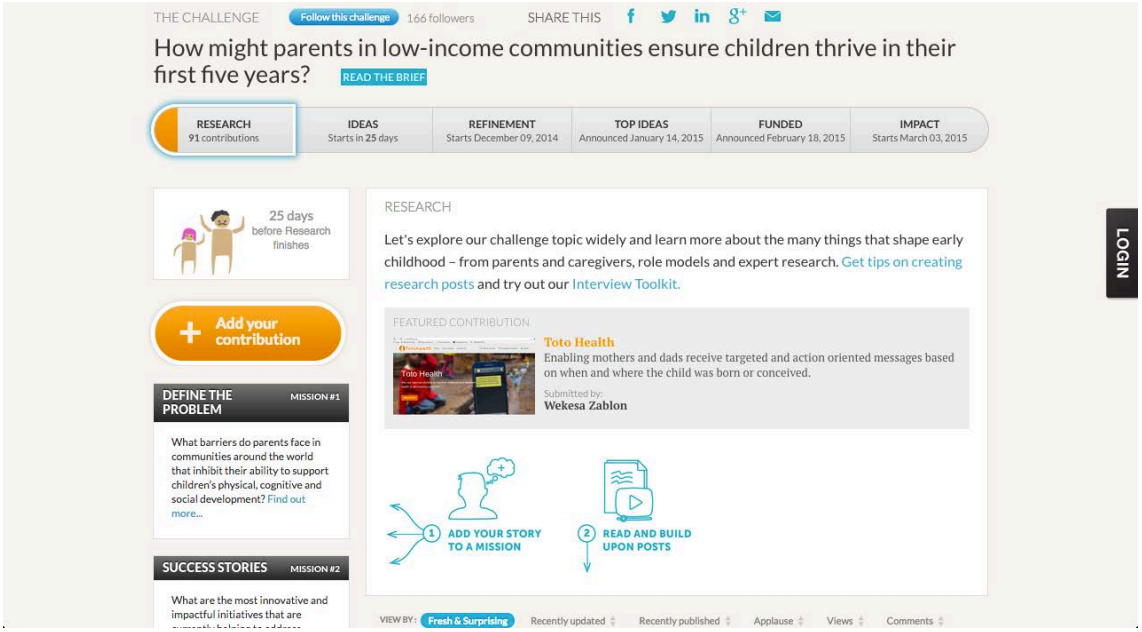

Figure 25. Un exemple de challenge sur la plateforme d'OpenIDEO

Local Motors

Local Motors[376] est une entreprise fondée en 2007 à Phoenix visant à co-concevoir avec les internautes différents modèles de véhicules. L'entreprise propose également un réseau de micro-usines locales à la disposition des acheteurs souhaitant y assembler leur modèle. Local Motors a ainsi mis en place une plateforme collaborative par laquelle les utilisateurs peuvent soumettre de nouveaux designs de véhicules ou répondre à des challenges formulés par l'entreprise - souvent en réponse à des commandes externes issues d'organisations comme la DARPA ou Domino's Pizza ...

Cette plateforme founit ainsi différents outils favorisant la collaboration de ses utilisateurs en articulant les uns aux autres des idées génériques[377], des designs concrets de véhicules et des « brainstormings » - c'est-à-dire des réflexions collaboratives à différents problèmes techniques. Ces différents éléments sont chaque fois soumis aux votes des internautes pour en sélectionner les propositions les plus pertinentes. L'entreprise a ainsi conçu plusieurs modèles d'ores-et-déjà en production : buggy tout terrain, vélo électrique, moto, véhicule de guerre pour la DARPA, véhicule de livraison urbaine pour Domino's Pizza, etc.

---

376 https://localmotors.com, consulté le 17/01/2014.

377 Par exemple, emprunter la calandre de la Ford Mustang.

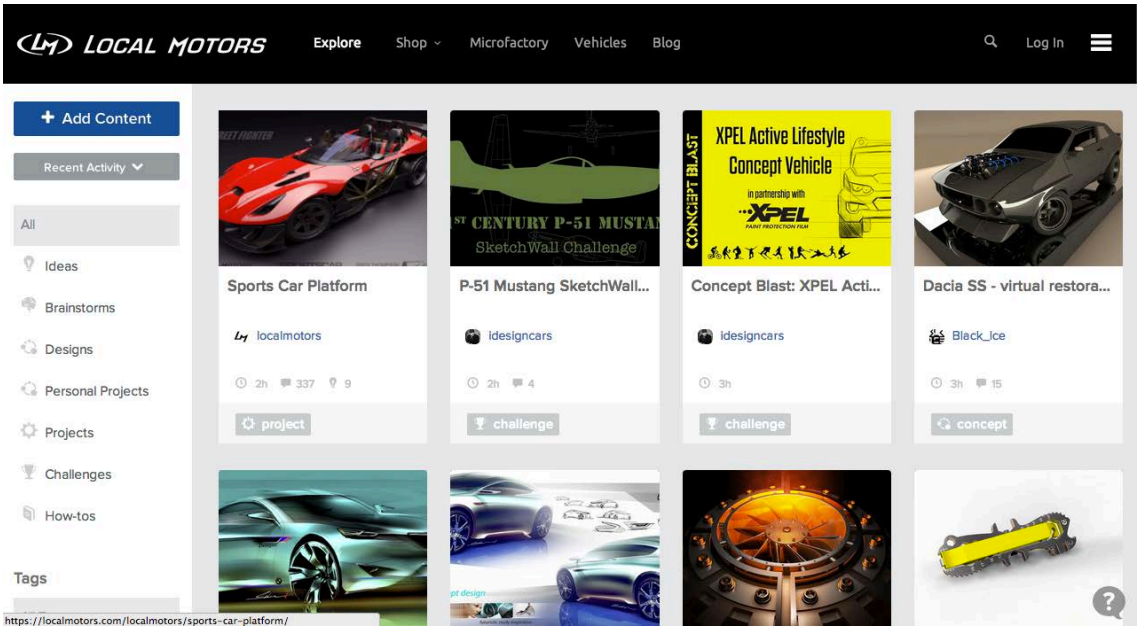

Figure 26. La plateforme de Local Motors

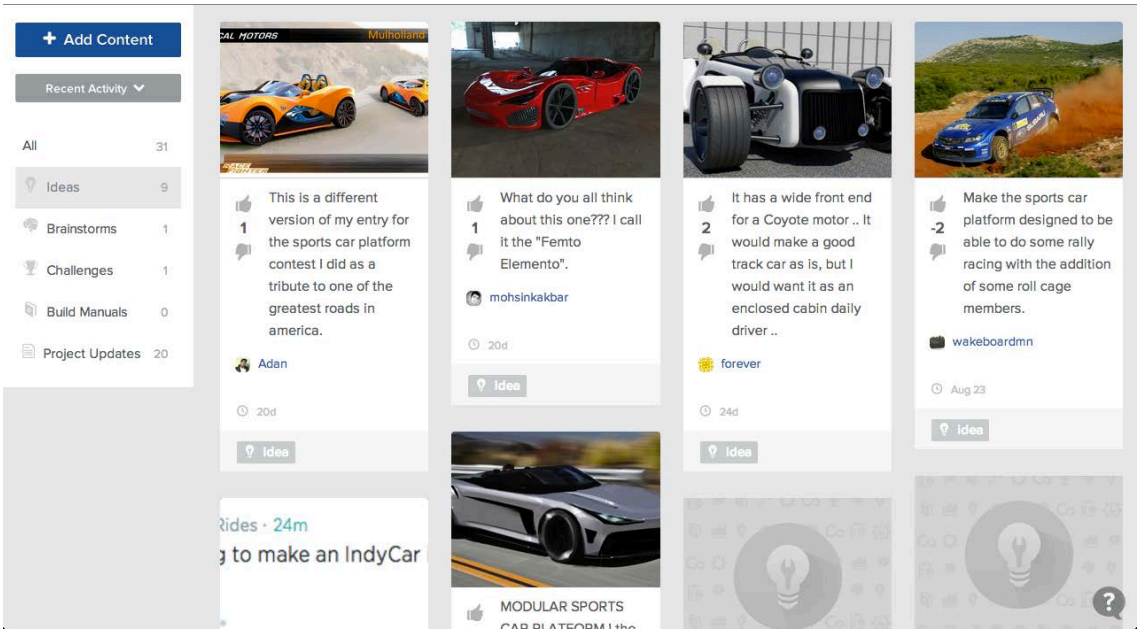

Figure 27. Quelques idées en réponse à un challenge sur la plateforme de Local Motors

Quirky

Quirky[378] est une entreprise fondée à New-York en 2009 afin d'externaliser à la foule des internautes la conception de divers biens durables : meubles, accessoires électriques, accessoires de cuisine, etc. Ce processus de conception est divisé en huit étapes. Les contributeurs sont d'abord invités à proposer de nouvelles idées de produits soumises aux commentaires et aux votes des internautes sur une période de 30 jours. Les propositions ayant ensuite recueilli suffisamment de votes à l'issue de cette première étape entrent dans sept phases d'affinement successives intitulées Research, Design, Enhance, Style, Name, Tagline et Price.

La phase Research vise à explorer les préférences des consommateurs ou les scénarios d'usage potentiels du produit, les phases Design et Enhance à préciser son design, la phase Name à lui assigner un nom, la phase Tagline à énoncer son identité, la phase Style à ajuster les détails de son design final - couleurs, etc. - et la phase Price à en déterminer le prix de vente. Chacune de ces séquences sollicite des contributions soumises à l'évaluation des autres internautes.

En contribuant à ces différentes séquences, les utilisateurs se voient attribués - par une analyse algorithmique - un score d'influence. Ce score vise à évaluer l'importance de leurs contributions au développement du projet et à les rémunérer en conséquence. Quirky partage ainsi 10% des revenus de ses ventes directs et 10% des revenus de ses ventes indirectes avec ses contributeurs - rémunérés proportionnellement à ce score d'influence.

---

[378] https://www.quirky.com, consulté le 15/09/2014.

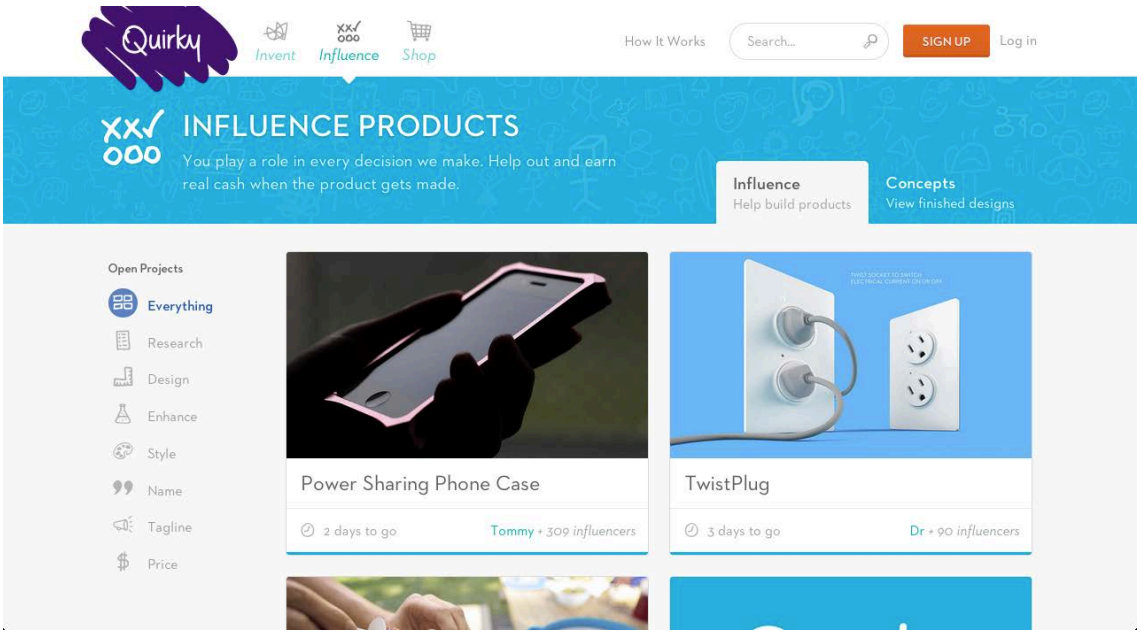

Figure 28. La plateforme de Quirky

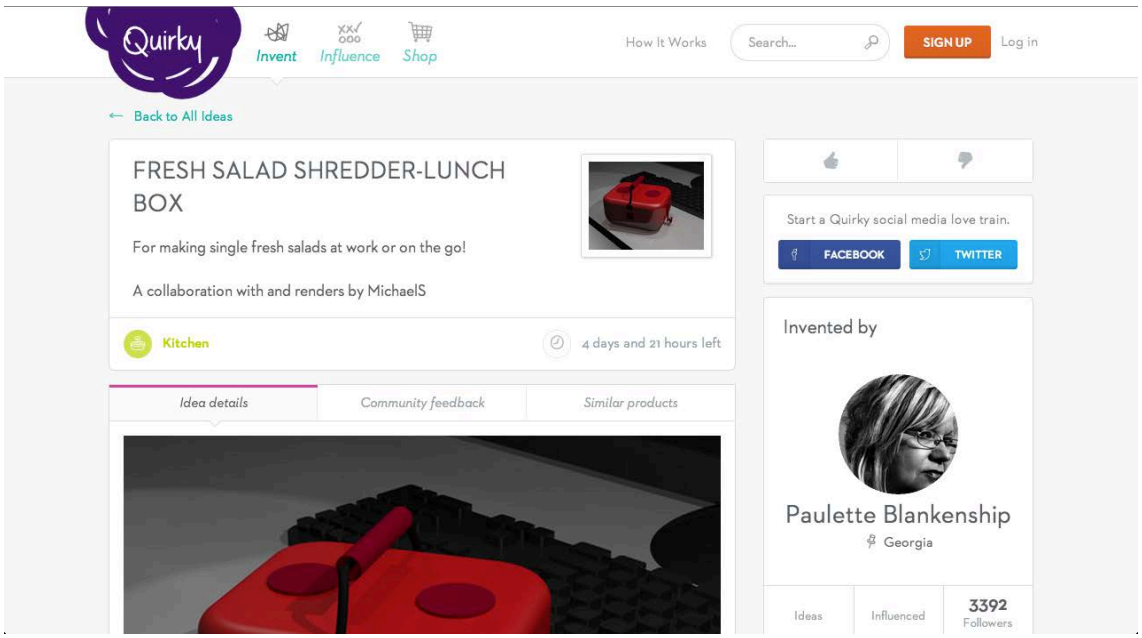

Figure 29. Une proposition de produit sur la plateforme de Quirky

Yelp

Yelp[379] est une entreprise américaine installée à San Fransisco depuis 2004 et offrant sur son site Yelp.com des outils recherche et de critique de services locaux : bars, restaurants, hôtels, etc. Sa plateforme propose ainsi aux internautes de collecter des informations sur ces services - prestations, tarifs, photographies, etc. - et d'en évaluer la qualité.

Ces évaluations sont conduites simultanément par un système d'étoile - de 1 à 5 - visant à estimer la qualité générale de la prestation et par un système de commentaires visant à préciser discursivement les motifs de l'évaluation. Ces commentaires peuvent eux-mêmes être évalués par les autres internautes afin d'en peser l'intérêt et d'en pondérer le poids dans l'évaluation finale du service.

Yelp founit également des outils de réseautage social permettant de suivre les activités de ses « amis » et de se voir conseiller différents lieux en fonction de leurs commentaires et de leurs fréquentations.

[379] http://www.yelp.com, consulté le 24/08/2014.

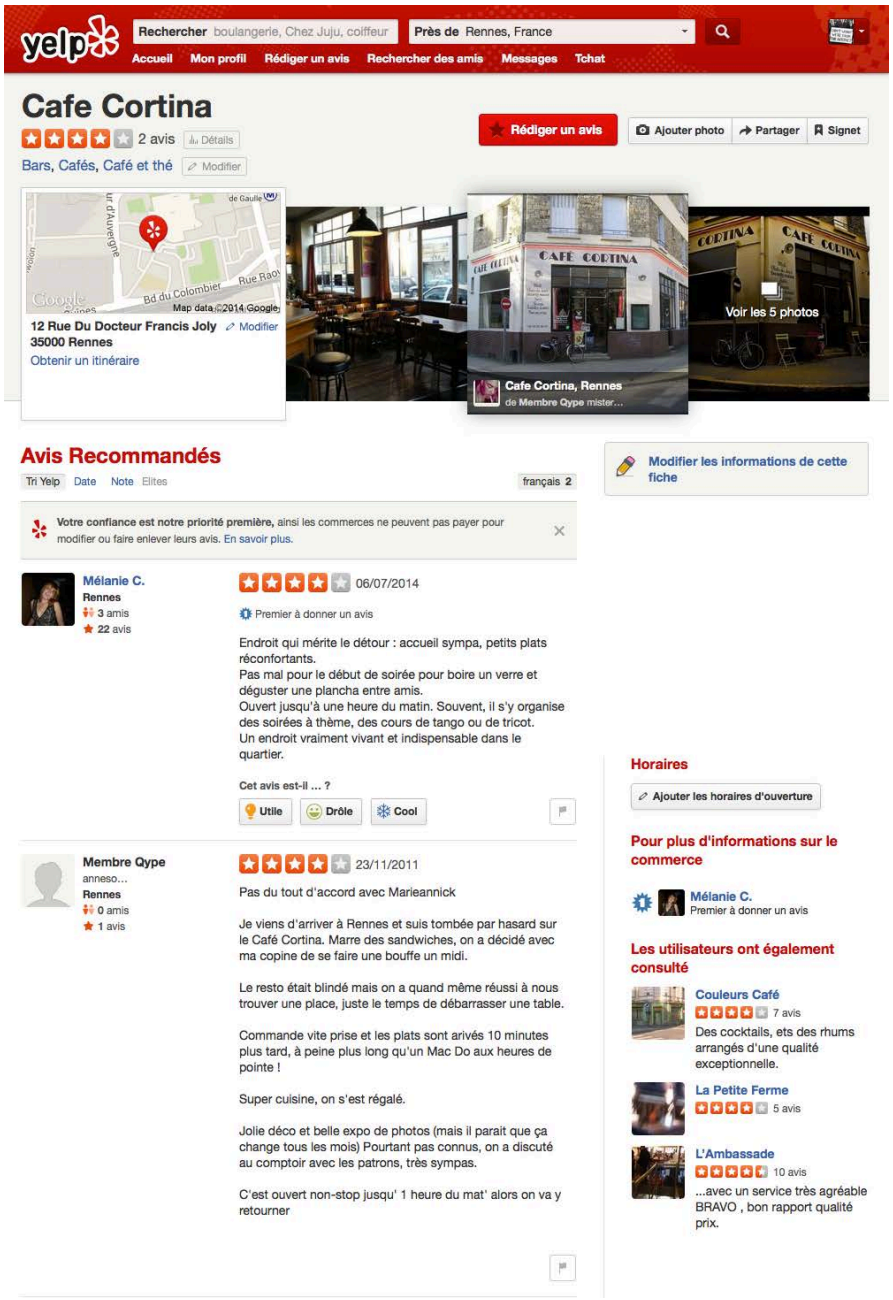

Figure 30. La plateforme de Yelp

TripAdvisor

TripAdvisor[380] est une entreprise installée dans le Massachusetts depuis 2000 et dont le site fournit des outils de recherche et d'évaluation de divers services touristiques : hôtels, restaurants, locations, etc. Tout comme Yelp, sa plateforme propose aux internautes de collecter des informations sur ces services - prestations, tarifs, photographies, etc. - et d'en évaluer la qualité.

Ces évaluations sont également conduites par un système d'étoiles - de 1 à 5 - visant à estimer la qualité générale de la prestation et par un système de commentaires visant à préciser discursivement les motifs de l'évaluation - commentaires eux-même soumis à l'évaluation des autres internautes pour en déterminer la visibilité.

Ces évaluations font toutefois l'objet d'un système de notation plus évolué, organisé en sous-catégories relatives à la nature du service évalué. Un hôtel verra par exemple son évaluation distribué sur six axes : situation, literie, chambres, service, qualité-prix et propreté.

La plateforme permet également de retenir directement des réservations pour les hôtels ou les locations recensés.

---

380 http://www.tripadvisor.fr, consulté le 09/09/2014.

tripadvisor FRANCE Mercure Rennes Centre Parlement Hôtel, Bretagne

S'INSCRIRE | CONNECTEZ-VOUS | EUR

Rennes | Hôtels | Vols | Locations de vacances | Restaurants | Activités | Le meilleur de 2014 | En vogue | Plus | Écrire un avis

Europe › France › Bretagne › Ille-et-Vilaine › Rennes › Hôtels Rennes

Chercher

Mercure Rennes Centre Parlement

Les 68 hôtels de Rennes

Hôtel | 1 rue Paul-Louis Courier, 35106 Rennes, France (Parcheminerie Toussaints)

Site internet de l'hôtel | Contactez l'hôtel | 02 99 78 82 21 | Services

Offre Spéciale Forfait

Photos professionnelles

48 photos de voyageurs

Entrer les dates pour les meilleurs tarifs

Arrivée | Départ

Voir les prix

Comparer les meilleurs prix des meilleurs sites de voyage

Hotels.com | Booking.com | Mercure

et 7 autres sites !

78 %

Enregistrer

Classé n°12 sur 68 hôtels à Rennes

286 Avis

Un avis récent

"Une seule adresse à Rennes"

Avis publié: Il y a 2 jours

MissDrac Grenoble, France

Vue d'ensemble | Avis (286) | Photos (60) | Hôtels similaires | Équipements | Questions et réponses | Plus

286 avis de voyageurs TripAdvisor

Écrire un avis

Note attribuée	
Excellent	63
Très bon	158
Moyen	51
Médiocre	7
Horrible	7

Consultez les avis pour	
En famille	33
En couple	116
Voyage solo	34
Professionnel	81

Résumé des notes

Situation, Literie, Chambres, Service, Qualité-prix, Propreté

Les astuces de voyageurs vous aident à choisir la chambre parfaite. Astuces pour les chambres (4)

286 avis trié(s) par: Date | Note

Français en 1er

MissDrac
Grenoble, France

Auteur
11 avis
11 avis sur les hôtels
29 votes utiles

"Une seule adresse à Rennes"

NOUVEAU

Avis publié: Il y a 2 jours

Personnel tres sympathique, chambre grande et propre, room service et carte irréprochable, petit déjeuner varié, café et petit gateau en libre service dans le hall dans la journée. A 5 mn a pied du centre ville bref je n'irai qu'ici à Rennes

Cet avis vous a-t-il été utile ? Oui

Gaspard37...
Saint Sulpice, Suisse
1 avis

""Notre" adresse à Rennes"

Avis publié: Il y a 1 semaine

Très bon accueil, prestations globalement de bonne qualité, amabilité et disponibilité du personnel. On peut regretter que la chambre "standard" soit un peu exiguë, il vaut sans doute la peine de choisir une chambre supérieure (testée lors d'un précédent séjour) !

Avis recueilli en partenariat avec Accorhotels.com

Cet avis vous a-t-il été utile ? Oui

Hôtels similaires...

Novotel Rennes Centre Gare — Voir les prix
369 avis
Rennes, Ille-et-Vilaine

BEST WESTERN PLUS Hôtel Isidore — Voir les prix
35 avis
Saint-Jacques-de-la-Lande, Rennes

Hotel Anne de Bretagne — Voir les prix
79 avis
Rennes, Ille-et-Vilaine

À proximité

Hôtels (68) | Restaurants (527) | Activités (30)

Av. Aristide Br | Bd de la Liberté | Rue Saint-Hélier | Google | Map data ©2014 Google

Carte interactive

45 Hôtels à Rennes
www.booking.com/Rennes-Hotels Profitez de nos offres spéciales! Réservez votre hôtel en ligne.

Hôtels à Rennes dès 36€
hotel.govoyages.com/Rennes.Hotel Hôtels pas cher Rennes. Economisez en réservant maintenant!

Campanile Rennes
www.campanile.com/Rennes Votre Nuit D'Hôtel à partir de 45€. Réservez une Chambre Maintenant !

50 Hôtels Rennes dès 34€
www.trivago.fr/Hotel-Rennes trivago™ Offres Hôtels à Rennes. Hôtels jusqu'à 78% de réduction!

Liens sponsorisés *

Explorez Rennes

Figure 31. La plateforme de TripAdvisor

Résumé

Cette thèse vise à examiner les formes de l'action collective et de l'être-avec tendanciellement imposées par l'hégémonie du crowdsourcing. La notion de crowdsourcing désigne l'appropriation des mécanismes collaboratifs du web 2.0 par des secteurs d'activité originellement étrangers à son influence : design de vêtements, conception de biens durables, ingénierie de véhicules, challenges sociaux, etc. Tandis que la plupart des travaux se penchant sur ce phénomène se tient au dedans d'un cadre conceptuel emprunté à l'économie politique, cette recherche s'efforce plutôt d'examiner la spécificité des régimes organisationnels et interactionnels propres à ces plateformes : ce sont ainsi les processus de subjectivation individuelle et collective qu'in-forment ces dispositifs qui suscitent ici l'intérêt de la recherche.

Cette réflexion s'articule autour de cinq axes d'analyse distincts. Un axe économique d'abord, visant à re-situer l'actuelle hégémonie de ces dispositifs au plus près des dynamiques de long terme du capital. Un axe organisationnel ensuite, examinant l'inclination de ces plateformes à suspendre la félicité de l'action collective à la fluidité, la multiplicité et l'hétérogénéité des contributions qu'elles coordonnent. Un axe technique encore, s'efforçant d'analyser les procédés équipant cette coordination depuis la condition de fluidité, de multiplicité et d'hétérogénéité que lui assignent ces dispositifs. Un axe interactionnel ensuite, analysant les agencements d'énonciation ainsi articulés par ces procédés techniques et impersonnels de coordination. Un axe existential enfin, visant à examiner les processus de (dé)subjectivation individuelle et collective auxquels ces agencements exposent leurs utilisateurs.

Chacun de ces axes est ainsi construit autour d'une analyse ethnographique sérielle de différents dispositifs - notamment Yelp, TripAdvisor, OpenIDEO, Local Motors et Quirky - visant à dissoudre les spécificités propres à chacune de ces plateformes dans la dispersion des schèmes - organisationnels, techniques, interactionnels, énonciatifs, existentiaux - qui s'y répètent.

Abstract

The aim of this thesis is to examine the underlying forms of collective action and being-with imposed by the hegemony of crowdsourcing. The concept of crowdsourcing refers to the appropriation of collaborative mechanisms of Web 2.0 by industries that are originally outside it's influence: fashion design, conception of durable goods, automotive engineering, social challenges, etc. While most studies addressing this phenomenon draw their conceptual framework from the domain of political economy, this thesis will on the contrary endeavour to study the particularities of the organizational and interactional regimes specific to crowdsourcing platforms. It is thus the processes of individual and collective subjectivation that are given form by these platforms that arouse interest for such research.

This study is articulated around five distinct lines of research. The first line is economic; the goal is to situate the present dominance of crowdsourcing apparatuses in close relation to the long term dynamic of capital. The second line is organizational; it aims to examine the inclination of such platforms to condition the felicity of collective action by the fluidity, the multiplicity and the heterogeneity of the contributions they coordinate. The third line is technical; it seeks to analyse the processes that enables coordination under the condition of fluidity, multiplicity and heterogeneity that are allotted to these platforms. The fourth line is interactional, it analyses the assemblages of enunciation that are articulated by these technical and impersonal processes of absence coordination. The fifth and final line is existential, it will examine the individual and collective (de)subjectivation processes to which these assemblages expose their users.

Each of these research lines is developed on a serial ethnographic analysis of various platforms - namely Yelp, TripAdvisor, OpenIDEO, Local Motors and Quirky - in order to break down the specificities of each of these platforms into the repetition of organizational, technical, interactional, enunciative and existential patterns.